

17451

17451

NONNOS DE PANOPOLIS

ÉTUDES SUR LA COMPOSITION ET LE TEXTE DES DIONYSIAQUES

THÈSE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

PAUL COLLART

AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE
CHARGÉ DE LA DIRECTION DE L'INSTITUT DE PAPYROLOGIE
À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXXX

NONNOS DE PANOPOLIS

17451

NONNOS DE PANOPOLIS

ÉTUDES
SUR LA COMPOSITION
ET LE TEXTE DES DIONYSIAQUES

THÈSE
POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

PAUL COLLART

AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE
CHARGÉ DE LA DIRECTION DE L'INSTITUT DE PAPYROLOGIE
À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXXX

PRÉFACE.

La papyrologie, depuis un quart de siècle, a ramené l'attention sur Nonnos. En 1902, en effet, Sir Frederic G. Kenyon a publié un fragment de papyrus⁽¹⁾, où se lit un épisode de la campagne de Dionysos dans l'Inde, épisode inconnu, mais dont deux personnages, Dériade et Môdaïos, figurent dans les *Dionysiaques* de Nonnos. En 1907, W. Schubart et U. von Wilamowitz-Moellendorff ont édité de beaux fragments⁽²⁾ d'un manuscrit des *Dionysiaques*, précieux papyrus du VII^e siècle. Presque aussitôt, A. Ludwich, préparé dès longtemps à cette tâche⁽³⁾, a publié dans la *Bibliotheca Teubneriana* sa remarquable édition du poème (1909-1911). Avec un tel instrument

⁽¹⁾ *Papyrus du British Museum*, 273, 18 fragments, 3^e ou 4^e siècle. Le premier a été publié par KENYON, *Album gratulatorium in honorem H. v. Herwerden*, p. 134, 1902 et recensé par CROENERT, *Archiv f. Papyrusforschung*, II, p. 331. En 1903, Ludwich l'a republié, *Berl. Phil. Woch.*, XXIII, col. 27-30. Depuis, Milne les a publiés en totalité, *Archiv*, VII, 3-10, *Dionysiaca*, avec une étude de Wilamowitz, p. 11-16 : *Zu den Dionysiaca*. Hiller von GERTRINGEN, *Götting. Nachrichten*, 1923, 24-26, voit dans les fragments une allusion à la légende d'Héraclès; BIDEZ, *Rev. de Phil.*, XXVII, 1903, p. 82, les attribuerait volontiers à Sotérichos. Dans le *Catalogue of the literary Papyri in the British Museum* de Milne (1927), c'est le n° 40.

⁽²⁾ *Berlin. Klassikertexte*, V¹, 94-106: P. Berl., 10.567.

⁽³⁾ En 1873, Ludwich a publié ses *Beiträge zur Kritik des Nonnos* et il n'a cessé depuis lors de s'occuper du texte des *Dionysiaques*, notamment *Hermes*, XII, 273; *Rhein. Mus.*, XXXV, 473, 497; XLII, 634 et de la métrique du poète : *Jahrb. f. class. Phil.*, 1874, 441, 453, 457 et dans la *Griech. Metrik* de Roszbach, 55-79.

les recherches se sont vite multipliées⁽¹⁾. Frappé de voir qu'elles portaient presque toujours sur les mêmes points : amélioration du texte, métrique, style, imitations, il m'a paru intéressant de chercher dans une autre direction. Je me suis mis à étudier la composition des *Dionysiaques*. Mais dans une œuvre si énorme, dont le texte est si souvent coupé par des lacunes et des fautes de toute sorte, l'étude de la composition est inséparable de celle du texte. J'ai donc étudié aussi, malgré le surcroît de travail, le texte entier du poème. On ne trouvera pas toutefois — tant s'en faut ! — dans les chapitres qui vont suivre la série des corrections et des conjectures que j'ai pu faire. La composition des *Dionysiaques* est ici l'objet essentiel ; le texte ne sera étudié que quand son établissement intéresse la composition du poème.

J'ai réuni et discuté dans le premier chapitre nos témoignages sur Nonnos et les *Dionysiaques*. Après une analyse du poème, j'ai donné, chant par chant, l'énumération des lacunes et des transpositions, en prenant pour base l'édition de Ludwig, la plus récente et la plus impartiale. J'ai cru devoir y ajouter une liste des répétitions littérales et de brèves indica-

⁽¹⁾ BELL, *Class Rev.*, XXIII, 223, *A note on the Dionysiaca of Nonnus*; SCHOENWOLF, *Nonniana*, diss. inaug., 1909; TIEDKE (vétéran de la critique nonnique, dont la première étude est de 1873) *Zur Textkritik der Dionysiaka des Nonnos*, *Hermes*, 1914, 214; 1915, 445; 1923, 304; BRAUN, *Hymnen bei Nonnos von Panopolis*, diss. inaug., 1915; LUDWICH, *Nachlese zu Nonnos*, *Berl. phil. Woch.* 1918, n° 16, 373; COLLART, *Nonnos épigrammatiste*, *Rev. de Phil.*, XXXVII, 133; *Nonnos, Dionysiaques VII*, 100 et seq. *ibid.*, XL, 263; *Passages controversés des Dionysiaques de Nonnos*, *ibid.*, XLI, 13. Bien plus, il s'est formé à Munich en 1924 une société, *Nonnosgesellschaft*, pour éditer la traduction en vers des *Dionysiaques* par Thassilo von Scheffer. Elle est en cours de publication (Munich, F. Bruckmann).

tions sur les répétitions des *Dionysiaques* en général. Dès lors, et comme deux points me semblaient acquis : l'abandon du poème inachevé par son auteur et la hâte de la rédaction, j'ai tenté d'indiquer, autant qu'on pouvait le faire dans ces conditions, le plan général des *Dionysiaques*. Dans les quatre chapitres suivants, j'ai étudié en détail la composition du poème par groupes de douze chants, division qui n'est pas, on le verra, absolument artificielle.

Bien souvent, en cours de route, j'ai senti, j'ai craint les périls d'un tel travail. J'ai tâché de ne jamais céder à la lassitude, ni même à l'impatience dans les passages les plus enchevêtrés. Je dois une grande reconnaissance aux éditeurs de Nonnos, à ses traducteurs, aux critiques qui l'ont étudié avant moi. Même leurs erreurs m'ont été profitables et si aucun d'eux n'a pu me servir de modèle, c'est qu'ils ont, en général, admiré ou dénigré leur auteur avec un parti pris que je voulais éviter. Si l'objectivité parfaite est impossible, dès que le jugement personnel intervient, on peut du moins se proposer d'en approcher.

Mes recherches étaient à peu près terminées quand R. Keydell a publié une étude d'une quarantaine de pages sur une partie du même sujet⁽¹⁾. Comme son étude perspicace est assez courte, comme le poème de Nonnos est une carrière assez riche pour que plusieurs ouvriers l'exploitent, comme les conclusions de Keydell fortifiaient plusieurs fois mes hypothèses, j'ai résolu de poursuivre mon travail que voici enfin achevé.

⁽¹⁾ *Hermes*, LXII, 1927, 393-434 : *Zur Komposition der Bücher 13-40 der Dionysiaka des Nonnos*.

BIBLIOGRAPHIE.

ÉDITIONS.

- Nonni Panopolitæ Dionysiaca*, G. Falkenburg, Anvers, Plantin, 1569.
Nonni Panopolitæ Dionysiaca, E. Lubin, Hanovre, Wechel, 1605.
Nonni Dionysiacorum libri sex (VIII-XIII), H. Moser, Heidelberg, Mohr et Zimmer, 1809.
Nonni Panopolitæ Dionysiacorum libri XLVIII, Fr. Græfe, Leipzig. Vogel, I, 1819; II, 1826.
Les Dionysiaques ou Bacchus, poème en XLVIII chants, comte de Marcellus, Paris, F. Didot, 1856.
Nonni Panopolitani Dionysiacorum libri XLVIII, H. Kœchly, Leipzig, Teubner, I, 1857; II, 1858.
Nonni Panopolitani Dionysiaca, A. Ludwich, Leipzig, Teubner, I, 1909; II, 1911.

TRADUCTIONS.

- Les Dionysiaques ou les Métamorphoses, les voyages, les amours, les aventures et les conquêtes de Bacchus aux Indes*, Boitet, Paris, R. Fouet, 1625.
Nonnos, les Dionysiaques ou Bacchus, poème en XLVIII chants, comte de Marcellus, Paris, Lacroix-Comon, 1856, 6 vol.
Nonni Panopolitani Hymnus et Nicæa, traduction latine de XV, 1-252, F. Petri, Brunswick, F. Vieweg, 1857.
Les Dionysiaques de Nonnos de Panopolis (chants X-XII), Mario Meunier, Paris, Figuière (sans date).
Die Dionysiaca des Nonnos, traduction allemande en vers, Thassilo von Scheffer, Munich, F. Bruckmann (11 livraisons parues).

Les dissertations et mémoires seront cités chaque fois qu'ils auront été utilisés.

NONNOS DE PANOPOLIS.

ÉTUDES SUR LA COMPOSITION

ET

LE TEXTE DES DIONYSIAQUES

PAR

M. PAUL COLLART.

CHAPITRE PREMIER.

NONNOS DE PANOPOLIS.

I

Nous ne savons à peu près rien de sûr touchant Nonnos. Nos rares témoignages sur le poète et sur ses œuvres sont tous ambigus ou d'un laconisme désespérant. Ce sont, par ordre chronologique :

1° Une phrase du *Violarium*, ouvrage moral et pieux, mis sous le nom de l'impératrice Eudocie, femme de Théodose II : *Νόννος Πανοπολίτης ἐξ Αἰγύπτου, λογιάτατος, ὁ καὶ τὸν παρθένον Ἰωάννην παραφράσας δι' ἑπών.* «Nonnos de Panopolis, en Égypte, très éloquent, le même qui a paraphrasé saint Jean en vers hexamètres».

Ce texte du v^e siècle, par une omission peut-être volontaire de son dévot auteur, ne mentionne pas les *Dionysiaques*. L'œuvre païenne, souvent très libre de ton, y est inconnue ou passée sous silence. Nous obtenons

ainsi trois renseignements : le nom du poète ⁽¹⁾, sa patrie, le sujet de son œuvre chrétienne.

2° Une épigramme de l'*Anthologie Palatine* (IX, 198), sans doute du v^e ou du vi^e siècle.

Νόννος ἐγώ· Πανὸς μὲν ἐμὴ πόλις, ἐν Φαρίῃ δὲ
ἔγχεϊ Φοινῆεντι ⁽²⁾ γούας ἤμησα Γιγάντων.

« C'est moi Nonnos. Panopolis est ma patrie, mais dans Alexandrie, d'une lance rougie de sang, j'ai fauché les générations des géants. »

Nous trouvons ici le nom du poète, sa ville natale, l'indication du fait qu'il a composé à Alexandrie une œuvre où est décrite la défaite des Géants. Quelle œuvre? Selon Fabricius ⁽³⁾, plusieurs personnes doutent que les *Dionysiaques* soient la même œuvre que ce poème « sur les Géants ». Ludwig ⁽⁴⁾, d'autre part, ne veut pas réfuter les « rêves » de ceux qui pensent qu'en dehors des *Dionysiaques*, Nonnos aurait écrit une *Γιγαντομαχία* et des *Βασσαρικά*. En ce qui concerne les *Βασσαρικά*, ce ne serait,

⁽¹⁾ MARCELLUS, Traduction, I, p. 30 et seq., et FABRICIUS, *Bibl. Græca*, VII, 682 et seq. ont essayé d'identifier le poète à quelqu'un des Nonnos nommés par différents auteurs, tentative vaine tant que nous ne connaissons pas au moins le patronyme de Nonnos. Le nom est d'ailleurs assez fréquent dans les papyrus de l'époque, cf. PREISIGKE, *Namenbuch*, Heidelberg, 1922.

⁽²⁾ Φοινῆεντι Stadtmüller; j'adopte Φοινῆεντι de Planude, expression qui se retrouve dans Nonnos, *Dionys.*, XXX, 46.

⁽³⁾ *Bibli. Gr.*, VII, 684 « Dubitant nonnulli idemne sit hoc poema cum illo de Gigantibus, in quod hi versiculi leguntur (suit l'épigramme). Sed videtur utique his verbis respici pars Dionysiacorum, sive ut a quibusdam appellatur Bassaricorum, quae libro primo et secundo Typhoeum ejusque cum Jove pugnam persequitur. »

⁽⁴⁾ Dans l'édition, *Praef.*, p. vi, n. 2. « Itaque nuper fuerunt qui Panopolitanum non solum poematis *Γιγαντομαχία* inscripti auctorem fuisse opinarentur, sed etiam tertium carmen *Βασσαρικά* dictum ei obtrudere auderent, satis leviter inspecto Stephano Byzantio poetam nostrum nusquam commemorante. Talia somnia refutare non meum est. » Ludwig semble viser particulièrement ici A. M. DESROUSSEAUX, *Grande Encyclopédie*, s. v. Nonnus : « Nonnus avait composé plusieurs poèmes : la *Gigantomachie*, rappelée par l'épigramme citée plus haut, est perdue; des *Βασσαρικά*, il ne reste que 4 vers conservés par Étienne de Byzance. Nous avons de lui deux œuvres : 1° les *Dionysiaques*... 2° la *Paraphrase de l'Évangile de Saint Jean*. »

d'après Fabricius ⁽¹⁾, qu'un autre nom des *Dionysiaques*. Il suffit, en effet, pour provoquer la confusion, d'un lexicographe comme Suidas, qui dit de Sotérichos : *Βασσαρικά ἦτοι Διονυσιακά ἔγραψε Σωτήριχος*. Pour ce qui est d'une *Γιγαντομαχία*, Fabricius ⁽²⁾ croit qu'il s'agit simplement des deux premiers chants des *Dionysiaques* où est décrite la lutte de Zeus contre Typhée. Ludwig, lui aussi ⁽³⁾, a montré qu'il est inutile d'en faire une œuvre à part : une *Gigantomachie* est incluse dans les *Dionysiaques* où les adversaires du dieu sont appelés Géants et lui-même *Γιγαντοφόνον* ⁽⁴⁾. De mon côté ⁽⁵⁾, j'ai essayé de prouver que l'épigramme, écrite selon la technique nonnique ⁽⁶⁾ et faite d'hémistiches empruntés aux *Dionysiaques* ⁽⁷⁾ ne peut viser que ce poème. Elle est probablement l'œuvre d'un disciple de Nonnos, païen comme l'était son maître au temps où il écrivait les *Dionysiaques*; au rebours d'Eudocie, il ne souffle mot de l'œuvre chrétienne. En tout cas, l'épithaphe fictive a été écrite pour Nonnos de Panopolis, auteur des *Dionysiaques*.

3° Un passage d'Agathias de Myrrhina (*Hist.* IV, 23) au vi^e siècle :

Ταῦτα γὰρ οἱ τε πρότερον ποιηταὶ ᾄδουσι καὶ οἱ νέοι παραλαβόντες συν-
ᾄδουσιν : ὦν δὲ καὶ Νόννος, ὁ ἐκ τῆς Πανὸς τῆς Αἰγυπτίας γεγεννημένος, ἐν
τινὶ τῶν οἰκείων ποιημάτων, ἅπερ αὐτῷ Διονυσιακά ἐπωνόμασται, οὐκ οἶδα
ἐφ' ὅτῳ ὀλίγα ἄττα τοῦ Ἀπόλλωνος περὶ ἀφηγησάμενος — οὐ γὰρ δὴ τῶν
προηγουμένων ἐπὼν ἐπιμέμνηται — εἰτα ἐπάγει·

ἐξότε Μαρσύας θεημάχον αὐλὸν ἐλέγξας,
δέρμα παρηώρησε Φυτῷ κολπούμενον αὔραις (*Dion.*, I, 42-3).

⁽¹⁾ Cf. *supra*.

⁽²⁾ Cf. *ibid*.

⁽³⁾ Dans l'édition *Praef.*, p. vi.

⁽⁴⁾ Cf. aussi XVIII, 165 et seq., XLVIII; 12 et seq.

⁽⁵⁾ *Rev. de Phil.*, XXXVII, 142 : *Anthologie Palatine*, IX, 198.

⁽⁶⁾ Abondance de dactyles, absence de deux spondées consécutifs, spondée au 2^e pied dans le premier vers, aux 2^e et 4^e dans le second, coupe au 3^e trochée dans les deux vers (μὲν fait corps avec Πανὸς dans le premier), monosyllabe final précédé d'un choriamb (ἐν fait corps avec Φαρίῃ).

⁽⁷⁾ Ἐγχεϊ Φοινῆεντι vient, comme on l'a dit plus haut, de XXX, 46; la fin se retrouve, IV, 442; V, 2; XXV, 87 : καλὰ μὲν ἤμισε Γιγάντων.

«Voilà les sujets que chantent les poètes d'autrefois et leurs successeurs, les ayant hérités d'eux, les chantent avec eux. De ce nombre est Nonnos, originaire de Panopolis en Égypte, qui, dans un des chants de son poème original, par lui intitulé *Dionysiaques*, rapportant je ne sais à quel propos quelques détails relatifs à Apollon — les vers précédents me sont sortis de la mémoire — poursuit alors :

Depuis le jour où il vainquit Marsyas, flûtiste rival d'un dieu,
et suspendit à un arbre sa peau gonflée au gré des vents.»

Ainsi, au VI^e siècle, Agathias connaissait aussi de Nonnos le nom, la patrie et le poème des *Dionysiaques*. Si l'on veut bien laisser de côté dans la première phrase le mot *νέοι* qui, opposé à *πρότερον*, ne peut guère donner de précision chronologique, il faut du moins examiner à deux points de vue les mots *ἐν τινι τῶν οἰκεῖων ποιημάτων*.

1° Ludwich lui-même ⁽¹⁾ et naturellement les partisans d'une *Gigantomachie* et de *Bassariques* s'autorisent de ce membre de phrase pour affirmer que Nonnos a composé plus de deux œuvres en vers. Cette conclusion peut paraître un peu abusive.

Si l'on réfléchit, en effet, que, d'une part, le papyrus de Berlin, dont il va être bientôt question, désigne les chants XIV et XV des *Dionysiaques* par τὸ ἰδ̄ ou ἰε̄ ποίημα τῶν Διονυσιακῶν; que, d'autre part, les résumés en vers des 24 premiers et des 24 derniers chants sont appelés dans les manuscrits : περιοχὴ τῶν Διονυσιακῶν ποιημάτων, ou ἐπιγραφαὶ τῶν καὶ τμημάτων τῶν Διονυσιακῶν, ou τῶν ὑπολειπομένων Διονυσιακῶν ποιημάτων, on sera invité à conclure que ποίημα, dans toutes ces expressions, signifie chant d'un poème, aussi bien que τμήμα. Agathias n'a donc pas voulu dire : «dans un de ses poèmes originaux, intitulé *Dionysiaques*», mais bien : «dans un des chants de son poème original, intitulé *Dionysiaques*».

2° Le sens de *οἰκεῖος* aussi fait difficulté. Nonnos a beau écrire (IV, 269-70) que Cadmos dévoila aux Grecs «les mystères bachiques d'Osiris, le Dionysos égyptien» — c'est la seule fois d'ailleurs où Osiris soit nommé

⁽¹⁾ Dans l'édition, *Praef.*, p. VI, n. 2 : «Certe plura Nonni carmina olim exstiterunt, quod sequitur ex Agathiae verbis supra allatis.»

dans le poème — les *Dionysiaques* ne sauraient passer pour un poème *national*. Comme, d'autre part, il ne saurait être question ici du sens : *familier* et qu'il est malaisé peut-être d'opposer *οἰκεῖος* à *καθολικός* en le traduisant par *profane* ou *païen*, il faut sans doute lui attribuer le sens de *qui appartient en propre, personnel, original*. Ce qualificatif opposerait à la *Paraphrase*, qui n'est qu'une transposition d'un texte étranger, les *Dionysiaques*, poème dont Nonnos a trouvé le sujet, donc, en ce sens, poème original, malgré tant d'imitations. Ainsi les mots en discussion marqueraient à la fois qu'Agathias ne sait plus le numéro du chant dont il cite deux vers et qu'il connaît, outre les *Dionysiaques*, un poème de Nonnos qui ne serait pas *οἰκεῖος*, c'est-à-dire son poème religieux. Ce dernier point est même tout ce que la phrase d'Agathias ajoute aux témoignages précédents qui ne mentionnent chacun qu'une œuvre du poète.

4° Les indications du papyrus de Berlin 10.567, cité dans la *Préface*. A la fin du chant XIV, on y lit : τέλος τοῦ ἰδ̄ ποιήματος τῶν [Διονυσια]κῶν [Νό]ννου | πο[ιη]τοῦ Πα[νο]πολίτου et en tête du chant XV : ἀρχὴ το[ῦ] ἰε̄ ποιήματος τῶν [Διονυσια]κῶν Νόννο[υ] ποιητ[οῦ]. Les *Dionysiaques* y sont donc attribués à Nonnos de Panopolis sans ambiguïté, malgré les lacunes.

5° Une glose de SUIDAS, *Lexicon*, s. v. νόνναι : ἰστέον δὲ ὡς ἔστι καὶ Νόννος κύριον Πανοπολίτης ἐξ Αἰγύπτου, λογιώτατος, ὁ καὶ τὸν παρθένον Θεολόγον παραφράσας δι' ἐπῶν. «Il faut savoir que Nonnos est aussi, en tant que nom propre, un homme de Panopolis en Égypte, très éloquent, le même qui a paraphrasé le saint Évangéliste en vers hexamètres.» Sauf Θεολόγον substitué à Ἰωάννην on retrouve ici les termes mêmes de la pseudo-Eudocie et, naturellement, son omission des *Dionysiaques*. Pour Suidas, comme pour l'*Augusta*, l'éloquence de Nonnos ne s'est manifestée que dans la *Paraphrase*.

6° Une glose de l'*Etymologicum Magnum*, s. v. Διώνυσος. Ἐγὼ δ' ἀνέγνω παρὰ τινι, πῶθεν ἐκλήθη Διώνυσος, ἐν ἐννὰτε Διονυσιακῶν οὕτω (suivent IX, 11-12, 17, 19-24). «J'ai lu chez un auteur d'où est venu le nom de Dionysos; c'est au chant IX des *Dionysiaques* ceci...». Nous avons ici une autre forme de la tradition, le poème païen de Nonnos est connu, mais le nom de l'auteur est oublié. Ludwich a, d'ailleurs, fait la même constatation

en feuilletant le *Commentaire de l'Iliade* d'Eustathe⁽¹⁾. Nonnos y est cité, mais sous le voile de l'anonymat : « l'auteur des *Dionysiaques* », « dans les *Dionysiaques* ».

7° Enfin les deux principaux manuscrits des *Dionysiaques*, le *Mediceo-Laurentianus*, XXXII, 16 (L, daté de 1280) et le *Palatino-Heidelbergensis* (P, XVI^e siècle, copie de L) ignorent ou oublient de donner le nom de l'auteur en tête du poème. Il est vrai que les autres manuscrits le donnent, et même parfois avec des épithètes laudatives : τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου Νόννου Διονυσιακά, lit-on dans les *Vindobonenses* (F).

Au total, Nonnos de Panopolis, païen, puis chrétien, n'a écrit ni *Γιγαντομαχία*, ni *Βασσαριὰ*; il est l'auteur des *Dionysiaques* et de la *Paraphrase*. Les témoignages ne savent rien de plus.

II

Les renseignements que nous pouvons tirer de son poème sur la personne de Nonnos sont également peu de chose.

Sa qualité d'Égyptien est établie d'abord par la prédilection avec laquelle il parle des choses d'Égypte. Il fait donner par Cadmos une étymologie du mot Nil⁽²⁾; il le montre apportant en Grèce l'écriture, la sculpture, les sciences, la sagesse, l'astronomie, le culte d'Osiris, « Dionysos égyptien⁽³⁾ » et dénommant la Thèbes grecque d'après la ville d'Égypte⁽⁴⁾. Ailleurs⁽⁵⁾, il fait allusion à des traditions de son pays : la fuite en Égypte des dieux changés en oiseaux et le Nil recouvrant de ses eaux pour la féconder la terre égyptienne, son épouse. Toujours il parle avec complaisance de Pan, le dieu éponyme de sa ville natale⁽⁶⁾. On peut encore ajouter sa passion pour les détails astrologiques et son goût pour les horoscopes⁽⁷⁾, croyances

⁽¹⁾ *Praef.*, p. VII.

⁽²⁾ III, 278.

⁽³⁾ IV, 249.

⁽⁴⁾ V, 86.

⁽⁵⁾ I, 142 et VI, 341.

⁽⁶⁾ Pour les références, cf. l'index de Ludwig.

⁽⁷⁾ Notamment, VI, 28 et seq., XII, 29 et seq. et XLI, 339, et seq.

courantes en Égypte, comme le prouve la paperasse magico-astrologique de nombreux⁽¹⁾ papyrus. Mais les deux textes les plus précis sont XXVI, 238⁽²⁾, où Nonnos affirme par un possessif son attachement au Nil :

οἶος ἐμοῦ Νεῖλοιο θερειγενὲς οἶδμα χαρδῶσων

et surtout I, 13, qui fixe le lieu où vivait le poète :

... Φάρῳ παρὰ γείτονι νήσῳ

Cette dernière indication a sans doute suggéré la fin de son premier vers à l'auteur de l'épigramme citée plus haut : ἐν Φαρτῇ δέ.

Par bonheur, les *Dionysiaques* nous documentent beaucoup mieux sur l'éducation de Nonnos. Elle dut être parfaite. Au centre intellectuel de l'Égypte, à Alexandrie, le jeune Panopolitain suivit sans doute avec assiduité et succès les leçons des sophistes à la mode, héritiers directs des traditions d'Aelius Théon. Il dut y révéler, y exercer, y assouplir des dons exceptionnels. Il n'est point, en effet, de chant des *Dionysiaques* où ne se sente l'influence de la rhétorique véhémement et maniérée de l'époque, où ne se trouvent des morceaux brillants dont les *Προγυμνάσματα* des maîtres donnaient la définition et l'exemple : μῦθος, ἐγκώμιον, ψόγος, σύγκρισις, ἡθοποιία, ἐκφρασις⁽³⁾. A l'école aussi Nonnos dut acquérir sa connaissance profonde de toute la littérature. Les imitations précises, les

⁽¹⁾ On les trouvera tous réunis dans les *Papyri Graecae magicae*, de Preisendanz, véritable *Corpus* dont le tome I a paru en 1928.

⁽²⁾ Cité par Ludwig, *Praef.*, VI; Nonnos parle de l'hippopotame.

⁽³⁾ Les mythes et les éthopées sont si nombreux qu'on ne peut songer à les relever ici; cf. pourtant le mythe de la quenouille d'Aphrodite, XXIV, 327 et celui de Phaéthon, XXXVIII, 107 que le copiste du *Laurentianus* signale en marge : περὶ τοῦ κατὰ τὸν Φαέθοντα μύθου. Les songes abondent, ex. : V, 415; VII, 140; XVIII, 174; XX, 35; XXVI, 7; XXIX, 325; XXXIV, 89; XLIV, 50. Pour les ἐκφράσεις, cf. entre autres : V, 135, le collier d'Harmonie; XXV, 380, le bouclier de Rhéa; XXXVI, 221 le cheval cabré; XL, 515, le vol des grues; XXXVII, en entier, la description des jeux; XXVI, 236 et 295 avec des notes marginales dans L : περὶ ἵπποποτάμου, περὶ ἐλεφάντων; quant aux συγκρίσεις, elles remplissent, par exemple, le chant : XXV parallèles de Persée, Minos et Héraclès avec Dionysos.

réminiscences, les allusions abondent dans les *Dionysiaques*, si frappantes même que les copistes les signalent parfois en marge⁽¹⁾. Il a dû feuilleter, « de main nocturne et journalière », il a largement mis à contribution Euripide, Callimaque, Apollonios, Théocrite, Moschos, Oppien, Nicandre, Orphée, Dionysios, et combien d'autres⁽²⁾. Mais par-dessus tous, son admiration allait à Homère, Hésiode et Pindare, maîtres favoris, qu'il a tenu à nommer dans son œuvre⁽³⁾.

Sur le caractère de Nonnos, il est impossible de donner autre chose que des impressions. Dans Alexandrie, brillante et enfiévrée, ce jeune homme dut subir toutes les excitations intellectuelles, artistiques, voluptueuses, religieuses d'une population cosmopolite, frondeuse et turbulente⁽⁴⁾. On croit deviner en lui une curiosité fougueuse, autant de mémoire que d'imagination, un cerveau en ébullition continuelle, une âme ardente, avide de se répandre, capable aussi de se replier sur elle-même, lasse et désemparée. Les parties les plus attachantes des *Dionysiaques* sont celles où le poète décrit les inquiétudes, les rêveries, la mélancolie de l'amour. Elles ont, même dans leur maniérisme prolongé, une grâce indéniable et parfois un accent d'émotion personnelle⁽⁵⁾.

Nonnos était sûrement païen quand il écrivit son poème⁽⁶⁾. Il est certain, en effet, que si un chrétien du IV^e siècle avait traité ce sujet de l'expédition dionysiaque, il n'y aurait pas intercalé de scènes mythologiques aussi libres et ne les aurait pas racontées avec autant de complaisance que le

⁽¹⁾ Ex. : XXIX, 70 : Ζηλοῖ τὸν Ὀμήρου Πάνδαρον ἐνταῦθα; XXIX, 157 et XXXI, 32 : ὁμηρικὸν καὶ τοῦτο; XXXI, 72 : ἡσιόδειον τοῦτο; XXXI, 120 : πάντα ταῦτα ὁμηρικά; XXXIII, 74 : ἐκ τῶν τοῦ Ἀπολλωνίου ταῦτα.

⁽²⁾ Sur ce point, cf. surtout R. KOEHLER, *Ueber die Dionysiaka des Nonnus von Panopolis*, Halle, 1853.

⁽³⁾ Pour Homère, cf. I, 37; XIII, 50; XXV, 8 et 253-270; XLII, 181; Hésiode, XIII, 76; Pindare, XXV, 21.

⁽⁴⁾ Sur Alexandrie, cf. JOUGUET, *L'impérialisme macédonien*, passim (les caractères de la ville n'ont pas changé depuis sa fondation) et A. PUECH, *Hist. de la littér. gr.-chrét.*, II, 341.

⁽⁵⁾ Cf. notamment les chants X et XI (épisode d'Ampélos), XV et XVI (épisode de Nikaia), XXXIII et XXXIV (épisode de Chalcomède).

⁽⁶⁾ LUDWICH, *Praef.*, VIII « Paganum eum tum fuisse et ipsa fabularum tractatio et totus color rhetoricus clamant. »

Panopolitain, ni avec des détails si scabreux, ni avec des mots si crus⁽¹⁾. Il y a plus. Nonnos, chrétien, n'aurait pas fait, aux chants XIX et XXXVII la longue description des jeux gymniques, des courses et des danses en l'honneur de Staphylos et d'Opheltès. Les chrétiens avaient ces concours en horreur et on peut considérer comme une victoire du christianisme sur l'hellénisme païen l'édit de Théodose qui supprima les Jeux Olympiques en 394⁽²⁾. En outre, comme Nonnos énumère toujours les différentes formes qu'il connaît d'une légende⁽³⁾, il n'aurait pu s'empêcher, s'il avait été déjà converti, de faire au moins allusion à des traditions chrétiennes en plusieurs endroits des *Dionysiaques*. Il aurait parlé des noces de Cana, quand Dionysos, change en vin les eaux du lac Astacide⁽⁴⁾; il aurait nommé Noé quand il décrit les déluges et parle de l'arche de Deucalion⁽⁵⁾; il aurait cité Jonas quand il redoute que Phaéthon soit englouti par la baleine⁽⁶⁾. Enfin et surtout, un chrétien, pensant à Jésus et à sa mère, n'aurait jamais écrit, à propos d'Aura violée par Dionysos⁽⁷⁾ :

οὐκ ἴδον, οὐ πυθόμην ὅτι παρθένος υἷα λοχεύει.

ἢ ῥα Φύσιν μετάμειψε πατήρ ἐμός; ἢ ῥα γυναικες

νόσφι γάμου τίκτουσι;

et il n'aurait pas appelé la jeune chasseresse παρθένη μήτηρ⁽⁸⁾. Il y a là une ignorance ou une inconvenance de païen⁽⁹⁾.

Tout le monde s'accorde à placer la composition des *Dionysiaques* vers

⁽¹⁾ C'est au point que Græfe écrit en note, XXXIII, 218 « paulo modestius dixisset : ἐμίγη οἱ Ἀπόλλων. »

⁽²⁾ Cf. W. SCHUBART, *Die Griechen in Aegypten*, Leipzig, 1927, p. 43.

⁽³⁾ Cf. XII, 294; XXVI, 354; XLI, 155; XLVII, 256.

⁽⁴⁾ XIV, 411 et seq.

⁽⁵⁾ III, 204; VI, 366; XII, 59.

⁽⁶⁾ XXXVIII, 338.

⁽⁷⁾ XLVIII, 834.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, 859.

⁽⁹⁾ Cela ne veut pas dire que Nonnos ignorât tout, à cette époque, du christianisme et des chrétiens. Il y avait vraisemblablement des chrétiens au début du IV^e siècle à Panopolis. Il y avait en tout cas, tout près de là, sur l'autre rive du Nil, à Atripè, un *canobium*, le Monastère Blanc (Déir-el-Abiad) fondé, à l'époque de Constantin, par Apa Bgoul, disciple de saint Pacôme; il fut agrandi par Schnoudi dans la première moitié du V^e siècle (cf. G. Lefebvre, dans Dom Cabrol, *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*,

la fin du iv^e siècle ou le début du v^e. Peut-on préciser la date davantage? Ludwich⁽¹⁾ l'a tenté au moyen du raisonnement suivant. D'une part, Nonnos a imité dans les *Dionysiaques* des *Épigrammes* de Grégoire de Nazianze; d'autre part, on pense qu'Eunape vise le poète dans une phrase de ses *Βίοι φιλοσόφων και σοφιστών*⁽²⁾. Or Grégoire a écrit la plupart de ses *Épigrammes* entre 381 et 390 et l'ouvrage d'Eunape a paru aux environs de 405. Donc Nonnos a dû composer son épopée entre 390 et 405. Le raisonnement serait probant s'il était sûr que le Panopolitain a imité Grégoire dans les *Dionysiaques* et si l'on était certain que la phrase d'Eunape visât bien notre poète. Revenons sur ces deux points.

1° Déjà aux yeux de Naeke⁽³⁾ il n'était pas vraisemblable que Nonnos, lecteur infatigable de la vieille littérature grecque, eût imité Grégoire; on peut ajouter : lui païen, un chrétien. Ludwich réplique à l'aide d'un rapprochement cité par Falkenburg et d'une série de rapprochements relevés par lui⁽⁴⁾. Les voici. Nonnos écrit, I, 310 :

ὥς δ' ὅτε τις πλήξιππος ἀποπτυστῆρα χαλινῶ

s. v. Déir-el-Abiad). A Alexandrie, le poète a forcément connu des chrétiens. D'autre part, Kœchly, dans la préface de son édition des *Dionysiaques*, à propos de XLVI, 363 ἐλπίδος ἐσσομένης πρωτάγγελα θέσφατα φαίνων écrit : «versus obscurus Christianum quiddam redolet». Ludwich n'est pas de cet avis et renvoie à ce propos à XXI, 227 :

ἐννεπε, καὶ πολέμοιο προάγγελα σήματα φαίνων.

Il a raison en ce sens que l'idée exprimée n'est sûrement pas chrétienne, mais les mots ἐλπίδος ἐσσομένης pourraient avoir été suggérés par le vocabulaire chrétien et Marcellus n'a peut-être pas tort de trouver un écho paganisé de la Salutation angélique, dans le salut d'Hermès à Electre, III, 425 :

μητροκασιγνήτη, Διὸς εὐνέτι, χαῖρε, γυναῖκων
πασάων μετόπισθε μακαρτάτη, ὅττι Κρονίων κ.τ.λ.

(Marcellus, Traduction, t. 2, p. 196).

⁽¹⁾ Praef., IX-X.

⁽²⁾ Edit. Didot, p. 493, l. 19 : ἐπὶ τὰ γε κατὰ ῥητορικὴν ἐξαρκεῖ τοσοῦτον εἰπεῖν, ὅτι ἦν Αἰγύπτιος. Τὸ δὲ ἔθνος ἐπὶ ποιητικῇ μὲν σφόδρα μαίνονται· ὁ δὲ σπουδαῖος Ἑρμῆς αὐτῶν ἀποκεχώρηκεν.

⁽³⁾ Opusc. phil., I, p. 420, cité par Ludwich, Praef., p. ix, n. 3.

⁽⁴⁾ Rhein. Mus. N.F., XLII, 233-238, Nachahmer und Vorbilder des Dichters Gregorios von Nazianz. Puisqu'il s'agit des *Dionysiaques*, on laissera de côté les rapprochements avec la Paraphrase.

et Falkenburg, approuvé par Ludwich, de renvoyer dans son appendice à Grégoire, II, 1, 17, 105 :

...ὥς θοδὸν ἵππον ἀποπτυστῆρα χαλινῶν.

Le malheur est qu'on peut lire dans OPPHEN, *Hal.*, II, 9

...ἄτε πῶλον ἀποπτυστῆρα χαλινῶν,

expression que les deux poètes ont pu emprunter, chacun de leur côté, sans que l'un puisse être accusé d'avoir copié l'autre.

De plus, Ludwich a confronté les passages suivants :

- | | | | |
|----|---|---------------------------|--|
| 1° | { | NONNOS, XXX, 215 | οὐ ῥοδένη ἀκτῖνα κονιομένοιο προσώπου. |
| | | XXXII, 259 . . . | πολλάκι δ' εἰς χθόνα πίπτε κονιομένοιο-
προσώπου. |
| | | GRÉGOIRE, II, 1, 13, 211. | αἶ ῥά τι καὶ πινυτῶν αἰσχυρῶς κονίουσι
πρόσωπα. |
| 2° | { | NONNOS, XV, 119 | καὶ δηλοῦς κνώσσοντας ἰδὼν γελῶντι προ-
σώπῳ. |
| | | XIX, 42 | ὥς φαμένην θάρσυνε Μέθην γελῶντι προ-
σώπῳ. |
| | | XXXVIII, 42 . . . | λύετο· μαντιπόλος δὲ γέρων γελῶντι προ-
σώπῳ. |
| 3° | { | GRÉGOIRE, I, 2, 29, 149. | ὥς δ' ἄνδρες τίουσιν τὰ περ γελῶσι πρό-
σωπα. |
| | | NONNOS, IV, 47 | λεπταλέον πέμπουσα σέλας χλοδόντι προ-
σώπῳ. |
| | | XLVIII, 389 . . . | ἔγνω δ' ὥς ἐνόησε θεὰ χλοδόντι πρόσώπῳ. |
| | | GRÉGOIRE, II, 2, 1, 173 . | μείλιχος, ἡδυεπής, αἰεὶ χλοδόντι προσώπῳ. |

Remarquons, d'abord, que, dans les deux premiers cas, l'imitation, si imitation il y a, n'est pas littérale et que les deux expressions «visage souillé de poussière», et «visage riant» sont assez banales pour qu'on les trouve sans un guide. Comment expliquer, d'autre part, que Nonnos ait eu l'idée de ne choisir chez son modèle que des vers terminés par une forme de πρόσωπον⁽¹⁾? Ce détail frappant invite à examiner l'emploi

⁽¹⁾ Naturellement la métrique de Nonnos lui interdisait d'employer en fin de vers πρόσωπον et πρόσωπα, proparoxytons.

que le Panopolitain fait de ce mot. Comme les règles étroites de sa métrique l'obligeaient souvent à employer les mêmes mots aux mêmes places du vers, il se trouve que les cas obliques de *πρόσωπον* reviennent fréquemment chez lui aux fins d'hexamètres⁽¹⁾. De plus, dans un grand nombre de ces cas, la forme de *πρόσωπον* est précédée d'un adjectif ou d'un participe qui s'accordent avec elle⁽²⁾. Quoi d'étonnant dès lors que dans la foule d'adjectifs et de participes nécessaires à cette construction Nonnos ait trouvé, sans modèle, *κονιομένοιο, γελῶντι, χλοδόντι*? Il ne réserve d'ailleurs pas ces épithètes à *πρόσωπον* uniquement. Il écrit *κονιομένοιοι δὲ πολίταις* (IV, 259); *κονιομένου τελαμώνος* (XXII, 200); *γελῶσαν ὀπωπήν* (XXXVII, 333); *λίθος χλοδούσα μαράγδου* (V, 178); *τεαὶ χλοδούσι παρειαί* (VIII, 207); *τί σοι χλοδούσι παρειαί* (XXXI, 212). Il a pu, d'autre part, emprunter cette dernière expression, moins banale que les autres, à Nicandre, *Thér.* 236 et seq. *ἡ δ' ἐπὶ οἱ σὰρξ Πολλάκι μὲν χλοδούσα... Ἄλλοτε Φοινίσσουσα*. En somme, il n'est pas péremptoirement démontré que Nonnos ait imité Grégoire dans les *Dionysiaques*.

⁽¹⁾ Par exemple 45 fois dans les dix premiers chants, 34 dans les dix derniers, d'après mon relevé : I, 158, 425, 527; II, 43, 458, 522, 556, 657, 707; III, 180, 232, 266, 406, 412, 417; IV, 71, 74, 129, 199, 209, 420; V, 174, 202, 379, 396, 455, 529, 599; VI, 4, 74, 157, 170, 181, 187; VII, 208, 259; VIII, 205, 209, 341; IX, 43, 104, 143; X, 34, 60, 316; XXXIX, 24; XL, 78, 102, 110, 413, 441; XLI, 204, 261, 312, 402; XLII, 77, 85, 88, 128, 133, 354, 454; XLIII, 277; XLIV, 66, 117, 246; XLV, 167, 242; XLVI, 269, 280, 354; XLVII, 590; XLVIII, 319, 324, 342, 389, 456, 614, 750.

⁽²⁾ Par exemple I, 425 *δαφροῖνεντι*; III, 232 *ὀποκλέπτοντι*; III, 417 *ἀθηήτω* δέ; VI, 74 *πλήθοντι*; XII, 122 *ἀμειδήτω* δέ; XV, 92 et XXII, 377, *νέοντι*; XVII, 9 et XVIII, 114 *στίλβοντι*; XX, 188 *ἀμειβομένω* δέ; XXXIII, 143 et XLI 402, *γαληνιάωντι*; XXXVIII, 158 *ἀστράπτουντι*; XLI, 204 et XLVIII, 614 *γαληναίω* δέ; XLV, 242 *κοτέοντι*; III, 180 *εὐστρέπτοιο*; III, 266, VI, 157 et XLIV, 117 et 246 *ἀμειβομένοιο*; IV, 129 *ἐρωτοτόκου* δέ; IV, 199 *δαινομένοιο*; IV, 420 *δρακοντείοιο*; V, 174 *εὐφάεος* δέ; V, 202 *ποθοβλήτοιο*; V, 379 *φιλοθρήνου* δέ; V, 396 *ἀτεκμάρτου* δέ; IX, 43 *ἀκοσμήτοιο*; X, 60 *ἀσημάντου* δέ; XXXIX, 24 *γαληναίοιο*; XL, 413 *πυριγλήνου* δέ; XLI, 312 *ἀτυζομένου* δέ; XLII, 85 *ἀκηδέστοιο*; XLII, 133 *φυλασσομένου* δέ; XLII, 354 *καλυπτομένου*; XLIII, 277 *παρελκομένου* δέ; XLV, 167 *ἀμειβομένου* δέ; XLVI, 269 *ἀπενθήτου* δέ; XLVIII, 342 *ἀναιδήτοιο*; XLVIII, 456 *λιθογλήνοιο*.

2° Il n'est pas davantage certain que la phrase d'Eunape citée plus haut contienne une allusion à ce poème et à son auteur. Elle est tirée de la vie de Prohæresios et il y est question d'Eusèbe d'Alexandrie que Prohæresios envoie tenir école à Rome. « En ce qui concerne son talent oratoire, il suffit de dire : c'était un Égyptien. Ce peuple a pour la poésie une passion folle : l'Hermès sérieux s'est retiré de lui ». S'agit-il, dans la pensée d'Eunape, d'une manie commune aux Égyptiens de tous les temps⁽¹⁾? S'agit-il des contemporains égyptiens d'Eusèbe, vers 350, ou de ceux d'Eunape, cinquante ans plus tard? On ne peut guère préciser. On pourrait croire aussi, étant donné le paganisme étroit d'Eunape et son admiration pour Julien, qu'il fait allusion ici au fameux édit de l'empereur sur la réforme de l'enseignement et l'exclusion des maîtres chrétiens. Julien écrit notamment, à ce propos, que les orateurs et les historiens païens sont voués à Hermès⁽²⁾ (l'Hermès sérieux?) et que les chrétiens sont des frénétiques et des insensés⁽³⁾. A ce compte, on pourrait supposer qu'Eunape fait ici d'une pierre deux coups; il refuserait les dons d'Hermès à des orateurs comme Athanase d'Alexandrie et déclarerait atteints de folie des poètes chrétiens comme Nonnos — et il ne s'agirait plus de son poème païen.

Il vaut mieux, sans doute, laisser les choses en suspens et conclure que le raisonnement de Ludwig ne peut servir à fixer définitivement la date des *Dionysiaques*.

Peut-on, par quelque autre moyen, l'indiquer approximativement? Par exemple, peut-on fixer l'époque de la conversion de Nonnos, *terminus ante quem* du poème païen?

Il est certain que Nonnos a connu, au moins par ouï-dire, le temps du paganisme triomphant, aux jours de l'empereur Julien. Il a entendu parler de l'édit de 362. On interdisait aux « Galiléens » d'enseigner dans les écoles et on les renvoyait dédaigneusement aux exégèses de Mathieu et de Luc⁽⁴⁾. Il a su aussi que l'empereur, devant la réprobation à peu près générale,

⁽¹⁾ Les papyrus en ce cas lui donneraient raison. Pour avoir une idée du nombre des fragments de poètes sur papyrus, cf. Oldfather, *The Greek literary texts from Greco-Roman Egypt*, p. 4-60.

⁽²⁾ Bidez, *L'empereur Julien*, Lettres I, 2, p. 74.

⁽³⁾ Idem, *ibid.*, p. 75.

⁽⁴⁾ Idem, *L'empereur Julien*, Lettres I, 2 p. 44 et 72.

devant l'indignation des chrétiens chaque jour plus nombreux, avait, deux ans plus tard, rapporté son édit. Il a vu de ses yeux, dans Alexandrie, l'opposition sourde et parfois les querelles sanglantes des trois classes religieuses de la population : Grecs païens, Juifs, Chrétiens⁽¹⁾. Il a dû assister aux troubles provoqués par les discordes intestines des sectes chrétiennes, surtout par les hérésies d'Arius et de Méléce. Il n'a pas pu ignorer les luttes où se sont épuisés en faveur de l'orthodoxie des hommes comme Athanase, patriarche d'Alexandrie, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze⁽²⁾. La vigueur de leur esprit, la grandeur de leur rôle, les dangers auxquels ils s'étaient exposés pour leur foi, la solidarité touchante des chrétiens entre eux n'ont pas pu lui échapper. D'autre part, c'est du milieu du IV^e siècle — il pouvait le constater autour de lui — que date la plus large diffusion du christianisme en Égypte. Les lettres des chrétiens deviennent alors plus nombreuses et ils y tracent sans crainte les emblèmes de leur religion : les lettres $\chi\mu\gamma$, la croix, le monogramme du Christ⁽³⁾. Enfin, Nonnos, à coup sûr, a été témoin de la victoire du christianisme avec les édits de Théodose : en 392, interdiction des sacrifices païens; en 394, suppression des Jeux Olympiques. A-t-il attendu ces dates pour adopter la foi nouvelle? A-t-il, lui qui conte souvent d'un ton si léger les histoires des dieux de l'Olympe⁽⁴⁾, attendu, pour être désabusé d'eux et s'en détacher, la défaite officielle du paganisme? Je ne le pense pas. Il a dû bien plutôt — hypothèse sans doute arbitraire — se convertir assez vite, avant que sa

⁽¹⁾ H. I. BELL, *Juden und Griechen im römischen Alexandria*, Leipzig, 1926, notamment chap. v; *Jews and Christians in Egypt*, Londres 1924; SCHUBART, *op. laud.*

⁽²⁾ On ne peut faire état d'un ouvrage en prose, attribué à Nonnos converti : *Expositio historiarum quarum meminit. S. Gregorius Nazianzenus in orationibus*, dont la Bibliothèque Nationale garde plusieurs manuscrits sous le nom de Nonnos (Fonds grec 522, 525, 539, 989, 1277, 2551). C'est une attribution erronée, cf. Th. SINKO, *De expositione Pseudo-Nonniana historiarum quæ in orationibus Gregorii Nazianzeni commemorantur*, Cracovie, 1922.

⁽³⁾ G. GHEDINI, *Lettere cristiane dai papiri greci del III^e e IV^e secolo*, Milano, 1923, notamment, p. 284.

⁽⁴⁾ Cf., entre autres, le roman amoureux de Zeus et de Sémélé, VII, 110 et seq.; toute la *Διὸς ἀπάγη*, ses préliminaires et sa conclusion, XXXI et XXXII, où le ton n'est plus celui d'Homère; la rivalité de Poseidon et de Dionysos épris de Béroë, XLI et les craintes d'Arès à la recherche d'Aphrodite, XXIX, 362 et seq.

jeune renommée poétique ait franchi un cercle restreint d'amis⁽¹⁾. Ardent, comme on peut l'imaginer, il a dès lors abandonné, imparfait, ce poème des *Dionysiaques* où tout choquait ses convictions passionnées de néophyte⁽²⁾. Peut-être même est-il allé s'enfermer dans un monastère pour y trouver la paix de l'intelligence et du cœur. Cette nouvelle hypothèse expliquerait bien des choses. Le silence, dans de telles conditions, se serait établi de lui-même autour de Nonnos sorti du monde très jeune. Son œuvre païenne, publiée dans la suite par un ami, aux mains duquel il l'avait laissée⁽³⁾, aurait pu être ignorée ou l'attribution en être mise en doute par la pseudo-Eudocie et son plagiaire Suidas. De même l'auteur de l'épigramme de l'*Anthologie Palatine* (IX, 198) aurait pu ne pas connaître la *Paraphrase*, répandue seulement dans les monastères et les milieux chrétiens. Avec le temps la vérité se serait fait jour et Agathias fait allusion aux deux œuvres; mais en raison des incertitudes de la tradition, le nom de l'auteur des *Dionysiaques* aurait été inconnu ou douteux pour Eustathe et l'*Etymologicum Magnum*.

Aussi bien, cela n'a pas empêché Nonnos de faire école. On cite autour de son nom, aux V^e et VI^e siècles, une pléiade de poètes égyptiens empressés à suivre ses règles métriques : Cyros de Panopolis, Tryphiodore, Golouthos de Lycopolis, Christodore de Coptos, sans compter les anonymes dont les papyrus nous font connaître des fragments⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ WEICHERT, *De Nonno Panopolitano*, p. 14 pense aussi que Nonnos a composé l'épopée dans sa jeunesse, mais SCHEINDLER, *Zu Nonnos von Panopolis, Wiener Studien*, 1880, p. 34, n'est pas de cet avis. Pour lui, Nonnos a dû travailler longtemps à la mise en œuvre de ses matériaux et intercaler des épisodes nouveaux, à mesure qu'il en trouvait le sujet dans ses lectures. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne font allusion à la conversion à ce propos. Dans l'hypothèse ci-dessus, on peut indiquer, uniquement pour fixer les idées, des dates approximatives : Nonnos serait né après 360 et se serait converti vers 390, après avoir écrit les *Dionysiaques*. Ces dates, on le remarquera, sont un peu antérieures à celles que propose Ludwig pour la composition de l'épopée, entre 390 et 405.

⁽²⁾ C'est aussi l'opinion de KEYDELL, *op. laud.*, p. 433.

⁽³⁾ KEYDELL, *ibid.*, pense aussi que l'édition des *Dionysiaques* a été procurée par un ami, après la mort de Nonnos.

⁽⁴⁾ Par exemple : *Pubblicazioni della Società Italiana*, n° 149 (4^e-5^e siècle), 845 (5^e-6^e siècle), *Papiri Fiorentini*, 390 (5^e siècle), *Pap. Vitelli, Atene e Roma*, 1903, p. 149 (5^e siècle).

CHAPITRE II

ANALYSE DES DIONYSIAQUES.

I

Après l'invocation traditionnelle à la Muse, et un court prélude à la gloire de Dionysos, le récit commence. Zeus enlève et séduit Europe au moment même où, ravisseur de la foudre, Typhée exerce ses ravages au ciel et sur mer. Pour rentrer en possession de son arme, Zeus a recours à Cadmos parti à la recherche de sa sœur et parvenu chez les Arimes. Si Cadmos par les sons de sa flûte enchante le voleur et lui fait oublier un instant sa précieuse conquête, il deviendra l'époux d'Harmonie. Le géant, de son côté, pour rassurer le flûtiste, faux berger qui feint la timidité, lui fait d'hyperboliques promesses.

II

Le plan a réussi. Charmé par la mélodie insidieuse, Typhée n'a pas vu que Zeus reprenait sa foudre. Le musicien s'est tu; un nuage propice l'enveloppe et le soustrait à la colère du monstre pris au piège. Elle éclate pourtant avec violence et s'exerce sur la nature entière : hommes et choses en sont victimes et gémissent. Une nuit paisible vient, illuminée d'étoiles, au cours de laquelle Nikè, sous les traits de Lèto, encourage le roi des dieux. Au matin, la lutte effroyable des deux adversaires s'engage; ils se portent de furieux coups, sans épargner les longs discours. Typhée succombe. La Terre, désespérée, pleure la défaite de son enfant, tandis que la nature répare les désordres causés par le combat. Zeus récompensera son complice et la joie renaît dans l'Olympe.

III

C'est le printemps. Sa douceur a invité Cadmos au départ. Il aborde en Thrace. Au lever du soleil, ses compagnons et lui s'éveillent sur la grève, près d'une ville inconnue. Une vieille servante — c'est Pithô déguisée —

guide l'étranger à qui, chemin faisant, la corneille prédit son mariage avec Harmonie. On arrive au palais royal, somptueuse demeure d'Émathion, fils de Zeus et d'Électre, frère de lait, cru frère véritable d'Harmonie, fille d'Aphrodite et d'Arès. Cadmos y est invité à un festin après lequel il conte à Électre son histoire. Par un discours insinuant, on cherche à le retenir, mais Hermès, envoyé par Zeus, engage Électre à laisser Harmonie suivre Cadmos.

IV

Tel n'est pas l'avis de la jeune fille, à qui sont répétés les ordres divins. Il faut l'intervention d'Aphrodite, sous les traits de Peisinoè, pour vaincre la rebelle. Elle s'éprend alors soudainement de Cadmos et s'embarque avec lui. Belle occasion pour Sélène de reprocher son rôle à Aphrodite et pour un nautonier de débiter une épigramme galante. Cependant les voyageurs sont arrivés en Grèce, où les bienfaits du savoir égyptien pénètrent avec eux. De Delphes, où la Pythie lui a ordonné de fonder Thèbes, Cadmos suit la génisse fatidique qui le mène en Béotie. Au long de l'itinéraire, toute la mythologie locale nous est révélée. On atteint enfin la source de Dirke. Le dragon y décime les compagnons du héros. Exhorté par Athèna, il le tue et en sème les dents sur le sol. Dans les sillons germe une moisson de géants, qui tombent sous leurs propres coups et sous ceux de Cadmos.

V

La génisse est alors immolée par celui qu'elle a guidé; les populations limitrophes sont vaincues; voici Thèbes fondée. On nous la décrit avec force détails astronomiques. L'union de Cadmos et d'Harmonie s'accomplit aussitôt au milieu des réjouissances. De ce mariage naissent quatre filles et un fils. Autonoe, la première, épouse Aristée, chasseur et agriculteur. Leur fils Actéon, pour avoir aperçu Artémis au bain, se voit métamorphosé en cerf et déchiré par ses chiens, non sans leur avoir adressé une longue adjuration. Longue aussi est la prière que son âme, apparue en songe à Aristée, murmure au chevet du père infortuné. Finalement les parents retrouvent et ensevelissent les restes de leur enfant. Agavè, la

deuxième fille de Cadmos, unie à Échion, donne le jour à Penthée; Ino, la troisième, mariée au veuf Athamas, a deux fils : Léarque et Mélécerte; Sémélè, la quatrième, est réservée pour consoler Zeus. Car Zeus est triste, et il nous faut connaître la cause de sa tristesse : ce n'est pas une brève histoire. Plus que tous les dieux de l'Olympe, leur roi brûlait d'amour pour la belle Perséphone.

VI

Déméter, en proie à de légitimes craintes, va consulter au sujet de sa fille le vieil Astrée, qui, d'abord, la reçoit à sa table. Ensuite, avec le cérémonial rituel, il établit l'horoscope demandé. La consultation est trop ambiguë pour rassurer la mère alarmée; elle emmène sa progéniture en Sicile. Mais comment s'opposer au destin? Zeus ravit Perséphone et la rend mère de Zagreus. Auxiliaires d'Héra, les Géants mettent à mort le bâtard, malgré ses métamorphoses. La vengeance du roi des dieux est immédiate : les coupables sont jetés aux souterrains abîmes, la terre brûlée, le déluge déchainé. Tout périt; les divinités elles-mêmes tremblent. Pan et Galatée, à la surface des eaux, échangent des propos effrayés. Mais déjà se profile la silhouette de l'arche. Deucalion sort de sa retraite; la vie va reprendre son cours.

VII

Non sans peine. Le monde renaissant est accablé de tant de maux qu'Aeon, le Temps, va demander à Zeus un remède. On lui promet l'invention prochaine du vin, découverte si précieuse qu'elle nécessite de nombreux préliminaires. D'abord l'histoire galante de Zeus et de Sémélè avec les épisodes indispensables : songe de Sémélè, bain dans l'Asope sous l'œil du dieu émerveillé, flèche irrésistible du carquois d'Eros, couplets élégiaques d'une naïade et du divin amoureux. Enfin Zeus se glisse la nuit auprès de Sémélè, devient son amant et la félicite de son bonheur.

VIII

Sémélè sera mère; la joie et l'orgueil s'installent dans son âme. Mais l'Envie, sous les traits d'Arès, excite Héra et Athèna. Son éloquence,

émaillée d'astrologie et de mythologie, persuade la reine des dieux. Elle va trouver Apatè et lui demande sa ceinture magique; une copieuse énumération des maîtresses de Zeus justifie pareille requête. Sémélé dans l'Olympe, c'est le départ imposé à l'épouse légitime. Munie de la prestigieuse ceinture et déguisée en nourrice de Cadmos, la jalouse pénètre auprès de Sémélé. Dans un long discours perfide, elle suggère à la jeune femme d'obtenir que son amant lui apparaisse sous sa forme divine. Et Sémélé d'implorer Zeus. Le dieu cède à regret. Tandis que l'orgueilleuse se proclame supérieure aux femmes de sa parenté, le fracas de la foudre et le resplendissement des éclairs font de sa mort une apo théose. Hermès sauve le futur Dionysos et le porte à son père.

IX

Dionysos est né. Hermès le remet aux nymphes, filles du fleuve Lamos, qui l'allaitent. Héra, par malheur, les rend furieuses et leur nourrisson serait déchiré par elles, si Hermès ne le confiait à Ino, qui vient de mettre au monde Mélicerte. Être nourrice d'un fils de Zeus est un service qui se paie : Ino et Mélicerte-Palémon deviendront des divinités marines. Mystis cependant aide à l'éducation des deux petits et invente les premières cérémonies mystiques. Mais Héra veille; elle découvre à nouveau Dionysos et, pour le soustraire à la colère de la déesse, Hermès le dérobe et l'emporte à Rhéa. Élevé par Rhéa et les Corybantes, l'enfant dompte les fauves et accomplit mille prouesses, qui exaltent l'orgueil de Sémélé. Ino, de son côté, a subi la vengeance d'Héra; partie à la recherche de Dionysos disparu, elle est atteinte de frénésie. Son absence dure quatre ans; Apollon et les Bacchantes du Coryce lui rendent la raison. Mais dans l'intervalle, Athamas, oublieux, a contracté un nouveau mariage.

X

Il en est puni en devenant frénétique à son tour. Ino revient au moment où son mari immole son fils Léarque, qu'il prend pour un cerf et va faire bouillir dans un chaudron le petit Mélicerte. L'enfant est sauvé par sa mère qui l'emporte et, poursuivie par Athamas, se jette dans les flots avec

son précieux fardeau, non sans nous avoir fait le récit de ses peines. Le temps passe et voici Dionysos adolescent, sous les yeux de Silène, au milieu des Satyres. Il s'éprend de l'un d'eux, le bel Ampélos. Cet attachement nous vaut des peintures de la passion naissante, une épigramme érotique, une prière amoureuse et la description des deux éphèbes jouant avec leurs compagnons.

XI

Ces jeux sont d'ailleurs pour Ampélos l'occasion de montrer sa témérité, notamment avec les animaux sauvages. Vainement Dionysos l'invite à la prudence. Ses alarmes croissent à la suite d'un présage qui menace d'une mort-violente prochaine le gracieux imprudent. Précisément, Atè, sous l'image fallacieuse d'un jeune homme, engage Ampélos à dompter les taureaux. Il s'en présente un aussitôt. Armé d'un fouet et d'un licol, l'adolescent enfourche l'animal qu'un taon bientôt harcèle et affole. Après un galop furieux à travers monts et vaux, malgré d'ardentes supplications, le cavalier novice est jeté brutalement à terre où il se rompt le cou. Dionysos, éperdu, se lamente longuement sur le cadavre de son bel ami. Éros, transformé en vieux Silène, lui conte, pour le ranimer, le cas analogue de Carpos et de Calamos. Les Heures cependant pénètrent dans la demeure d'Hélios.

XII

Elles veulent savoir de lui quand naîtra la vigne. Une longue consultation astrologique les renseigne : la vigne, sera l'apanage de l'automne et l'attribut de Dionysos. Mais Dionysos, pour l'instant, n'en a cure; il est tout à sa douleur que partagent les fleuves, les arbres et jusqu'au rocher de Niobè. Atropos vient lui annoncer la métamorphose d'Ampélos, qui s'accomplit soudain devant lui : du cadavre une vigne naît, se déploie, festonne, toute alourdie de fruits. Dionysos cueille la première grappe et en extrait le jus entre ses doigts. Il goûte à la prodigieuse liqueur et se proclame, exultant de joie, le bienfaiteur de l'humanité. Ici, un scrupule oblige Nonnos à conter une autre forme de la légende. Il y avait une vigne sauvage cultivée

par un dragon; survint Dionysos qui, voyant la gueule rougie du monstre, creusa un pressoir dans un rocher à l'aide des Satyres. Vite, des grappes y furent écrasées; le vin nouveau coula et les Satyres, à le boire, connurent les joies de l'ivresse.

XIII

Le vin trouvé, Dionysos doit se signaler par d'autres exploits. Ordre lui est signifié par Iris, au nom de Zeus, de vaincre à la guerre les Indiens et leur roi Dériade. A ce prix seulement il méritera le ciel et l'immortalité. Pyrrhique rassemble en Lydie l'armée mortelle du futur conquérant dont le dénombrement s'ensuit.

XIV

Rhêa, de son côté, lève l'armée divine qui est également dénombrée. Dionysos s'équipe et les bataillons s'ébranlent; on franchit le Sangarios, la Phrygie, la montagne d'Ascanie. Héra, sous les traits d'un Indien, incite les indigènes à la lutte. Ils sont vaincus près du lac Astacide dont les eaux sont artificieusement changées en vin.

XV

Les Indiens assoiffés boivent le liquide trompeur, s'enivrent, s'endorment, sont capturés par l'armée de Dionysos. Dans ce pays vivait la belle et insensible chasserresse Nikaia. Le bouvier Hymnos, épris d'elle, ne pouvait lui faire agréer sa passion. Ni le respect attendri, ni le silence de l'extase, ni les déclarations enflammées ne réussissaient à fléchir l'inhumaine. Excédée de ses instances et mise au défi par lui, elle finit par tuer son soupirant. Toute la nature prit le deuil; émue de pitié, une génisse de son troupeau murmura sur Hymnos une complainte bucolique.

XVI

La cruelle va, d'ailleurs, expier son forfait. Dionysos l'a aperçue au bain, tel Actéon Artémis, tel Zeus Sémélè, et s'éprend d'elle. Sa passion s'exhale en épigrammes galantes, en madrigaux, en déclarations alambiquées. Peine perdue; il n'obtient que des réponses irritées. Tenaillé par

le désir, excité par les railleries, il poursuit la belle sans relâche. Un jour, pour se désaltérer, elle boit au lac changé en vin. L'ivresse la gagne, elle s'endort. Avec la complicité de toute la nature, Dionysos abuse d'elle pendant son sommeil et la rend mère de Télète, associée aux mystères bachiques.

XVII

Après cet épisode, l'armée se remet en marche et arrive dans la plaine d'Alybe où Brongos accueille Dionysos, qui lui enseigne la culture de la vigne. Cependant Astraïs, échappé à la défaite du lac Astacide, a annoncé à Oronte, gendre de Dériade, la captivité de ses troupes. Une rencontre a lieu. Le chef indien harangue ses soldats pour les exhorter à la lutte; lui-même donne l'exemple de la vaillance. Mais il a le dessous dans un duel avec Dionysos armé de son seul thyrses. Plutôt que de survivre à sa défaite, après avoir fait ses adieux à la vie, il se frappe de son épée et roule dans le fleuve Oronte auquel il donne son nom. Blémys, un autre chef, fait alors sa soumission; en récompense, il devient roi des populations de Méroë, appelées désormais Blémys.

XVIII

A la nouvelle de ces deux victoires, Staphylos, roi d'Assyrie, se porte avec son fils, Botrys, à la rencontre de Dionysos, dont il se déclare le sujet. Une hospitalité magnifique accueille au palais royal les nouveaux venus; le festin se termine dans l'ivresse générale. Au cours de la nuit, un songe prophétique révèle à Dionysos sa fuite devant Lycurgue et la disgrâce passagère de son armée. Au réveil Staphylos harangue longuement son hôte. Avant de se mettre en campagne, le conquérant envoie un messenger pour exiger la soumission de Dériade. Lui-même s'avance à travers l'Assyrie où il propage la culture de la vigne. A son retour, il trouve le palais endeuillé par la mort subite de Staphylos.

XIX

A Méthè, la veuve, et à Botrys, l'orphelin, Dionysos verse le vin et l'oublie. Désormais la mère et le fils ne le quitteront plus. Pour honorer le

roi défunt, on célèbre des jeux funèbres près de sa tombe. Chaque épreuve est minutieusement dépeinte; parfois de brèves épigrammes illuminent la grisaille des lentes descriptions.

XX

Un banquet clôt la fête funèbre, après quoi tous, une seconde fois, s'endorment dans l'ivresse. Dionysos a un nouveau songe : la Discorde, sous les traits de Rhéa, lui fait honte de son inaction et lui renouvelle l'ordre de mériter le ciel par des épreuves. On se remet en marche, cette fois, vers l'Arabie, où règne un prince cruel, Lycurgue, frère d'Oenomaos, dont la légende est rappelée. Sur l'ordre d'Héra, Iris, métamorphosée en Arès, est allée exciter Lycurgue, puis, travestie en Hermès, elle vient inviter Dionysos à se présenter sans arme devant le roi d'Arabie. Un cortège joyeux de Bassarides escorte le chef désarmé vers le palais de Lycurgue. Celui-ci sort, l'outrage à la bouche, met en fuite les Bassarides et s'élance à la poursuite de Dionysos éperdu, qui se jette à la mer. Thétis et Nérée l'y accueillent et le consolent en lui disant qu'il est victime du courroux d'Héra. Lycurgue cependant exhale devant les flots une colère insultante que réfère un mot de Zeus.

XXI

Les Bassarides sont dispersées dans la forêt. Tandis que l'une d'elles, Ambrosie, métamorphosée en vigne, enlace dans ses branches Lycurgue hurlant de rage, toutes ses compagnes s'acharnent sur le roi réduit à l'impuissance. Héra et Arès le délivrent, mais Zeus le condamne à la cécité. La terre tremble, les Arabes sont en proie à la frénésie; les troupes de Dionysos s'abandonnent au désespoir en l'absence de leur chef. Dans l'intervalle, Dériade a reçu le messager de son adversaire de façon injurieuse et répondu par une provocation. Dionysos, sorti de sa retraite marine, reparait à la tête de son armée. Il commande une flotte aux Rhadamannes, franchit le Caucase et marche vers le Sud. Les Indiens, sous la conduite de Thoureux et de Dériade, occupent les deux rives de l'Hydaspe, dans une forêt impénétrable.

XXII

Des prodiges qui signalent l'arrivée des troupes bachiques effraient leurs ennemis. Héra les rassure, mais une hamadryade trahit leur retraite. Les envahisseurs, l'œil au guet, prennent leur repas sans quitter leurs armes et s'endorment sans avoir bu de vin. A l'aurore, les Indiens de Thoureux attaquent; une fuite simulée de leurs adversaires les attire en plaine où a lieu le combat. Dionysos voit les ennemis tourner le dos devant son thyrses; OEagre, Éaque et Érechthée accumulent les exploits et répandent autour d'eux le carnage.

XXIII

Éaque spécialement se couvre de gloire et Dionysos prend part à la lutte. Le nombre de leurs victimes redouble. Un Indien désespéré se suicide, nouvel Oronte, dans l'Hydaspe; un autre apostrophe vivement le fleuve. Thoureux seul épargné informera Dériade du désastre. L'armée bachique traverse alors le fleuve. Mais, excité par Héra, l'Hydaspe se révolte et déchaîne ses flots pour s'opposer aux envahisseurs. Les menaces ne font qu'augmenter sa furie et Dionysos finit par allumer l'incendie de l'Hydaspe.

XXIV

Zeus apaise les combattants. Après l'humble soumission de l'Hydaspe, le feu s'arrête sur ses eaux, mais Dériade, s'oppose encore au passage du fleuve. Les dieux font alors traverser le courant à leurs protégés qui se réjouissent réunis sur l'autre rive. Cependant Thoureux a annoncé sa défaite à Dériade et l'a engagé à remettre la bataille au lendemain. La douleur est au camp des Indiens, la joie chez leurs ennemis. On y célèbre un festin au cours duquel l'aède Leucos chante le mythe d'Aphrodite à la quenouille. La nuit vient. Panthères, lions et chiens veillent pendant que l'armée se repose.

XXV

Après une seconde invocation à la Muse, Nonnos va raconter la dernière année d'une guerre qui en a duré sept. Les mérites de Dionysos sont

incomparables, c'est lui faire injure que de lui égaler Persée ou Minos ou Héraclès. En ce moment, d'ailleurs, le conquérant supporte mal les obstacles qu'Héra met à sa victoire. Attis, pour le ranimer, lui apporte un bouclier splendide, chef-d'œuvre d'Héphaïstos, qui est amplement décrit. Et voici qu'une journée s'est écoulée; la nuit vient et l'armée s'endort, comme au chant précédent.

XXVI

Dériade aussi s'est endormi. Il a naturellement un songe. Athèna, sous la forme d'Oronte, lui apparaît et le pousse à la lutte. A l'aurore, il convoque ses troupes, dont on fait le dénombrement. C'est l'occasion d'un festin qui se prolonge jusqu'au soir dans le palais royal.

XXVII

Le jour naît. Une pluie de sang présage la mort des Indiens. Dans un long discours à son armée, le roi raille son ennemi et ses alliés. Dionysos divise ses soldats en quatre groupes, sur l'Hydaspe, sur l'Indus, le long de l'Océan, sur le Gange et leur adresse une harangue pleine de jactance pompeuse. Pendant ce temps, l'Olympe s'agite. Zeus essaie de gagner à son parti Apollon, Athèna et Héphaïstos. Héra entraîne les autres dieux.

XXVIII

La mêlée s'engage et se poursuit avec des alternatives de succès et de revers pour les deux camps : leurs capitaines rivalisent de vaillance.

XXIX

Entre tous se distingue Hyménaïos, favori de Dionysos qui a la douleur de le voir blessé et la joie de le guérir. Cet épisode, d'ailleurs, n'arrête point les prouesses des combattants; elles durent jusqu'à la nuit. Un songe, envoyé par Rhéa, laisse croire à Arès qu'Héphaïstos a obtenu de nouveau l'amour d'Aphrodite. L'aurore venue, sans plus songer à la lutte, Arès s'élance à la recherche de l'infidèle.

XXX

Dionysos entraîne l'aile droite de son armée et Aristée l'aile gauche. Morrheus, gendre de Dériade, blesse le Cabire Eurymédon et ne doit lui-même son salut qu'à une intervention du vieil Hydaspe. Revenu au combat, Eurymédon interrompt en le tuant les prouesses de Tectaphe, prétexte à redire la bizarre légende de ce père allaité en prison par sa fille. Par une nouvelle tactique, Morrheus, dont le courage a déjà fait merveille contre les hommes, s'acharne maintenant sur les Bassarides, tandis que les Telchines, à leur poste, font assaut de vaillance. Héra, venue à la rescousse, encourage si bien Dériade qu'il faut un long discours d'Athèna pour rassurer Dionysos. Il décime alors Bolingiens, Arachotes, Salangues, Ariènes, Ouatocètes et les Indiens suspendent le combat.

XXXI

La colère d'Héra l'amène à redoubler d'intrigues. Elle réclame l'alliance de Perséphone, qui lui donne pour associée Mégère, indignée, elle aussi, de voir les Indiens anéantis. Envoyée par sa maîtresse, Iris, transformée en Nuit, obtient du Sommeil, par un long discours, qu'il ferme un jour durant les yeux de Zeus. Héra, de son côté, va exposer à Aphrodite l'humiliation réservée aux dieux : ils vont devoir céder le ciel aux mortels que les caprices de Zeus y amènent. Ah ! si l'épouse légitime, pour ramener le mari volage, disposait un moment du ceste d'Aphrodite !

XXXII

On le lui prête et la voici attentive à se parer. Zeus ne résiste point à tant de charmes et la nature entière célèbre l'union des deux époux. Les alliés d'Héra mettent ce temps à profit. Érinys et Mégère éloignent Dionysos du combat en le frappant de frénésie; Arès rallie et reconforte les Indiens, Dériade et Morrheus mettent en pièces leurs ennemis. Tout fuit devant eux : fantassins, cavaliers, Satyres, Silène, Érechthée, Aristée, Mélicerte, Cyclopes, Pan, sauf Éaque. Le désespoir consterne les Bassarides.

XXXIII

Mais un heureux hasard veut qu'en cueillant des fleurs pour sa maîtresse, Pasithée aperçoive Dionysos égaré. Vite, elle en informe Aphrodite, qui dépêche Aglaë à la recherche d'Éros. Il jouait au cottabe avec Hyménaios, sous les yeux de Ganymède pris pour arbitre. L'appel de sa mère lui est une occasion de célébrer son omnipotence universelle. On lui donne la mission, qu'il remplit sur l'heure, de frapper Morrheus d'amour pour la Bassaride Chalcomédè. La nuit tombe. Le chef Indien abandonne la lutte et les armes, pour chercher la solitude. Il consulte les étoiles et murmure sa plainte amoureuse mêlée de madrigaux. Chalcomédè, de son côté, a fui jusqu'à la mer Érythrée pour échapper aux poursuites de son soupirant : elle craint le sort de Mélis, de Britomartis, d'Astérie. Mais Thétis la rassure et la ramène parmi ses compagnes.

XXXIV

Pendant que le prince amoureux rêve aux étoiles, une sentinelle l'a aperçu. Il en profite pour dire, à deux reprises, sa passion, en langage galant et maniéré. Comme un songe lui fait croire que Chalcomédè lui appartiendra, les aveux d'amour et d'espoir sont de nouveau sur ses lèvres. L'abattement au contraire règne dans l'armée de Dionysos. Onze Bassarides amenées par Morrheus à Dériade, qui le loue et le remercie avec emphase, sont durement traitées par les Indiens. Pour comble de misère, voici que Morrheus a cerné la troupe entière des Ménades et des Bassarides. Il les confie à son beau-père et retourne chercher Chalcomédè restée, elle, avec les guerriers. Il la poursuit et lui déclare à nouveau sa flamme en jargon précieux. Mais la Bassaride s'échappe, plus heureuse que ses sœurs captives.

XXXV

A l'instigation de la reine et de ses filles, les Indiennes, jalouses, s'acharnent sur les Bassarides. Morrheus cependant est reparti sur les traces de son amante. Trompé par un discours flatteur de la jeune fille, il se

persuade qu'elle va lui céder et se baigne dans la mer. Aphrodite l'aperçoit et en profite pour railler galamment Arès. Le guerrier amoureux s'avance pour le dernier assaut; un serpent, par bonheur, jaillit de la ceinture de Chalcomédè pour la préserver. D'ailleurs, la face des choses va changer : Hermès a délivré les prisonnières. Zeus réveillé a tout vu et deviné le manège d'Héra. La déesse est obligée de donner le sein à Dionysos pour le guérir et lui ouvrir l'accès de l'Olympe. Et le chef reprend possession du commandement.

XXXVI

Les dieux maintenant se mêlent au combat et les animaux bachiques : panthères, dragons, lions, taureaux, chiens de Pan attaquent les éléphants indiens. Dionysos affronte Dériade à l'aide de ses transformations. Une vigne miraculeuse entrave le roi et son char, comme naguère Lycurgue. La nuit sépare les combattants, mais la lutte reprend à l'aurore. Morrheus encourage les Indiens à la guerre navale que Dionysos accepte : il a commandé une flotte aux Rhadamannes et, d'après une prophétie de Rhéa, une bataille navale doit terminer les hostilités. Une trêve de trois jours est conclue pour relever les morts.

XXXVII

Toute l'armée bachique dresse le bûcher du héros Opheltès. En son honneur on célèbre, avec une affluence de concurrents d'élite, devant des spectateurs passionnés, des jeux de toute espèce.

XXXVIII

La trêve cependant se prolonge : « loin de la mêlée, depuis six ans, le bouclier bachique gisait sous les toiles d'araignée ⁽¹⁾ ». Voici venir la septième année, et avec elle un signe céleste que le devin Idmon déclare heureux pour les armes de Dionysos. Hermès aussi l'annonce à son frère et lui inspire, sans peine, le désir d'entendre le mythe de Phaéthon, dans tous ses détails.

⁽¹⁾ V. 13-14.

XXXIX

Mais l'heure décisive approche. A la flotte des Rhadamannes amenée par Lycos Dériade oppose 300 vaisseaux. Quatre discours : de Dériade, Dionysos, Éaque et Érechthée sont les préliminaires nécessaires du combat. Il est terrible. Les guerriers frappés tombent dans la mer, en pâture aux poissons; leurs équipements surnagent, les flèches volent. Morrheus doit se retirer, blessé par Dionysos. Eurymédon lance son navire en feu au milieu des autres et brûle la flotte indienne. Dériade s'enfuit, Dionysos est vainqueur.

XL

Pas tout à fait encore. Appréhendé par Athèna, le roi des Indiens doit livrer une nouvelle bataille sur terre. Il y succombe et roule dans l'Hydaspe. Sa femme, ses filles, du haut des tours, se répandent en lamentations funèbres, tandis que l'armée de Dionysos est toute à la joie. Les vaincus reçoivent un roi choisi par le dieu; le butin est partagé, les troupes licenciées. Escorté seulement des Satyres et des Bacchantes, le vainqueur revoit l'Arabie, visite Tyr où il salue Héraclès Astrochiton, qui lui conte l'origine de la ville.

XLI

De Tyr, Dionysos gagne le Liban où il plante la vigne; il arrive ensuite à Béroè décrite d'une façon idyllique et célébrée par une litanie admirative. Deux légendes circulent à son propos. Selon l'une, Béroè serait fille de Téthys et d'Okéanos; selon l'autre, elle aurait pour parents Aphrodite et Adonis, pour nourrice Astrée. Une consultation astrologique a assuré qu'elle donnerait son nom à une ville, reine des lois. En attendant, Éros est chargé par Aphrodite d'enflammer d'amour pour sa fille Poseidon et Dionysos.

XLII

Tous deux brûlent sur l'heure pour un si digne «objet». Le manège amoureux de Dionysos nous est longuement décrit, avec des pointes et

des épigrammes. Pan, qui le prend pour un novice, lui fait un cours de tactique galante. En pure perte, d'ailleurs : Dionysos a beau rêver de sa belle, lui déclarer tendrement sa flamme, elle refuse de l'exaucer. Il est vrai qu'elle est sourde aussi à la prière de Poseidon, si bien qu'Aphrodite déclare qu'il faut mettre aux prises les deux prétendants : Béroè appartiendra au vainqueur. Les dieux, du haut du Liban, vont assister à la lutte.

XLIII

Les deux rivaux se préparent et chacun harangue ses troupes. La bataille offre de vives péripéties. Mais Zeus adjuge la victoire et Béroè à Poseidon. Pour consoler Dionysos, Éros lui prédit son union avec Ariane, Aura et Pallène et le dieu prend par la Lydie et la Méonie le chemin de l'Europe.

XLIV

Il traverse l'Illyrie, l'Hémonie et entre en Grèce par la Béotie. La nature entière l'accueille, mais Penthée s'irrite de sa venue. Pourtant tout est contraire au prince impie : les prodiges, un songe d'Agavè et jusqu'aux réticences de Tirésias. La joie qui éclate à la ville et aux champs à l'annonce des chœurs bachiques redouble la violence de Penthée. Les Érinyes assiègent le palais royal. Dionysos cependant abuse Autoon; il lui persuade qu'Actéon toujours vivant s'est uni à Sélènè et il l'incite à rechercher son fils.

XLV

La tragédie thébaine commence. Pleines déjà du délire bachique, Autoon et Agavè veulent s'associer aux mystères de Dionysos sur le Cithéron en fête. Cadmos et Tirésias sacrifient au dieu tandis que Penthée profère des propos sacrilèges. Tirésias ne le calme point en lui contant la vengeance que Dionysos, tira des Tyrrhéniens et du géant Alpos. Ordre est donné d'arrêter Dionysos, qui échappe à son ennemi par une métamorphose. Les Bassarides emprisonnées sont miraculeusement sorties de leur

cachot; elles prennent part aux ébats frénétiques du Cithéron pendant que leur chef multiplie les prodiges au palais thébain.

XLVI

L'obstination de Penthée rend sa perte irrémédiable. Sur le conseil de Dionysos il se déguise pour assister aux mystères. Agavè l'aperçoit sur l'arbre où il a cru se cacher; les Bacchantes le cernent, il tombe à terre. Malgré ses supplications, sa mère et sa tante, en proie à la frénésie mystique, ne peuvent le reconnaître; elles le prennent pour un lion, le déchirent et portent sa tête à Cadmos. Le vieillard est prostré d'horreur et de chagrin; revenues à elles, Agavè et Autonoe s'abandonnent au désespoir. Dionysos console toute la famille et se dirige vers Athènes.

XLVII

L'Attique l'accueille avec enthousiasme. Il choisit pour hôte Icarios et lui enseigne la culture de la vigne que le nouveau vigneron répand autour de lui. Bientôt tous les paysans s'enivrent et, se croyant empoisonnés, massacrent Icarios, dont la fille, Érigone, se pend de douleur. Mais déjà Dionysos est parti pour Naxos. Il y contemple sur la grève Ariane endormie après la fuite de Thésée. La vue de la belle dormeuse suggère à son admirateur de flatteuses suppositions mythologiques. Elle s'éveille; il console l'inconsolable et l'épouse. Ensemble ils partent pour Argos où la jalousie d'Héra leur ménage un mauvais accueil. Les Argiennes en sont aussitôt punies: frappées de frénésie, elles immolent leurs enfants. Une bataille s'ensuit. Persée, champion d'Héra, accable de sarcasmes Dionysos et s'attire une réponse pleine de dignité. Bien qu'Ariane ait été pétrifiée, son époux, à la demande d'Hermès, se réconcilie avec Persée et les Argiens, qui lui offrent des fêtes nocturnes et des sacrifices.

XLVIII

Il se rend alors en Thrace où les Géants l'attaquent, à la requête d'Héra. La gigantomachie tourne à son avantage. Il lutte ensuite contre Pallène, la vainc, s'unit à elle et tue Sithon son beau-père. Il arrive enfin en

Phrygie. Il y rencontre Aura, la vierge chasserresse, qui voyant Artémis au bain, s'est permis de trouver fanée la beauté de la déesse. Némésis vengera l'injure. Par son ordre, Éros enflamme d'amour Dionysos pour la vierge imprudente, et, renouvelant la ruse qui lui a réussi pour Nikaia, le dieu triomphe d'Aura endormie dans l'ivresse. De cette union forcée naissent deux jumeaux, dont la mère tue l'un, avant de se suicider, dont l'autre est sauvé par Artémis qui l'allaita et le confie aux Bacchantes d'Éleusis: c'est Iacchos. Athènes honore à la fois Zagreus, Dionysos et Iacchos. « Enfin le dieu de la vigne parvient à l'éther paternel, où son père, glorieux de l'avoir enfanté, l'admet à sa table. Après la nourriture mortelle, après le vin qu'on lui versait naguère, voici qu'il boit le nectar céleste dans de sublimes coupes, assis auprès d'Apollon et commensal du fils de Maia ⁽¹⁾ ».

⁽¹⁾ V. 974 et seq., qui sont la réalisation des promesses faites à Dionysos par Iris, XIII, 19 et seq.

Καὶ θεὸς ἀμπελόεις πατρώϊον αἰθέρα βάλων
πατρὶ σὺν εὐώδιι μῆς ἐψαυσε τραπέζης,
καὶ βροτέην μετὰ δαῖτα, μετὰ προτέρην χύσιν οἴνου
οὐράνιον πλε νέκταρ ἀρειοτέροισι κυπέλλοις,
σύνθρονος Ἀπόλλωνι, συνέστιος νίει Μαιῆς.

CHAPITRE III.

LACUNES, TRANSPOSITIONS, RÉPÉTITIONS.

On lit aujourd'hui les *Dionysiaques* dans l'excellente édition d'Arth. Ludwich. Nettement supérieure à sa devancière, elle a remplacé celle de Kœchly dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Ludwich a bénéficié de la science et de l'activité de tous ses prédécesseurs : éditeurs, traducteurs, commentateurs. Tous ont eu pour Nonnos une sorte de passion. Ils semblent même l'avoir d'autant plus aimé que le texte et le sens de son poème lassaient plus souvent leur intelligence et leur zèle⁽¹⁾. Tous ont eu leurs mérites, aucun n'a su éviter complètement la témérité ou l'extravagance ou l'aveuglement. La supériorité de Ludwich est d'avoir fait à la fois un travail vraiment scientifique, grâce à la collation de nouveaux manuscrits, et un travail impartial, de sang-froid. A qui veut étudier la composition d'une œuvre énorme comme les *Dionysiaques*, il est indispensable d'en prendre d'abord une idée d'ensemble, de la voir du dehors, si l'on peut dire, et d'en faire le tour. Il faut feuilleter l'édition raisonnable de Ludwich. Aussitôt apparaissent trois détails importants, trois imperfections, qui laissent entrevoir comment a été écrite l'œuvre de Nonnos : les lacunes, les transpositions, les répétitions.

LES LACUNES.

Tout le monde⁽²⁾ a admis l'existence de lacunes dans le texte des *Dionysiaques*. Certains éditeurs en ont réduit, d'autres en ont augmenté le

⁽¹⁾ Il faut lire à ce propos l'Introduction et les Notes jointes à sa traduction par le comte de Marcellus, homme charmant et humaniste de la vieille école, qu'on aurait tort de dédaigner, sous prétexte qu'il n'est pas philologue.

⁽²⁾ Sauf Marcellus, dont il faut citer ici l'opinion; on se rendra mieux compte des remaniements arbitraires auxquels il a dû se livrer. *Introduction* à sa traduction, p. 177 : « Je ne crois pas non plus Nonnos coupable des lacunes que Græfe a introduites

nombre⁽¹⁾. Dans le relevé qui va suivre seront indiquées uniquement les lacunes admises par Ludwig. On y ajoutera, le cas échéant, les notes marginales des manuscrits : elles établissent que certaines lacunes sont dès longtemps constatées, vraisemblablement même dans les archétypes.

I, néant.

II, après 290.

III, après 265.

IV, après 4; *λείπει* LPFMNOW⁽²⁾.

V, après 117, 236; au milieu de 510⁽³⁾.

VI, après 161; *λείπει* πολὺ L² PFMV.

VII, après 101, 183.

VIII, après 413.

IX, après 174.

X, après 346.

XI, après 82, 403.

XII, après 346.

XIII, après 235.

XIV, après 165, 265.

XV, après 228.

XVI, néant.

XVII, après 31, 72.

fréquemment pour subvenir à ses embarras; et je n'ai pu me résoudre à en laisser subsister une seule dans mon texte. Je peux bien croire parfois qu'il y a eu désordre, transversion, si l'on veut, mais jamais lacune, ni vers restés inachevés, comme dans l'Énéide. Le copiste maladroit a brouillé le texte, mais il n'a pas omis; et ces vers que Græte a remplacés par des points ou par des astérisques, je les ai toujours retrouvés avant ou après, dans le même chant ou dans les chants voisins, sans recourir à l'insuffisante ressource des vers ou des hémistiches supplétifs.

⁽¹⁾ Kœchly, par exemple.

⁽²⁾ Sigles des mss d'après Ludwig : II, papyrus de Berlin; L, Mediceo-Laurentianus; P, Palatino-Heidelbergensis; F, Vindobonensis 45 et 51; M, Monacensis 94; N, Neapolitanus; O, Ottoboniano-Vaticanus; K, Monacensis 95; S, Reginensis; V, Vindobonensis 52; W, Vindobonensis 28.

⁽³⁾ Après n'avoir pas admis de lacune au v. 189 dans son édition, Ludwig en a admis une dans son article : *Nachlese zu Nonnos, Berl. Phil. Woch.*, 1918. n° 16, 373 et seq.

Le copiste de L, ayant reconnu après ce dernier vers une lacune, l'a comblée avec un vers de sa composition, accompagné en marge de l'aveu ingénu : *ἐμὸς στίχος*. La facture non nonnique le trahit aussi d'ailleurs; mais comme tous nos manuscrits dérivent de L, ils ont accepté le vers interpolé, sans indiquer la lacune.

XVIII, après 16, 35; au milieu de 205.

XIX, au milieu de 45.

XX, après 100, 221, 334 : *videtur aliquid deesse* F².

XXI, après 2, 117, 123, 147, 344.

XXII, après 41, 320.

XXIII, après 161, 181.

XXIV, après 125.

XXV, après 421.

XXVI, néant.

XXVII, après 206.

XXVIII, après 277.

XXIX, après 263.

XXX, après 187.

XXXI, néant.

XXXII, après 64, 106.

XXXIII, après 128.

XXXIV, après 268.

XXXV, après 48 : *λείπει στίχος εἰς κατὰ τὴν ἐμὴν γνώμην* F.

XXXVI, après 179, 283, 328, 365, 423.

XXXVII, au milieu et à la fin de 32, après 544, 621, 681, 723.

XXXVIII, après 170, 231.

XXXIX, après 299.

XL, après 43; au milieu de 333.

XLI, après 21, 125, 317 : *ὥς λείπει στίχος εἰς* F²; 367, au milieu de 419.

XLII, après 55, 423, 446, 514.

XLIII, après 124.

XLIV, après 106; au milieu de 137; après 263.

XLV, après 93, 287, 325.

XLVI, après 98.

XLVII, au milieu de 391.

XLVIII, au milieu de 267, de 334; après 348, 727, 908. Ici encore le copiste de L a reconnu la lacune et l'a comblée par un vers en face duquel il a écrit *ἐμὸς στίχ (ος)*. Cette franchise n'a pas empêché manuscrits et éditeurs, jusqu'à Ludwich, d'admettre le vers intrus.

Au total, il y a des lacunes dans tous les chants, sauf quatre : I, XVI, XXVI, XXXI. Il est indéniable que toutes ces lacunes ne peuvent être attribuées aux copistes. Qu'un copiste distrahit saute un mot, un hémistiche, un vers, le fait peut se produire. Mais il est impossible que cette distraction se renouvelle aussi souvent. Si encore les lacunes se trouvaient toujours entre deux développements complets, séparés par cette solution de continuité, on pourrait croire que nos manuscrits nous donnent seulement des extraits des *Dionysiaques*. Mais, d'une part, la longueur du poème serait déjà un gros obstacle à cette supposition; d'autre part, comme les lacunes interrompent toujours un développement, on ne peut penser à des extraits qui seraient eux-mêmes tronqués. Il faut donc admettre qu'une partie des lacunes sont imputables à Nonnos et que le poète a laissé inachevées certaines parties de son œuvre⁽¹⁾. Première confirmation de l'hypothèse émise plus haut⁽²⁾ : les *Dionysiaques* n'étaient pas terminés à la conversion de l'auteur, qui aurait, dans son zèle de nouveau chrétien, répudié l'œuvre païenne et renoncé à l'achever.

Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'il faille maintenir toutes les lacunes de Ludwich⁽³⁾, ni qu'on ne puisse en supposer d'autres. Ainsi, dans XLI, 317, la deuxième main de F note en marge : *ἴσωςλείπει στίχος εἰς*. D'autre part, à la fin de XIV, le papyrus de Berlin compte 436 vers (υλς); nous en avons dans la vulgate 437 et Ludwich admet deux lacunes. Il y a donc là ou une faute de calcul du scribe ou une tradition plus courte, en tout cas un trouble⁽⁴⁾. Enfin, il me paraît vraisemblable qu'il y a une

⁽¹⁾ Keydell, par d'autres voies, est arrivé à la même conclusion, *op. laud.*, *passim*.

⁽²⁾ Cf. p. 15.

⁽³⁾ On essaiera dans la suite d'en supprimer quelques-unes sans violence.

⁽⁴⁾ Ce détail a sa valeur. Car si le papyrus indique bien pour XIV un vers de moins que la vulgate, où on soupçonne d'ailleurs deux lacunes, il garde, pour XV

lacune, non reconnue de Ludwich, au chant XXXV⁽¹⁾. Aux vers 257 et seq., Dériade cherche des Bassarides prisonnières dont Hermès a facilité la fuite pendant la nuit. « Quand la lumière eut resplendi et qu'il ne vit plus les Bacchantes, il vit toute la vérité comme un songe⁽²⁾; il clama d'une voix sombre qu'il s'irritait contre Zeus, Phaéthon et Dionysos, en cherchant les Ménalides enfuies. »

Ἀλλ' ὅτε Φέγγος ἔλαμψε, καὶ οὐκέτι δέρκετο Βάκχας,
ὥς ὅναρ ἔδρακε πάντα, καὶ ἴαχε πενθᾶδι Φωνῇ,
ὥς Διὶ καὶ Φαέθοντι χολώετο καὶ Διονύσῳ,
Μαινάλιδας Φυγᾶδας διζήμενος.

« Il clama... qu'il s'irritait » est aussi plat au point de vue de l'expression que faible au point de vue du sens. Mais si l'on veut bien remarquer que dans les *Dionysiaques* cette tournure : *ἴαχε... Φωνῇ* avec un adjectif intercalé est fréquente⁽³⁾, qu'elle introduit toujours un discours⁽⁴⁾, suivi d'un vers, d'un hémistiche, d'un mot qui le résume⁽⁵⁾, on sera très tenté de croire à une lacune après 258. Il manquerait un discours de Dériade avec des invectives contre Zeus, Phaéthon et Dionysos. On aurait ainsi :

καὶ ἴαχε πενθᾶδι Φωνῇ...
Ὡς Διὶ καὶ κ.τ.λ.

des traces d'un vers inédit (229). D'où il suit que le papyrus, qui représente à lui seul une tradition, puisque tous nos manuscrits sont des copies du *Laurentianus*, ne change pas l'état de la question en ce qui concerne les lacunes.

⁽¹⁾ Keydell semble aussi de cet avis, *op. laud.*, p. 433.

⁽²⁾ Je repousse la correction de Koch, admise par Ludwich, *ἔδραμε* au lieu de *ἔδρακε* des manuscrits. Koch renvoie à 250 : *χάζεται... ὅψις ὀνείρου* et XLVIII, 187 : *παρέδραμεν ὅψις ὀνείρου*. Je vois mal le sens du texte ainsi corrigé et préfère m'autoriser de XVIII, 196 : *τοῖον ὅναρ Διόνυσος ἐσέδρακεν* pour garder la leçon des manuscrits. Une négligence comme *δέρκετο*, *ἔδρακε* est courante dans les *Dionysiaques*.

⁽³⁾ Entre autres : XI, 314; XVII, 99; XXXVII, 772; XL, 112; XLIV, 282. Cf. Ludwich, *Beiträge zur Kritik des Nonnos von Panopolis*, Königsberg, 1873, p. 62.

⁽⁴⁾ Sauf deux cas : XVI, 71, où l'expression se trouve à la fin d'un discours qu'elle résume : *τοῖον ἐρωμανέων ἔπος ἴαχε θυιάδι Φωνῇ* et XXXVII, 277, où le discours est remplacé par des participes qui en indiquent les mouvements : *θαρσύνων, γελῶν, τρομέων κ.τ.λ.*

⁽⁵⁾ XI, 351 *ὥς ὁ μὲν στενάχιζεν*; XVII, 133, XLV, 1 *ὥς φάμενου*; XL, 158 *ὥς φάμενης*; XXXVII, 775 et XLVIII, 514 *ἐννεπεν*.

«Il clama d'une voix sombre : (discours de Dériade non écrit par Nonnos). Ainsi s'irritait-il contre Zeus, Phaëthon et Dionysos, dans sa recherche des Ménalides enfuies.»

LES TRANSPOSITIONS.

Tous les éditeurs ont dû admettre que de nombreux déplacements de vers étaient nécessaires pour rendre intelligible le texte des *Dionysiaques*. Quelques-uns se sont livrés, sous ce prétexte, à des remaniements considérables portant sur un chant tout entier. Kœchly, par exemple, et surtout Marcellus ont atteint et dépassé, sous ce rapport, les limites de la fantaisie. La liste suivante est celle des transpositions admises par Ludwig. L'ordre des vers n'est cité que quand il s'agit de quelques vers consécutifs. Dès qu'il s'agit d'un passage plus long, le premier et le dernier vers seuls sont indiqués.

I-III, néant.

IV, 360-390.

V, 245-256; 429, 431, 430, 432.

VI, 162, 164, 163, 165.

VII-X, néant.

XI, 442-478.

XII-XIII, néant.

XIV, 350, 352, 351, 353.

XV-XVI, néant.

XVII, 19, 21, 20, 22; 374, 377, 375, 376, 378.

XVIII, 65, 66, 68, 67, 69; 222, 224, 223, 225.

XIX-XX, néant.

XXI, 74/75, 75/74; 220-248.

XXII, 4, 6, 5, 7.

XXIII, 132, 134, 133, 135.

XXIV, néant.

XXV, 304, 307, 308, 305, 306, 309.

XXVI, 23, 26, 24, 25, 27; 56, 59, 57, 58, 60; 205-215.

XXVII, 152-162; 227-237.

XXVIII, 59, 61, 62, 60, 63; 250-330.

XXIX, 157, 160, 158, 159, 161; 204-213; 270, 271, 273,

272, 274.

XXX, 5, 6, 8, 7, 9; 57, 60, 58, 59, 61.

XXXI, 153, 155, 154, 156; 235-275.

XXXII, 13-36; 86, 88, 89, 87.

XXXIII-XXXIV, néant.

XXXV, 66, 68, 67, 69; 295, 296, 294.

XXXVI, néant.

XXXVII, 94, 96, 97/95, 95/97, 98; 299, 303, 300, 301, 302, 304; 567-602; 655, 658, 659, 656, 657, 660.

XXXVIII, néant.

XXXIX, 279, 281, 280, 284, 282, 283, 285; 379, 381, 380, 382.

XL, 105, 108, 106, 107, 109; 133, 135, 136, 134, 137; 154, 151, 152, 153, 155; 489, 492, 490, 491, 493; 564, 566, 565, 567.

XLI, 21-51; 224, 228, 229, 225, 226, 227, 230.

XLII, 64-303; 169, 171, 170, 172; 187, 189, 188, 190; 370, 371, 374, 375, 372, 373, 376.

XLIII, 26, 28, 27, 29; 80, 81, 82, 85, 83, 84, 86; 145-165; 281, 283, 282, 284.

XLIV, 29, 33, 30, 31, 32, 34; 118, 121, 122, 119, 120, 123; 138-148.

XLV, néant.

XLVI, 14, 16, 17, 15, 18; 245, 247, 246, 248; 250, 252, 251, 253.

XLVII, 224, 226, 225, 227.

XLVIII, 290-300; 337, 339, 338, 340; 351, 353, 352, 354; 587, 589, 588, 590, 592, 593, 591, 594.

En somme, des transpositions ont paru indispensables dans 29 chants. Il est vrai qu'un certain nombre d'entre elles ne dépassent pas les limites d'une interversion de quelques vers et peuvent être dues à une étourderie

du copiste⁽¹⁾. Mais il y en a de plus sérieuses dont la cause doit être cherchée ailleurs. Puisque, dans les passages en question, tous nos manuscrits nous donnent les vers dans un ordre fautif, c'est que l'erreur remonte à l'archétype de la famille et sans doute jusqu'au papyrus sur lequel Nonnos a écrit son poème au gré de l'inspiration⁽²⁾. Mais comment admettre, que, même avec un brouillon raturé, surchargé, encombré de renvois, d'additions marginales, un auteur n'arrive pas, quand il met son œuvre au net, à reconnaître les expressions successives de sa pensée, à enchaîner ses idées, si lâches qu'en soient les liens, à assurer la continuité du développement? On ne voit à cette énigme d'autre solution que celle-ci : les brouillons des *Dionysiakes* n'ont pas été revus par Nonnos⁽³⁾. En renonçant à terminer son œuvre, il a abandonné à quelque intime la masse énorme de ses brouillons. C'est cet ami qui les a déchiffrés et mis au net en vue de l'édition. Interdit devant tant d'hexamètres à la dérive sur les feuillets de papyrus, balafrés en tous sens de corrections et de retouches, l'éditeur n'a pas toujours su retrouver l'ordre des vers, ni peut-être même celui des feuillets⁽⁴⁾. De là les transpositions aujourd'hui indispensables. Ainsi se trouverait à nouveau confirmée l'hypothèse du poème imparfait édité en dehors de son auteur. Si le fait est vrai, on doit pouvoir mesurer aux imperfections de notre texte les difficultés du premier éditeur et l'état d'achèvement où il a trouvé les différentes parties des *Dionysiakes*. Or, les chants I et XVI sont les seuls qui ne contiennent ni lacune, ni transposition de vers. Nonnos en effet a dû naturellement commencer par mettre au point le début de son poème et tel épisode favori, comme celui

⁽¹⁾ Étourderie ou lassitude il s'agissait de copier plus de 21.000 vers; on comprend que l'achèvement de la tâche arrache au copiste du *Laurentianus* une exclamation d'écolier au bout d'un pensum : *δόξα σοι ὁ θεὸς ὅτι μὲ (= μή?) το(ῦτο) ἀπεξέβαλες*.

⁽²⁾ On pourrait l'affirmer, s'il y avait accord dans les transpositions entre les manuscrits et le *P. Berlin*, mais il n'y a justement pas de transpositions dans le texte pour les passages que donne le papyrus.

⁽³⁾ Ainsi pense aussi Keydell, comme il a été dit p. 15 n. 3.

⁽⁴⁾ On se rendra compte de ce que peuvent être les brouillons d'un poète en jetant les yeux sur *P. S. I.* 17 et la planche qui l'accompagne. Ce sont cinq ou six tentatives d'un versificateur pour mettre sur pied l'épithaphe d'un certain Euprépios, quelque Auguste de province, qui n'a pas fait naître un Virgile. Et il n'y a là qu'un feuillet! Pour les *Dionysiakes* il devait y en avoir un monceau.

de Nikaia (chant XVI), que tout le monde déclare la partie la mieux réussie de toute l'épopée.

LES RÉPÉTITIONS.

Il ne s'agit ici que des répétitions de vers⁽¹⁾, et même de ceux seulement qui ne sont pas des vers formulaires. Elles sont de plusieurs sortes : des répétitions littérales, des répétitions déguisées par un léger changement et ce qu'on pourrait appeler des vers doublets.

De fréquents remplois de vers ont été déjà signalés par Ludwig⁽²⁾. Les uns sont faits d'hémistiches empruntés à des chants différents. La liste en est déjà longue dans Ludwig et on pourrait considérablement l'allonger. Les autres sont des vers entièrement répétés. En voici le relevé de Ludwig⁽³⁾, auquel je joins, entre parenthèse, ceux que j'ai pu retrouver après lui.

I, 88 = XLI, 100; (293 = II, 615); 348 = XII, 393; 414 = X, 231.

II, 65 = XLI, 25; (434 = XXVIII, 138); (558 = VI, 231); 658 = XXXVIII, 285.

III, 270 = XX, 85; 431 = XXV, 146.

IV, 336 = XIII, 70.

V, (228 = XLI, 219); 276 = XIII, 282; (376 = XXXIII, 13); 488 = XXXVIII, 124; (613 = XIII, 179).

VI, 342 = XXVI, 232.

VII, 189 = XLI, 116; (324 = XX, 73 et XXXVI, 57); 331 = XLVIII, 115.

VIII, 376 = IX, 207.

X, (20 = XXXV, 272); 356 = XIV, 376.

⁽¹⁾ Les répétitions de mots dans des vers voisins, véritables négligences où se trahit la hâte de la rédaction, sont presque continuelles; on ne peut songer ici à en dresser une statistique.

⁽²⁾ *Beiträge*, p. 40; 41, 42.

⁽³⁾ Quelques-uns de ces remplois, non cités dans les *Beiträge*, sont indiqués dans l'apparat critique de l'édition.

XI, 37 = XVII, 35; 76 = XIX, 46; (146 = XXVIII, 167); 295 = XV, 281.

XIII, (93 = 310). On remarquera que, dans sa hâte, Nonnos a répété le même vers dans le même chant, ici, XXIX et XXXVII.

XV, (66 = XXXI, 250).

XVI, (155 = XXXIII, 47 et XLI, 406); 270 = XXXII, 84; 302 = XLVIII, 563.

XVII, (160 = XXVIII, 302); (184 = XXXVI, 469).

XVIII, (305 = XLVII, 506).

XX, 234 = XXXVI, 245.

XXII, 20 = XLV, 308; 260 = XXXIX, 140.

XXIII, (235 = XXXV, 291).

XXVIII, 165 = XXXVI, 233; 276 = XXIX, 216.

XXIX, 102 = 154; 278 = XLIII, 351; 281 = XLIII, 357.

XXX, 170 = XXXV, 72.

XXXIII, 56 = XLI, 205.

XXXV, 9 = XXXVI, 438; 119 = XLVII, 153; 358 = XL, 238.

XXXVI, (364 = XLIV, 129).

XXXVII, 208 = XLIII, 271; 218 = XLIII, 273; 253 = XLIII, 276; 494 = 675.

XXXIX, 332 = XLVIII, 74.

XLI, 257 = XLVIII, 322; 338 = XLVIII, 439.

XLIV, 96 = XLV, 217.

XLVI, (282 = XLVIII, 702).

Il y faut ajouter des répétitions plus longues : XX, 160-161 = XXXVII, 340-341; XXXIII, 143-148 = XLI, 402-407; XXXVI, 389-390 = XL, 67-68 et surtout XXIX, 219-242 qui est un remaniement fait de vers et d'hémistiches provenant de XIV, 352 et seq.

Les transformations d'un même vers au moyen de légères variations se rencontrent à plusieurs exemplaires dans tous les chants. Les réunir serait une fastidieuse statistique. Quelques exemples suffiront peut-être à montrer le procédé de Nonnos.

VI, 47..... Ἐσπερος } ὀρχηστῆρι ποδῶν ἐλελίζετο παλμῶ.
X, 239..... Ἄμπελος }

XI, 76 et XIX, 46. εἰλαπίνης } ψάουonti συνειλαπίνάζε Λυαίω.
XX, 22..... καὶ θαλίνης }

XV, 242..... Ἐσπερίην } δ' ἐπὶ πῆζαν { ἐὴν } ἐτίταινεν { ὀπωπὴν.
XVII, 269..... Ἡρόην } ἐὰς }

V, 216..... αἶμασοφοῦ } Φοῖβοιο καὶ εὐπαλάμοιο Κυρήνης.
XXXVII, 193... ἄξια καὶ }

XXVII, 143.... ἀσπίδα καὶ θοὰ } ἠνεμόεντας διστούς.
XXIX, 52..... τοξότα, πῇ σέο } τόξα καὶ } ἠνεμόεντες διστοί.
XXXIII, 314.... ἔρρετε, Φοῖνια } " " }

VIII, 44..... χεῖρας } ἐρευθιῶντι { νόθῳ } Φοινίσσεται λύθρῳ.
XI, 223..... λευκὸν } δέμας }

V, 569..... μελιχὸς } ἱμερῶντι δράκων κυκλούμενος ὀλκῶ.
VI, 158..... συμφίος }

X, 213..... γνώσκω } τεὸν αἶμα } καὶ εἰ κρύπτειν μενεαίνεις.
XVIII, 362..... σέο πῆμα }

XXII, 67..... μεμφόμενος } Μορρηὶ καὶ ἄφρονι Δηριαδῇ.
XXV, 266..... μαρνόμενον }

XII, 206..... μῦθον } ἀγνηορέοντος } ἀνήρυγεν ἀνθερεῶνος.
XXVII, 21..... ἀπειλητῆρος }

XII, 51..... φόρτον } ἀκοντίζων } ἐγκύμονος ἀνθερεῶνος.
XXV, 562..... ἀποπτύων }

XXXIX, 374.... καὶ βυθίῳ } τριόδοντι κορύσσετο Κυανοχαίτης.
XLIII, 19..... Ἀσσυρίῳ }

De plus, voici une série d'exemples destinés à rendre frappante la transformation mécanique d'une fin d'hexamètre. Elle est choisie parmi beaucoup d'autres; je la borne aux douze premiers chants, et je suis loin d'épuiser la liste de cette formule.

I, 497..... τὴν αὐτὴν περὶ νύσσαν ἄγειν κυκλούμενον ὕδωρ.
II, 277..... Ὠκεανὸς πρὸς Ὀλυμπον ἄγων ὑψούμενον " "

XII, 60.....	ἡλιβατοῖς πελάγεςσιν	ἄγων ὑψούμενον	ὔδωρ.
VII, 228.....	εἰς τόκον αὐτοτέλεστον	" μορφούμενον	"
II, 53.....	καὶ ποταμοὺς ἐκόνισσε	πίων ἐπιδόρπιον	"
III { 347.....	Θυμβραίου ποταμοῖο	" ἀλλότριον	"
III { 367.....	αὐτογόνου Νεῖλοιο	" ἐπτάστομον	"
XI, 479.....	πατρὸς ἀναινομένοιο	" παιδοκτόνον	"
II, 146.....	παρθενικῆς δυσέρωτος	ἐμὸν φιλοπάρθενον	"
IV, 190.....	Ἀρμονίην καὶ Κάδμον	" μητρώιον	"
VII, 233.....	μὴ μία Μουσάων τις	" πατρώιον	"
II, 72.....	ἀσκεπέος δαπέδοιο	χέων ὑποκόλπιον	"
VI { 129.....	κρηναίῳ στροφάλιγγι	" ὀπτήριον	"
VI { 339.....	καὶ ῥοθίῳ γονέεντι	" ἐπτάστομον	"
X, 145.....	Πακτωλὸς κελάρυζε	" χρυσόσπορον	"
XI, 21.....	κοσμήσει σέο κάλλος	ὄλον Πακταλίον	"
XII, 166.....	φέρτερον Εὐρώταο	πέλει "	" (1)

Quant à ce qu'on peut appeler des vers doublets, c'est-à-dire des vers qui expriment la même idée sous deux formes différentes, mais voisines, il s'en trouve déjà de signalés dans les manuscrits. Ex :

XXVI { 150.....	κτεινομένους κατ' Ἄρην χυτῇ κρύπτουσι κονίη.
XXVI { 151.....	κτεινομένους κατὰ δῆριν ἐτυμβεύοντο κονίη.

La troisième main de L a écrit en marge : εἰς ἐκ τῶν δύο στίχων περισσός.

Sans les énumérer tous, on peut en ajouter quelques autres :

XXXIII { 28.....	νύμφα φίλη, τί παθοῦσα τέην ἡλλάξας μορφήν;
XXXIII { 29.....	παρθένε, πῶς μετάμειψας ἐρευθαλέην σέο μορφήν;
XXXVI { 104.....	Ταρταρίῳ κευθμῶνι χέων μετανάστιον ὔδωρ,
XXXVI { 105.....	νέρτερον εὐρώεντα κατακλύζων πυλεῶνα.

(1) Il est visible que dans presque toutes ces transformations, Nonnos est l'esclave d'une forme métrique. Des fins d'hexamètres ou même des hexamètres entiers sont coulés dans le même moule. La mélodie monotone de tels vers semble vite mécanique et devient rebutante.

XXIII { 168.....	σοὶ καὶ ἐμοὶ πέλεν αἰσχος, ὅτε Βρομίοιο μαχηταὶ
XXIII { 169.....	ἀβρέκτοις ἐμὸν οἶδμα διασχίζουσι πεδίλοις.
XXIII { 180.....	σοὶ καὶ ἐμοὶ πέλεν αἰσχος, ὅταν Βρομίοιο μαχηταὶ
XXIII { 181.....	ἀτραπὸν ἡνιόχοισι καὶ ἀβρέκτοισιν ὀδίταις.
XLII { 222.....	πεπταμένη δὲ μέτωπον ἀφειδέει χειρὶ πατάξας
XLII { 223.....	ψευδαλέον σέο θάμβος ἐχέφρονι δείκνυε σιγῇ.
XLII { 231.....	παρθενικὴν δ' ἐς ἔρωτα νοήμονι θέλγε σιωπῇ
XLII { 232.....	κινυμένων βλεφάρων ἀντώπια θαύματα πέμπαν.

Que prouvent ces diverses répétitions? D'abord, certainement, que le poème a été écrit très vite; et par là on se trouve autorisé à supposer que le poète s'est converti dans sa jeunesse⁽¹⁾. Ensuite qu'il n'a pas terminé, qu'il n'a pas édité lui-même les *Dionysiakes*. Il n'est pas vraisemblable, en effet, que Nonnos aurait laissé subsister tant de répétitions⁽²⁾, s'il avait mis la dernière main à son œuvre et s'il l'avait publiée. Il est bien plus certain encore qu'il aurait fait un choix entre deux expressions de la même pensée et qu'ainsi nous n'aurions pas de vers doublets.

En résumé, il y a souvent solution de continuité au point de vue du sens entre deux développements voisins dans le texte des *Dionysiakes*. Des vers entiers de deux développements consécutifs ont passé de l'un dans l'autre au point de détruire la cohésion de chacun. Des hémistiches et même des hexamètres se retrouvent d'un chant à l'autre et parfois dans le même chant. Lacunes, transpositions, répétitions nous renseignent sur la façon dont Nonnos a composé les *Dionysiakes*. L'épopée a dû être écrite très vite, morceau par morceau, de premier jet. Des révisions partielles ont amélioré certains passages, en ont agrafé beaucoup les uns aux autres. Les diverses parties de l'œuvre ne sont pas toutes dans le même état d'achèvement. Une revision définitive faite par l'auteur aurait éliminé les négligences, les redites, mis chaque épisode à sa place, assuré la continuité

(1) Hypothèse exprimée p. 14.

(2) Ni tant de négligences qu'on ne peut les dénombrer, ni tant d'imitations littérales (cf. LUDWICH, *Beiträge*, p. 40, pour les imitations littérales d'Homère), si littérales qu'il lui arrive d'insérer dans les siens un hexamètre entier d'Homère : XXXVIII, 50 = Ψ, 170.

du texte et du sens. Il est visible qu'elle n'a pas été faite ou qu'une main étrangère s'en est chargée. L'éditeur semble avoir pris pour loi de ne rien déplacer, de ne rien supprimer dans des brouillons inextricables et désordonnés. A cette piété inexperte et conservatrice doivent être imputés, presque autant qu'à Nonnos, les défauts extérieurs des *Dionysiaques* ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ KEYDELL, *op. laud.*, p. 433, arrive aux mêmes conclusions.

CHAPITRE IV.

LE PLAN GÉNÉRAL DES DIONYSIAQUES.

Peut-on dans ce récit infiniment long, dont l'analyse a fait connaître l'essentiel, dans ce poème lacunaire, au texte bouleversé, de rédaction sans doute hâtive, peut-on reconnaître sinon un ordre préétabli, du moins un plan raisonnable, concerté, sérieusement suivi?

Les opinions les plus diverses ont été émises. Deux critiques anciens ont répondu par l'affirmative. Weichert ⁽¹⁾ voit dans les *Dionysiaques* une application rigoureuse de la théorie aristotélicienne. « . . . rei gestæ unitas, vel, ut Aristotelis utar verbis, σύστασις ἔχουσα ἀρχὴν καὶ μέσον καὶ τελευτήν, conspicua est, et cuncta, uno quasi deducta filo, tam affabre conglutinata sunt, ut in eo ipso poetæ doctrina juxta atque ingenium egregie exsplendescat. Quo apparet Nonnum autequam ad condendum hoc poema accesserit, illud tanquam ἰδέαν τοῦ ὄντος animo concepisse. »

Marcellus n'est pas moins net ⁽²⁾. « Non, il n'y a point chez Nonnos, ainsi qu'on a pu le dire, plusieurs poèmes en un seul, il a une méthode exacte, un plan bien conçu, tracé sans confusion, suivi sans désordre. Il a mis en action et en préambule ce qui ailleurs est en récit, voilà tout. Avant de montrer le dieu bienfaiteur, il fallait bien expliquer de quel chaos sa présence allait faire sortir le monde. De là, au début, la lutte du bien et du mal, ou de Jupiter contre Typhée; puis les essais de Cadmus qui, suivi d'Harmonie, porte au sein de la Grèce le culte et les arts de la Phénicie et de l'Égypte. Après Zagrée disparu dans la conjuration des Titans, second effort de l'élément malfacteur, paraît enfin le grand Bacchus, Bacchus le Thébain, le génie civilisateur engendré par la foudre; il échappe à la demeure d'Athamas, à la jalousie le Junon et grandit à côté de la mère universelle, Rhéa. Puis le dieu dompte les monstres, fléaux de la

⁽¹⁾ *De Nonno Panopolitano*, p. 21, approximativement traduit par MARCELLUS, *Introduction* de sa traduction, p. 144.

⁽²⁾ *Introduction* de sa traduction, p. 227 et seq.

terre, assouplit son corps aux exercices auxiliaires des combats et crée Ampélos, la vigne, arme pacifique et conquérante. Bientôt il rassemble de tous les points du monde et recrute dans les rangs des races divines une armée immense; il part à sa tête pour asservir les Indes, par le même chemin que prit Alexandre. Viennent alors les journées du lac Astacide et des défilés du Liban, qui sont pour Bacchus des batailles d'Ipsus et du Granique : on suit lentement la marche envahissante de la vigne dans ce pompeux itinéraire du fond du golfe de Nicomédie jusqu'aux rives de l'Hydaspe à travers les embûches ennemies, ou l'hospitalité de la chaumière et du palais. Dans les Indes, la guerre se développe avec toutes ses péripéties, les avantages, les défaites, les trêves, les surprises et les stratagèmes. Bacchus l'emporte, et il constitue son culte et son empire chez les peuples de l'Orient indien. Dès lors il revient aux bords de la Méditerranée, où il n'a plus d'autre armée que son cortège habituel; il visite, chemin faisant, Tyr, la patrie de son aïeul Cadmus, comble de ses dons la brillante Bérée et les vallées du Liban; puis traversant de nouveau la Cilicie et la Lydie, il porte en Europe son influence et ses bienfaits, descend de l'Illyrie et de la Macédoine vers Thèbes, où il est né, et où sa divinité et son pouvoir se manifestent par le châtement d'un roi incrédule; il initie bientôt Athènes à ses mystères, console à Naxos une amante délaissée, car il possède l'art de sécher les larmes et de calmer les douleurs. Ensuite il lutte contre son éternelle ennemie Junon au sein d'Argos, centre terrestre de la puissance de la reine des dieux, dompte les géants de la Thrace ou les monts infertiles, soumet Pallène, ou son sol, rebelle à sa nature; revenu en Phrygie, domaine de sa mère Cybèle, d'où il est parti, il y combat les insalubres émanations des airs qu'il adoucit, et quitte enfin la terre pour occuper un trône dans l'Olympe au sein des immortels. »

Les opinions contraires ne sont pas moins catégoriques. Scheindler⁽¹⁾ estime que le manque de composition est flagrant dans le poème. Il est frappé de l'absence de plan profond, d'unité intime. Il classe les fautes de composition en deux groupes⁽²⁾, celles qui viennent de la mauvaise tradition manuscrite et celles qui sont imputables à Nonnos. Parmi celles-

⁽¹⁾ *Zu Nonnos von Panopolis, Wien. Stud.*, 2, 1880, p. 34-36.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 34.

ci, il attribue les unes à l'incapacité de l'auteur et les autres à la manière dont l'œuvre s'est formée. Il montre par un exemple typique⁽¹⁾ que les *Dionysiaques* se sont développées au hasard des lectures du poète, au moyen d'additions successives au cours de longues années d'élaboration⁽²⁾.

M. M. Croiset n'est guère plus indulgent. Il remarque⁽³⁾ : « Dans cet immense développement, le motif central, qui occupe la plus grande partie du poème, c'est l'expédition contre les Indiens (du XIII^e l. au XL^e). Là aussi est l'idée essentielle, Dionysos, fils de Zeus et d'une mortelle, doit gagner par ses exploits le droit de siéger parmi les immortels. (Discours d'Iris, XIII, 19-34). » Quelques lignes plus loin, il ajoute sévèrement : « Ce qui manque le plus à cette masse de vers, c'est de former un tout. Nonnos avait entrevu une idée maîtresse à la fois religieuse et morale, qui aurait pu être intéressante, et il n'a pas su en profiter. Ni la conception de l'épreuve imposée à Dionysos ni celle de la victoire d'une humanité meilleure ne sont vraiment mises en lumière. Il en résulte qu'en son ensemble le poème n'est qu'un amas confus de récits. Si l'on en considère les parties, la composition n'en est pas meilleure. Non seulement les épisodes naissent sans raison suffisante, mais, de plus, chaque motif est amplifié à l'infini avec des redites qui dégénèrent en bavardage. »

Enfin M. Keydell est plus dur encore⁽⁴⁾. D'une part, il s'est appliqué avec ingéniosité à discerner des additions et des contradictions dans la partie du poème qu'il a étudiée. D'autre part, ces constatations l'ont amené à croire que le poème est inachevé — parce que Nonnos l'a abandonné en devenant chrétien — et que des mains étrangères en ont procuré d'édition. Néanmoins, il refuse à Nonnos le bénéfice de ces circonstances atténuantes et conclut à sa culpabilité complète. Selon lui, le poète a aussi peu d'imagination que de netteté d'esprit, son talent de composition ne dépasse pas les énumérations, transpositions et intercalations. Il est l'esclave de ses sources qu'il a dû souvent paraphraser dans les *Dionysiaques*, avant de

⁽¹⁾ *Zu Nonnos von Panopolis, Wien. Stud.*, 2, 1880, p. 35-36 : c'est l'intercalation de XI, 484-XII, 114; on y reviendra plus loin.

⁽²⁾ Il ne croit pas que le poème date de la jeunesse de Nonnos; comme on l'a vu, p. 15, n. 1.

⁽³⁾ *Hist. de la littér. gr.*, t. V, p. 996-997.

⁽⁴⁾ *Op. laud.*, notamment, p. 433-434.

se borner dans sa deuxième œuvre à transposer simplement un texte étranger.

Que penser de ces sentences contradictoires, de ces juges inconciliables? Weichert est négligeable, parce que son optimisme affirmatif n'apporte aucune preuve. Marcellus, lui, a pris soin d'éliminer de son analyse, habilement élaborée, tout ce qui pouvait donner tort à sa thèse. Il ne souffle mot ni des généalogies qui remplissent les premiers chants (Dionysos naît au chant IX), ni des épisodes d'Ampélos, Carpos, Calamos (X, XI, XII), Nikaia (XIV, XV, XVI), ni du séjour en Assyrie (XVIII, XIX, XX), ni de la résistance un moment victorieuse de Lycurgue (XX, XXI), ni des jeux funèbres d'Opheltès (XXXVII), ni du roman amoureux de Morrheus et de Chalcomède (XXXIII, XXXIV, XXXV). En somme, c'est grâce à l'omission de plusieurs chants et au prix de remaniements profonds⁽¹⁾ qu'il trouve dans les *Dionysiaques* «un plan bien conçu, tracé sans confusion, suivi sans désordre.»

Scheindler, de son côté, si perspicace en ce qui concerne la formation du poème, a eu le double tort de ne pas voir l'ensemble d'assez haut et de le prendre pour une œuvre longuement mûrie. Un palais fait d'ailes ajoutées au pavillon central peut offrir une ordonnance symétrique; une œuvre de jeunesse inachevée mérite quelque indulgence.

M. M. Croiset est le seul à avoir finement signalé dans la masse des *Dionysiaques* un «motif central» une «idée essentielle». Mais sous peine de sortir du cadre d'une étude générale, il n'a pas pu ajouter que ce motif était encadré de groupes correspondants, que cette idée maîtresse était sujette à de nombreuses résurgences.

Enfin M. Keydell, appliqué surtout à disjoindre ce qui était mal joint, n'a jeté sur toute la construction qu'un coup d'œil hâtif, insuffisant peut-être pour dénier à l'architecte toute capacité de composition. D'ailleurs, ses projets définitifs ne nous sont pas connus; le bâtiment n'a pas été fini et nous ignorons même si, tel qu'il subsiste, il était près d'être achevé; de plus, les ans l'ont endommagé, autant de réserves à faire avant de porter un jugement.

Il faut convenir pourtant que, chaque fois qu'on espère du Panopolitain

⁽¹⁾ Cf., p. 35, n. 2.

une indication sur la composition des *Dionysiaques*, il est aussi maladroit que possible à nous la donner. Par exemple, dans son désir d'imiter Homère⁽¹⁾, chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, Nonnos a eu la ferme volonté de grouper ses récits en 48 chants⁽²⁾. Prétention exorbitante sans doute de vouloir ressembler à Homère. Mais prétention qui implique un effort indubitable. D'autre part, ces 48 chants, le poète les a nettement divisés en deux parties, puisqu'il a mis une invocation et une sorte de programme en tête du chant XXV, comme en tête du chant I. Or, si l'on veut examiner ces préludes prometteurs, on est très vite déçu. Voyons le premier⁽³⁾.

⁽¹⁾ Tycho MOMMSEN, *Beiträge zu der Lehre von der griechischen Präpositionen*, Berlin, 1895, appelle Nonnos «l'Homère égyptien», p. 237.

⁽²⁾ SCHÖNEWOLF, *Nonniana*, 1909, p. 26.

⁽³⁾ I, 1-33 Εἰπέ, Θέα, Κρονίδαο διάκτορον αἰθοπὸς αὐγῆς,
 νυμφιδίῳ σπινθηρί μογοστόκον ἄσθμα κεραυνοῦ,
 καὶ στεροπὴν Σεμέλης θαλαμηπόλον· εἰπέ δὲ Φύτλην
 Βάκχου δισσοτόκοιο, τὸν ἐκ πυρὸς ὕγρον αἰείρας
 5 Ζεὺς βρέφος ἡμιτέλεστον ἀμαιοῦτοιο τεκούσης,
 Φειδομέναις παλάμῃσι τομὴν μηροῖο χαράξας
 ἄρσενι γαστρὶ λόχευσε, πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
 εὖ εἰδὼς τόκον ἄλλον, ἐπεὶ γονόεντι καρήνῳ,
 ἄσπορον ὄγκον ἄπιστον ἔχων ἐγκύμονι κόρῃ,
 10 τεύχεσιν ἀστράπτουσιν ἀνηκόντιζεν Ἀθήνην.
 Ἄξατέ μοι νάρθηκα, τινάξτε κύμβαλα, Μοῦσαι,
 καὶ παλάμη δότε θύρσον αἰδομένου Διούσου·
 ἀλλὰ χοροῦ ψαύοντα, Φάρῳ παρὰ γείτοινι νήσω,
 στήσατέ μοι Πρωτῆα πολύτροπον, ὄφρα Φανείῃ
 15 ποικίλον εἶδος ἔχων, ὅτι ποικίλον ὕμνον ἀράσσω·
 Εἰ γὰρ ἐφερπύσσειε δράκων κυκλούμενος ὀλκῷ,
 μέλψω θεῖον ἀέθλον, ὅπως κισσῶδεϊ θύρσῳ
 Φρικτὰ δρακοντοκόμων ἐδαίξεται Φῦλα Γιγάντων·
 εἰ δὲ λέων Φρίξειεν ἐπαυχενὴν τρίχα σείων,
 20 Βάκχον ἀνευάξω βλοσυρῆς ἐπὶ πῆχεϊ Ῥεῖης
 μαζὸν ὑποκλέποντα λεοντοδότοιο θεαίνης·
 εἰ δὲ θυελλήεντι μετάρσιος ἄλματι ταρσῶν
 πόρδαλις αἴξῃ πολυδαίδαλον εἶδος ἀμείβων,
 ὕμνήσω Διὸς υἱά, πόθεν γένος ἔκτανεν Ἰνδῶν
 25 πορδαλίῳ ὀχέεσσι καθιππεύσας ἐλεφάντων·
 εἰ δέμας ἰσάζοιτο τύπῳ συός, υἱά Θυώνης
 αἰείσω ποθέοντα συοκτόνον εὐγαμον Λύρην,

« Dis, ô déesse, le messenger du fils de Cronos, lueur éblouissante, étincelle nuptiale, souffle adjuvant de la foudre, et l'éclair chambrière de Sémélé. Dis aussi la double naissance de Bacchos : soustrait tout humide à la flamme, enfant prématuré d'une mère sans secours, Zeus, d'une main légère, fit pour lui dans sa cuisse un sillon et lui donna le jour de ses entrailles masculines, à la fois père et mère vénérables. Il avait connu une autre naissance : hors de sa tête féconde, d'une proéminence spontanée — ô prodige! — de son front générateur, en armes et fulgurante, il avait fait jaillir Athèna.

Apportez-moi la fêrue, agitez les cymbales, ô Muses; mettez en ma main le thyrses de Dionysos, sujet de mon poème. Mêlé à votre chœur, près de l'île voisine de Pharos, faites-moi voir Protée multiforme. Qu'il se montre varié d'aspect, comme le chant varié que j'entonne. S'il rampe vers moi, dragon aux replis sinueux, je célébrerai la lutte divine où le thyrses orné de lierre mit en pièces les tribus horribles des Géants aux cheveux de dragons. Si, lion frémissant, il hérissé sur son cou sa crinière, je représenterai Bacchos au bras de la terrible Rhéa, accaparant le sein de la déesse nourrice des lions. Si d'un élan impétueux de ses pattes il saute en l'air comme une panthère bondit, muant sa changeante forme, j'exalterai le fils de Zeus qui massacra la race des Indiens et à son chant de panthères attela des éléphants. S'il donne à son corps l'apparence d'un sanglier, je chanterai le fils de Thyone, heureux prétendant d'Aura, chasseresse de sangliers, fille de Cybèle, mère du troisième Bacchos, le dernier né. S'il prend la ressemblance de l'eau, je chanterai Dionysos plongeant au sein de la mer devant Lycurgue en armes. S'il se balance, arbre fictif avec un murmure prolongé, je rappellerai Icarios près du pressoir bachique où les pieds dansent à l'envi pour écraser la grappe. »

Nonnos fait allusion dans ces vers à plusieurs passages de son œuvre. Ce pouvait être une sorte de plan, ce n'est qu'une énumération désor-

ὀψιγόνου τριτάτοιο Κυβηλίδᾳ μητέρα Βάκχου·
εἰ δὲ πέλοι μιμηλὸν ὕδωρ, Διόνυσον αἰίσω
30 κόλπῳ ἀλὸς δύνοντα κορυσσομένοιο Λυκούργου·
εἰ φνὸν αἰθύσσοιτο νόθον ψιθύρισμα τιταίνων,
μνήσομαι Ἰκαρίοιο, πόθεν παρὰ θειάδι ληνῶ
βότρυς ἀμιλλητῆρι ποδῶν ἐθλίβετο ταρσῶ.

donnée. Les vers 1-10 préparent les chants VIII et IX, la mort de Sémélé et la naissance de Dionysos; 16-18 annoncent la lutte de Dionysos contre les Géants de Thrace, début du chant XLVIII; les vers 19-21 montrent Rhéa, nourrice de Dionysos, c'est le chant IX; les quatre suivants prédisent d'une manière générale la guerre des Indes, ce sont les chants XIV-XL. Viennent ensuite trois vers où se devine l'épisode d'Aura, au chant XLVIII; deux autres laissent prévoir la fuite devant Lycurgue, au chant XX; enfin les trois derniers promettent l'histoire d'Icarios au chant XLVII. Il n'y a donc pas d'indication précise à tirer de ce prélude au sujet de la composition du poème.

L'invocation du chant XXV est plus brève⁽¹⁾. « Muse, livre à nouveau le combat de l'intelligence armée du thyrses inspiré. Sans fléchir le genou devant Dionysos, l'Arès oriental n'a point encore assoupi une guerre qui doit durer sept ans. Apeurés de voir au-dessus d'eux la gueule du dragon, les jeunes passereaux recommencent leurs cris sur un platane indien, présage de la lutte de Bacchos. Je ne chanterai pas les six premières années : l'armée indienne s'y tint à l'intérieur des tours. Docile à l'exemple d'Homère, mon modèle, je vais célébrer la dernière phase des luttes; d'après le nombre des oiseaux je retracerai les combats de la septième année. J'y mêlerai un

⁽¹⁾ XXV, 1-17

Μοῦσα, πάλιν πολέμιζε σοφὸν μόθον ἐμφρονι θύρῳ·
οὐ πῶ γὰρ γόνυ δοῦλον ὑποκλίνων Διονύσω
φύλοπιν ἐπταέτηρον Ἑώιος εὐνασεν Ἀρης·
ἀλλὰ δρακοντείοιο τεθηπότες ἄκρα γενείου
5 Ἰνδῶν πλατάνοιο πάλιν κλαζουσι νεοττοί,
Βακχείου πολέμοιο προμάντιες. Οὐ μὲν αἰίσω
πρώτους ἐξ λυκάβαντας, ὅτε στρατὸς ἐνδοθὶ πύργων
Ἰνδὸς ἔην· τελέσας δὲ τύπον μιμηλὸν Ὀμήρου
ὑστατον ὑμνήσω πολέμων ἔτος, ἐξδομάτης δὲ
10 ὑσμίνην ἰσάριθμον ἐμῆς στρουθοῖο χαράζω·
θήβη δ' ἐπταπύλῳ κεράσω μέλος, ὅττι καὶ αὐτὴ
ἀμφ' ἐμὲ βακχευθεῖσα περιτρέχει, οἷα δὲ νύμφη
μαζὸν ἐὼν γύμνωσε κατηφές ὑψόθι πέπλου,
μνησαμένη Πενθῆος· ἐποτρύνων δέ με μέλπειν
15 πενθαλέην ἔο χειρα γέρων ὥρεξε Κιθαιρῶν
αἰδόμενος, μὴ λέκτρων ἀθέσμιον ἢ βοήσω
πατροφόνον πόσιν υἷα παρευνάζοντα τεκούσῃ.

chant à la gloire de Thèbes aux sept portes; la voici déchaînée autour de moi, pareille en sa danse circulaire à la mère qui rejeta de son sein son péplos douloureux⁽¹⁾ au souvenir de Penthée. Le vieux Cithéron aussi me tend la main tristement et m'invite à chanter ce sujet, de crainte de m'entendre dénoncer une union incestueuse et le fils parricide uni comme époux à sa mère».

Laissons de côté les indications relatives à la durée de la guerre; elles sont troubles et il faudra y revenir plus tard. Le reste, du moins, est clair. Nonnos y annonce que dans la suite il racontera la guerre des Indes (XXV-XL) et la tragédie thébaine de Penthée (XLIV-XLVI). C'est assurément peu de chose, c'est incomplet, mais la promesse faite a été tenue.

Ainsi donc une sorte de satisfaction est accordée aux trois savants qui refusent à Nonnos le don de la composition. Il est entendu que, dans l'état où le poème nous est parvenu, Nonnos n'a pas su ou a mal su indiquer le plan des *Dionysiaques*. En résulte-t-il qu'il n'ait pas du tout suivi de plan, ou que son plan soit totalement mauvais ou qu'il n'ait pas pu songer à des remaniements postérieurs?

Revenons à la remarque pénétrante de M. M. Croiset sur «l'idée essentielle» des *Dionysiaques*, la divinisation méritée par les épreuves d'une guerre pénible. Elle est contenue dans le discours suivant d'Iris à Dionysos, à l'heure du dénombrement des troupes⁽²⁾.

⁽¹⁾ Allusion à Agavè, XLVI, 275 et seq.

⁽²⁾ XIII, 19-34.

Ἀλκίεις Διόνυσε, τεὸς γενέτης σε κελεύει
εὐσεβείης ἀδίδακτον αἰστώσαι γένος Ἰνδῶν.
ἀλλὰ τεαῖς παλάμῃσι μαχήμονα θύρσον αἰείρων
αἰθέρος ἄξια ῥέξον, ἐπεὶ Διὸς ἄμβροτος αὐλή
οὐ σε πόνων ἀπάνευθε δεδέξεται, οὐδέ σοι ὦραι
μή πω ἀεθλεύσαντι πύλας πετάσωσιν Ὀλύμπου.
Ἑρμείας μόγῃς ἦλθεν ἐς οὐράνον, ὅππότε ῥάβδῳ
ὄμμασιν ἀστράπτοντα ποδῶν ἀπο μέγχι κομάων
βουκόλον Ἄργον ἐπεφνε, καὶ Ἄρσα λύσατο δεσμῶν.
Δελφύνην δ' ἐδάμασσε καὶ αἰθέρα ναίειν Ἀπόλλων.
Οὐδὲ τεὸς γενέτης, μακάρων πρόμος, ὑψιμέδων Ζεὺς
νόσφι πόνων ἀνέβαινεν ἐς οὐρανόν, ὄρχαμος ἀστρων,
εἰ μὴ πρῶτον ἐδησεν ἀπειλητῆρας Ὀλύμπου
Ταρταρίῳ Τιτῆνας ὑποκρύψας κενεῶνι.

«Vaillant Dionysos, ton père t'enjoint d'anéantir la race des Indiens rebelle à la piété. Prends donc en tes mains le thyrses guerrier; montre-toi digne de l'éther par tes prouesses : la cour immortelle de Zeus ne t'accueillera point sans épreuves et les Heures ne t'ouvriront point, sans que tu aies lutté, les portes de l'Olympe. Hermès eut de la peine à parvenir au ciel; il dut de son caducée mettre à mort le berger Argos couvert des pieds à la tête d'yeux étincelants. Apollon dompta Delphynè pour habiter l'éther. Ton père non plus, le chef des bienheureux, le maître d'en haut, Zeus, roi des astres, n'a pas fait sans épreuves l'ascension du ciel. Il lui fallut d'abord enchaîner les Titans, menace pour l'Olympe, et les plonger au gouffre du Tartare. Toi de même, après Apollon, après Hermès, tu dois pâtir; tu auras pour prix de tes peines le droit d'habiter l'éther paternel.»

Mais ce discours est inséparable d'un autre discours, celui qu'Éris, la Discorde, adresse à Dionysos endormi, pour l'inviter à quitter l'Assyrie où il s'amollirait. En voici l'essentiel⁽¹⁾ :

«Tu dors, Dionysos, rejeton divin. Dériade te convie à la lutte et tu mènes ici la fête... Tu couvres de honte Zeus qui t'a fait naître d'un repli de sa cuisse. Vois, comme se rient de toi Hermès et Apollon. L'un brandit deux traits ruisselants encore du sang des fils orgueilleux d'Iphimédée;

Καὶ σὺ μετ' Ἀπόλλωνα, μεθ' Ἑρμάωνα, μογήσας
μισθὸν ἔχεις καμάτων πατρώιον αἰθέρα ναίειν.

⁽¹⁾ XX, 44-98. Ce discours, très long, est caractéristique des défauts de Nonnos : longueurs, redites, abus de la mythologie, style quintessencié.

44 ὑπνώεις, Διόνυσε θεηγενές· εἰς ἐνοπήν δὲ
Δηριάδης καλέει σε, καὶ ἐνθάδε κῶμον ἐγείρεις· . . .
61 καὶ σὺ Διὸς γονόεσσαν ἐπαισχύνεις πτύχα μηροῦ.
Ἦνιδε, πῶς γελῶσι καὶ Ἑρμείας καὶ Ἀπόλλων
ὅς μὲν ἀερτάζων διδυμον βέλος εἰσέτι λύθρῳ
ὑψιλόφῳ τεκέων πεπαλαγμένον Ἰφιμεδείης,
ὅς δὲ καταφθιμένοιο πολυβλεφάροιο νομῆος
ῥάβδον ἔχων ὀλέτειραν . . .
80 οὐ σὺ Διὸς τεκέεσσιν ὁμοῖος . . .
94 νόσφι πόνων οὐκ ἔστιν ἀνέμβατον αἰθέρα ναίειν·
οὐ πέλε ρηιδὴ μακάρων ὁδός· ἐξ ἀρετῆς δὲ
ἀτραπὸς Οὐλύμπιο θεόσσυτος εἰς πόλον ἐλκει.
Τέτλαθι καὶ σὺ πόνους πολυειδέας· οὐρανὴν γὰρ
Ἥρη σοὶ κοτέουσα Διὸς μαντεύεται αὐλήν.

l'autre porte le caducée, instrument de la mort du berger aux cent yeux. . . Non, tu n'es point semblable aux fils de Zeus. . . Sans épreuves on n'a point le droit d'habiter l'éther inaccessible. La route n'est point unie qui mène aux bienheureux. La vertu est le point de départ du sentier divin qui aboutit au zénith, à l'Olympe. Endure, toi aussi, des épreuves multiples : le courroux d'Héra contre toi te promet le ciel et la cour de Zeus. »

Il résulte du trait final que la colère d'Héra est une des épreuves imposées à Dionysos. Ce détail a son prix. Il prouve qu'au motif central, la guerre des Indes (chts XIII-XL), auquel M. Croiset reconnaît quelque cohésion, se rattachent par le lien de la colère d'Héra un certain nombre d'autres chants. Or l'épouse de Zeus a la colère tenace. Ne parlons pas de la vengeance que sa rancune exerce contre Perséphone en faisant mettre à mort Zagreus, premier Bacchos; elle est antérieure à Dionysos (cht VI). Mais c'est Héra jalouse qui persuade à Sémélé d'obtenir que Zeus lui apparaisse sous sa forme divine et cause la mort de la jeune femme (cht VIII). C'est Héra qui rend furieuses les filles de Lamos, premières nourrices de Bacchos et provoque la frénésie d'Ino, sa deuxième nourrice (cht IX), frénésie d'où dérivent ses malheurs du chant X. C'est pour complaire à Héra⁽¹⁾ qu'Atè provoque la mort d'Ampélos, favori de Dionysos (cht XI). Quand éclate la guerre des Indes, nouvelle épreuve pour Dionysos, la colère de la déesse ne désarme pas. Au chant XX, sur son ordre, Iris engage Dionysos à se présenter sans armes devant Lycurgue et cette confiance cause la plus cruelle disgrâce du Dieu : il fuit devant son ennemi et se jette dans les flots. Au cours des opérations militaires, Héra favorise toujours les ennemis du bâtard. Elle excite Dériade aux chants XXIX et XXX. Elle médite au chant XXXI la pire ruse, celle qui va pour un jour assoupir Zeus et priver le fils de la protection paternelle. Elle l'exécute au chant XXXII. Elle en est punie au chant XXXV; on l'oblige d'allaiter Dionysos pour le guérir et lui ouvrir l'Olympe. Mais elle n'est pas guérie, elle, de sa rage jalouse. Elle descend en personne dans la lutte au chant XXXVI et combat victorieusement contre Artémis. Enfin aux chants XLVII et XLVIII, c'est encore elle qui excite les Argiens et les Géants de Thrace contre Dionysos.

⁽¹⁾ Cf. 117 : μητρική Φρυγίῳ χαρίζομένη Διόνυσου.

En somme, après ce rapide examen, on a le droit de dire que l'œuvre n'est pas entièrement décousue, comme on l'a affirmé. Les morceaux ne sont pas simplement tous juxtaposés; le fil qui en rattache un grand nombre est souvent visible, trop visible même parfois, au risque de déceler les points de suture. Mais, ténu, sinueux, distendu, ce fil existe et va presque de bout en bout. Bien des passages sont unis, qui paraissaient isolés et l'ensemble du poème gagne en cohésion.

On peut essayer, par surcroît, de montrer que de chaque côté du motif central les épisodes ne sont pas disposés à l'aventure. Ils sont souvent inégaux, c'est vrai, ils sont amenés avec plus ou moins de naturel et sont plus ou moins utiles à la marche des événements, mais ils sont presque toujours placés symétriquement, par rapport au groupe médian. Les correspondances apparaîtront peut-être mieux à l'aide du tableau suivant qu'au moyen de longues explications

Aventure galante de Zeus et d'Europe, I.

Gigantomachie : Zeus et Typhée, I-II.

Voyage de Cadmos; son union avec Harmonie, III-V.

Malheurs dans la famille de Dionysos : Autonoe, Ino et leurs enfants, V.

Roman tristement dénoué de Zeus et Perséphone, puis Sémélé, V-VIII.

Entrée en scène de Dionysos, sa naissance, son enfance, IX-X.

Épisodes galants de Dionysos avec Ampélos et Nikaia, mêlés aux premiers événements de la guerre : dénombrement, bataille contre Oronte, soumission des Assyriens, X-XVIII.

{ Jeux funèbres en l'honneur de Staphylos, XIX.

{ Opérations militaires dans l'Inde, XX-XXXII.

{ Jeux funèbres en l'honneur d'Opheltès, XXXVII.

Épisode galant de Morrheus et Chalcomède, mythe de Phaëthon, mêlés aux derniers événements de la guerre : bataille sous les murs et bataille navale, XXXIII-XXXVI et XXXVIII.

Fin de la guerre des Indes, mort de Dériade, XXXIX-XL.

Roman malheureux de Dionysos et Béroé, XLI-XLIII.

Malheurs dans la famille de Dionysos : la tragédie de Penthée, XLIV-XLVI.

Voyage de Dionysos à Naxos; son union avec Ariane, XLVII.

Gigantomachie : Dionysos et les Géants de Thrace, XLVIII.

Aventures galantes de Dionysos avec Pallène et Aura, XLVIII.

Il est bien certain que ce tableau, dressé sincèrement, ne peut pas montrer tout le poème; il est certain aussi que les épisodes ne sont pas tous disposés avec une symétrie exacte (par exemple, les jeux funèbres d'Opheltès n'occupent pas une place correspondante à celle des jeux funèbres de Staphylos); il est certain enfin qu'à l'intérieur de ces divisions, toutes les subdivisions, tous les développements secondaires ne sont pas absolument parallèles, ni uniformément longs. Un poème, même parfait, n'est pas une géométrie. On voulait seulement prouver que, dans leur état incomplet, en dépit de leur délabrement, les *Dionysiaques* ne sont pas la confusion même. Il s'y révèle, à les étudier, des tentatives d'organisation, que le poète n'a peut-être pas toujours menées à bonne fin, et, malgré tout, une certaine harmonie dans la disposition des épisodes. Les événements se suivent à peu près dans leur succession chronologique. Parfois on s'arrête; parfois même on revient en arrière ou on devance l'ordre des temps, mais ce sont là des cas exceptionnels.

Que des épisodes soient disparates de ton et de longueur, qu'il en résulte parfois une impression de désordre, on ne songe pas à le nier. Mais on ne doit pas nier non plus qu'il y a dans cette suite de développements variés une correspondance voulue, sinon toujours heureuse, qui se retrouve d'une partie à l'autre des *Dionysiaques*, une prévenance de l'auteur pour éviter au lecteur la monotonie. A-t-on le droit, d'ailleurs, de demander à un poète autre chose que ce qu'il a prétendu nous donner? Peut-on exiger une épopée rectiligne et unicolore? Nonnos déclare expressément qu'il ne nous offre rien de ce genre⁽¹⁾:

ποικίλον εἶδος ἔχων, ὅτι ποικίλον ὕμνον ἀράσσω.

Contentons-nous de ce *ποικίλος ὕμνος*; la bigarrure peut n'être pas sans charme. Bien nous prend, du reste, qu'au milieu des descriptions et des récits épiques, il ait intercalé quelques échantillons des genres à la mode autour de lui: épigrammes galantes, romans érotiques⁽²⁾, gentil-

⁽¹⁾ I, 15.

⁽²⁾ On sait aujourd'hui, grâce au *P. Oxy.* 1250, fragment de *Clitophon et Leucippe*, du début du IV^e siècle, que ce roman d'Achille Tatios d'Alexandrie, date au plus tard de cette époque, et non du V^e siècle, comme on le croyait, d'après Rohde, *Griech. Roman*, p. 472.

lesses des sophistes; ce sont les parties les plus personnelles du poème et souvent les mieux réussies.

En résumé, si l'on veut, sur ce point particulier, juger équitablement Nonnos, il faut à la fois se rappeler que son poème est incomplet et oublier l'impression d'impatience, de lassitude que causent à la fin ses longueurs et ses maladresses. Dans ces conditions, on ne sera pas tenté de déprécier, ni de surfaire l'effort de composition dans les *Dionysiaques*. Il est vraisemblable que le Panopolitain a écrit, d'abord, sans plan pré-établi, peut-être sans l'idée préconçue de les réunir, un certain nombre d'épisodes relatifs à Dionysos. Il les a écrits rapidement, avec une facilité excessive, avec la verbosité fougueuse de la jeunesse. Il a pu ensuite avoir la pensée de grouper ces poèmes isolés en un corps organique. Il a dû chercher, tâtonner pour en composer un poème cohérent. Ses efforts sont indéniables et ils n'ont pas tous échoué. Sans doute les aurait-il poussés plus loin, s'il avait terminé son œuvre. Il aurait éliminé, remanié, raccordé, poli et le plan, concerté après coup, serait plus nettement apparu. On va essayer désormais de voir comment s'emboîtent les pièces rapportées et tâcher de trouver les points où manquent des raccords, où subsistent des contradictions. Cette recherche n'est pas contradictoire avec l'idée que Nonnos a adopté un plan et commencé à le suivre. Elle vise plutôt à confirmer par des faits l'hypothèse que tout n'est pas au point dans les *Dionysiaques* et que l'auteur n'a pas mis au poème la dernière main.

CHAPITRE V.

LES CHANTS I-XII.

I

La composition du premier chant est très simple. Il est formé d'un prélude vraisemblablement postiche⁽¹⁾ et de deux éléments qui s'entrecroisent, selon une habitude d'alternance chère à Nonnos : le roman érotique d'Europe et l'histoire de Typhée, ravisseur de la foudre. Le schéma en est le suivant :

1- 45 Prélude.

46-137 Ravissement d'Europe par Zeus mué en taureau.

138-320 Typhée vole la foudre et trouble le ciel et la mer.

321-362 Fin de l'aventure de Zeus et d'Europe.

362-534 Complot de Zeus et Cadmos contre Typhée.

Or il y a dans la juxtaposition de ces deux éléments des contradictions auxquelles Nonnos n'a pas pris garde ou qu'il se réservait d'éliminer par des remaniements postérieurs.

1° La chronologie des événements est fixée par deux passages : 138 et seq., 321 et seq.

138 et seq.⁽²⁾ : « Aussi Cadmos errant s'en allait-il de terre en terre sur

⁽¹⁾ Ce prélude a été traduit presque entièrement, p. 54.

⁽²⁾ 138 Κάδμος ὄθεν περίφοιτος ἀπὸ χθονὸς εἰς χθόνα βαίνων
ἄστατα νυμφοκόμοιο μετήιεν ἰχθία ταύρου.

140 Ἦλθε καὶ εἰς Ἀρίμων φόνιον σπέος, εὔτε κολῶναι
φοιτάδες ἀρρήκτοιο πύλας ἤρασσον Ὀλύμπου,
εὔτε θεοὶ πτερρόεντες ἀχείμονος ὑψόθι Νείλου
ὀρνίθων ἀνίχνητον ἐμιμήσαντο πορείην
ἡερίῳ ξένον ἰχθὺς ἐρετμώσαντες ἀήτη,

145 καὶ πόλος ἐπτάζωνος ἰμάσσετο· καὶ γὰρ ἐς εὐνὴν

les traces mouvantes du taureau ravisseur. Il parvint à la grotte sanglante des Arimes à l'heure où les monts lancés dans les airs frappaient les portes infrangibles de l'Olympe, où les dieux s'envolaient aux bords calmes du Nil, comme émigrent les oiseaux insaisissables, suivant à tire d'aile un chemin nouveau pour eux dans les souffles de l'air, et le pôle aux sept zones était fouetté. C'est que Zeus, fils de Cronos, attiré vers la couche de Ploutô, où il devait engendrer Tantale, voleur dément des coupes célestes, avait caché ses armes éthérées et dissimulé son éclair, en les déposant au fond de la grotte. Mais les foudres dans l'ancre vomissaient de la fumée, tache noire sur la blancheur des cimes et l'étincelle furtive des flèches de feu échauffait les sources. Les cascades écumantes des torrents de Mydonie exhalaient à grand fracas leur vapeur. Alors étendant ses mains, sur un signe de sa mère la Terre, Typhée de Cilicie vola les armes de Zeus qui trône au sein des neiges⁽¹⁾, armes de feu. . . »

321 et seq.⁽²⁾ : « A l'heure où Cadmos errant arrivait chez les Arimes, le taureau marin déposait sur la plage de Dicté, sans atteinte des vagues, Europe son amante, détachée de son cou. . . »

La contradiction est flagrante. Au moment où Cadmos aborde chez les Arimes⁽³⁾, Zeus ne peut à la fois être aux bras de Ploutô et débarquer Europe en Crète.

Πλουτοῦς Ζεὺς Κρονίδης πεφορημένος, ὄφρα Φυτεύσῃ
Τάνταλον οὐρανίων ἀσιφρονα φῶρα κυπέλλων,
αἰθέρος ἔντα θῆκε μυχῶ κεκαλυμμένα πέτρης
καὶ στεροπὴν ἐκρυσεν ὑπωροφίων δὲ κεραυνῶν
150 καπνὸν ἐρευγομένων ἐμελαίνετο λευκὰς ἐρίπνη,
καὶ κρυφίῳ σπινθῆρι πυριγλώχινος ὀιστοῦ
πηγαὶ ἐθερμαίνοντο, χαραδραίων δὲ ῥεέθρων
Μυδονίς ἀφρίωσα φάραγξ ἐπεβόμβεεν ἀτμῶ.
Καὶ παλάμας τανύσας ὑπὸ νεύματι μητρὸς ἀρούρης
155 ὄπλα Διὸς νιφόντα Κίλιξ ἐκλεψε Τυφῶεύς,
ὄπλα πυρὸς κ.τ.λ.

⁽¹⁾ Je repousse *φλογόντα* de Græfe, adopté par Koehly pour garder avec Marcel-las et Ludwig *νιφόντα* des manuscrits.

⁽²⁾ ὄφρα μὲν εἰν Ἀρίμοις ἐπεφοίτεε Κάδμος ἀλήτης,
τόφρα δὲ Δικταίης ὑπὲρ ἡόνος ὕγροπόρος βοῦς
ἐκ λοφίης ἀδίατον ἤης ἀπεθήκατο κούρην.

⁽³⁾ Th. von Scheffer, tout en reconnaissant que l'Iliade, II, 783 mentionne les

2° D'autre part, — seconde impossibilité — comment Zeus a-t-il si mal choisi son temps? Entre le moment où il enlève Europe au rivage de Sidon (46 et seq.) et celui où ils atterrissent en Crète (322-823), Typhée soulève la mer du fond des abîmes jusqu'aux étoiles (258-293). Pourtant la traversée semble avoir eu lieu dans des conditions si favorables que les vagues n'ont pas même effleuré la jeune amante : elle aborde *ἀδίατος* (323).

3° Comment encore — troisième contradiction⁽¹⁾ — Zeus a-t-il l'idée, pour conclure son roman avec Europe de placer dans le ciel la constellation du Taureau (355 et seq.) juste au moment où Typhée, pour montrer sa puissance, s'est mis à bouleverser de fond en comble le ciel et les astres (163 et seq.)?

4° Enfin — quatrième et plus insoluble énigme — comment se peut-il que Typhée, déchaîné dans le ciel, y arrête (171) la marche du Taureau⁽²⁾, quand cette constellation n'est appelée à y figurer qu'aux vers 355 et seq., par une décision de Zeus?

La conclusion s'impose : les deux épisodes du ravissement d'Europe et des exploits de Typhée ont dû être traités séparément par Nonnos, qui, plus tard, les a entremêlés, sans supprimer tout de suite les incompatibilités. D'ailleurs, un seul de ces épisodes, le premier, est indispensable au récit des événements tel que l'a conçu Nonnos. Il faut bien, en effet, remonter à l'enlèvement d'Europe, cause immédiate des voyages de Cadmos et cause indirecte de son mariage avec Harmonie, si l'on veut énumérer les ascendants de Dionysos. Mais les exploits de Typhée n'ont rien à voir avec la fable du dieu. Ils y sont unis par un moyen très artificiel : Nonnos

Arimes, trouve ce peuple « rätselhaft ». Un papyrus d'Oxyrhynchos, VIII, 1086 qui contient des scolies pour ce chant II précisément, commente en ces termes *εἰν Ἀρίμοις* (1. 49) : Ἀρίμα τῆς Πισιδίας (ἐστίν), ὃς οἷς δοκεῖ ὁ Τυφῶς (εἶναι) καθ' Ὀμηρον. Le nom se trouve aussi dans Hésiode, *Théog.*, 301 et Strabon, XIII, 1 et 6 ; selon les uns, les Arimes auraient habité la Cilicie, selon d'autres, la Lydie ou la Syrie.

⁽¹⁾ KOEHLER, *Ueber die Dionysiaka*, en a fait la remarque, p. 2.

⁽²⁾

. . . ἐρυνκομένοιο δὲ Ταύρου
ἄχρονος ἡμιτέλεστος ἐλώφεεν ἱππότις ὦρη.

a découvert une vieille légende ⁽¹⁾, selon laquelle Cadmos aurait aidé Zeus dans sa lutte contre le Géant. Il ne lui en a pas fallu davantage pour intercaler dans son poème, où elle n'est que remplissage, toute cette Gigantomachie. Dans ces conditions, il ne doit pas être impossible de découvrir quelque trace des efforts grâce auxquels Nonnos a pu insérer, après coup, en deux tranches cet élément hétérogène.

En effet, si l'on se reporte au vers 137, où commence la fable de Typhée, on y découvre sans trop d'hésitation, l'agrafe apparente. Europe, au cours de sa traversée, vient de prendre la mer à témoin de ses douleurs mythologiques ⁽²⁾. «Ainsi parlait la jeune fille emportée sur le dos du taureau. Aussi Cadmos errant allait-il de terre en terre. . . » Cet « aussi » ⁽³⁾ n'est guère à sa place et la naïveté du raccord est accrue par le fait que les vers suivants citent un détail qu'on retrouvera en retrouvant Zeus et Europe ⁽⁴⁾ : l'arrivée de Cadmos chez les Arimes. Dans l'intervalle s'insinue une première partie de la légende de Typhée, près de 200 vers. Supprimons-les par la pensée; le récit ne subit plus aucun heurt ⁽⁵⁾. «Ainsi parlait la jeune fille emportée sur le dos du taureau. A l'heure où Cadmos errant arrivait chez les Arimes, le taureau marin déposait sur la plage de Dicté Europe son amante. . . ». Maintenaons-les au contraire; non seulement le départ est pénible, comme on vient de voir, mais il y a un hiatus évident entre 320 et 321 ⁽⁶⁾ : «Ainsi peinait Typhée à changer de main pour sou-

⁽¹⁾ KOEHLER, *op. laud.*, p. 3 et SCHOENEWOLF, *op. laud.*, p. 25 en ont retrouvé les traces chez les scoliastes de Platon et d'Apollonios de Rhodes.

⁽²⁾ Ως φαιμένη ραχίσσει βοὸς πορθμύετο κόρη.
Κάδμος ὅθεν περίφοιτος ἀπὸ χθονὸς εἰς χθόνα βαίνων κ.τ.λ.

Au premier vers, je corrige en *ραχίσσει*, le *ραχίσει* des manuscrits et des éditions que je ne peux ni comprendre, ni scander. *Ράχis* est bien le mot employé dans ce cas, cf. III, 185.

⁽³⁾ Sur le rôle de ce relatif *ὅθεν*, cf. p. 73, n. 1.

⁽⁴⁾ Au vers 321. Ce procédé de la reprise d'un détail avant ou après un raccord est fréquent chez Nonnos, comme on le verra dans la suite.

⁽⁵⁾ 137 Ως φαιμένη ραχίσσει βοὸς πορθμύετο κόρη.

321 Ὄφρα μὲν εἰν Ἀρίμοις ἐπεφοίτεε Κάδμος ἀλήτης κ.τ.λ.

⁽⁶⁾ 319 ὡς ὁ γε χερσὶν ἔκαμνεν ἀμοιβαίῃσιν ἀείρων
μαρμαρυγὴν φύξην ἀλωμένοιο κεραυνοῦ.
Ὄφρα μὲν εἰν Ἀρίμοις κ.τ.λ.

lever l'éclair fugitif et le tonnerre vagabond. A l'heure où Cadmos errant arrivait chez les Arimes. . . »

D'autre part, finie la seconde partie de l'épisode d'Europe, il fallait revenir à celui de Typhée. Voyons comment Nonnos s'y est pris ⁽¹⁾. «La jeune femme, enceinte des œuvres d'un dieu voit son sein s'arrondir sous un double fardeau. Zeus, son époux, la donna pour compagne au riche Astérion. Se levant aux pieds du Cocher, le Taureau resplendit désormais au ciel, amant étoilé, en faction derrière Phaéthon au dos humide de rosée printanière, accroupi, à son lever, tête en avant. Mais quand il apparaît à demi plongé dans les flots, il avance son pied droit dans la direction d'Orion et le soir, achevant plus vite sa carrière, il devance son compagnon de course, le Cocher. C'est à cette place que le Taureau fut mis dans le ciel. Typhée, d'ailleurs, ne devait plus longtemps rester maître des armes de Zeus. . . »

Qui ne voit que dans cette dernière phrase l'opposition entre la constellation du Taureau et Typhée est vraiment inattendue, et cet *οὐ δὲ Τυφωεύς* complètement artificiel? Au contraire, si on veut bien passer toute la *Τυφώνεια*, c'est-à-dire la fin du chant I et tout le chant II, l'épisode s'accroche sans grincement à la fin du premier vers du chant III, où la description astronomique continue ⁽²⁾. «C'est à cette place que le Taureau

⁽¹⁾ 352 Καὶ διδύμη σφριγώσα γονῇ κυμαίνεται γαστήρ
καὶ ζαθέης ὠδίνος ἔην ἐγκύμονα νύμφην
κάλλιπεν Ἀστερίωνι, βαθυπλούτῳ παρακοίτῃ,

355 Ζεὺς πόσις· ἀντέλλων δὲ παρὰ σφυρὸν Ἡνιοχῆος
νυμφίος Ἀστερόεις ἀμαρύσσετο Ταῦρος Ὀλύμπου,
εἰαρινῷ Φαέθοντι φιλόδροσα νῶτα φυλάσσων,
ὀκλαδὸν ἀντέλλων ἐπικάρσιος· ἡμισφαίης δὲ
δεξιὸν Ὠρίωνι πῶδα προελήτα τιταίνων

360 φαίνεται, ἐσπερίην δὲ θωότερος ἀντὺγα βαίνων
σύνδρομον ἀντέλλοντα παρέρχεται Ἡνιοχῆα.

Ὡς ὁ μὲν ἐστήρικτο κατ' οὐρανόν. Οὐ δὲ Τυφωεύς
μέλλεν ἔτι κρατέειν Διὸς ἔντεα κ.τ.λ.

⁽²⁾ I, 362 Ὡς ὁ μὲν ἐστήρικτο κατ' οὐρανόν. || Ἄκρα δὲ φαίνων III, 1
ἀννεφέλω τελαμῶνι φασφόρα νῶτα μάχαίρης
Ὠρίων ἀνέτελλε, καὶ οὐκέτι κυκλάδι λίμνη
λούετο παχνήεντα δεδυνότος Ἰχθια Ταύρου.

fut mis dans le ciel. D'ailleurs Orion se levait, montrant sur son baudrier sans nuage la garde éblouissante de son épée. Le Taureau ne plongeait plus dans la nappe circulaire qui les baignait ses pieds poudrés à frimas . . . »

Autrement dit, en interprétant le langage astronomique de Nonnos, le Taureau à son lever (*ἀντέλλων*) marque le milieu de l'automne (octobre-novembre du Zodiaque); un peu plus tard (*ἡμισαφῆς*), il marque le milieu de l'hiver, et c'est dans cette position que Zeus le fixa au ciel (*ὥς ὁ μὲν ἐστήρικτο κατ'οὐρανόν*); enfin, un peu plus tard encore, il émerge des eaux (*οὐκέτι κυκλάδι λίμνη λούετο*) pour annoncer le printemps dont la description suit immédiatement, III, 5, et seq. Ces détails sur les constellations sont pour Nonnos une manière poétique de dire que le temps passe. Zeus séduit Europe et Cadmos arrive chez les Arimes à un moment imprécis. Europe épouse Astérion et le Taureau devient constellation dans le courant de l'hiver. Cadmos quitte la Cilicie pour l'île de Samothrace quand le Taureau est émergé, au début du printemps.

Enfin, on obtient un sens satisfaisant en rapprochant les deux parties séparées de l'histoire de Typhée, le vers 320 du vers 362. Le poète vient de comparer Typhée manœuvrant la foudre à un cavalier novice et maladroit. Il poursuit : « Ainsi peinait-il à changer de main pour soulever l'éclair fugitif et le tonnerre vagabond. Typhée d'ailleurs ne devait pas rester longtemps maître des armes de Zeus . . . »⁽¹⁾

En résumé, l'intrusion des prouesses de Typhée provoque dans le chant I des contradictions. Elles disparaissent quand on supprime par la pensée cet épisode pour rapprocher les fragments de l'histoire d'Europe et les rattacher au chant III. Dans quelle intention Nonnos a-t-il fait cette addition? Bien téméraire qui se prononcerait catégoriquement. Peut-être a-t-il eu la volonté d'introduire une Gigantomachie correspondant à celle du chant XLVIII⁽²⁾. Peut-être avait-il été séduit par cette légende au cours

⁽¹⁾ Il ne faut pas s'étonner du fait que le vers 362 reste ainsi incomplet. Plusieurs fois nous trouverons dans les *Dionysiaques* des développements amorcés ou arrêtés par le poète au milieu d'un vers sans que nous ayons le début ou la fin de la tirade; cf. V, 510; XVIII, 205; XIX, 45; XXXVII, 32; XL, 333; XLI, 419; XLIV, 137; XLVII, 391; XLVIII, 267, 334.

⁽²⁾ Cf. le tableau p. 59.

d'une lecture⁽¹⁾. Peut-être tout simplement a-t-il eu besoin de matière pour remplir un chant et demi.

Un autre passage encore (46-92) appelle une remarque. Nous y trouvons deux vers qui attirent l'attention :

53 *Εὐρώπην ἀνάειρε· διεσσυμένοιο δὲ ταύρου*

79 *ὥς ὁ γε νῶτον ἄειρε· τιτανομένοιο δὲ ταύρου*

Nous avons là le type du vers-raccord dont nous avons eu un exemple tout à l'heure⁽²⁾ et que nous retrouverons souvent encore. C'est un moyen par lequel Nonnos tente de résumer ce qui précède ou de préparer ce qui suit; c'est le point de départ d'un développement nouveau, lequel est en général une intercalation postérieure. Ici les vers 54-79 auraient été ajoutés après coup et il faudrait passer de 53 à 80 pour avoir la première rédaction. On aurait alors ce récit⁽³⁾ : « Un jour, sur le rivage de Sidon, Zeus mué en taureau aux cornes élevées exhala d'une voix déguisée un mugissement amoureux et lança de tendres œillades. Le petit Éros, lui nouant les deux bras autour de la taille, soulevait et transportait une femme, tandis qu'àuprès de lui le taureau marin courbait et présentait son encolure à la jeune cavalière, les jambes fléchies, le dos tendu et offert. C'est Europe qu'il enlevait. Le taureau s'est élancé; | Éros devenu bouvier fouettait de son ceste le cou asservi . . . » Nonnos pourrait bien, en effet, avoir introduit ici un petit développement (54-79) sur la navigation de Zeus. Le passage, plein de souvenirs mythologiques et d'allusions galantes,

⁽¹⁾ On se rappelle que SCHEINDLER, *op. laud.*, p. 34, pense que certains épisodes ont pu être suggérés à Nonnos par ses lectures et intercalés par lui, après coup, dans son poème.

⁽²⁾ P. 66.

⁽³⁾

46	<i>Σιδωνίης ποτὲ ταῦρος ἐπ' ἥϊονος ὑψίκερως Ζεὺς</i>
	<i>ἡμερὲν μύκημα νόθῳ μνησάτο λαιμῷ</i>
	<i>καὶ γλυκὺν εἶχε μύωπα· μετοχμάζων δὲ γυναῖκα,</i>
	<i>κυκλώσας παλάμας περὶ γαστέρα δίξυγι δεσμῷ,</i>
50	<i>βαῖδς Ἔρως κούριζε, καὶ ἐγγύθεν ὑγροπόρος βοῦς.</i>
	<i>κυρτὸν ὑποστορέσας λοφίην ἐπιθήτορι κούρη,</i>
	<i>δόχμιος ὀκλάζων, κεχλασμένα νῶτα τιταίνων,</i>
53	<i>Εὐρώπην ἀνάειρε· διεσσυμένοιο δὲ ταύρου</i>
80	<i>βουκόλος αὐχένα δοῦλον Ἔρως ἐπεμάστιε κεστῷ κ.τ.λ.</i>

a pu le séduire. Pour reprendre son récit, il aurait fabriqué, en guise de raccord, le vers 79, doublet de 54 : « Ainsi l'enlevait-il sur son dos. Le taureau redouble d'effort : Éros devenu bouvier fouettait . . . »

II

Si le chant II, comme on vient de le supposer, est une addition postérieure de Nonnos, on ne peut reprocher à cette addition de n'être pas homogène. Le chant est consacré tout entier à la *Τυφώνεια*. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'il soit uniforme : les récits y alternent avec les discours des héros et de leurs victimes. Cela ne veut pas dire non plus qu'il ait été composé d'un seul jet : une lacune après le vers 290 indique un trouble dans la composition. Examinons le cas. Typhée a entrepris un très long discours plein de rodomontades pour provoquer Zeus⁽¹⁾ : « Ô mes mains, ébranlez la demeure de Zeus . . . , ô mes taureaux, mugissez . . . ; que les bœufs de Sélène changent leurs humides routes, effrayés des sourds mugissements de mes têtes. Que la gueule monstrueuse de l'Ourse de Typhée, largement ouverte, affole l'Ourse du ciel. Que mon lion, affrontant le lion de l'éther, le contraigne à quitter la route du Zodiaque que le Serpent du Chariot frémissse devant mes dragons (*lacune*) armé de quelques éclairs; mais les vagues furieuses de la mer, les monts

⁽¹⁾ 258 et seq.

258 *Χεῖρες ἐμαί, Διὸς οἶκον ἀράξατε . . .*

281 *ταῦροι ἐμοί, . . .*

282 *. . . μυκήσασθε . . .*

284 *καὶ βόες ὕγρὰ κέλευθα μεταλλάσσωσι Σελήνης*

285 *δειδιότες βαρύδουπον ἐμῶν μύκημα καρήνων*

καὶ βλοσυρῶν μέγα χάσμα διαπτύξασα γενεῶν

ἄρκτος ἀνοιστρήσειε Τυφονίς Ἄρκτον Ὀλύμπου

αἰθερίῳ δὲ Λέοντι λέων ἐμὸς ἀντιφερὶζων

Ζωδιακῆς ἀέκοντα μεταστήσειε κελεύθου

290 *ἡμετέρους δὲ δράκοντας Ὄφρις φρίξειεν Ἀμάξης . . .*

ἀστεροπαῖς ὀλίγαις κεκορυθμένους ἀλλὰ θαλάσσης

κύματα λυσσήεντα, λόφοι χθονός, ἄγρια νήσων

φάσγανά μοι γεγάσι, καὶ ἀσπίδες εἰσι κολῶναι,

καὶ σκόπελοι θώρηκες ἀγέες, ἐγχεα πέτραι,

295 *καὶ ποταμοὶ σβεστήρες ἀκιδνοτάτοιο κεραυνοῦ.*

du continent, les combes des îles, voilà mes glaives à moi, et mes boucliers sont les collines. Les écueils me sont d'infrangibles cuirasses, les rochers des lances et les fleuves éteindront l'insignifiante foudre.»

Il paraît évident qu'avant la lacune Nonnos a terminé, avec le Serpent du Chariot, une première énumération agrémentée de comparaisons, bien que les énumérations chez lui soient interminables. Après la lacune, il y a une seconde énumération qui devait être en deux parties, comme le montre *ἀλλὰ* du vers 291. L'emphase de *μοί* au vers 293, l'allusion à la foudre au vers 295 indiquent que Typhée s'y compare pompeusement à un adversaire, lequel ne peut être que Zeus. C'est donc bien à Zeus⁽¹⁾, qu'il faut rapporter au vers 291 *ἀστεροπαῖς ὀλίγαις κεκορυθμένος*, expression pleine de mépris. D'où il faut conclure qu'il manque quelques vers où l'armement de Zeus était dédaigneusement décrit par son rival. Il n'est pas besoin de croire à une omission du copiste : les cas ne sont pas rares dans les *Dionysiaques* d'un développement dont le poète n'a écrit qu'une partie, à titre d'indication, se réservant sans doute de le terminer dans la suite.

III

Λῦτο δ'άγών, ὅτε χεῖμα παρήλυθεν ἄκρα δὲ φαίνων

Ce premier vers du chant III est composite. Il est formé de trois éléments. Le premier, *λῦτο δ'άγών*, est une formule empruntée à Homère⁽²⁾. Nonnos l'emploie ici pour rattacher l'épisode intercalé de la *Τυφώνεια* à la suite du récit⁽³⁾. Le deuxième, *ὅτε χεῖμα παρήλυθεν*, simple hémistiche de transition, est une indication chronologique, qui va être précisée. Le troisième, *ἄκρα δὲ φαίνων*, par delà tout le second chant et la fin du premier, se rattache au vers I, 362, c'est-à-dire qu'il continue la série des détails astronomiques, par quoi Nonnos marque la progression du temps.

⁽¹⁾ Pour supprimer la lacune, Marcellus rapporte ces mots au Serpent, contre toute vraisemblance, et Friedländer écrit arbitrairement *ἀστεροπαῖς Κρονίδης*.

⁽²⁾ Ω 1.

⁽³⁾ Il l'emploie exactement pour la même fin V, 49; XI, 1; XX, 1 et XXXVIII, 1.

En dehors de ce premier vers, deux points particuliers peuvent être examinés.

1° On lit d'une part⁽¹⁾ : « Dans son visage aux belles lignes Cadmos roulait encore les yeux. Il parcourait le jardin princier, les sculptures, le beau palais entièrement peint et l'éclat éblouissant des métaux enchâssés dans la pierre. A ce moment, quittant l'agora et les contestations de ses sujets, brillant cavalier, en selle sur son cheval altier, Émathion, souverain de Samothrace, séjour d'Arès, s'arrêta devant la demeure royale de sa mère Électre. C'était lui à cette heure le seul roi. Il tenait les rênes de l'empire de son frère puisque Dardanos, délaissant le sol de la patrie... »

On lit d'autre part⁽²⁾ : « Fendant alors le courant gonflé des pluies diluviennes, Dardanos aborda sur la cime voisine de l'antique Ida. Son frère alors, chef du pays neigeux de Sithonie, laissant l'agora tumultueuse, admirait la beauté du héros... »

Trois détails sont frappants : la répétition bien superflue du fait qu'Émathion est roi de Thrace et qu'il vient de quitter l'agora (v. 184-185 et 220-221), la gaucherie des deux *τότε* consécutifs (vv. 218 et 220), l'étrangeté de ce mot *άνέρος* isolé et sans précision au v. 222. Vraisemblablement il y a là une intercalation. Nonnos n'a pas pu résister après coup à la tentation d'introduire ici une courte digression sur les trois déluges ;

⁽¹⁾ 180 Ὄφρα μὲν εἰσέτι Κάδμος εὐστρέπτοιο προσώπου
ὄμματα δινεύων διεμέτρεε κῆπον ἀνάκτων
καὶ γλυφίδας καὶ κάλλος ὅλον γραπτοῖο μελάβρου,
λαϊνέων ὁρόων ἀμαρύγματα φαιδρὰ μετάλλων,
τόφρα δὲ καλλείψας ἀγορὴν καὶ νεῖκεα λαῶν,
185 φαιδρὸς ἀερσιλόφοιο περὶ ῥάχιν ἡμενος ἵππου,
Ἡμαθίων Ἡλέκτρης βασιλῆιον εἰς δόμον ἔστη,
ὅς τότε μούνος ἀνασσε κασιγνήτοιο νομεύων
ἡνία κοιρανίης, ὅτι πάτριον οὐδας ἔασας
Δάρδανος κ.τ.λ.

⁽²⁾ 218 ὑψιπόρου τότε χεῦμα διασχίζων νιφετοῖο
Δάρδανος ἀρχαίης ἐπεδήσατο γείτονος Ἰδης.
220 Τοῦ τότε Σιθονίης χιονώδεος ἀρχὸς ἀρούρης
σύγγονος Ἡμαθίων ἀγορὴν βαρύδουπον ἔασας
θάμβεεν άνέρος εἶδος κ.τ.λ.

Ogygès, Deucalion, Dardanos. Par association d'idées, Émathion appelait Dardanos son frère et Dardanos les déluges. D'ailleurs, les vers 220-221, visiblement arrangés⁽¹⁾ pour clore l'intercalation, trahissent le rapetassage par le voisinage des deux *τότε*, par la seconde mention de la dignité royale et de l'agora. Dès lors, pour rétablir le texte dans sa rédaction primitive, il suffirait d'éliminer par la pensée les vers 183-221. On aurait ainsi : « Cadmos roulait encore les yeux... A ce moment... Émathion s'arrêta devant la demeure royale de sa mère Électre. Il admirait la beauté du héros... »

2° Après le vers 265, Kœhler a supposé une lacune⁽²⁾, Kœchly et Ludwig l'ont admise. Par principe, Marcellus a refusé d'y croire, et Th. von Scheffer n'en laisse rien paraître dans sa traduction. Voici d'une part, le texte de Ludwig.

264 ... καὶ Ζῆνα, θεῶν πρόμον, ὄρχαμον ἄστρον,
265 γαμβρὸν ἔχειν ἀπέειπε, σέβας πεφυλαγμένος Ἡρῆς...
ταυροφύης ὅτε πόρτις ἀμειβομένοιο προσώπου
εἰς ἀγέλην ἄγραυλον ἐλαύνετο σύννομος Ἰώ,
καὶ δαμάλης ἄγρυπνον ἐθήκατο βουκόλον Ἡρῆ
ποικίλον, ἀπλανέεσσι κεκασμένον Ἄργον ὀπωπαῖς,
270 Ζηνὸς ὀπιπευτῆρα βοοκραίρων ὑμεναίων,
Ζηνὸς ἀθηήτοιο κ.τ.λ.

Et d'autre part les traductions. Marcellus, II, p. 11. « *Inachus... par respect pour Junon refusa d'avoir pour gendre Jupiter, le chef des dieux, le roi des astres. Là, changée de forme et devenue génisse, Io partageait dans les champs les pâturages des troupeaux; Junon lui donna pour pasteur le vigilant Argus armé d'yeux infailibles : il avait à surveiller l'union clandestine de Jupiter, mais d'un Jupiter invisible...* »

Th. von Scheffer, p. 57 :

«...und den Götterfeldherrn, den Herrscher der Sterne

⁽¹⁾ A noter que comme I, 138, cf. p. 66, n. 3, c'est un relatif, *ὅς*, vers 188, qui introduit l'intercalation et un autre relatif, *τοῦ*, vers 220, qui sert à renouer le développement.

⁽²⁾ KOEHLER, *op.*, *laud.*, p. 8.

*Zeus, begehrte er (Inachos) nicht zum Eidam aus Ehrfurcht vor Hera,
Damals als Io in Rindsgestalt, verwandelt zur Jungkuh,
Mit auf die Weide getrieben wurde zur Herde ins Freie,
Und als Hera dem Rind als klugen, schlummerverschonten
Hirten den Argos gab, dem nie die Augen sich schlossen,
Der auch Zeus bewachte, sich nicht der Gehörnten zu gatten,
Zeus, den zu schauen verboten.* »

Deux remarques, semble-t-il, sont nécessaires. D'abord, comment les deux traducteurs ont-ils pu admettre que l'expression *ταυροφυής*... *πάρτις*, vers 266, s'appliquât à Io, qualifiée, vers 268, de *δαμόλη*? D'autre part, comment, dans leur version, Zeus peut-il échapper aux cent yeux d'Argos et rester *ἀθήητος*, vers 271? Il y a là une double impossibilité et il faut chercher une autre interprétation du passage. Elle nous est fournie par une scène d'Eschyle, *Suppliantes*; 291 et seq.⁽¹⁾

CHORYPH. — *Ne dit-on pas qu'il y eut jadis ici, en Argolide, une gardienne du temple d'Héra, Io?*

LE ROI. — *Oui, sans nul doute : la tradition en est bien établie.*

CH. — *Un récit ne dit-il pas aussi que Zeus l'aima, bien que simple mortelle?*

LE ROI. — *Et leurs étreintes n'échappèrent point à Héra.*

CH. — *Et comment finit la querelle royale?*

LE ROI. — *La déesse d'Argos, de la femme, fit une génisse.*

CH. — *Zeus approcha-t-il encore la génisse cornue?*

LE ROI. — *On le dit, sous la forme d'un taureau saillisseur.*

Une autre explication du passage devient ainsi possible, qui, si elle est bonne, donnerait tort aux traducteurs, et même aux éditeurs, puisqu'elle supprime la lacune. Le personnage qui change de forme (*ἀμειβομένοι προσώπου*), le *ταυροφυής*... *πάρτις*⁽²⁾, c'est Zeus (*Ζῆνα*, vers 264) et non Io déjà transformée en génisse par Héra. *Ἐλάυνετο* n'est pas un passif dont le sujet serait Io, mais un moyen, dont le sujet est Zeus et le complément

⁽¹⁾ La traduction est celle de M. Mazon, dans son édition d'ESCHYLE, *Les Belles Lettres*, 1920, t. I, p. 23.

⁽²⁾ Le mot a pu être pris par Nonnos à Eschyle, *Suppliantes*, vers 313.

Io⁽¹⁾. Enfin, si Zeus est invisible pour Argos, c'est qu'il a changé de nature grâce à sa métamorphose. On peut alors proposer du passage la traduction suivante. « Mais Zeus, chef des dieux, souverain des astres, Inachos refusait de l'avoir pour gendre, plein de crainte respectueuse pour Héra. C'était le moment où le dieu changeait de forme pour prendre l'apparence d'un taureau. Dans le troupeau, en plein air⁽²⁾, il escortait Io pour paître avec elle... » Ainsi tout rentrerait dans l'ordre et la composition du chant III, à cet endroit, ne serait pas troublée.

IV

Le roman de Cadmos et d'Harmonie progresse normalement au chant IV. Mais bien que la suite chronologique en soit régulière, la composition ne va pas sans quelques heurts : une lacune après le vers 4, une intercalation probable de 250 à 286, un remaniement entre 364 et 390.

1° La lacune remonte vraisemblablement à l'archétype, puisque nos manuscrits portent là l'indication : *λείπει*. Le texte dit⁽³⁾ : « A ces mots, Hermès au puissant caducée s'en allait vers l'Olympe, à tire-d'aile, léger; d'un effort de ses talonnières, dans son vol, il ramait les souffles de l'air. Et la femme de Thrace, régente des Cabires, ne (lacune) mais elle avait de Zeus une crainte respectueuse et (elle fit signe) à la vierge, fille d'Arès... » Rhodomannus a proposé de corriger *οὐδὲ γυνή* en *οὐ δῆθ'υνε*, pour supprimer la lacune, et, naturellement, Marcellus a accepté. Mais, si ingénieuse soit-elle paléographiquement, les autres éditeurs ont eu raison de repousser

⁽¹⁾ Car *ἰώ* est un accusatif, comme IV, 168, et non un nominatif, comme le croit Ludwig, d'après son *Index nominum*.

⁽²⁾ Je garde *ἀγραυλος*, donné par tous les manuscrits, qui se rapporte à Zeus, et repousse *ἀγραυλον*, se rapportant à *ἀγέλην*, adopté par tous les éditeurs depuis Græfe.

⁽³⁾ 1-5

Ὡς εἰπὼν ἐς Ὀλυμπον εὐραπίς ἦεν Ἑρμῆς
αἰθύσσων πτερὰ κοῦφα, τιτανομένων δὲ πεδίλων
σύνδρομος ἡερίοισιν ἐρέσσετο ταρσὸς ἀήταις,
Οὐδὲ γυνή Θρηῖσσαν, κυβερνήτειρα Καβαίρων, . . .
ἀλλὰ Διὸς σέβας εἶχε, καὶ Ἄρεος ἄζυγι κούρη κ.τ.λ.

cette correction. Avec elle, *ἀλλά* perd son sens. Que signifie en effet : « la régente thrace des Cabires ne tardait pas, *mais* elle avait de Zeus une crainte respectueuse. » Ce n'est pas *ἀλλά* dans ce cas, c'est *γάρ* qu'il faudrait. Marcellus a senti la difficulté et l'a esquivée en traduisant⁽¹⁾ : « Cependant la souveraine des Cabires n'a pas hésité *et* elle respecte les volontés de Jupiter ». Il y a donc une lacune. Comme l'indique *ἀλλά Διὸς σέβας εἶχε*, Électre, avant de se résigner à la soumission, trouvait en elle-même des objections au mariage de Cadmos et d'Harmonie. Certains ont cru qu'il ne manquait qu'un vers — et même l'ont imaginé⁽²⁾ — ; on pourrait, en ce cas, attribuer l'omission au copiste. Mais le moyen d'affirmer que Nonnos a pu formuler des objections en un vers ! Il vaut mieux, semble-t-il, supposer que, dans l'intention d'achever un jour le développement, il s'était borné d'abord à en indiquer le mouvement : *οὐδὲ γυνή* . . . *ἀλλά Διὸς σέβας εἶχε*. La lacune doit subsister.

2° Cadmos et Harmonie, partis de Samothrace, voguaient vers leur destinée⁽³⁾. « Cadmos acheva la traversée qui l'amenait en Hellade, le cœur

⁽¹⁾ II, p. 19.

⁽²⁾ Cunæus propose : *Κάδμον ἔχει μενέαινε νηλῦδα γαμβρόν ἀλήτην* et Marcellus : *Κάδμον Ἀγηνορίδην τοῖονδ' ἀρνήσατο γαμβρόν*. Th. v. Scheffer imprime, entre parenthèse : (*Weigerte sich nicht, die Tochter dem Kadmos zu geben*). *Denn voll Ehrfurcht scheute sie Zeus*, etc. Ce *denn* fausse le sens de *ἀλλά*, à mon avis.

⁽³⁾ 249 et seq.

Καὶ πλόον ἤνυσε Κάδμος ἐς Ἑλλάδα, Φοιβάδος ὁμφῆς
οἴστρον ἔχων πρᾶπιδεσσι, Διὸς δὲ οἱ αἰὲν ἐπειγῶν
ἐνθεος ἀπλανέσσιν ἐπέτρεχε μῦθος ἀκουαῖς.

Ἐνθα Πανελλήνεσσι νεώτερα δῶρα τιταίνων
ἀρχεκάου Δαναοῖο φερέσσιον ἐκρυφε τέχνην,
ὑδροφόρου Δαναοῖο· τί γὰρ πλέον εὔρεν Ἀχαιοῖς

259 αὐτὰρ ὁ πάση

285 Τοῖος ἦν· καὶ κραιπνὸς Ἀχαιῖδος ἄστεα βαίνων
ναυτιλὴν μεθέηκε· σὺν Ἀρμονίῃ δὲ κομίζων
ἔσμον ἀλιπλανέων ἐτάρων χερσαῖον ὁδίτην
ἄρμασιν ἱππέιοισι καὶ ἀχθοφόροισιν ἀμάξαις
μαντῶοις ἀδύτοισιν ἐπέστιχεν κ.τ.λ.

plein du désir d'entendre l'oracle de Phæbos, poussé par le discours prophétique de Zeus⁽¹⁾, qui lui revenait sans cesse avec ses paroles infail- libles. Là, il offrit à tous les Grecs des présents d'un nouveau genre, capables d'éclipser, malgré son utilité vitale, le talent du pernicieux Danaos, Danaos le trouveur d'eau. Qu'inventa-t-il donc pour les Achéens, sinon de . . . tandis que Cadmos . . . Tel était Cadmos. Bien vite il abandonna la navigation pour gagner les villes d'Achaïe. Il emmenait, en plus d'Harmonie, la troupe de ses compagnons de traversée devenus piétons sur la terre ferme, des chars attelés de chevaux, des chariots à bagages et se dirigeait vers le sanctuaire prophétique. »

Le procédé employé par Nonnos dans les cas précédents aide à deviner ici une nouvelle intercalation. Le vers 285 et le premier hémistiche de 286 sont à la fois un résumé du morceau intercalé (*τοῖος ἦν*) et une reprise du récit à l'endroit où on l'avait laissé ; *καὶ κραιπνὸς Ἀχαιῖδος ἄστεα βαίνων ναυτιλὴν μεθέηκε* répète sous une autre forme *καὶ πλόον ἤνυσε Κάδμος ἐς Ἑλλάδα*. Dans l'intervalle, Nonnos s'est donné le plaisir d'insérer, après coup, deux exercices d'école : *ψόγος* de Danaos, dont l'eau des sources est l'unique découverte, *ἐγκώμιον* de Cadmos importateur en Grèce de toutes les sciences égyptiennes : écriture, religion, sculpture, astronomie. Pour retrouver la rédaction primitive, il faudrait donc faire suivre le premier hémistiche de 250 du deuxième de 286 et supprimer les vers intermédiaires :

καὶ πλόον ἤνυσε Κάδμος ἐς Ἑλλάδα, Φοιβάδος ὁμφῆς
οἴστρον ἔχων πρᾶπιδεσσι· | σὺν Ἀρμονίῃ δὲ κομίζων κ.τ.λ.

La composition du chant serait allégée d'une digression, dont le départ (250-254) est un peu pénible.

3° Entre 364 et 390, tous les éditeurs depuis Græfe ont interverti de la même façon l'ordre des vers suivi dans les manuscrits. Ils impriment tous : 364, 377-388, 365-376, 389 et seq. Cette unanimité, qui se rencontre rarement, est un indice en faveur du déplacement des douze vers. Ils se trouvent englobés dans une longue description de la lutte du

⁽¹⁾ Allusion au discours de Zeus, II, 663 et seq., spécialement 697-698.

dragon contre les compagnons de Cadmos et contre le héros lui-même. Si on suivait l'ordre des manuscrits, on aurait le schéma suivant :

360-364, le dragon attaque les compagnons : τὸν μὲν... (360),
τὸν δὲ... (361)... ἄλλου (362);

365-376, le dragon s'en prend à Cadmos, qui triomphe de lui;

377-388, le dragon attaque les compagnons : ἄλλον (377, sans transition), ἑτέρου δὲ... (378), ἄλλου (381), ἄλλου (385).

L'erreur des manuscrits est évidente. On peut tenter de l'expliquer. Nonnos aurait d'abord écrit d'un seul jet 360-376. Capable d'énumérer sans fin n'importe quoi, il aurait, à la réflexion, trouvé trop brève l'énumération de 360-364. Pour la compléter, il aurait alors ajouté en marge, sur son feuillet de papyrus, les douze vers en question. S'il avait fait lui-même la révision finale et l'édition des *Dionysiaques*, les vers auraient certainement trouvé leur place naturelle. Mais l'éditeur, à qui le manuscrit avait été remis, perdu dans le brouillon et peu soigneux, les a intercalés au hasard à une place inadmissible.

V

Les vestiges d'accidents sont nombreux dans la composition du chant V.

Après avoir sacrifié la génisse fatidique, combattu ses derniers ennemis, fondé Thèbes, Cadmos eut le droit d'épouser Harmonie. Les dieux assis, tèrent au mariage. «A grands cris, auprès de la chambre joyeuse, toute la nuit, sans repos, dura la fête de la danse et des chants. Empressé de venir à des noces où on ne devait pas dormir (*lacune*) avait laissé son caducée familier, dispensateur du sommeil ⁽¹⁾. » Évidemment, il ne manque pas un développement entier, mais seulement le nom d'Hermès ⁽²⁾. Si l'on

⁽¹⁾ 115-118

Καὶ λιγυροῖς στομάτεσσι φιλοσκάρθμῳ παρὰ παστῶ
πάννυχος, ἐπλετο κῶμος ἀκοιμήτοιο χορείης
μελπομένων σπεύδων γὰρ ἐς ἀγρύπνους ὑμεναίους...
ἡθάδα ῥάεδον ἔλειπεν, ἐπεὶ ταμὴν πῆλεν ὕπνου.

⁽²⁾ Marcellus a corrigé au vers 117 Ἑρμείας σπεύδων γὰρ... et Cunaëus au vers

admet que Nonnos s'est contenté d'un vers pour dire le nom du fils de Maïa, on pourrait attribuer la lacune à une omission du copiste. Sinon, on peut penser que les vers 117-118 sont l'amorce d'un petit couplet intercalaire, suggéré par le mot ἀκοιμήτοιο et par le fait qu'Hermès ne figurait pas encore au nombre des dieux présents. Trahi momentanément par l'inspiration, le poète pressé aurait remis à plus tard de faire le raccord nécessaire.

Les dieux ne sont pas venus aux noces, les mains vides. Aphrodite, la dernière, offre un superbe collier, dont la description tient 54 vers. La fin en est quelque peu heurtée. La voici, d'après le texte de Ludwig ⁽¹⁾. «Des pierreries de mille formes simulaient les ondulations de la mer. La pierre verte de l'émeraude étincelante, enchâssant le cristal semblable à l'écume figurait, l'image des vagues sombres couvertes de bave. Toutes sortes de scènes y étaient artistement représentées. Tous les troupeaux que nourrissent les eaux marines y resplendissaient dans l'or et semblaient animés. Une bande de dauphins, voyageurs des plaines humides, à demi-émergés, bondissaient, rasant la surface des flots et enroulaient fictivement leurs queues mobiles. Il y avait aussi un chœur d'oiseaux au plumage varié; on aurait presque cru entendre le bruit de leurs ailes agitées dans le vent, quand Cythérée offrit en présent à la jeune fille ce collier d'or avec de belles pierreries suspendu au cou de la fiancée.»

118 Ἑρμῆς ῥάεδον, la première correction est inacceptable parce que Nonnos n'admet deux spondées consécutifs qu'aux 2^e et 3^e pieds, l'autre est trop violente.

⁽¹⁾ 177 et seq.

... κομών δὲ λίθων πολυειδέι μορφῇ
πόντος ἦν, γλαυκῆς δὲ λίθος χλοάουσα μαράγδου
δεξαμένη κρύσταλλον ὁμόζυγον εἰκελον ἄφρω
180 εἶχε φαληριόωντα μελαινομένης τύπον ἄλμης·
τῷ ἐνὶ δαίδαλα πάντα τετεύχματο, τῷ ἐνὶ πάντα
χρυσοφαῖ μάρμαιρεν ἀλίτροφα πῶεα λίμνης,
οἷα περισκαίροντα· πολλὸς δὲ τις ὑγρὸς ὀδίτης
μεσσοφανῆς ἐχόρευεν ἐπιξέων ἅλα δελφίς —
185 ψευδαλέην δ' ἐλέλιζεν ἦν αὐτόσσυτον οὐρήν —
καὶ χορὸς ὀρνίθων ἑτερόχροος, ὧν τάχα φαίης
ἵπταμένων πτερύγων ἀνεμῶδεα δοῦπον ἀκούειν,
ὄρμον ἐπεὶ Κυθήρεια γέρας δωρήσατο κοῦρη
χρύσειον, εὐλαίγγα, παρήγορον αὐχένι νύμφης.

Il faut dire, d'ailleurs, que ὁρμόν au vers 188 est une correction de Ludwig pour οἶον des manuscrits et τοῖον, conjecture de Cunæus, adoptée par les autres éditeurs⁽¹⁾; que νύμφης, d'autre part, au vers 189, se trouve, dans tous les manuscrits, en marge ou dans le texte, en concurrence avec κούρης, qui termine déjà le vers précédent; enfin, qu'une lacune est indiquée par Kœchly après 181, une autre par Græfe et Kœchly après 189. Je ne crois pas plus que Ludwig à la première lacune : il me semble que l'expression vague δαίδαλα πάντα (181) est précisée par Nonnos à l'aide de πάντα... πάσα (181-182) que développent aux vers suivants πολὺς... δελφίς (183-184) et χορὸς ὀρνίθων (186). J'y crois d'autant moins que les vers 181-182 me semblent inséparables, parce qu'ils sont une imitation manifeste de Moschos, II, 43 indiquée par Ludwig :

ἐν τῷ δαίδαλα πολλὰ τετεύχατο μαρμαίροντα.

Quant à la seconde lacune, Ludwig⁽²⁾ a fini par l'admettre, aggravée des additions et des remaniements suivants :

- 183 πολὺς δέ τις ὕγρὸς ὀδίτης
 184 μεσσοφανῆς ἐχόρευεν ἐπιζύων ἅλα δελφίς.
 185 ψευδαλέην δ' ἐλέλιζεν ἐὴν αὐτόσσυτον οὐρήν,
 188 οἶον, ἐπεὶ Κυθήρεια γέρας δωρήσατο κούρη
 189 χρύσειον, εὐλαίγγα, παρήγορον αὐχένι [κόσμον,
 ὀρχηθμὸς γελῶν ἀνεγείρεται αὐτίκα] νύμφης.
 [ἄλλα δὲ δαίδαλα ἦεν ὑπὲρ πόντοιο φανέντα]
 186 καὶ χορὸς ὀρνίθων ἐτερόχροος, ὧν τάχα φαίης
 187 ἱπταμένων πτερύγων ἀνεμώδεα δοῦπον ἀκούειν.

Cette combinaison, ingénieuse, mais arbitraire, semble le pire remède. Deux remarques paraissent suggérer une solution différente. La première est la constatation que les vers 135-189 sont une ἐκφρασις, morceau

⁽¹⁾ Il y a là certainement une difficulté résultant du fait que οἶον et γέρας sont neutres tandis que vraisemblablement χρύσειον, παρήγορον et sûrement εὐλαίγγα, qu'ils encadrent, sont masculins.

⁽²⁾ Nachlese zu Nonnos, Berl., phil., Woch., 1918, n° 16, p. 373 et seq. Cf., p. 36.

d'école brillant, qui a pu être composé à part et traité pour lui-même. La deuxième est le rapprochement des premiers et des derniers vers du passage.

- 135 et seq.⁽¹⁾ Ἄρεα κυδαίνουσα πολυφράδμων Ἀφροδίτη
 χρύσειον ὁρμόν ἔχοντα λίθων πολυδαίδαλον αἶγλην
 λευκὸν ἐρευθιδῶντι συνήρμοσεν αὐχένι κούρης.
 188 et seq.⁽²⁾ ... τοῖον ἐπεὶ Κυθήρεια γέρας δωρήσατο κούρη
 χρύσειον, εὐλαίγγα, παρήγορον αὐχένι νύμφης.

N'est-il pas tentant de voir dans l'ἐκφρασις une intercalation? La description du collier vient tout naturellement après l'offre du cadeau au vers 138 et se termine suivant l'habitude de Nonnos, dans ses intercalations, par des vers (188-189), doublets des vers du début (135-137), qui assurent la liaison avec la suite. Les difficultés qui ont arrêté certains éditeurs proviendraient sans doute de la hâte avec laquelle la fin du morceau aurait été rédigée. Spécialement les deux derniers vers ont été manifestement bâclés. Ils contiennent même une incorrection, εὐλαίγγα, si on ne veut admettre ni la correction ὁρμόν, ni une lacune; mais l'idée du collier était présente certainement à l'esprit du poète. Le passage, en tout cas, appelait une revision.

La fable d'Actéon nous est ensuite racontée. Des complications diverses montrent que le développement n'a pas jailli d'un seul jet. Le récit est encadré par des renseignements sur la famille de Cadmos. On y lit, au début⁽³⁾ : «Soumise au désir régulier de l'amour conjugal, Harmonie

⁽¹⁾ «Par flatterie pour Arès, l'ingénieuse Aphrodite attacha au cou blanc et rose de la jeune fille un collier d'or orné de pierreries aux mille reflets.»

⁽²⁾ «... lorsque Cythérée offrit un tel présent à la jeune fille, (un collier) d'or avec de belles pierreries suspendu au cou de la fiancée.»

⁽³⁾ 190 Καὶ γαμίων ζευχθεῖσα πόθων ἰθύντορι κεστῷ
 Ἀρμονίῃ πολύπαιδα γονὴν μαιώσατο κόλπῳ
 τικτομένην κατὰ βαιὸν ἀμοιβαίῃ δὲ λοχέῃ
 ἔγκυνον ὄγκον ἔλυσε θυγατρογόνον τοκετοῖο,
 τετράκισ ἐννέα κύκλα διαπλήσασα Σελήνης.

195 Πρώτῃ δ' Ἀύτονόῃ γονίμων ἀνεπλήματο κόλπῳ
 μητέρος ἐννεάμηνον ἀναπτύξασα λοχέῃ
 πρωτοτόκοις ὠδίσιν ὁμογνήτῳ δὲ γενέθλῃ

conçut et mit au monde en peu de temps une famille de plusieurs enfants. Dans ses couches successives, au terme de ses grossesses, elle avait donné naissance à quatre filles, le temps de voir Sélène achever quatre fois neuf révolutions. La première, Autoonè, issue du sein fécond de sa mère au bout de neuf mois, lui fit connaître, à sa délivrance, les douleurs d'un premier enfantement. Rejeton de la même race, la belle Ino grandit pour être la compagne d'Athamas et la mère de deux jumeaux. Agavè naquit la troisième; donnée plus tard en mariage à un Géant, né des dents du Dragon, elle mit au monde un fils semblable à son époux. Image des Charites au visage séduisant, Sémélé, réservée pour Zeus, parut la quatrième des filles. A elle seule, bien que la plus jeune, la nature accorda le privilège d'une beauté sans rivale. »

Après la mort d'Actéon, Nonnos ajoute⁽¹⁾ : « Tandis que la douleur du deuil retentissait au palais d'Aristée, Agavè au beau buste donnait au Géant Échion un fils, audacieux ennemi des dieux. En raison du deuil (πένθος) récent, il reçut le nom de Penthée. Après son union et son premier

- καλλιφύης Ἀθάμαντος ἀέξετο σύγγαμος Ἰνώ,
μήτηρ δισσοτόκος· τριτάτη δ' ἀνέτελλεν Ἀγαύη,
200 ἢ ποτε νυμφευθεῖσα Γίγαντες ὕμεναιος
εἶκελον υἱά λόχευσεν ὀδοντοφύτῳ παρακοίτῃ
καὶ Χαρίτων Ἰθαλμα ποθοβλήτοιο προσώπου
Ζηνὶ Φυλασσομένη Σεμέλη βλάστησε τετάρτη
θυγατέρων, μούνη δὲ καὶ ὀπλοτέρη περ εὐούσῃ
205 δῶκεν ἀνικητοιο φύσις πρεσβήια μορφῆς.
(1) 552 Ὀφρα μὲν ἔβρεμε πένθος Ἀρισταίῳ μελάρῳ
τόφρα δὲ καλλίστερος Ἐχίονι τίκτεν Ἀγαύη
Γηγενέος θρασὺν υἱά θεημάχων· ἀρτιφάτου δὲ
555 πένθεος ἱσταμένοιο Φερώννυμος ἐπλετο Πενθεύς.
Καὶ Νεφέλης μετὰ λέκτρα, μετὰ προτέρους ὕμεναιος
eis θαλάμους Ἀθάμαντος ἐκώμασε παρθένος Ἰνώ·
αἰνοπαθῇ δὲ Λέαρχον ἐγείνατο καὶ Μελικέρτην
ποντιάς ἐσσομένη μετανάστιος, οἷα τιθήνη
560 παιδοκόμος Βρομίῳ Φερέσειος· ἀμφοτέροις γὰρ
μαζὸν ἓνα ξύνωσε Παλαίμονι καὶ Διονύσῳ.
Καὶ Σεμέλη πεφύλακτο Φαινοτέρους ὕμεναιος

Il faut signaler aux vers 552-553, la formule Ὀφρα... τόφρα qui marque souvent le début d'une intercalation ou un raccord.

hymen avec Néphélè, Athamas reçut dans sa couche la vierge Ino. Elle mit au monde Léarque destiné à souffrir cruellement et Mécicerte. Elle deviendra déesse marine en changeant d'élément, pour avoir, nourrice attentive, sauvé la vie de Bromios : car elle donna le sein à la fois à Palémon et à Dionysos. Enfin, Sémélé était réservée à un plus brillant hymen. »

Les deux passages font évidemment double emploi : ils nous renseignent, avec quelques variantes, sur les maris ou amants, sur les enfants d'Autoonè, d'Agavè, d'Ino, de Sémélé. Même deux vers sont étrangement voisins :

- 203 Ζηνὶ Φυλασσομένη Σεμέλη βλάστησε τετάρτη.
562 καὶ Σεμέλη πεφύλακτο Φαινοτέρους ὕμεναιος.

Sur un point, pourtant, le deuxième passage nous donne un renseignement qui manque au premier : Penthée serait né au moment où la mort tragique d'Actéon venait d'affliger sa famille. Précision gênante. Actéon, en effet, a pris part à l'expédition d'Asie⁽¹⁾ et ne meurt qu'après la guerre des Indes, Ἰνδῶν μετὰ δῆριν⁽²⁾. Il a donc quitté les Indes avec Dionysos, mais sans doute est-il revenu chez lui directement tandis que le dieu traversait l'Arabie, la Phénicie, l'Asie Mineure, la Thrace, avant d'arriver en Grèce, et plus précisément en Béotie. Or la durée de ce voyage est-elle assez longue pour permettre à Actéon de mourir, à Penthée de naître, de grandir et d'être en âge de s'opposer à Dionysos, quand il arrive à Thèbes (chants XLIII-XLVI)? Évidemment non. Donc, l'épisode d'Actéon est en contradiction avec le reste du poème. Il est vraisemblable que nous avons là une addition postérieure, comme les deux passages parallèles (190 et seq., 552 et seq.) pouvaient le faire supposer. Elle aurait été ajoutée par Nonnos pour correspondre⁽³⁾ à l'épisode de Penthée. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que, dans les vers 552-562, qui doublent 195-205, Nonnos a introduit, pour préparer l'avenir, le nom de Penthée, et qu'il a fabriqué pour le nommer encore, quelques

⁽¹⁾ Il paraît dans la mêlée au chant XXXII et parmi les concurrents de la course des chars au chant XXXVII.

⁽²⁾ V, 302.

⁽³⁾ Cf. le tableau, p. 59.

vers assez naïfs⁽¹⁾ sur le fils de Cadmos, Polydore, à la suite de l'énumération des filles. Après le vers 562, comme après le vers 203, puisqu'ils contiennent tous deux la mention de Sémélé réservée pour Zeus, Nonnos a pu continuer en disant : « Car déjà Zeus désirait voir naître un nouveau Dionysos...⁽²⁾ » Ainsi se dévoile l'intercalation de plus de 250 vers.

Précisément toutes les difficultés se trouvent dans cette intercalation. Les preuves abondent d'une rédaction hâtive. Il s'agit, d'abord, du premier gendre de Cadmos, Aristée, surnommé Nomios et Agreus.

215 *πρῶτος Ἀρισταῖος, Νόμιος καὶ ἐπώνυμος Ἀγρεύς,*

gendre modèle, dont les mérites et les richesses sont énumérés en 13 vers. Viennent ensuite deux développements (229-241 et 242-279), introduits par la même formule : *κεῖνος ἀνὴρ*, destinés à justifier les surnoms, si bien que le vers 280 commence la description du mariage d'Autonoë et continue logiquement le vers 228. *Ἀγρεύς* est commenté d'abord⁽³⁾ : « Cet

⁽¹⁾ 206-211 « Enfin, mâle dernier-né après cette postérité féminine, Harmonie donna un jeune fils à Cadmos joyeux, Polydore, astre matinal de la patrie aonienne, plus jeune que Sémélé au teint de rose. Penthée, prince illégitime, prit le sceptre dans Thèbes et l'en frustra. Mais ces événements, le Temps ne devait les accomplir que tardivement, en vieillissant. »

206 Ἄρσενά δ' ὀψιτέλεστον ὁμόζυγα θήλει φύτλη
Ἀρμονίη νέον υἷα γεγηθότι γείνατο Κάδμω,
Ἀονίης Πολύδωρον ἑωσφόροι ἀστέρα πάτρης,
ὀπλότερον Σεμέλης ῥοδοειδέος, ὃν παρὰ Θήβαις
210 σκηπτρα λαβὼν ἀθέμιστος ἀναξ ἀπενόσφισε Πενθεύς.
Καὶ τὰ μὲν ὥς ἡμελλε γέρων χρόνος ὀψέ τελέσσει.

⁽²⁾ 563 Ἢδη γὰρ μενέαινε νέον Διόνυσον ἀέξειν.

⁽³⁾ 229 Κεῖνος ἀνὴρ πρῶτιστος ὀριδρουμεος ἄλματι ταρσῶν
230 εὖρε φιλοσκοπέλοιο πόνον κεμαδοσσόν ἄγρης,
πῶς νοερῶ μνηστῆρι παρὰ σφυρὰ φορβάδος ὕλης
θηρὸς ἀσημάντοιο κύων μαντεύεται ὁδμήν,
ὀρθία λοξοκέλευθον ἐπὶ δρόμον οὐατα τείνων,
καὶ δολίης δεδάηκε πολύπλοκα δίκτυα τέχνης
235 καὶ σταλίκων τύπον ὀρθόν, ὑπὲρ ψαμάθοιο δὲ θηρῶν
πρῶτον ἀτρίπτω κεχαραγμένον ἴχνος ἀρούρη...
καὶ ποσσὶν ἐνδρομίδας θηρήτορα φῶτα διδάξας
ἀσχετον αἰσσοντα κυνοσσόν εἰς δρόμον ἄγρης

homme le premier parcourut les monts d'un pas agile, et inventa de poursuivre, chasse fatigante, les faons à travers les rochers. Il dressa le chien à flairer de ses narines sagaces, à l'orée du bois où il broute, l'odeur d'un fauve invisible, les oreilles tendues sur les détours de la piste. Il enseigna l'art perfide des filets aux mailles serrées et des pieux taillés droit. L'empreinte gravée par les fauves le matin à la surface vierge du sable (*lacune*) et des chaussures pour ses pieds; il apprit au chasseur, quand il s'élance impétueusement avec ses chiens à la poursuite du gibier, à porter des vêtements qui dégagent le genou, afin que jamais la hâte du chasseur, dans l'élan de sa course, ne soit entravée et retenue par une tunique tombante. »

Il y a dans ce développement deux parties : les manières de chasser et le costume du chasseur. La lacune du vers 236 marque l'absence d'une transition. Cette transition a dû échapper sur le moment à Nonnos, qui n'a pas pris la peine de la chercher, sûr de la trouver dans la suite.

D'autre part, au début du commentaire sur *Νόμιος*, tous les éditeurs ont jugé à propos de faire passer le vers 255 après 248. L'écart est un peu grand pour qu'on puisse songer à une distraction du copiste. Il doit y avoir une autre raison⁽¹⁾. « A l'aide d'un manteau en tissu de lin, plusieurs fois roulé autour de ses membres, des orteils aux cheveux, il se garantit de l'aiguillon terrible des belliqueuses abeilles. Puis, par l'artifice ingénieux d'un feu qui dégagait une fumée étouffante, il les mâta et les engourdit. Il brandit alors dans le vent une torche et, pour effrayer les abeilles, attachées à leur ruche, il prit deux cymbales. Le double bruit

πέπλα φασειομένης ἐπιγουνίδος ἄχρι φορῆσαι,

240 μὴ ποτε θηρητῆρος ἐπειγομένου ποδὸς ὀρμῇ
ἂψ ἀνασειράζοιτο καθιεμένοιο χιτῶνος.

⁽¹⁾ 247 Καὶ λινέαις ἀψῖσι πολυπλέκτοιο χιτῶνος
248 γυῖα περισφίγξας ὀνύχων ἀπο μέχρη κομάων
255 Φρικτὰ κορυσομένης ἐφυλάσσετο κέντρα μελίσσης,
249 καὶ δολίῳ πνιγόντι πυρὸς τεχνήμονι καπνῶ
250 σιωμένην πρήνεν, ὑπηνέμιον δὲ τινάσσω
πυρσὸν ἀπειλητῆρα φιλοσμήνοιο μελίσσης
δίζυγα χαλκὸν ἀεῖρεν, ὑπωροφίῃ δὲ λοχείῃ
βομβηδὸν κλονέοντος ἀσιγήτοιο κυδοιμοῦ
254 χειρὶ πολυκροτάλῳ διδυμάονα δοῦπον ἀράσσω.

du tumulte provoqué par sa main sonore affole les abeilles bourdonnant à l'intérieur. »

Les vers 249-254 décrivent une des opérations de la capture du miel. Il est possible qu'ils aient été ajoutés en marge par Nonnos, 249 étant écrit à la hauteur de 248. Si le poète avait préparé lui-même l'édition des *Dionysiaques*, il aurait mis cette addition correctement à sa place. L'éditeur d'occasion a cru sans doute la lui assigner et l'a insérée un vers trop haut, sans s'apercevoir qu'il séparait une subordonnée (*περισφίγξας*) de la principale (*ἐφυλάσσετο*).

On arrive à un insupportable discours adressé par l'ombre d'Actéon métamorphosé à son père endormi, de 415 à 532. Le lecteur y est arrêté plusieurs fois. Il y a l'interversion de 431 et 432, la contradiction entre 476 et 303 (au vers 303 Actéon est installé sur un chêne ⁽¹⁾ qui au vers 476 est devenu un olivier ⁽²⁾) et une lacune au milieu de 510. Deux explications de ces accidents me paraissent possibles. La première consisterait à attribuer au copiste l'interversion de 431-432, facilitée par la similitude du premier mot : *μή* dans les deux vers ; à corriger *φηγού*, d'une précision fâcheuse, en *φυτοῦ* ⁽³⁾ et à admettre, avec Græfe, Marcellus et Kœchly, au vers 510, la correction violente de Cunæus : *κυνοσσόον* devenant *διέσπασαν* qui supprime la lacune ⁽⁴⁾. Mais un mot d'Actéon subsiste dans le texte, qui doit mettre en garde peut-être contre ces arrangements faciles. Il dit au vers 497 :

σιγήσω τάδε πάντα· τί δεύτερον ἄλγος ἐνίψω;

⁽¹⁾ καθήμενος ὑψόθι φηγού.

⁽²⁾ Πρέμνον ἐς ἀγκιμέλευθον ἀνέδραμον ἀγνὸν ἐλαίης.

⁽³⁾ Marcellus a proposé : ὑψόθι ἐλαίης, impossible dans Nonnos, à cause de l'éllision ; Kœchly : ὑψόθι δένδρου en renvoyant, à 499, 505, 544, où l'espèce d'arbre n'est pas autrement désignée. Je préférerais ὑψόθι φυτοῦ ; le mot *φυτόν* = arbre, est employé de la même façon, sans précision, 493, 507, 543. Il est aussi vague sans doute, mais se justifie mieux paléographiquement ; longueur du mot, forme des lettres, accentuation.

⁽⁴⁾ Le texte des manuscrits est (509-511) :

ὄλβιος ὤτος ἔην, ὅτι μὴ πέλε νεβρὸς ἀλήτης·
οὐ κύνας ὠρίωνα κυνοσσόον·... αἶθε καὶ αὐτὸν
σκορπίος Ἀκταίωνα κατέκτανεν ὀξεί κέντρῳ.

« Taisons tous ces détails. Pourquoi redire une seconde fois ma souffrance ? » Cette seconde fois est en effet superflue. Mais où s'arrêtait la première, où commençait la seconde, qui doit bien être une intercalation ? L'ombre d'Actéon, après la révélation cruelle de la vérité, fait à son père ces recommandations ⁽¹⁾. « Enfouis sous la poussière du tombeau ton fils métamorphosé. Ne te laisse pas abuser par une fausse et incroyable apparence. Ne laisse pas ton faon mort sans sépulture. Plût au ciel, ô mon père, que tu m'eusses mis en garde contre la passion de la chasse... » La suite des idées, il faut l'avouer n'est pas frappante entre les deux derniers vers. D'autre part, vers la fin de son discours, l'ombre ajoute ⁽²⁾ : « J'avais appris, d'ailleurs, que la blanche Aurore avait enlevé Orion et Sélène Endymion et que Déméter avait tenu dans ses bras un époux mortel, Jasion ; je croyais que telle était l'intention d'Artémis. Mais, ô mon père, donne la sépulture à ma forme altérée avec ses bois de cerf. » Ici les idées se suivent moins encore dans les deux derniers vers et *ἀλλά* est vraiment gênant. Tout, au contraire, rentre dans l'ordre, si, remarquant que 520 est un doublet de 430, qui contient comme 432, l'apostrophe : *πάτερ* et que *ἀλλά* de 520 s'oppose tout naturellement à *μή* de 431, on rattache, par dessus l'intercalation 430-519, dont Nonnos, comme on l'a vu, a senti la maladresse, le vers 431 au vers 520, sa suite naturelle. « Enfouis sous la poussière du tombeau ton fils métamorphosé. Ne te laisse pas abuser par une fausse et incroyable apparence. Mais, ô mon père, donne la sépulture à ma forme altérée avec ses bois de cerf. »

Dès lors, les accidents ne disparaissent pas sans doute, mais s'expliquent. Après avoir écrit 432, début de l'intercalation, à la suite de 431. Nonnos a voulu, selon son habitude, introduire un vers doublet pour servir

⁽¹⁾ 429 ἄλλοφύῃ σέο παῖδα κατηφεί κεῦθε κοινή.
431 μή σε παραπλάγξει νόθη καὶ ἄπιστος ὀπωπή·
430 μὴ τέδν ἀκτερείστον ὀλωλότα νεβρὸν ἐάσης.
432 αἶθε, πάτερ, με φύλαξας ἀήθεα θηροσυνάων.
⁽²⁾ 516 Καὶ πάλιν εἰσαίων, ὅτι νυμφίον ἀργέτις ἦως
ἤρπασεν ὠρίωνα καὶ Ἐνδυμίωνα Σελήνη,
καὶ βροτὸν ἰασίωνα πόσιν προσπύξατο Δηώ,
ὠισάμην, ὅτι τοῖος ἔην νόος ἰοχαίρης.
520 Ἀλλά, πάτερ, κτερείζε νόθην κεραελκέα μορφήν.

de raccord : c'est 430, qu'il a écrit en face de 431 et que l'éditeur a transcrit avant, au lieu de le mettre après. De même, si l'on ne veut pas corriger $\Phi\eta\gamma\omicron\upsilon$ en $\Phi\upsilon\tau\omicron\upsilon$, on peut admettre que, dans l'intercalation, rédigée à part Nonnos a suivi, pour le nom d'arbre, une autre tradition et ne s'est plus souvenu qu'un chêne fut mentionné antérieurement. Enfin la lacune, comme il arrive souvent dans les intercalations des *Dionysiaques*, s'explique par la hâte avec laquelle le morceau ajouté a été écrit. Il n'y a là qu'une indication du développement; l'auteur se promettait de l'achever dans la suite.

En résumé, la rédaction primitive de ce chant V, dont la composition est si enchevêtrée, pouvait comprendre :

- 1-116 { Sacrifice de la génisse. Fondation de Thèbes. Mariage de
119-137 { Cadmos et d'Harmonie.
190-205 Naissance de leurs quatre filles.
563-621 Début de la fable de Zeus et Perséphone ⁽¹⁾.

C'était un total de 210 vers insuffisant pour un chant. Des intercalations y ont remédié. La plus longue est l'histoire d'Actéon : 256-562. Composée elle-même de plusieurs morceaux, elle avait l'avantage d'offrir un parallèle à la tragédie de Penthée, dans l'autre partie du poème. Enfin, le chant se termine par le début d'une nouvelle intercalation qui se prolongera au chant VI et même au début du chant VII, comme nous avons vu la *Τυφώνεια* se continuer du chant I jusqu'à la fin du chant II.

VI

Entre la naissance de Sémélé au chant V (203 et 562) et le moment où Zeus va s'éprendre d'elle (VII, 110) se placent donc, en intercalation, la passion de Zeus pour Perséphone (V, 563-621), la consultation astrologique donnée par Astraios à Déméter alarmée pour sa fille (VI, 1-103),

⁽¹⁾ Cela ne veut pas dire naturellement que la fable de Zeus et de Perséphone soit la suite normale du récit. Elle ne s'y accroche que par le lien artificiel de Sémélé succédant à Perséphone pour enfanter le deuxième Bacchos. En réalité, par dessus l'histoire de Zeus et de Perséphone, la mention de Sémélé aux vers 202-204, se rattache au vers 110 du chant VII, où Éros va lancer à Zeus la flèche qui doit l'embraser pour Sémélé.

le transfert de Perséphone en Sicile (103-154) la séduction de Perséphone, la naissance et la mort de Zagreus (155-223), la vengeance de Zeus : embrasement de la Terre et déluge (224-388) — et au chant VII, les plaintes d'Aion à Zeus (1-109).

C'est assez dire qu'on pourrait sans peine discerner plusieurs éléments dans la composition du chant VI ⁽¹⁾. Nous nous arrêterons seulement sur un point : la lacune après le vers 161 ⁽²⁾. *Λείπει πολύ*, disent les manuscrits; Kœchly suppose une lacune importante et Ludwig l'admet. Voici son texte :

157 *Zeὺς ὅτε πουλυέλικτος ἀμειβομένοιο προσώπου
νυμφίος ἱμερόεντι δράκων κυκλούμενος ὀλκῶ
εἰς μυχὸν ὀρφναίοιο διέστιχε παρθενεῶνος,
160 σείων δαυλὰ γένεια· παρισταμένων δὲ θυρέτρῳ
εὐνασεν ἰσοτύπων πεφορημένος ὄμμα δρακόντων...
καὶ γαμίαις γενέεσσι δέμας λιχμάζετο κούρης
μελίχως.*

Marcellus (II, p. 69) traduit : « Jupiter aux mille métamorphoses, époux déguisé sous les anneaux d'un dragon, secoue son menton hérissé et pénètre jusqu'au fond de l'appartement virginal. Il avait endormi en passant l'œil des dragons semblables à lui, sentinelles de la porte, et d'une langue conjugale et familière il léchait la jeune fille. »

Et. Th. von Scheffer, p. 110 :

« Als Kromion vielgeringelt, das Antlitz verwandelt,
Als ein freier Lindwurm, gekrümmt in verlockender Windung
In den finsternen Grund des Jungfraugemaches hineindrang,
Tückisch schüttelnd die Mähne; er schläferle gleitend die Augen
Der an der Pforte gleichgeartet ruhenden Drachen.
.....

⁽¹⁾ Notamment il est possible de supprimer par la pensée, sans provoquer de solution de continuité, toute la consultation d'Astraios (15-108), le vers 109 faisant suite au vers 14. Un autre horoscope se supprime de la même façon XI, 485-XII, 117, cf. *ad loc.*

⁽²⁾ Elle se complique de l'interversion 161-163, où je ne puis voir qu'une distraction du copiste.

*Und er beleckte den Leib des Mädchens mit freunden Kiefern
Schmeichelnd.»*

Il faudrait donc admettre la perte d'un élément dans ce chant déjà composite, si un mot du texte ne mettait sur la voie d'une autre solution. Au vers 161, les manuscrits donnent *πεφορημένος*, admis par les éditeurs; Marcellus le traduit par : «*en passant*» et Scheffer par «*gleitend*». Mais Græfe en note propose *πεφοβημένος*, à quoi Kœchly, dans sa préface, riposte : «*πεφοβημένον debebat*». Remarquons d'abord que l'échange entre *πεφοβημένος* et *πεφορημένος* est fréquent dans les manuscrits des *Dionysiaques* : *πεφορημένος* par exemple, donné par les manuscrits XXV, 479; XXVII, 97; XXXVII, 272 est corrigé par les éditeurs⁽¹⁾ en *πεφοβημένος*. Au contraire, *πεφοβημένος*, donné par les manuscrits XXXVII, 689 est corrigé par les éditeurs en *πεφορημένος*⁽²⁾. Quant à la leçon que Kœchly prétend donner à Græfe, elle porte, semble-t-il, à faux : Græfe entend *πεφοβημένος* au moyen, se rapportant à Zeus, tandis que Kœchly l'entend au passif, se rapportant à *ἄρμα*. Il est certain que dans Nonnos la forme *πεφοβημένος* est plus souvent passive. Pourtant Marcellus, Kœchly et Ludwig ont bien admis XXVII, 97 la correction de Græfe : *πεφορημένος* en *πεφοβημένος*, avec sens moyen⁽³⁾ : Admettons donc la correction *πεφοβημένος*, avec le sens moyen. D'autre part il paraît bien qu'en traduisant *εὔνασεν* par «*il avait endormi*» et «*er schläfer*», Marcellus et Schaeffer ont confondu *εὐνάω* et *εὐνῶ* et que le second a commis une faute de temps. Le premier verbe ne signifie pas : *endormir*, mais *coucher, étendre*, d'où *abattre, faire mourir*; cf. Sophocle, *OEdipe-Roi*, 961 et Apollonios de Rhodes, II, 856 et *εὔνασεν*, par rapport à *λιχμάζετο*, a la valeur d'un plus-que-parfait. Dans ces conditions, aucun développement ne serait perdu ou incomplet, la lacune n'existerait pas et on pourrait proposer la traduction suivante : «*Zeus... avait pénétré dans le fond ténébreux de l'appartement virginal, en agitant la barbe de sa mâchoire. A leur poste*

⁽¹⁾ A tort ou a raison, ce n'est pas le lieu de discuter cette question.

⁽²⁾ Peut-être aussi faut-il corriger de la même façon XXX, 251.

⁽³⁾ «*Le fils de Cronos jaloux, redoutant le chef des Indiens, qui vibre la foudre ardente issue des hauteurs du ciel.*»

*Ζηλήμων Κρονίδης, πεφοβημένος ὄρχαμον Ἰνδῶν
ὑψιγόνου φλογέοντος ἀκοντιστήρα κεραυνοῦ.*

de gardiens il avait abattu les dragons, ses congénères, dont il craignait l'œil inquisiteur, et, de ses lèvres conjugales, il effleurait le corps de sa fiancée voluptueusement.»

VII

Après la grande intercalation déjà signalée (V, 563-VII, 109) Nonnos nous ramène à l'histoire de la passion inspirée à Zeus par Sémélé et de leur union. Il n'y aurait donc rien à dire sur la composition du chant VII, si la présence de deux lacunes n'invitait à croire que le copiste a été négligent ou que Nonnos a laissé deux développements incomplets.

La première lacune se place après 101. C'est la fin d'un discours où Zeus annonce la naissance prochaine de Dionysos, l'invention du vin et l'apothéose de son fils :

100 et seq.

*Καὶ θεὸς ἡμερίδαν ἐπικείμενον οἶνοπι κισσῷ
ὡς στέφος ἐρπηστήρα περὶ πλοκάμοισιν ἐλίξας...
σῆμα νέης θεότητος ἔχων Ὀφιδέα μήτρην
καὶ μακάρων ὁμότιμος ἐπώνυμος ἀνδράσιν ἔσται
ἀμπελόεις Διόνυσος, ἄτε χρυσόρραπις Ἑρμῆς,
105 χάλκεος ὡς περ Ἄρης, ἑκατηβόλος ὡς περ Ἀπόλλων*

La lacune peut, semble-t-il se supprimer à l'aide d'une correction facile. Les manuscrits donnent : *σῆμα τῆς θεότητος*, qui est inadmissible. Il faut rejeter, d'une part, le changement de *ἐλίξας* des manuscrits en *ἐλίξει* (Cunæus, Marcellus) au vers 101, et, d'autre part, les quatre corrections :

σῆμα θ' ἑῆς νεότητος (Canter et Lubin)
σήματα τῆς νεότητος (Cunæus)
σήμαθ' ἑῆς νεότητος (Græfe, Marcellus)
σῆμα νέης θεότητος (Kœchly, Ludwig)

Les trois premières suppriment le parallélisme *θεός, θεότητος*; la troisième, en outre, suppose une élision impossible chez Nonnos; la quatrième maintient inutilement la lacune. Avec la correction *σῆμα τε τῆς θεότητος*⁽¹⁾,

⁽¹⁾ Je l'ai proposée *Rev. de Phil.* XL, p. 263 et seq.

très simple paléographiquement, la lacune est évitée. Le sens serait alors : « Et devenu dieu des vignes, après avoir enroulé autour de ses boucles, comme une couronne, un reptile posé sur du lierre, avec ce bandeau de serpent pour emblème de sa divinité et honoré à l'égal des bienheureux, Dionysos aura chez les hommes le titre de dieu de la vigne, comme Hermès de dieu au caducée d'or, Arès de dieu d'airain et Apollon de dieu qui lance au loin ses traits. »

La deuxième lacune est après le vers 183⁽¹⁾, dans un passage qui a paru si embrouillé aux éditeurs que Græfe dit du vers 176 : *aut ineptus est aut merito in suspicionem vocandus* et que Kœchly y suppose une grande lacune après le premier hémistiche. Sémélé a eu un songe révélateur de sa destinée. Effrayée, elle le raconte à Cadmos, qui consulte Tirésias. La jeune fille doit offrir un sacrifice, et, aspergée du sang de la victime, prendre le bain purificateur. Elle se baigne donc dans l'Asopos.

- 175 Καὶ φόβον ἄλλον ἔδεκτο, καὶ ὑψόθη γείτονος ὄχθης
 ἡφῆν παρὰ πῆξαν ἀλεξικάκου Διούσου
 εἰς ῥόον, εἰς ἀνέμους ἀπεσείτατο τάρβος ὕναιρων.
 Οὐκ ἄθεε δὲ ῥέεθρα μετήιεν, ἀλλὰ ἐκείνου
 εἰς προχοὰς ποταμοῖο προμάντιες ἤγαγον Ὠραι.
 180 Καὶ Σεμέλην ὀρώσα παρ' Ἀσωποῖο ῥέεθροις
 λουομένην ἐγέλασεν ἐν ἡέρι Φοιτὰς Ἑρινὺς
 μνησαμένη Κρονίανος, ὅτι ξυνήονι πτόμῳ
 ἀμφοτέρους ἤμελλε βαλεῖν Φλογέοντι κεραυνῷ. . .

On hésite à croire qu'il manque ici un ou deux développements et à consentir aux deux lacunes proposées. Mais le passage a besoin d'être expliqué. Au vers 183, ἀμφοτέρους désigne non pas Sémélé et le futur Dionysos, comme le pense Græfe⁽²⁾, mais l'Asopos et Sémélé⁽³⁾, comme l'a bien vu

⁽¹⁾ Marcellus tente de l'éviter avec deux corrections et un déplacement des vers 184-189 après 175.

⁽²⁾ Il propose, pour combler la lacune, un vers de ce genre :

καὶ Σεμέλην καὶ παιῖδα Φίλης ἐνὶ νηδύϊ μητρός.

⁽³⁾ L'Asopos a été foudroyé, cf. CALLIMAQUE, *A Délos*, 78 :

Ἀσωπὸς βαρύγουνος, ἐπεὶ πεπάλαντο κεραυνῷ.

Comme Marcellus croit que l'Asopos a été foudroyé avec Sémélé, il n'a pu comprendre φόβον et l'a corrigé en φόρον, qu'il traduit par vêtement.

Marcellus. Dès lors, φόβον ἄλλον au vers 175 s'éclaire. Après le sacrifice et le bain, Sémélé a été délivrée de la crainte inspirée par le songe, mais voici qu'à la vue de l'Asopos, — l'Asopos dont elle connaît l'histoire — l'effroi l'envahit à nouveau. Cependant, sur cette terre de Béotie, patrie de Dionysos ἀλεξικάκος, elle ne devrait plus rien redouter, si elle ne pressentait soudain que, par la volonté des dieux, les Heures l'ont amenée là pour prophétiser son destin. On pourrait alors traduire : « Elle avait à la fois conçu une autre crainte et, sur le haut de la rive prochaine, à la lisière orientale du pays de Dionysos tutélaire, elle avait secoué dans le courant, dans les brises, l'effroi de son rêve. Ce n'est pas, d'ailleurs, sans une permission divine qu'elle était venue vers le cours d'eau, mais les Heures prophétiques l'avaient amenée à l'embouchure du fleuve. A la vue de Sémélé se baignant dans le cours de l'Asopos, on entendit rire dans les airs l'Erinys vagabonde : elle se rappelait que le fils de Cronos, par un commun destin, devait les frapper, la jeune fille comme le fleuve, de sa foudre embrasée. »

VIII

Le roman de Zeus et de Sémélé a sa conclusion au chant VIII. Il se poursuit sans arrêt, ni addition d'éléments étrangers, surtout au moyen de discours, que Nonnos a pu allonger, sans encourir l'accusation de sortir du sujet. Tout à la fin pourtant, il y a une solution de continuité. Sémélé est morte, embrasée par la foudre, qu'elle a appelée de ses vœux⁽¹⁾. « Mais Zeus détourna la jalousie sauvage de Héra et calma son cœur gonflé de ressentiment. Sémélé embrasée vint au séjour des astres jouir de la demeure céleste, introduite comme mère de Bacchos. Elle fut admise parmi

- ⁽¹⁾ 407 Ζεὺς δὲ βαρυζήλοιο μετατρέψας νόον Ἥρης
 ἄγριον ἐπρήνυε παλὶλλυτον ὄγκον ἀπειλῆς,
 καὶ Φλογερὴν Σεμέλην μετανάστιον εἰς πόλον ἀστρων
 410 οὐρανὸν οἶκον ἔχουσιν ἀνήγαγε μητέρα Βάκχου
 αἰθερίδις ναέτησιν ὁμέστιον, ὥς γένος Ἥρης
 ὥς τόκον Ἀρμονίης ἐξ Ἄρεος, ἐξ Ἀφροδίτης·
 καὶ καθαρῷ λούσασα νέον δέμας αἰθοπὶ πυρσῷ. . .
 καὶ βίον ἀφθιτον ἔσχεν Ὀλύμπιον· ἀντὶ δὲ Κάδμου
 415 καὶ χθονίου δαπέδοιο κ.τ.λ.

les habitants de l'éther en qualité de descendante d'Héra, par sa mère Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite. Elle purifia son corps régénéré en le baignant dans la foudre ardente (*lacune*) et acquit la vie impérissable des Olympiens. » Il est malaisé de juger des intentions de Nonnos, qui ne le portaient certes pas à la brièveté. Il a pu laisser sa phrase en suspens pour y introduire ensuite quelque développement ou quelque comparaison mythologique. Peut-être aussi le texte est-il altéré. Au vers 413, Græfe proposait ingénieusement *λούσασκεν ἐόν* et Cunæus *αἰθετο*. La faute, si faute il y a, pourrait se trouver au vers suivant. Trois hexamètres consécutifs commencent par *καί*; on pourrait penser à remplacer *καί* du vers 414 par *τόν* ou *ὦς*. Mais ce remède est-il utile ?

IX

Le chant IX, avec ses 321 vers, est un des plus courts du poème⁽¹⁾. On croit y discerner des traces d'additions destinées à l'allonger. Dionysos naît, au début du chant, avec un cérémonial minutieusement décrit. « Et lui⁽²⁾, sur sa colline natale de Dracanon, Hermès, fils de Maia, arrondit les bras pour le recevoir et s'envola du haut des airs. Il imposa à Lyæos à sa naissance un nom qui rappelait l'enfantement de son père. Il l'appela Dionysos parce que, quand le fils de Cronos portait le fardeau de sa cuisse

⁽¹⁾ Sont plus courts encore : XXXI, 282 vers; XXXII, 299; XXIII, 320.

⁽²⁾ 16 *Καί μιν ἔσω Δρακάνοιο λεχώιον ἀμφὶ κολώνην
πήχει κολπωθέντι λαβὼν Μαιήιος Ἑρμῆς
ἡερόθεν πεπότητο· λοχευομένῳ δὲ Λυαίῳ
πατρώην ἐπέθηκεν ἑπωνυμίην τοκετοῖο*

20 *κικλήσκων Διόνυσον, ἐπεὶ ποδὶ φόρτον αἰέρων
ἦιε χωλαίων Κρονίδης βεβριθὸς μηρῶ,
νῦσος ὅτι γλώσσῃ Συρακοσσίδι χολὸς ἀκούει·
καὶ θεὸν ἀρτιλόχευτον ἐφήμισαν Εἰραφιώτην,
ὅττι μιν εὐώδινι πατὴρ ἐρράψατο μηρῶ.*

25 *Καί μιν ἀχυντλάτοιο διαίσσοντα λοχεΐης
πήχει κούρον ἄδακρυν ἐκούφισε σύγγονος Ἑρμῆς,
καὶ βρέφος εὐκεράοιο θυῆς Ἰνδαλμα Σελήνης
ὥπασε θυγατέρεσσι Λάμου ποταμῆσι Νύμφαις,
παῖδα Διὸς κομέειν σταφυληκόμον.*

appesantie, il s'avancait en boitant et que Nysos, en langue syracusaine, signifie boiteux. Le dieu nouveau-né fut aussi nommé Eiraphiôtès, parce que son père l'avait cousu dans sa cuisse féconde.

« Et lui, dès qu'il fut né, sans être baigné, son frère Hermès le prit dans ses bras, enfant sans larmes, et le nourrisson, image de Sélène avec ses belles cornes, fut remis aux Nymphes, filles du fleuve Lamos, qui devaient soigner le fils de Zeus ami des grappes. »

Les vers 16-17 et les vers 25-26, avec le même début *καί μιν...*, semblent bien, malgré des changements de détail, être des doublets. Mais tandis que les premiers n'ont d'autre but que d'amener des fantaisies étymologiques, les autres font corps avec le récit : Hermès, cette fois, ne se contente pas de partir avec son fardeau, il le remet aux filles de Lamos. Les vers 16-24 ont donc bien l'air d'être une intercalation.

On est tenté d'en dire autant des vers 111-131. Ils ont pour point de départ un calembour sur le nom de Mystis, bonne d'enfant donnée à Dionysos par Ino. Ce personnage, qui paraît être de l'invention de Nonnos⁽¹⁾, aurait créé, comme son nom l'exige, les premiers rites dionysiaques. Il y a là un couplet oratoire qui sent l'école : *πρώτη* revient quatre fois au début du vers pour commander un petit développement⁽²⁾. Or, ces développements contredisent sur deux points le début du chant. Aux vers 12-15 nous voyons les Heures couronner Dionysos nouveau-né d'une guirlande de lierre, puis d'un bandeau de serpent. Aussi n'apprenons-nous pas ensuite sans surprise que Mystis la première s'est servie de ces guirlandes et de ces bandeaux. Cette contradiction a échappé à Nonnos, quand il a ajouté les vers 111-131; ils ne s'agrafent d'ailleurs pas mieux au vers 110 que le vers 132, qui devait lui faire suite primitivement⁽³⁾.

⁽¹⁾ La remarque est de KOEHLER, *op. laud*, p. 20.

⁽²⁾ Sans compter que Kœchly veut le mettre une fois de plus, en remplaçant *αὐτή* par *πρώτη*, au début de 122.

⁽³⁾ Il y a certainement quelque confusion et peut-être des remaniements postérieurs dans les légendes que Nonnos rapporte sur la petite enfance de Dionysos. Ici Hermès remet le nouveau-né aux filles de Lamos pour l'allaiter; presque aussitôt elles deviennent furieuses. Le nourrisson transporté une seconde fois par Hermès est remis à Ino qui l'allaitte et le confie aux soins de Mystis. A son tour, Ino devient furieuse. Troisième apparition d'Hermès, troisième transfert de Dionysos : Rhéa et les Corybantes le

Enfin, les vers 169-199, sont encadrés entre deux vers doublets, caractéristique habituelle des additions.

168 πατράϊς κομιδῇσιν ἀεζήθη Κορυβάντων

200 ὡς ὁ μὲν ἠέζετο φιλοσκοπέλω παρὰ Ρέην·

Ils se composent de deux tirades, 169-183 et 184-199, d'apparence parallèle, l'une et l'autre écrites en hâte. La première raconte les exploits de Bacchos à neuf ans ⁽¹⁾. « A neuf ans, l'enfant allait tuer les bêtes sauvages à la chasse. Par la rapidité de sa course, il devançait le lièvre agile. De sa main mignonne, il domptait la vigueur des biches et il portait suspendu à son cou un faon tacheté. Il gardait allongé sur son épaule un tigre au dos moucheté et maintenait en l'air l'animal féroce qu'il soulevait sans l'entraver (lacune). Les mains chargées des petits nouveau-nés qu'il venait d'arracher aux mamelles généreuses, il les montrait à sa mère Rhéa. Les lions effrayants, pleins de vie, il les traînait et les offrait en présent à sa mère, pour être attelés à son char, serrant leurs pattes unies dans ses

reçoivent et l'élèvent. Il y a bien quelque répétition dans tout cela. D'autre part, il y a certainement trace d'une autre tradition XIII, 135 et seq. : les Corybantes de Rhéa trouvent le jeune dieu couvert d'un manteau de pourpre, dans les rochers, à l'endroit où Ino l'avait confié à Mystis. Peut-être aussi y-a-t-il trace d'une troisième tradition XIV, 145 et seq. : les filles de Lamos semblent avoir gardé assez longtemps leur nourrisson, puisqu'il était déjà capable de faire de petites farces à son entourage. Enfin les Bassarides sont dites Διώνυσοιο τιθῆναι, XIV, 220.

- (1) 169 Καὶ νέος ἐνναέτηρος ἔχων θηροκτόνον ἄγρην
170 ποσσὶ μὲν ὠκυτέροισι παρέστιχεν ἴθμα λαγωῦ,
χειρὶ δὲ νηπιᾶχῳ μεθέπων κεμαδοσσόνον ἀλκὴν
ποικίλον ἠώρησεν ἐπ' αὐχένι νεβρὸν αἰείρων,
καὶ θρασὺν αἰολόνωτον ἔχων τετανυσμένον ὦμῳ
τίγριν ἄνω κούφιζε μετάρσιον ἐκτοθὶ δεσμοῦ...
175 σκύμνους χερσὶν ἔχων ἐπεδείκνυε μητέρι Ρέην,
ἀρπάξας νέα τέκνα πολυγλαγέων ἀπὸ μαζῶν,
σμερδαλέους δὲ λέοντας ἐτιζώοντας ἐρύσσας
μητέρι δῶρα τίταινεν, ἵνα ζεύξειεν ἀπήνην
δίζυγας ἀμφοτέρησι πόδας παλάμῃσι πιέζων.
180 Θαμβαλέη δὲ γέλῳτι γεγηθότι δέρκετο Ρέην
ἠγορέην καὶ ἀεθλα νεηγενέος Διονύσου·
καὶ βλοσυρῶν ἰόσακχον ἰδὼν ἐλατῆρα λεόντων
ὄμμασι τερπομένοισι πατὴρ ἐγέλασσε Κρονίων.

deux mains. Étonnée, avec un rire heureux, Rhéa contemplait la bravoure et les exploits de Dionysos enfant. Et son père, le fils de Cronos, regardait Iobacchos mener les lions farouches, avec un sourire de joie dans les yeux.»

Sur 15 hexamètres, 9 contiennent une proposition au participe et de ces propositions participiales 3 sont formées avec ἔχων : 169, 173, 175. Les mêmes mots reviennent plusieurs fois : χειρὶ 171; χερσίν, 175; παλάμῃσι, 179; μητέρι, 175 et 178; ποσσὶ, 170; πόδας, 179; λέοντας, 177; λεόντων, 182. Devant cet encombrement, Kœchly et Ludwig, suivant Hermann, ont marqué une lacune après 174, tandis que Græfe et Marcellus l'évitaient au prix d'une interversion (175-174) et d'une correction : νέα en δ'éd. Il s'agissait à la fois d'éviter l'asyndète et de ne pas donner trois mains à Dionysos : une pour soulever le tigre et deux pour maintenir les petits ⁽¹⁾.

La deuxième tirade prête des prouesses du même genre à Dionysos quelques années plus tard ⁽²⁾. « A peine au sortir de l'enfance, Bacchos se couvrit de toisons en guise de vêtements. Il portait sur ses épaules la dépouille bigarrée d'un cerf, pour reproduire l'image du ciel parsemé d'étoiles. Aux confins de la Phrygie il amena des lynx dans ses étables pour les

(1) Scheffer, dans sa traduction, fait disparaître la lacune, en disant (p. 155) :

Junge Löwen pack't er und zeigte sie Rheia, der Mutter,
Fortgeraubt ganz klein von der Löwin nährenden Zitzen.

- (2) 184 Καὶ χροὶ λαχνήεντας ἀνεχλαίνωσε χιτῶνας
185 Εὖβιος ἀρτιτέλεστον ἔχων παιδήμιον ἦδην,
δαίδαλέην ἐλάφοιο φέρων ὤμοισι καλύπτρην,
αἰθερίων μιμηλὸν ἔχων τύπον αἰόλον ἀστρων.
Καὶ Φρυγίης ὑπὸ πέλαντι ἐς αὐλῖα λύγκας ἐλάσσας
στεικτοῖς πορδαλίεσσιν ἔην ἐξευξεν ἀπήνην,
190 οἷά τε πατρώων δαπέδων ἰνδαλμα γεραίρων·
πολλάκι δ' ἀθανάτης ἐποχημένος ἄρματι Ρέης,
βαιῇ χειρὶ φέρων ἀπαλόχροι κύκλα χαλινού,
κραιπνὸν ἐπείγομένων ἀνσεύρασεν ἄρμα λεόντων·
καὶ Διὸς ὑψιμέδοντος ἐνὶ φρεσὶ θάρσος ἀέζων
195 δεξιτερὴν ἐτίταινεν ἐπὶ στόμα λυσσάδος ἄρκτου,
σμερδαλέαις γενύεσσιν ἀταρβέα δάκτυλα βάλλων,
δάκτυλα κουρίζοντα καὶ ἱστατο μελιχίῃ θήρῃ
νηπιᾶχῳ στόμα δοῦλον ἐπιτρέψασα Λυαίῳ,
καὶ κύσε καρχαλέοισι φιλήμασι δάκτυλα Βάκχου.

atteler à son char avec des panthères mouchetées, hommage représentatif du firmament, sa patrie. Souvent, monté sur le char de l'immortelle Rhéa, soutenant dans sa petite main délicate les rênes arrondies, il maîtrisait les lions emportés du char rapide. La hardiesse de Zeus, souverain Très Haut, croissait dans son cœur. Il mettait sa main droite dans la gueule de l'ourse furieuse, enfonçant entre les terribles mâchoires ses doigts intrépides, ses doigts d'enfant, et le fauve adouci s'arrêtait, offrait au petit Lyæos sa gueule asservie et couvrait de baisers voraces les doigts de Bacchos. »

Sur 16 hexamètres, 10 propositions au participe — sans compter les participes-épithètes — dont 3 de suite (185, 186, 187), 2 avec ἔχων, 185 et 187; 2 avec φέρων, 186 et 193. D'autre part, les deux tirades veulent visiblement nous montrer deux tableaux correspondants de la vie du dieu à quelques années de distance. Les épithètes sont les mêmes et si indifféremment interchangeables que l'adjectif *νηπιᾶχος* est appliqué à la main de Bacchos à neuf ans (171) et au dieu lui-même adolescent (198). On pourrait dire que, d'une année à l'autre, Dionysos fait peu de progrès, tant sont semblables les prouesses qu'il accomplit dans son enfance et au sortir de l'enfance. C'est que tout ce verbiage, où il ne faut pourtant pas méconnaître quelques jolis détails (180-183), sent la précipitation, le remplissage, le provisoire⁽¹⁾. C'est un biais pour allonger le chant un peu court pour nous ramener à Ino un peu oubliée. Nous savions, sans plus, qu'Héra devait « inonder sa demeure de toutes sortes de maux » (136). Et voici la transition : les exploits susdits de Dionysos provoquent une explosion d'orgueil de sa mère (206-243) *tandis que* sa malheureuse tante Ino... ; suivent les malheurs d'Ino et d'Athamas (243 et seq.) qui, à l'origine, devaient être indépendants. Au chant X seulement, vers 139, le récit de la jeunesse du dieu sera repris — et encore s'agira-t-il d'un nouvel épisode, celui d'Ampélos.

X

Les éléments du chant X se séparent facilement. Il y a la fin du drame domestique d'Athamas et d'Ino (1-138), suivi d'un retour à l'éducation de

⁽¹⁾ Aussi la question de savoir s'il y a ou non une lacune, est-elle sans grand intérêt ici, puisque le passage était à revoir.



Dionysos, par la formule habituelle *τόφρα...* (139-174); aussi bien l'éducation de l'adolescent n'est qu'un prétexte à décrire les prouesses des Satyres dans le Pactole. Puis vient l'épisode galant de Dionysos et d'Ampélos, qui, avec des intermèdes, va occuper environ deux chants. Nonnos y triomphe dans les madrigaux, les épigrammes, la description du manège amoureux. Il avait dû lire bien des romans et la rhétorique sentimentale n'a pas de secret pour lui. Cela ne veut pas dire que l'épisode soit d'un seul jet. On y saisit aussi facilement, peut-être plus facilement qu'ailleurs, les procédés de composition. C'est un épisode à tiroir, avec des scènes juxtaposées : la rencontre et le portrait d'Ampélos (175-192), la déclaration (193-216), les atteintes de la jalousie (217-286), la prière à Zeus (287-325), les jeux (326-XI, 55). Ici surtout Nonnos se trahit. Il pouvait se contenter d'énumérer les jeux des deux amis⁽¹⁾ : « Tous deux s'amusaient de compagnie au milieu des bois : tantôt ils allaient lancer le thyrsos qui traversait les airs, tantôt poursuivre sur une grève sans ombre ou dans les rochers les lionceaux de la montagne. Parfois, restés seuls à la rive déserte, ils jouaient sur le sable du fleuve qui roule des galets et faisaient en riant un concours de lutte. » Il pouvait s'arrêter là, mais comment résister à la suggestion du mot *παλαισμοσύνη*? Il décrit la lutte : 333-382. Pourquoi ne pas y ajouter une course? Il décrit la course : 383-430. Pourquoi pas un troisième concours, la natation, par exemple? Il décrit la lutte des nageurs. Et comme une transition facile (*λῦτο δ' ἀγών*) permet d'introduire cette lutte, même au début du chant suivant, il la rejette au chant suivant : XI, 1-55.

Toutes ces descriptions, en vérité, seraient de mise, si elles ne faisaient double emploi avec celle du défi de Calamos à Carpos XI, 406 et seq. et avec celles des jeux funèbres en l'honneur de Staphylos et d'Opheltès, qui remplissent les chants XIX et XXXVII. La meilleure preuve, d'ailleurs,

⁽¹⁾ 326 Ἄμφω δ' ἐψιόναντο συνήλυδες ἐνδοθι λόχμης,
 πῇ μὲν ἀκοντίζοντες ἐς ἡέρα θύρσον ἀλήτην,
 πῇ δὲ παρὰ πλαταμῶνα λιπόσκιον, ἄλλοτε πέτραις
 ἔστιχον ἀγρώσσοντες ὀρίτροφα τέκνα λεόντων·
 330 καὶ ποτε μουνωθέντες ἐρημάδος ὑψόθεν ὄχθης,
 ἐν ψαμάθοις παίζοντες ἐν κροκάλου ποταμοῖο,
 ἀμφὶ παλαισμοσύνης φιλοπαίγμονος εἶχον ἀγῶνα.

que l'épisode n'est pas d'un seul jet, c'est qu'il y a une solution de continuité après 346. « Tous deux s'avancèrent au centre de l'arène, luttant des Amours ⁽¹⁾. Leurs mains, enlacées derrière le dos du concurrent, appliquèrent sur ses hanches la chaîne de leurs paumes, et l'étreinte de leurs bras réunis lui étrangla les flancs. Ils s'enlevèrent de terre à tour de rôle et Bacchos touchait l'Olympe dans cette tendre lutte, goûtant une double joie voluptueuse à se laisser soulever et à soulever son ami (*lacune*) il attachait sa paume au poignet de Bromios, unissait ses mains pour en former une chaîne double et maintenait les doigts rapprochés, comme un lien redoublé, pour emprisonner la main droite de Dionysos consentant. » Transposer 347-350 avant 340, comme l'ont fait Marcellus et Kœchly ne résout pas la difficulté : il manque toujours au moins le nom d'Ampélos. Il est préférable d'admettre que le développement devait être repris et complété : il manque peut-être une description plus détaillée de la joie de Dionysos et sûrement quelques vers relatifs à la tactique d'Ampélos, dont le nom devait être prononcé. Ici, comme XI, 82 et XVIII, 16, entre autres, Nonnos interrompt sur une proposition au participe, une tirade dont les éléments sont indiqués, comme points de repère.

XI

Au chant XI se termine donc la description des jeux introduite par la transition *ἄτο δ'άγών* ⁽²⁾ (1-55). La suite du chant est très composite. Elle comprend, en gros, trois parties : mort d'Ampélos tué par un taureau

- ⁽¹⁾ 339 ἄμφω δ'εἰς μέσον ἦλθον ἀσθλητῆρες Ἑρώτων,
340 καὶ παλάμας στεφανηδὸν ἐλιξάμενοι διὰ νώτου,
ἀμφοτέρων σφίγγαντες ἐπ'ἰξὺ δεσμὸν ἀγοστῶν,
πλευρὰ διεσφῆκωσαν ὁμόζυγι πῆχους ὀλκῶ,
καὶ δέμας ἀλλήλων ἀνεκούφισαν ὑψόθι γαίης
χερσὶν ἀμοιβαίησι· καὶ ἤπτετο Βάκχος Ὀλύμπου
345 ἀμφὶ παλαισμοσύνης μελιηδέος, εἶχε δὲ δισσὴν
τερπωλὴν ἐρόεσσαν, ἀειρόμενος καὶ ἀείρων...
καὶ παλάμην Βρομίου παλάμης περὶ καρπὸν ἐλίξας,
χερσὶ συναπτομέναις ἐτερόζυγον ἄμμα πιέζων,
διχθαδίῳ συνέργεν ἀρηρότα δάκτυλα δεσμῶ,
350 δεξιτερὴν ἐθέλοντος ἐπισφίγγων Διονύσου.

⁽²⁾ Cf. p. 71, n. 3.

(56-350), histoire de Calamos et Carpos (351-485), portrait des Saisons (485-521).

Même dans l'état où il nous est parvenu, le passage relatif à la fin tragique d'Ampélos a déjà été remanié par Nonnos et il aurait eu besoin encore d'une révision définitive. Le poète a hésité sur la façon dont il ferait périr l'adolescent. Il a même dû rédiger deux versions différentes; dans l'une le meurtrier était un fauve, dans l'autre un taureau. Il a ensuite essayé de fondre les deux récits. On croit pouvoir retrouver les traces de ce mélange.

Il aurait choisi pour commencer le meurtre par un fauve. De cette rédaction il nous reste au moins deux vestiges : la témérité d'Ampélos avec les fauves, les malédictions de Dionysos contre ces animaux après la mort de son favori. « Ampélos ⁽¹⁾ quittait le courant du fleuve pour le fond des bois,

- ⁽¹⁾ 56 Καὶ ποταμοῦ μετὰ χεῦμα μετήιεν ἐνδία λόχμης
Ἄμπελος αὐχένα γαῦρον ἔχων ποταμηίδι νίκη·
καὶ πλοκάμους μίτρωσεν ἐχιδνήεντι κορύμβῳ
φρικτὸν ἔχων μίμημα δρακοντοκόμοιο Λυαίου·
60 πολλὰκι δ'αἰολόνωντον ἰδὼν Βρομίου χιτῶνα,
δαίδαλέην μελέεσσι νόθην ἐσθῆτα καθάψας,
πορφυρέῳ πόδα κοῦφον ἐπεσφῆκωσε κοθόρῳ,
στικτὸν ἔχων χροὶ πέπλον· ὀρεσσαύλῳ δ'ἐνὶ δίφρῳ
πορδαλίων ἰόδακχον ὑπιπεύων ἐλατῆρα
65 γαῦρα φιλοσκοπέλων ἐπεδείκνυε παίγνια θηρῶν·
πῇ μὲν ὀρεστιάδος λοφίης ἐπιθήμενος ἄρκτου
θηρὸς ἐπειγομένης βλοσυρὴν ἀνεσείρασε χαίτην,
πῇ δὲ λεοντείην λασίην ἐπεμάστιε δειρήν,
ἄλλοτε, δαίδαλέων ἐποχημένος ὑψόθι νώτων,
70 ἀστεμφῆς ἀχάλιον ἐτέρπετο τίγριν ἐλαύνων.
Καὶ μιν ἰδὼν Διόνυσος, ἔχων πρηεῖαν ἀπειλήν,
εἶπε παρηγορέων Φιλίῳ μαντώδει μύθῳ,
μεμφομένοις στομάτεσσι χέων οἰκτίριμονα Φωνήν·
πῇ φέρεαι, φίλε κοῦρε; τί σοι τόσον εὐαδεν ὕλη;
75 μίμνέ μοι ἀγρώσσοντι συναγρώσσων Διονύσω·
εἰλαπίνης ψάοντι συνελαπίναζε Λυαίῳ
κωμάζων, ὅτε κῶμον ἐγὼ Σατύροισιν ἐγείρω
.....
81 ἐννεπεν οἰκτείρων θρασὺν Ἄμπελον· ἡίθεος δὲ
οὔσαι μῦθον ἄκουε, νόος δὲ οἱ ἐνδοθὶ παίζων (*lacune*)

dressant fièrement la tête après sa victoire à la nage. Il ceignit ses boucles d'un bandeau de vipères pour imiter Lyæos avec sa chevelure effrayante de dragons. Souvent, en voyant la tunique bigarrée de Bromios, il couvrit ses membres d'un vêtement d'emprunt bariolé, chaussa son pied léger d'un cothurne de pourpre, endossa un manteau moucheté. A la vue de Dionysos qui, sur son char forestier, guidait son attelage de panthères, il lui montrait les jeux altiers des fauves dans les rochers. Tantôt juché sur le dos d'une ourse des montagnes, il se cramponnait au pelage du terrible fauve emporté, tantôt il fouettait le cou velu des lions, tantôt solidement installé sur son dos tacheté, il se plaisait à mener un tigre sans frein. A cette vue, Dionysos, avec une douce menace, lui tint, pour l'assagir, ce discours tendre et prophétique, dont les mots pitoyables coulaient de ses lèvres comme des reproches : « Où te laisses-tu emporter, cher enfant? Pourquoi trouver au bois tant de charme? Reste avec moi, pour chasser avec Dionysos, s'il chasse, pour banqueter avec Lyæos, s'il prend part à un banquet, pour t'associer à la fête, si je provoque une fête des Satyres... Il dit, pitoyable au téméraire Ampélos. Le jeune homme prêtait l'oreille à son discours, mais dans son for intérieur, son esprit badinant (*lacune*). »

Aussi, Dionysos, dans son ignorance du coupable, s'en prend-il à tous les fauves après la mort du téméraire. Il exhale ses plaintes, dont voici le passage important ⁽¹⁾ : « Si un lion t'a dompté, je les exterminerai tous, oui, tous ceux que porte le rocher du Tmolos, je n'épargnerai même pas

- ⁽¹⁾ 337 Εἰ σε λέων ἐδάμασσεν, ἐγὼ ξύμπαντας ὀλέσσω,
πάντας, ὅσους Τμώλοιο φέρει λέπας, οὐδὲ λεόντων
ρείης ἡμετέρης ποτὲ φείσομαι, ἀλλὰ δαμάσσω,
340 εἰ βλοσυραῖς γενέσσει τοῖ γεγάσι φονῆς·
πόρδαλις εἰ πρήνιξε τὸν δέμας, ἄνθος Ἑρώτων,
οὐκέτι πορδαλίων δέμας αἰδὸν ἡνιοχεύσω·
ἄλλοι θῆρες ἔασιν, ὅλης δ' ἐπιήρανος ἄγρης
Ἄρτεμις ἐξ ἐλάφων κεραελκέα δίφρον ἐλαύνει·
345 νεβρίδα πέπλον ἔχων ἐποχήσομαι ἄρματι νεβρῶν·
εἰ σε σύες κατέπεφνον ἀναιδέες, εἷν ἐνὶ μάρψας
πάντας ἐγὼ κτείνωμι, καὶ οὐχ ἓνα μόνον ἔασω
κάπρον ἐπὶ ζῶοντα λελειμμένον ἰοχαίρη·
εἰ δέ σε ταῦρος ἐπεφνεν ἀτάσθαλος, ὅξει θύρσῳ
350 ταυρείην προθέλυμνον ἀιστώσασθαι γενέθλην.

les lions de notre chère Rhéa, mais je les dompterai, si leurs terribles mâchoires sont cause de ta mort. Si une panthère a déchiré ton corps, fleur des Amours, je ne monterai plus sur le corps moucheté des panthères. Il y a d'autres fauves : patronne souveraine de la chasse, Artémis guide un char attelé aux cornes des cerfs. Moi qui porte un manteau en peau de faon, je monterai sur un char traîné par des faons. Si des sangliers impitoyables t'ont massacré, je les saisirai tous pour les tuer, sans laisser vivre un seul marccassin à l'intention d'Artémis. Si c'est un taureau qui t'a tué, le barbare, à la pointe de mon thyrses, j'anéantirai sans exception la race des taureaux. »

D'autre part, Nonnos a dû rédiger d'un seul jet un autre récit de la légende, le meurtre d'Ampélos par un taureau. Les divisions en sont les suivantes : un présage annonce que le bel adolescent va mourir sous les coups d'un animal cornu (83-98); alarmes de Dionysos (99-112); Atè, pour plaire à Héra, excite l'imprudent à dompter les taureaux (113-154); il se laisse tenter et enfourche un taureau qui apparaît, l'emporte et cause sa mort (155-223); Dionysos, averti, se lamente sur le corps de son ami (224-312). Mais dans cette version le dieu connaît la cause de son malheur ⁽¹⁾ : « Les Moires jalouses ont coupé le fil de la vie. Les taureaux aussi, comme les vents, sont-ils jaloux des amoureux?... Mais je vengerai ta mort prématurée, je traînerai, j'amènerai sur ta tombe, pour l'y tuer, ce taureau vagabond. Non, ton meurtrier ne périra point sous ma hache, il aurait le même destin que les taureaux égorgés pour les sacrifices, mais je percerai de part en part son ventre odieux de l'aiguillon de ma corne, puisque sa longue corne a lacéré ton corps. »

Comment Nonnos a-t-il mêlé ses deux versions? Il a laissé intacte celle

- ⁽¹⁾ 255 et seq. Μοιράων πεσέτω φθονερὸν λίνον ἢ ῥα καὶ αὐτοὶ
ταῦροι ἐπ' ἡιθέοις ζηλήμονες, ὥς περ ἀήται;
.....
264 ἀλλὰ τοῦ θανάτου τιμήροσ εἰς φόνον ἔλκων
265 ἄξομαι εἰς σέο τύμβον, ἄωριε, ταῦρον ἀλήτην
Οὐ μὲν ἐγὼ βουπλήγι τὸν κτείνωμι φονῆα,
ὄφρα λάχῃ μόρον ἴσον ἀρασσομένοιο μετώπου
ταύροις σφαζομένοισιν, ἀναρρήξομαι δὲ πικρὴν
ταύρου γαστέρα πᾶσαν ἐμῆς γλωχίνι κεραίης,
270 ὅττι τανυκραίρῳ σε κατεπρήνιξεν ἀκωκῇ.

du taureau; il l'a fait précéder du passage relatif à la témérité d'Ampélos et aux avertissements de son ami (56 et seq.). Dans ce discours, il a vraisemblablement supprimé une allusion précise à la possibilité pour l'enfant d'être tué par un fauve. Mais, pour justifier *μαντάδει* du vers 72, il a dû remplacer les vers supprimés par ceux-ci⁽¹⁾ : « La panthère ne m'effraie point pour toi, ni la mâchoire de l'ourse sauvage. Ne redoute pas la gueule vorace de la lionne des montagnes : seules les cornes impitoyables d'un taureau sont à craindre pour toi. » Or ces précisions sont doublement interrompues, d'abord parce que c'est seulement dans la suite (83 et seq.), qu'apparaîtra le prodige annonciateur du crime futur du taureau, ensuite parce qu'elles sont en contradiction avec les plaintes où Dionysos promet de punir toute la race du fauve coupable, quand il le connaîtra.

D'ailleurs, le passage d'une version à l'autre va devenir encore plus sensible. Après avoir rectifié l'avertissement « prophétique » de Dionysos, Nonnos continue en reprenant sa première version, vers 81-82 : « Il dit, pitoyable au téméraire Ampélos. Le jeune homme prêtait l'oreille à son discours, mais, dans son for intérieur, son esprit, badinant... » Ici devait prendre place le récit du meurtre d'Ampélos par un fauve. Nonnos l'a supprimé, sans faire le raccord avec la description du prodige qui commence la deuxième version. D'où une lacune après 82. Cette lacune doit subsister⁽²⁾.

⁽¹⁾ 78-80 *πόρδαλις οὐ κλονέει με καὶ ἀγροτέρης γένυς ἄρκτου,
μὴ τρομέοις στόμα λάβρον ὄρεσσινόμοιο λεαίνης
μοῦνον ἀμειλίχτοιο κέρατα δειδιθι ταύρου,*

⁽²⁾ La métrique de Nonnos s'oppose à la correction de Græfe et Marcellus, *παίζων* en *παίζειν*, pour supprimer la lacune. *Παίζει* serait possible (cf. pour le changement de temps dans le même vers, XI, 454 et XLII, 30) mais toute correction est inutile. — Kœchly veut voir une autre lacune dans le passage. Ludwig écrit, 332-333 :

*εἰς προχοὰς ποταμοῖο τί σήμερον οὐκέτι βάλεις
κάλπιν ἔχων εὐδρον;*

« Pourquoi ne vas-tu plus aujourd'hui à l'embouchure du fleuve avec ta cruche aux belles eaux. » Mais *εὐδρον* est une correction de Ludwig; les manuscrits donnent : *εὐδενδρον*, l'anonyme dont Ansse de Villosion a gardé les notes donne : *ἐπὶ δένδρον*; Kœchly corrige en *εὐχαλκον* ou *εὐκνυκλον* ou *εὐτυκτον* et suppose que deux hémistiches ont pu tomber, dont le dernier mot était *εὐδενδρον*, « *quanquam ad sententiam nihil deest*. » Puisqu'il ne manque rien à la phrase, j'aimerais mieux, en m'appuyant

Pour se dédommager d'avoir supprimé un récit, Nonnos a voulu garder les lamentations sur le favori tué par un fauve inconnu. Il les a simplement ajoutées aux plaintes sur le meurtre commis par le taureau, en les réunissant par ces deux vers ingénus⁽¹⁾ : « Il se lamentait en ces termes sur le cadavre chéri; le voyant allongé sur la poussière, une seconde fois il gémit d'une voix douloureuse. »

A peine en avons-nous fini avec ce passage remanié que nous trouvons une nouvelle intercalation. Pour consoler Dionysos gémissant, Éros vient lui conter un désespoir semblable au sien : le malheur de Calamos accablé par la perte de son favori Carpos. Cet épisode est manifestement un abrégé du précédent : les vers 398-399, résumé de X, 326-331, les deux concours de natation si voisins (7-55 et 406-421), tel hémistichisme comme 446 repris de 74, en sont la preuve. Il a dû être écrit très vite : entre 400 et 438, 14 vers commencent par *καί*; il y a une lacune après 403; il faut reporter 443-445 après 477. La lacune se présente à peu près dans les mêmes conditions que celle qui suit X, 346 : un développement est interrompu juste au moment où on attendait la mention indispensable d'un personnage. « Calamos⁽²⁾ courait semblable aux vents, — un orme marquait le départ, la borne était un olivier — et il longeait d'un bout à l'autre la rive du fleuve (lacune) et l'impétueux Calamos se laissait choir à terre et il consentait à laisser la victoire au gracieux Carpos. » Manifestement il manque dans la lacune la description, remise à plus tard, des efforts du second concurrent, et son nom.

Quant au déplacement de vers, il pourrait provenir d'additions marginales mal insérées par l'éditeur, qui n'a pu être l'auteur⁽³⁾. Il y a dans ce

sur l'anonyme d'Ansse de Villosion proposer : *ἐπὶ δεῖπνον* ou *ἐπὶ δόρπον* et renvoyer à XXII, 128 et XLVII, 395 : *ἐπιδόρπιον ὕδωρ*. A ce propos, on peut remarquer que l'anonyme susdit donne également de bonnes leçons XII, 54, 87 et 88.

⁽¹⁾ 313-314 *ὥς εἰπὼν στενάχιζε νέκυν γλυκύν ἐν δὲ κονίῃ
κειμένον εἰσορόων πάλιν λαχε πενθάδι φωνῇ.*

⁽²⁾ 401 *Κάλαμος μὲν ἐπέτρεχεν εἰκελὸς αὐραῖς,
καὶ πτελέην βαλθίδα φέρων καὶ νύσσαν ἐλαίην
ἡϊόνας ποταμοῖο διέδραμεν ἄκρον ἀπ' ἄκρου...
καὶ Κάλαμος ταχύγουνος ἐκούσιος ἤριπε γαίῃ,
405 καὶ Καρπῶ χαρίεντι θελήμονα κάλλιπε νίκην.*

⁽³⁾ Cf. le même cas, p. 118.

passage deux lamentations de Calamos séparées par les vers 464-467. La première contient un couplet qui a pu être ajouté en marge après coup. Le poète l'a voulu pathétique et brillant ⁽¹⁾ : « Naiades, dites-le moi, quel Vent a ravi Carpos? Ah! je vous en supplie, accordez-moi cette grâce ultime, émigrez vers une autre source, fuyez l'onde homicide de mon père, ne buvez plus une eau meurtrière de Carpos. Mais non, mon père n'a pas tué mon ami; rival de Calamos, après l'avoir été d'Apollon, c'est le Vent qui a fait périr Carpos. Peut-être aura-t-il, le jaloux, pris mon ami dans un remous envieux et fait tomber sur lui, au lieu du disque, un souffle fatal. Mon astre n'est pas encore sorti des eaux où il se baigne, mon Étoile du matin ne brille pas encore. Si Carpos est au sein des ondes, à quoi bon voir désormais la lumière. Naiades, dites-le moi, qui a éteint la splendeur des Amours? » Autre addition marginale, vraisemblable, mais destinée cette fois à la seconde lamentation qui contenait déjà une apostrophe aux Naiades : « A Calamos votre frère ⁽²⁾, qui meurt victime de son amour, offrez une petite mèche de vos cheveux et tranchez toutes vos boucles pour Carpos disparu. » Les deux additions devaient se suivre ou tout au moins voisiner dans la marge. L'éditeur, en raison de l'apostrophe aux Naiades, les aura indûment réunies dans le même couplet.

D'autre part, nouvelles preuves que l'histoire de Calamos et Carpos est

⁽¹⁾ 431 Νηιάδες, φθέγξασθε, τίς ἤρπασε Καρπὸν Ἀήτης;
ναί, λίτομαι, πνυμάτην δότε μοι χάριν, ἔλθετε πηγὴν
εἰς ἐτέρην, καὶ πατὴρ ἐμοῦ θανάτηφόρον ὕδωρ
φεύγετε, μηδὲ πίνετε ῥόον Καρποῖο φονῆα.

435 Οὐ μὲν ἐμὸς γενέτης νέον ἔκτανεν· ἀλλὰ μεταίρων
καὶ Καλάμῳ μετὰ Φοῖβον ἀπώλεσε Καρπὸν Ἀήτης,
καὶ τάχα μιν ποθέων ζηλήμονι τύψεν ἀέλλη,
ἡθέω μετὰ δίσκον ἄγων ἀντίπνοον αὖρην.

Οὐ πῶ ἐμὸς προχοῇσι λελουμένος ἀνθορεν ἀστήρ,
440 οὐ πῶ ἐμὸς σελάγιζεν Ἑωσφόρος· ἀλλὰ ῥεέθροισ
Καρποῦ δυομένοιο, τί μοι φάος εἰσέτι λεύσσειν;
Νηιάδες, φθέγξασθε, τίς ἔσβεσε φέγγος Ἑρώτων;

⁽²⁾ 443-445 Καὶ Καλάμῳ δυσέρωτι, κασιγνήτῳ περ ἐόντι,
βαῖδν ἕνα θνήσκοντι δαΐξατε βότρυν ἐθείρης,
καὶ πλοκάμους ξύμπαντας ὀλωλότι κείρατε Καρπῷ.

un épisode surajouté, sans souci suffisant du contexte : le vers 484 fait suite au vers 350; les vers 358-59 sont en contradiction avec XII, 117-118, où le récit, comme on va bientôt le voir, reprend son cours. Éros, en effet, vient y déclarer à Dionysos qu'un « nouvel amour est toujours un remède à un amour ancien ⁽¹⁾ », tandis qu'on nous affirme ensuite qu'il « n'y avait point pour Lyæos de remède au trépas de son compagnon ⁽²⁾ ».

Enfin, le chant se termine, de la façon la plus inattendue, par un portrait des quatre Saisons, qui se rendent dans la demeure du Soleil. Scheindler a montré ⁽³⁾ ingénieusement qu'il y a là une intercalation. L'explosion du chagrin de Dionysos, étouffée prématurément XI, 485, à la coupe bucolique, reprend et se continue métriquement XII, 117 et la phrase, en réunissant ses deux tronçons, retrouve son sujet qu'elle avait perdu.

En résumé, ce chant XI, si haché se décompose de la façon suivante :

- 1- 55. Concours de natation, fin des jeux commencés au chant X.
- 56- 77. Récit de la mort d'Ampélos, première version.
- 78- 80. Raccord nécessité par l'intrusion de la deuxième version.
- 81- 82. Première version, puis lacune.
- 83-312. Deuxième version.
- 313-314. Raccord.
- 315-350. Première version.
- 350-430. Épisode de Calamos et Carpos, rédaction primitive, lacune après 403.
- 431-442. Addition marginale à cet épisode.
- 443-445. Seconde addition marginale placée à tort à la suite de la précédente.
- 446-483. Fin de l'épisode; rédaction primitive.
- 484-485. Reprise du récit de la mort d'Ampélos : douleur de Dionysos.
- 485-521. Intercalation : Portrait des quatre Saisons.

⁽¹⁾ 358-59 ... παλαιότεροιο γὰρ αἰεὶ
φάρμακόν ἐστιν ἔρωτος ἔρωτος νέος.

⁽²⁾ XII, 117-118 ... οὐ δὲ Λυαίῳ
φάρμακον ἦν ἐτάριοιο δεδυνότος.

⁽³⁾ Zu Nonnos von Panopolis, Wien. Stud., II, 1880, p. 33-46, spécialement 35-37.

XII

Le goût des Égyptiens en général et de Nonnos en particulier pour l'astrologie nous vaut au chant XII, comme au chant VI, une consultation astrologique, celle d'Hélios par les Saisons. Cette digression, commencée au chant XI par l'ἔκφρασις, non sans grâce, des quatre Saisons, se termine ici (117) par le cérémonial rituel de l'horoscopé. L'Automne apprend ainsi qu'elle va recevoir la grappe de raisin comme attribut, qu'Ampélos et Kissos vont être métamorphosés et que Dionysos sera dieu de la vigne. Le poète revient alors, sans transition, à la douleur de Bacchos. Une énumération la prolonge jusqu'à l'arrivée d'Atropos (117-137). Ce personnage de la rédaction primitive ignore naturellement la visite de l'Automne à Hélios⁽¹⁾. Il annonce donc à l'inconsolable, que, touché de son désespoir, il va ressusciter Ampélos sous une autre forme (138-171). Le miracle se produit aussitôt et se renouvelle par la transformation de Kissos en lierre (172-192). A cette vue, l'allégresse orgueilleuse de Dionysos se traduit par un long discours (193-289), suivi de ces deux vers⁽²⁾ : « Il dit, triomphant, et chassa ses soucis de naguère : comme remède à la mort de son ami, il avait désormais le pampre embaumé. »

Peut-être le chant s'arrêtait-il là primitivement; avec ses 291 vers, il était comparable à XXI (282) et à XXXII (299). Mais deux nouveaux développements ont dû se présenter à l'esprit de Nonnos, qui n'a pas voulu les laisser perdre. Le premier (292-362) est une seconde légende relative à l'implantation de la vigne et à l'invention du vin. Nonnos est coutumier de ces doubles récits⁽³⁾ et ses transitions pour passer de l'un à l'autre sont dépourvues d'artifice. Voici celle qu'il a imaginée dans le cas présent⁽⁴⁾ : « C'est la légende qu'on va chantant sur la vigne et son fruit,

⁽¹⁾ La remarque est de SCHEINDLER, *op. laud.*, p. 36.

⁽²⁾ 290-291 ἔννεπε κυδιῶν, προτέρας δ' ἔρριψε μερίμνας
φάρμακον ἡβητῆρος ἔχων εὐδομον ὀπώρην.

⁽³⁾ Cf. p. 9 n. 3.

⁽⁴⁾ 292 et seq.

καὶ τὰ μὲν ἀμπελόεντος αἰδεῖται ἀμφὶ κορύμβου,
πῶς πῆλεν ἡβητῆρος ἐπώνυμος. Ὑμνοπόλων δὲ
ἄλλη πρεσβυτέρῃ πέλεται φάτις, ὡς ποτε γαίῃ κ.τ.λ.

pour expliquer que l'adolescent lui donna son nom. Mais il est chez les poètes une seconde tradition plus ancienne. Un jour sur la terre... » Aussi bien cette intrusion de la deuxième légende ne se fit pas sans difficulté. Nous en avons pour preuves des négligences de rédaction⁽¹⁾ et une lacune dans le passage même de la première vendange⁽²⁾. « Le chœur des Satyres participait à l'équipée : celui-ci se penchait pour vendanger, celui-là recevait les grappes coupées dans une corbeille profonde, celui-là enlevait les feuilles enchevêtrées et ôtait les grains gâtés du fruit enivrant; un autre sans thyrses ni outil de fer adapté⁽³⁾ tendait la main droite vers les tiges élevées; il les inclinait et les courbait pour cueillir en haut les grappes de raisin allongées en spirale, l'œil tendu vers la vigne. Au creux

⁽¹⁾ Βότρυος εἰλικόντος, 343, βότρυας εἰλικόντας 347, au début du vers; τιταίνων, 342, 344, en fin de vers; σιδήρου, 341, ἀσίδηρον, 342, κόλπῳ, 347, κόλπον, 349.

⁽²⁾ 337 Καὶ Σατύρων χορὸς ἦεν ὁμόστολος· ὦν ὁ μὲν αὐτῶν
λοξὸς ἦεν τρυγῶν, ὁ δὲ βότρυας ἀγγεῖ κοίλῳ
δέχυντο τεμνομένους, ὁ δὲ σύμπλοκα φύλλα δαΐζων
340 χλωρὰ φιλακρήτων ἀπεσείσατο λύματα καρπῶν·
ἄλλος ἄτερ θύρσοιο καὶ εὐτύκτοιο σιδήρου
δεξιτερὴν ἀσίδηρον ἐπ' ἀκρεμόνεσσι τιταίνων
βότρυος εἰλικόντος ἀπέκλασεν ἄκρα κορύμβου,
ὀκλάζων ἐπικυρτον, ἐς ἀμπελον ὄμμα τιταίνων
345 καὶ γλαφυρῶ κενεῶνι χυτὴν ἐστρωσεν ὀπώρην
ὀγκώσας σταφυλῇσι μεσόμφαλα νῶτα χαράδρης...
βότρυας εἰλικόντας ἐπασσυντέρους θέτο κόλπῳ
ἐκταδὸν ἐνθα καὶ ἐνθα, καὶ ὡς θημῶνας ἀλωῆς
πλήσας κόλπον ἅπαντα συνήγαγε κοιλάδι πῆτερη.
350 καὶ σταφυλὴν ἐπάτησε ποδῶν βητάρμονι παλμῶ.

⁽³⁾ Au vers 341, je garde εὐτύκτοιο donné par tous les manuscrits, bien que tous les éditeurs aient adopté la correction proposée par Falkenburg dans son appendice : εὐθήκτοιο, bien affilé. Je crois, en effet, qu'il y a une relation entre ce mot et les vers 335-336 :

βότρυας ἀμῶν νεοθηλέας ὀξεί θυρσῳ,
τεύχων ὀψιγόνιο τύπον γαμψώνυχος ἄρης.

« Dionysos coupait les grappes nouvelles à la pointe de son thyrses : il préparait ainsi le modèle de la serpente recourbée inventée dans la suite. » De même les Satyres se servent d'un outil de fortune, qui n'a pas été fabriqué (τεύχῳ, εὐτύκτοιο) pour cet usage.

d'un vase la récolte était versée et étendue : les grappes formaient une masse bombée au centre du récipient (*lacune*) les raisins allongés en spirale s'empilèrent dans le réservoir en tous sens, comme des tas sur l'aire, et, le réservoir complètement plein, on porta le tout dans la pierre creuse, où les pieds en cadence dansante foulaient la grappe. » La lacune après 346 doit subsister. Nonnos comptait, pour la combler, sur un retour de l'inspiration.

D'autre part, un *κῶμος* ne doit-il pas suivre la dégustation du premier vin? Nous avons donc aux vers 363-393 une description du *κῶμος* et de l'ivresse des Satyres. Enfin les derniers vers empruntent aux vers 290-91, en la précisant, l'idée du triomphe de Dionysos, qui devait clore primitivement le chant⁽¹⁾. «Après l'orgie de sa douce vendange, Dionysos revint triomphant dans la grotte de la déesse Kybélè, tenant dans sa main fleurie des pampres et des grappes, pour instituer sa fête nocturne en Méonie.»

⁽¹⁾ 394 et seq. :

Καὶ γλυκερῆς Διόνυσος ἔῃς μετὰ κῶμον ὀπώρας
 δύσατο κυδιῶν Κυβελήϊδος ἄντρα θεαίνης,
 κλήματα βοτρυνόεντα φιλανθεί χειρὶ τιταίνων,
 Μαιονίην δ' ἐδίδαξεν ἔην ἀγρυπνον ἑορτήν.

CHAPITRE VI.

LES CHANTS XIII-XXIV.

XIII-XIV (LES CATALOGUES).

Iris envoyée à Dionysos lui signifie les intentions de son père : il doit mériter l'apo théose et le séjour de l'Olympe par une série d'épreuves dont la plus longue et la plus méritoire est la guerre des Indes. Ce début du chant XIII (1-34) a été étudié plus haut⁽¹⁾. Immédiatement après se place l'inévitable épisode du dénombrement. Ces *Κατάλογοι* sont dans la tradition épique. En écrivant ses *Dionysiaques*, le Panopolitain érudit en avait deux modèles sous les yeux : celui des forces grecques et troyennes au chant II de l'*Iliade*, celui des troupes de Bacchos et de Dériade dans les *Βασσαρικά* de Dionysios. D'après les fragments qui nous restent du second⁽²⁾, Keydell⁽³⁾ pense que les deux parties du dénombrement (troupes bachiques, troupes indiennes) s'y faisaient suite, aux chants III et IV du poème. C'est une hypothèse vraisemblable, qu'on ne peut ni confirmer, ni infirmer. Dans Homère, l'ordre est le suivant ;

Iliade, II, 484-493. Invocation aux Muses⁽⁴⁾.

497-785. Dénombrement des troupes grecques.

786-806. Iris avertit Priam du danger imminent.

807-877. Dénombrement des forces troyennes.

⁽¹⁾ Cf. p. 56-57.

⁽²⁾ MULLER, *Geogr. Græci minores*, t. II.

⁽³⁾ *Op. laud.*, 393-396.

⁽⁴⁾ Il faut citer, au moins partiellement, cette invocation que Nonnos — déjà Falkenburg le signalait — a empruntée presque mot à mot :

ἔσπετε νῦν μοι, μοῦσαι, Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι

οἱ τινες ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν.

Πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,

οὐδ' εἰ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἴεν...

Nonnos se propose d'imiter Homère; il le dit expressément ⁽¹⁾ : « Mais les nombreux clans des guerriers, génération héroïque, et les Satyres hirsutes, race consanguine des Centaures, et le bataillon des Silènes, race aux jambes velues et la troupe des Bassarides, dites les, ô Muses des Corybantes, car, pour moi, eussè-je dix langues, eussè-je dix bouches exhalant une voix d'airain je ne pourrai chanter toutes les tribus que Bacchos réunit en vibrant sa lance. Pour célébrer leurs chefs, j'appellerai à mon secours Homère, abri général du bien dire : ainsi les marins égarés appellent dans leurs erreurs la protection du dieu aux cheveux azurés. » Mais si grande que soit la soumission de notre poète envers Homère — elle est parfois voisine du plagiat — le développement est, chez lui, plus compliqué. Le voici en gros :

XIII. Dénombrement des mortels, soldats de Dionysos.

XIV, 1-245. Dénombrement des divinités et des femmes, mortelles et immortelles, dans l'armée de Dionysos.

XXVI, 1-37. L'ombre d'Oronte apparaît en songe à Dériade pour l'exciter à la lutte.

38-378. Catalogue des forces indiennes.

Keydell est convaincu ⁽²⁾ que Nonnos, dans sa rédaction primitive, suivait Homère et Dionysios pas à pas. Il pense donc qu'à l'origine 1° le dénombrement des troupes indiennes faisait suite au dénombrement des troupes bachiques; 2° que le dénombrement des divinités auxiliaires de

⁽¹⁾ XIII, 43 Ἀλλὰ πολυσπερέων προμάχων ἡρώϊδα φύτλην
καὶ λασίων Σατύρων, Κενταυρίδος αἶμα γενέθλης,
45 Σειληνῶν τε Φάλαγγα, δασυκνήμοιο γενέθλης,
καὶ στίχα Βασσαρίδων, Κορυβαντίδες εἶπατε Μοῦσαι·
οὐ γὰρ ἐγὼ τόσα φύλα δέκα γλώσσησιν ἀείσω
οὔδ' ἐδέκα στομάτεσσι χέων χαλκόθροον ἤχώ,
ὅππῃ Βάκχος ἀγείρει δορυσσόος, ἀλλὰ λιγαίωνων
50 ἡγεμόνας καὶ Ὀμηρον ἀοσσητῆρα καλέσσω
εὐεπίης ὄλον ὄρμον, ἐπεὶ πλωτῆρες ἀλῆται
πλαγκτοσύνης καλέουσιν ἀρηγόνα κυανοχαίτην.

⁽²⁾ *Op. laud.*, notamment 393-397 et 411.

Dionysos (XIV, 1^{re} partie) n'existait pas. Il s'ensuit que, selon lui, le chant XXVI est seul intact, avec le plan que voici :

XXVI, 44-350. Dénombrement : *πρῶτα μὲν ὠπλίζοντο...*

351-365. Le commandant en chef : *πάντων δ' ἡγεμόνευεν...*

366-378. Résumé : *τόσσοι ἄρα στρατὸς ἦλθε.*

Le chant XIV (1^{re} partie), sauf quelques vers, serait une addition postérieure, et le chant XIII, pour maintenir le parallélisme avec XXVI, aurait eu l'ordre suivant, dans sa première rédaction;

XIII, 53-565. Dénombrement des mortels : *πρῶτα μὲν εὐθύρσοιο...*

XIV, 203-205; 219-227. Dénombrement des mortelles : Bacchantes et Bassarides.

XIV, 228-246. Le commandant en chef : *πάντων δ' ἡγεμόνευε...*

XIII, 566-568. Résumé : *τόσσοι μὲν στίχες ἦλθον...*

A l'appui de sa thèse, Keydell indique, comme arguments, les contradictions qu'il relève dans la forme actuelle du poème :

1° Pyrrhichos envoyé par Rhéa pour convoquer les mortels XIII, 35 et seq., ne peut pas se trouver à la tête des Corybantes convoqués par Rhéa, XIV, et seq.

2° Le vers XIV, 228 *κεκριμένον μὲν ἕκαστος ἐὼν στρατὸν ἡγάγε Βάκχω*, «chacun amenait séparément son armée à Bacchos», ne peut convenir qu'au catalogue des mortels où les chefs seuls sont nommés.

3° Puisque Rhéa convoque la *δαιμονίη γονή...* (XIV, 10), les Nymphes Oréades et les Ménades (XIV, 206-218) qui sont des divinités, ne devraient pas être réunies aux Bacchantes (203-205) et aux Bassarides (219-227), qui sont mortelles, — et leur intrusion se décèle par la succession maladroite de deux relatives : *αἷς τότε*, 217, et *ὣν τότε*, 219.

4° Si on examine les quatre vers XIII, 43-46 :

*ἀλλὰ πολυσπερέων προμάχων ἡρώϊδα φύτλην
καὶ λασίων Σατύρων, Κενταυρίδος αἶμα γενέθλης,
Σειληνῶν τε Φάλαγγα, δασυκνήμοιο γενέθλης
καὶ στίχα Βασσαρίδων, Κορυβαντίδες εἶπατε Μοῦσαι,*

on s'aperçoit que 44 et 45 ont été suspectés par Græfe : « *aliunde intrusos suspicor; integri certe non sunt* » et que Kœchly suppose après *Σατύρων* la

chute de deux hémistiches ou même davantage. C'est donc que 44 et 45 sont une addition qu'on peut supprimer par la pensée; alors 43 et 46 réunis résument le dénombrement des mortels.

Tout ce raisonnement est ingénieux, séduisant et contient une part de vérité; mais on doit tout de suite faire à Keydell une objection *a priori*. Peut-on supposer que Nonnos ait eu l'idée de dénombrer l'armée de Dionysos, sans y inclure les divinités qui forment son cortège habituel, notamment les Satyres, dont le dieu ne peut pas plus se séparer que des Bacchantes quand il licencie les troupes après la victoire⁽¹⁾? C'est peu vraisemblable. D'autre part, les deux premiers arguments de Keydell ne semblent pas irréfutables.

1° Si Pyrrichos convoque les mortels au chant XIII et se trouve pourtant à la tête de ses Corybantes, XIV, 33, c'est que les immortels voyagent très vite par le chemin des airs. Qu'on en juge par Rhéa, XIV, 6.

ὥς πτερὸν ἢ νόημα διέστιχεν ἔδρανα κόσμου.

2° Dire que seuls les chefs des mortels sont nommés dans le catalogue est inexact. Quand il s'agit d'une tribu d'immortels, les chefs sont nommés. Exemples :

XIV, 33 καὶ πρῶμος ἡγεμόνευε χοροπλεκέων Κορυβάντων

Πύρριχος.

105 καὶ Σατύρους κερβεντας ἐκόσμεον ἡγεμονῆες

Ποιμένιος Θιάσος τε καὶ Ὑψίκερως κ.τ.λ.

186 δώδεκα δὲ ζύμπαντας ἐκόσμεον ἡγεμονῆες

Σπαργεύς τε Γληνεύς τε κ.τ.λ. (à propos des Centaures).

Par conséquent, il est possible de dire, même en parlant des troupes divines, XIV, 33 :

κεκριμένον μὲν ἕκαστος ἐὼν στρατὸν ἡγάγε Βάκχω.

Les deux autres arguments de Keydell trouveront leur réponse dans ce

⁽¹⁾ XL, 291-294 :

αὐτὰρ ὁ μούνοισ

Βάκχος εἰὼς Σατύροισι καὶ Ἰνδοφόνοις ἄμα Βάκχαις

Καυκασίην μετὰ δῆριν Ἀμαζονίου ποταμοῖο

Ἀρραβίης ἐπέβαινε τὸ δεύτερον.

qui suit. Loin de croire, comme lui, que Nonnos comptait d'abord ne dénombrer que les troupes mortelles de Dionysos, je pense que le poète n'avait fait primitivement qu'un catalogue : dieux et mortels, suivi presque immédiatement du dénombrement des troupes indiennes⁽¹⁾. Pour une raison qui nous échappe, peut-être tout simplement à cause de sa tendance à tout délayer, il s'est décidé à séparer les catalogues et à les répartir dans trois chants.

La première conséquence, c'est qu'ayant ainsi obtenu trois chants très courts, Nonnos les a allongés par des digressions. Au lieu de nous donner, comme Homère et vraisemblablement Dionysios, des catalogues presque purement géographiques, à chaque instant il intercale un petit épisode qui interrompt l'énumération. Exemples⁽²⁾ : au chant XIII, digression sur Orion 98-103, légende d'Iphigénie 106-118, histoire des sept Corybantes 146-157, fable d'Érechthée 172-181⁽³⁾, digression sur Éaque, Astérios 238-252, Cadmos en Libye 335-372, Électre 406-416, sur la naissance d'Aphrodite 435-443⁽⁴⁾, sur Priase 522-545, sur Byblis et Milètos 550-561; au chant XIV, Polyphème et Galatée 61-66, mœurs les Satyres 120-142, métamorphose des Phères 148-185, naissance des Centaures cypriotes 193-202, sans parler de la seconde partie du chant qui est, on le verra plus loin, comme un magasin d'accessoires.

La deuxième conséquence, c'est qu'il a fallu organiser une mise en scène⁽⁵⁾ pour trois chants au lieu d'un. Keydell trouve déjà impossible que Pyrrichos convoque les mortels et soit à son poste avec ses Corybantes; qu'eût-il dit si Pyrrichos avait aussi recruté les divinités? Il est vraisemblable qu'au moment de la séparation des catalogues, Rhéa a été ajoutée pour décharger Pyrrichos d'une partie de son service et faire au début du chant XIV une entrée en scène qui correspondît à celle d'Iris

⁽¹⁾ Sur ce dernier point, je suis d'accord avec Keydell qui croit (p. 397) que les deux dénombrements pouvaient être primitivement séparés par l'ambassade de Phérépondos, actuellement XVIII, 313-322 et XXI, 200 et seq.

⁽²⁾ Ceux du chant XXVI viendront à leur place dans le poème.

⁽³⁾ L'addition est si sensible que Ludwig la met entre deux tirets.

⁽⁴⁾ Nouveaux tirets dans Ludwig, mais seulement pour 438-443.

⁽⁵⁾ Celle du chant XXVI sera examinée en son temps.

au chant XIII. Il y a eu deux hérauts d'armes au lieu d'un, mais les vers qui les présentent se ressemblent beaucoup :

XIII, 40 Πύρριχος ἀνδάνιο διέδραμεν ἔδρανα κόσμου, et pour Rhéa, XIV, 6
ὡς πτερὸν ἢ νύμα διέστιχεν ἔδρανα κόσμου.

De même en séparant les mortels des dieux, le poète n'a guère modifié la formule :

XIII, 43 ἀλλὰ πολυσπερέων προμάχων ἡρώϊδα φύτλην

XIV, 15 ἀλλὰ μετὰ βροτέην προμάχων ἡρώϊδα φύτλην
καὶ στρατὴν Ζαθέην με διδάξατε, Φοιβάδες αὔραι.

Enfin, troisième conséquence, — et on va retrouver ici les deux derniers arguments de Keydell — Nonnos ayant opéré ces transformations très vite, comme toujours, n'en a pas fait disparaître complètement les traces. Ainsi les Bacchantes et les Bassarides, mortelles, sont restées jointes aux Ménades immortelles, comme l'a relevé le savant allemand. Ainsi les vers XIII, 43-46⁽¹⁾, au lieu d'être une esquisse de plan pour le chant XIII, peuvent servir pour les deux catalogues, XIII et XIV. Ainsi encore les Corybantes d'Éubée XIII, 135 et seq. se sont trouvés indûment séparés des Corybantes de Crète XIV, 23 et seq.

Venons maintenant à chacun des deux chants en particulier. Ludwig signale une solution de continuité après XIII, 235. Voici le passage⁽²⁾ : « Avec eux en grand nombre s'armaient les citoyens de Gortyne bâtie sur une hauteur et les habitants de Rhythion et de la plantureuse Lycas-

⁽¹⁾ On ne peut nier pourtant qu'il y a là quelque difficulté. Suffit-il que les Centaures soient velus et cornus (XIV, 144 Φηρῶν εὐκερῶν λάσιον γένος) pour dire que les Satyres sont une race consanguine? Quel rapport de parenté y a-t-il entre eux? Ou Κενταυρίδος est-il pris au figuré? D'autre part la répétition de γενέθλησιν à la fin de 44 et 45 n'est pas une négligence rare dans Nonnos; elle n'est pas moins si malencontreuse ici qu'au vers 45 Ludwig écrit γεραίου et Kœchly l'impossible γέροντος, corrections inutiles, à mon avis.

⁽²⁾ XIII, 233 et seq. :

οἷς ἅμα πολλοὶ
ὑψιλόφου Γόρτυνος ἐθωρήσσοντο πολῖται
καὶ νάεται Ῥυτίοιο καὶ εὐκάρποιο Λυκάστου...
καὶ χθόνα Νωδαίοιο Διὸς καὶ ἐδέθλια Βοίβης
καὶ δάπεδον Κισάμοιο, καὶ ἄστεα καλὰ Κυταίου.

tos... et la terre de Zeus Nodaios et le séjour de Boibé et le territoire de Kisamos et la belle ville de Kytæos. » La misère de ce passage est double : 1° des accusatifs aux vers 236 et 237 réclament un verbe, 2° Zeus Nodaios est inconnu. Faut-il croire avec Græfe, Kœchly et Ludwig qu'il y a une lacune⁽¹⁾? Je ne le pense pas. Au fond, toutes les villes de Crète sont nommées dans le passage; il ne manque rien. Il ne peut y avoir qu'un mot mal lu sur le brouillon par l'éditeur qui n'était pas l'auteur et ce mot ne peut être que l'inintelligible Νωδαίοιο. Il faut le remplacer par un verbe, à cause des accusatifs : je propose ναιετάουσι, précédé de οἱ au lieu de καὶ⁽²⁾. Ainsi l'énumération se continuerait normalement : « ceux qui habitent la terre de Zeus et le séjour... » et il n'y aurait pas d'arrêt dans le développement.

On peut songer à une solution du même genre au chant XIV, 165, où il ne semble pas qu'il puisse y avoir de lacune, malgré Kœchly et Ludwig, ni place pour une correction brutale, comme le voulaient Cunæus et Græfe. Il s'agit du petit Dionysos, qui, pour duper Héra, se travestit en jeune fille, XIV, 164 :

μεσσατὶρ δὲ
στήθει δεσμὸν ἔβαλλε καὶ ὄρθιον ἀντυγα μαζοῦ...
παρθενίῳ ζωστῆρι.

Si au lieu de καὶ ἔσκαπεν de Cunæus, de καὶ ἀπλίσεν de Græfe, on veut bien admettre que le brouillon a été mal lu une fois de plus et corriger καὶ ὄρθιον en κατορθῶν⁽³⁾, la lacune de Kœchly et Ludwig disparaîtra et

⁽¹⁾ Græfe : « vereor ne binorum versuum initia, veluti οἱ τ'έχον... et καὶ χθόνα Δικταίοιο confusa sint. » Kœchly : « οἱ τ'έχον ἰδαίοιο... καὶ χθόνα Δικταίοιο » Ludwig : « post hunc versum aliquid excidisse patet ex accusativis ». Marcellus, par principe, supprime la lacune, et Th. v., Scheffer l'escamote dans sa traduction.

⁽²⁾ La correction peut paraître hardie, mais : 1° νω-ετ-ναι-sonnt voisins paléographiquement; 2° de même-ουσι et-οιο (cf. échange de οισι et οιο : XXII, 389; XXIV, 259; XXV, 369; XXIX, 159); 3° une forme de ναιετάω est fréquente à cette place du vers dans le poème, par exemple : X, 283; XXIV, 25; XXX, 211; XXXI, 187, 260; XXXIX, 182; XLVI, 43; XLVII, 704 et on sait qu'avec ses exigences la métrique de Nonnos est presque mécanique (cf. aussi Homère B. 530, 626; ε 23 et Apollonios III, 1093); 4° καὶ au lieu de οἱ proviendrait des deux καὶ qui commencent le vers précédent et le vers suivant.

⁽³⁾ Cf. l'échange de καὶ et κατά, XXXVII, 302 et XLI, 125 (n. ad loc.).

avec elle la solution de continuité. « Au milieu de sa poitrine, il roulait une bande pour maintenir la rondeur de son sein par une ceinture virginala. »

C'est encore vraisemblablement le premier éditeur qui est responsable de la transposition XIV, 239, 246, 240. Il s'agirait, cette fois, d'une addition marginale mal placée⁽¹⁾. Nonnos aurait fait d'abord le brillant portrait de Dionysos en costume de guerre (229-246), « avec une cuirasse mouchetée, image du ciel étoilé, et une ceinture d'or attachée autour de sa taille⁽²⁾. » Il se serait avisé après coup qu'il laissait au dieu les mains vides. Au moyen d'une addition marginale, écrite sans doute un peu au-dessous de 239, il lui a mis dans la main gauche une corne d'abondance pleine de vin, dans la droite un thyrsos (240-245). L'éditeur, peu consciencieux ou incompetent, aurait intercalé l'addition après 239, disjoignant ce vers du suivant qui en est inséparable. Il faut rendre à 246 sa place correcte⁽³⁾.

Enfin, Lobeck et Ludwich veulent voir une interruption du développement après 265. « Un Centaure dont la longue barbe frissonne tend de lui-même au joug un cou docile et beaucoup plus gourmand encore que les Satyres du vin et de ses senteurs, homme imparfait uni à un cheval, il hennissait du désir de porter Dionysos sur son dos⁽⁴⁾. » Rien ne manque en vérité dans ce petit tableau et l'abondance des participes, chère au poète⁽⁵⁾, peut faire croire à sa négligence, mais non à un arrêt du sens⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ C'est le même cas que p. 105.

⁽²⁾ 239 et 246 :

στικτὸν ἔχων θώρακα, τύπον κεχαραγμένον ἱστῶν
καὶ χρυσήν λαγόνεσσι περιτροχὸν ἤρμοσε μέτρην.

⁽³⁾ Il ne me semble pas possible de ne pas déplacer 246 et d'admettre, avec Marcellus, que Dionysos adapte une bague d'or à son thyrsos.

⁽⁴⁾ 264 et seq. :

καὶ λασίην Κένταυρος ἔχων φρίσσουσιν ὑπήνην
εἰς ζυγὸν αὐτοκέλευστος ἐκούσιον αὐχένα τείνας...
καὶ Σατύρων πολλὰ μᾶλλον ἔχων πόθον ἡδέος οἴνου
ἡμιτελὴς χρεμέτιζεν ἀνὴρ κεκερασμένος ἵππῳ,
ιέμενος Διόνυσον εὐὸς ὁμοίῳ ἀέλφειν.

⁽⁵⁾ Cf. p. 97-98, pour l'accumulation des participes.

⁽⁶⁾ La transposition 350, 352, 351, 353 semble due à une distraction du copiste; il ne faut pas s'y arrêter.

Reste la deuxième partie du chant XIV : l'entrée en guerre. Ce qu'on attendrait ici, après le dénombrement des troupes bachiques, c'est une déclaration de guerre transmise à Dériade par un ambassadeur⁽¹⁾. Mais en consacrant un chant à chaque partie de son catalogue, Nonnos s'est trouvé obligé, un remaniement en entraînant un autre, à reporter l'ambassade au chant XVIII, 313-322, à la séparer du catalogue des forces indiennes et à refouler celui-ci, de chant en chant, jusqu'à XXVI. Si piètre géographe que soit notre poète, la vérité est qu'il était tenu ici par la géographie. Il avait peut-être déjà écrit isolément, en tout cas il voulait faire entrer dans son poème — heureuse inspiration, puisque c'en est un des meilleurs morceaux — le fameux épisode de Nikaia. Or Nikaia vivait au bord du lac Astacide⁽²⁾, dans la région où fut fondée la ville qui porte son nom⁽³⁾. Pour achever le chant XIV sans dénombrer les troupes de Dériade, il fallait faire avancer l'armée de Dionysos, et cette armée, si peu qu'elle avançât, arrivait près du lac Astacide. Ainsi le poète était obligé de placer là le roman de Nikaia, remettant à plus tard l'ambassade de Phéréspondos et le catalogue indien.

L'affaire ainsi engagée ne pouvait guère être heureuse et ne l'est pas en effet. Nonnos a manifestement bâclé tout ce passage, peut-être écrit au moment de la coordination des fragments isolés et de la répartition en chants. Il l'a composé avec des procédés et des vers empruntés à des parties déjà rédigées de son poème. Le message officiel que Dionysos envoie à Dériade au chant XVIII par son ambassadeur Phéréspondos est remplacé par une ambassade anonyme, escortée de Pan, chargée d'annoncer « aux hommes noirs » qu'ils n'ont qu'à fuir ou à combattre sans plus (299-300) :

τοῖς τότε Βάκχος ἔπεμπε δῶα κήρυκες Ἐννοῦς
ἀγγελὶν ἐνέπειν, ἢ Φευγέμεν ἢ πολεμίζειν.

D'autre part, comme il ne peut être question de Dériade pour diriger l'armée indienne — ou alors il faudrait procéder au dénombrement — le

⁽¹⁾ C'est aussi l'avis de KEYDELL, *op. laud.*, p. 397 et 411.

⁽²⁾ XV, 170 παρθένος Ἀστακίδεσσι δμότροφος ἦνθε Νύμφαις.

⁽³⁾ XVI, 403 καὶ πόλιν εὐλαίγῃ φιλακρήτῳ παρὰ λίμνῃ
τεύξε θεὸς Νικαίαν κ.τ.λ.

roi est représenté à la tête de ses troupes par deux comparses, ses lieutenants Astraeis et Kélaineus. Le premier ne reparaitra qu'au chant XVII, pour faire un discours piteux, et au chant XXIX, 257 où il poursuit la Bassaride Staphylè. Le second disparaît presque sans laisser de trace : au chant XXVIII, 80, il attelle un éléphant et XXIX, 257, il pourchasse Calykè. De même, à la scène pompeuse où le roi Dériade, sur son trône, au milieu de ses sujets (XXI 200 et seq.) reçoit, avec un mépris cinglant et prolix, l'ambassadeur Phéréspondos, est substituée une pâle et vague esquisse⁽¹⁾. « Les messagers de Bromios se mirent en route : devant eux parut Astraeis armé de morgue présomptueuse et de menace. Déchaîné jusqu'à poursuivre les Satyres aux cornes de bœuf et Pan, il outragea les messagers de Dionysos, dieu de mansuétude. Ils prirent d'un pied craintif le chemin du retour et portèrent leurs pas fugitifs vers Dionysos résolu au combat. » De même encore, le récit de la bataille qui s'engage est insignifiant : les Indiens se montrent et périssent; les troupes bachiques, seules, sont décrites. Encore cette description est-elle imitée presque entièrement, parfois littéralement du chant XXIX. Par exemple, sur 18 vers (386-404), 15 sont empruntés à XXIX, 215-242, par hémistiches, par vers ou par distiques⁽²⁾. A la fin, pour arrêter l'effusion de sang, Dionysos recourt à un stratagème : il change en vin les eaux voisines. A l'appel d'un des leurs (fin de XIV) les Indiens iront en boire, s'enivreront, seront faits prisonniers (XV). Mais ce stratagème aussi est un réemploi : c'est celui dont le dieu use pour réduire Nikaia et Aura. Nonnos n'a trouvé que ce lien factice pour relier le récit de la bataille au roman de Nikaia⁽³⁾. L'opération, d'ailleurs, n'est ni très claire, ni parfaitement localisée. L'armée d'Astraeis « était rangée en bataille sur le courant sonore du lac Astacide » (327),

Ἀστακίδος κελάδοντα περὶ ῥόον ὕστατο λίμνης.

⁽¹⁾ 317-322 : καὶ Βρομίου κήρυκες ἀπήλυθον ἀγχιφανὴς δὲ Ἀστράεις ὑπέροπλος, ἔχων ἀστοργον ἀπειλήν, μάλιντο βουκεράους Σατύρους καὶ Πᾶνα διώκων, μιλίχιου κήρυκας ἀτιμάζων Διονύσου. Οἱ δὲ παλιννόστοιο ποδὸς δευδμήμονι ταρσῶ φύξιον ἰχνος ἔκαμψαν ἐγερσιμόθῳ Διονύσῳ.

⁽²⁾ Le relevé est fait par LUDWICH, *Beiträge*, p. 42.

⁽³⁾ Même opinion dans KEYDELL, *op. laud.*, p. 399.

Plus loin, les Indiens succombent « à la pointe du lac Astacide » (386) : παρ' Ἀστακίδος στόμα λίμνης. Quant à la transmutation de l'eau, elle est ainsi décrite⁽¹⁾ : Mais le dieu au cœur enjoué eut pitié de ses ennemis. Il épancha le don d'ivresse à l'embouchure; grâce au courant l'eau limpide changea de nature et devint une liqueur blonde : le fleuve jasait roulant des flots embaumés comme le miel. Il enivra son embouchure. Des courants transformés s'élevaient les senteurs pénétrantes du vin nouveau et les rives s'empourpraient⁽²⁾. » L'épisode prolongé se termine au chant XVII d'une façon maladroite. Astraeis échappé seul à la captivité raconte la défaite à Oronte, gendre de Dériade (XVII, 97, et seq.). C'est d'une part une réplique du récit fait à Dériade par Thoureus, seul survivant du désastre de l'Hydaspe (XXIV, 143 et seq.) et, d'autre part, puisqu'Astraeis survit seul, il faut qu'un miracle ait ressuscité Kélaineus qui se permet, comme on l'a vu, deux apparitions fugitives aux chants XXVIII et XXIX⁽³⁾.

⁽¹⁾ 411-417 : Ἀντίβλους δ' ὄκτειρε θεὸς φιλοπαίγμονι θυμῷ καὶ προχοαῖς κατέχευε μέθης γέρας, ἐκ δὲ ῥόων χιονέην ἤμειψε φῶν ξανθόχροον ὕδωρ, καὶ ποταμὸς κελάρυζε μελίρρυτα χεύματα σύρων, καὶ προχοὰς ἐμέθυσεν ἀμειβομένων δὲ ῥόων ἐπνεον ἀρτιχύτοιο μέθης εὐώδεις αὔραι ὄχθαι ἐφοινίσσοντο.

⁽²⁾ Keydell constate (p. 398-99) l'incohérence des mots λίμνη, στόμα, προχοαί, ῥόος, ποταμός. Il l'attribue (p. 403) au fait que, par suite de remaniements, l'épisode de Nikaia a pris la place d'une bataille sur l'Hydaspe changé en vin par Dionysos. Nonnos n'aurait pas fait disparaître toute trace de son plan primitif. A la rigueur, on peut dire que le raccord n'est pas absolument maladroit : la scène se passerait à la pointe du lac (λίμνη, στόμα, προχοαί) et le cours d'eau (ῥόος, ποταμός) — ce que les cartes confirment — serait un effluent du lac. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, la bévue du chant XVII (cf. p. 126), ni les incertitudes du chant XXII.

⁽³⁾ A la fin du chant XIV, le papyrus compte 436 vers (υλς); notre texte en compte 437. Une erreur d'une unité peut provenir d'une distraction du copiste. Si vraiment, contrairement à mon essai de démonstration, les deux lacunes proposées par Ludwig doivent subsister, ne dût-on les combler chacune qu'à l'aide d'un vers ou deux, l'écart entre les deux traditions deviendrait sensible.

XV-XVI (ÉPISODE DE NIKAIÀ).

Le semblant de bataille et le stratagème qui terminent le chant XIV trouvent leur épilogue au début du chant XV : 168 vers sont nécessaires pour cette liquidation. Grâce à des énumérations, nous y voyons les Indiens buvant au fleuve dans toutes les positions, puis agités par le vin chacun de façon différente, puis assoupiés diversement dans l'ivresse, enfin entraînés en captivité par les ennemis, qui par les hommes, qui par les Bassarides. En réalité tout le passage semble avoir été subordonné, sinon sacrifié à l'épisode de Nikaia. Pour l'incorporer au poème, il a fallu amener les troupes bachiques au bord du lac Astacide⁽¹⁾; il a fallu aussi fabriquer de pièces et de morceaux⁽²⁾ une vague rencontre entre les deux armées. De plus, afin d'assurer à peu près l'enchaînement des faits, il a fallu prendre au même stratagème les Indiens et Nikaia. En conséquence la source qui enivre Nikaia dans Memnon⁽³⁾ et que Nonnos semble avoir primitivement gardée est devenue le lac lui-même, ou un fleuve, ou l'embouchure de ce fleuve⁽⁴⁾. Le poète a bien pensé au chant XVI, 253-257 à remplacer aussi la source par le fleuve⁽⁵⁾, mais il a commis l'étourderie de n'y plus songer au chant XVII, 173, où l'on constate avec surprise la résurgence de la source :

μηδέ τις ὑμέων πιέτω ξανθόχροον ὕδωρ,
μη γλυκερῆς δολόεντα μεμνόντα φάρμακα πηγῆς.

⁽¹⁾ On verra plus loin, p. 126, que cet itinéraire soulève des difficultés.

⁽²⁾ Toute la fin du chant XIV, à partir de 295; cf. p. 119.

⁽³⁾ Cf. MULLER, *Fr. Hesi. Græc.*, p. 525.

⁽⁴⁾ Cf. p. 121, n. 2.

⁽⁵⁾ La rectification, d'ailleurs, n'est pas heureuse :

ξανθὸν ὕδωρ ἐνόησε φιλακρήτου ποταμοῖο
καὶ πῖεν ἡδὺ ῥέεθρον, ὅθεν πῖον αἰθopes Ἰνδοί
καὶ φρένα δινηθεῖσα μέθη βακχεύετο κόρη,
καὶ κεφαλήν ἐλέλιξε μετήλυδα διζυγί παλμῶ,
καὶ διδύμην ἐδόκησεν ἰδεῖν πολυχανδέα λίμνην.

Au vers 253 *φιλακρήτου ποταμοῖο* a pu se substituer à *πηγῆς* avec son adjectif sans laisser de trace, mais 254, mis là pour rappeler la méprise des Indiens, ajoute un quatrième vers commençant par *καὶ* à une série de trois déjà suffisante. L'idée de la source sera reprise pour enivrer Aura, XLVIII, 590 et seq.

Quoi qu'il en soit, le roman amoureux se déroule dans les deux chants avec les grâces et les raffinements précieux où triomphe Nonnos. La chasseresse, insensible aux timides déclarations du beau bouvier Hymnos tue son malheureux soupissant et Dionysos, repoussé à son tour malgré ses prières galantes, triomphe de l'inhumaine assoupie dans l'ivresse. L'épisode est un des mieux finis du poème; les manuscrits en signalent en marge les divisions ou les gentilleses⁽¹⁾. Aussi ne rencontre-t-on pas de transposition dans XV et XVI et pas de lacune dans XVI. Il s'en trouvait une dans XV, après 228, mais elle était accidentelle. Le papyrus en a apporté la preuve, en nous donnant quelques lettres du vers oublié par les copistes du moyen-âge. « Le trompeur Éros⁽²⁾ excitait les désirs du bouvier agité d'ardents transports. Un jour qu'au milieu des rochers la vierge insaisissable prenait son élan pour courir à la chasse, un souffle léger gonfla et souleva tout son péplos. Son corps avait la beauté d'une fleur, ses hanches étaient blanches, ses chevilles vermeilles; c'était un lis, une anémone, ses membres de neige étaient une prairie de roses. Et l' amoureux, harcelé de désirs, sans pouvoir rassasier ses yeux, contemplait le galbe des hanches libérées de leurs voiles... les boucles de sa chevelure, soulevées de chaque côté, flottaient dans le vent derrière elle; entre ses cheveux écartés resplendissait la blancheur de son col nu. » Il faut sans doute ponctuer après *μηρῶν*. Le vers mutilé commencerait un second

⁽¹⁾ XV, 171 : *Nikaia*; 206 : *Ἵμνος*; 361 : *ἐπίγραμμα*; XVI, 200 et 288 : *σημειώσαι*.

⁽²⁾ XV, 220 *καὶ δολόεις ἐρέθιζεν Ἔρως ποθέοντα νομῆα*
οἷστρω λαβροτέρω δεδονημένον· ἐν σκοπέλοις γὰρ
παρθενικῆς ἀκίχητον ἐπεσσυμένης δρόμον ἄγρης
πέπλον ὅλον κόλπωσεν ἐς ἡέρα κοῦφος ἀήτης·
καὶ χροὸς ἦνθε κάλλος· ἐλευκαίνοντο δὲ μηροὶ
225 *καὶ σφυρὰ φοινίσσοντο, καὶ ὡς κρήνον, ὡς ἀνεμώνη*
χιονέων μελέων ῥοδόεις ἀνεφαίνετο λειμών·
καὶ νέος ἱμερόφοιτος ἔχων ἀκώρητον ὀπωπὴν
ἀσκεπέων ἐδόκνευεν ἐλεύθερον ἀντυγα μηρῶν
[.....] *χωδεᾶ* [.....]
230 *βότρυν ὀπισθοπόροιο κόμης ἐλέλιξεν ἀήτης*
κουφίζων ἐκάτερθεν, ἀειρομένων δὲ κομάων
λευκοφαῖς σελάγιζε μέσος γυμνούμενος αὐχὴν.

développement sur les indiscretions du vent. Si on se reporte à X, 181 et seq., et à XVI, 15 et seq., tirades galantes du même genre, on est tenté de croire qu'on trouvait dans la lacune la mention des épaules et une épithète à βότρυν du vers 230⁽¹⁾. Quant à l'omission du vers XV, 244 dans le papyrus, c'est vraisemblablement une distraction du copiste; il ne semble pas qu'il faille s'y arrêter.

XVII

Avec ses contradictions multipliées, le chant XVII est un témoin des remaniements que Nonnos avait commencé de faire subir aux *Dionysiaques*.

Les vers 1-7 ne sont autre chose qu'une agrafe pour rattacher XVII à XV, 168 par dessus l'épisode de Nikaia. « Quand Dionysos⁽²⁾ eut fait prisonnière l'armée inerte des Indiens indemnes, enchaînée dans le sommeil d'une lourde ivresse, il ne livra pas sa querelle aux vents de l'oubli, mais reprit en main le thyrses phrygien. C'est que Dériade au fier panache l'appelait au combat; il se hâtait, sans donner un souvenir à l'unique étreinte de la jeune Amazone appesantie par l'ivresse et à leur union ensommeillée. »

Mais cette allusion à un appel de Dériade est un oubli de Nonnos et une preuve du remaniement indiqué plus haut. Puisque la déclaration de

⁽¹⁾ Cf. X, 182 βότρυν εἰλικόντες et XVI, 15 ἐλικώδεα βόστρυχα; peut-être est-ce cette dernière épithète qui se dissimule dans [χωδεα] du papyrus.

⁽²⁾ XVII, 1 Οὐδὲ Φιλακρήτοιο μέθης πεπεδημένον ὕπνῳ
ζωγρήσας ἀτίναντον ἀνουτήτων γένος Ἰνδῶν
ληθαίοις Διόνυσος ἐπέτρπε δῆριν ἀήταις
ἀλλὰ πάλιν Φρύγα θύρσον ἐκούφισεν ὑφιλόφου γὰρ
5 εἰς ἐνοπὴν καλέοντος ἐπείγετο Δηριαδῆος,
παιδὸς Ἀμαζονίης τε μόνην ἀμνηστον ἑάσας
οἶνοβαρῇ Φιλότῃ καὶ ὕπναλέους ὕμεναίους.

Au vers 6 tous les manuscrits donnent τε δομήν; tous les éditeurs, avec Cunæus, ont supprimé τε et corrigé δομήν en δολήν, qui semble mal convenir. Koch propose διδύμην, qui est contraire au récit. Mieux vaudrait, à mon avis, garder τε et corriger δομήν en μόνην; la faute s'expliquerait par une sorte d'interversion.

guerre a été reculée jusque XVIII, 313-322 et la brève réponse de Dériade jusque XXI, 277 :

εἰ δύνασαι, Διόνυσε, κορύσσειο Δηριαδῆι,

Dionysos ne devrait pas, dès le chant XVII, se rendre à cette provocation. Les vers 8 et seq. sont un portrait passe-partout de Dionysos :

καὶ θεὸς ἡγεμόνευε, Διὸς κήρυκα γενέθλης
οὐρανίην ἀκτῖνα φέρων στίλβοντι προσώπῳ.

Ils rappellent le portrait du dieu au chant XIV, 229 et seq.

πάντων δ' ἡγεμόνευε πυρίερομος Εἰραφιάτης
ἀστράπτων ἀρίδηςλος

Pour tenter de les adapter au passage, Nonnos les a fait suivre, au moyen de son éternel καὶ, d'un développement qui rappelle le premier engagement et la façon dont l'armée indienne fut faite prisonnière, 23-24 :

καὶ Βρομίῳ συνάεθλος ὄλος στρατὸς ἔρρεε Βάκχων,
θάρσος ἔχων προτέρωιο μόθου χάριν κ.τ.λ.

Ce développement menaçait d'être une répétition de XV, 132 et seq.⁽¹⁾; le poète l'a laissé en suspens au vers 31. Il faut maintenir cette lacune.

Voici, d'ailleurs, d'autres embarras. Après tout ce qui précède, surtout après le vers 24 : προτέρωιο μόθου χάριν, on croyait le premier engagement fini. Pas du tout. Au moment précis où Astraeis vient d'en faire le récit à Oronte, en l'appelant (102) :

νίκην Φαρμακέσσαν ἀθωρήκτου Διονύσου,

nous apprenons que la bataille est seulement commencée et qu'Oronte, après avoir assisté — sans que nous l'ayons vu — au début du combat, retourne y prendre part⁽²⁾. « A ces mots, l'irascible Oronte s'emporta d'avantage et bien vite retourna sur ses pas à la lutte; car on était à la moitié du combat et c'était le début d'une nouvelle bataille. » Il est vrai

⁽¹⁾ Cf. notamment XV, 141-142 et XVII, 25-27.

⁽²⁾ 133 et seq. :

ὥς Φαμένου βαρύμηνις ἐχώσατο μάλλον Ὀρόντης,
καὶ τάχως εἰς μόθον ἦλθε παλινδρομος ἡμιτελής γὰρ
ἦεν ἀγών, ἐτέρης δὲ θεμεῖλια πήγνυτο χάρις.

que cette bataille est interminable : après les exploits et la mort d'Oronte, elle est encore exactement au même point ⁽¹⁾ : « Ce n'était pas la fin de la bataille sévère, car on était à la moitié du combat et la lutte n'était pas terminée. »

D'autre part, Dionysos a eu beau franchir le Geudis et la plaine d'Alybe ⁽²⁾ (32-35), il a eu beau ensuite partir pour une vague expédition contre « une autre tribu montagnarde d'Indiens ⁽³⁾ », cela n'empêche pas que la première moitié de la bataille a eu lieu sur le lac Astacide et que la seconde moitié va se livrer là où nous sommes. Mais où sommes-nous? On se bat, quelle surprise! sur le Taurus : ὑψόθι Ταύρου (137). Et la distance, d'ailleurs, ne s'opposera pas à ce que bientôt, à la fin de la seconde moitié de cette bataille qui en compte au moins trois, le chef indien se jette dans le fleuve Oronte (289) :

καὶ ποταμῷ κεκύλιστο καὶ οὖνομα δῶκεν Ὀρόντη.

Enfin, dernier mystère, la bataille a beau se livrer sur le Taurus, à l'autre bout de l'Asie Mineure par rapport au lac Astacide, Oronte engage ses troupes à ne pas boire à la source de vin — car le lac, comme on a vu plus haut ⁽⁴⁾, est devenu une source ⁽⁵⁾. « Qu'aucun de vous ne boive cette

⁽¹⁾ 315-316 : οὐδὲ μύθου τέλος ἦεν ἀτερπέος· ἡμιτελής γὰρ ἦεν ἀγὼν καὶ δῆρις ἀνήνυτος κ.τ.λ.

⁽²⁾ C'est un prétexte à introduire le petit épisode de Brongos (37-86), intercalé au moyen de ἐνθα, comme celui de Nikaia XV, 169. Ludwig indique une lacune après 72, parce que le copiste de L a jugé à propos d'insérer ici un vers de sa composition : 71 et seq. :

ὁ δὲ φρένα τέρπετο μολπῇ
καὶ κεράσας κρητῆρι νεόρρυτον ἱμάδα ληνοῦ...
(δῶκε πιεῖν Βρόγγῳ καὶ ἔφη θελξίφρονι μύθῳ)
δέξο, γέρον, τόδε δῶρον, ὅλης ἀμπαυμα μερίμνης.

Il semble qu'on puisse supprimer le vers intrus sans indiquer de lacune : « L'esprit réjouit de ce chant, le dieu mêla dans un cratère la liqueur nouvelle du pressoir : Vieillard, accepte ce présent, trêve à tous les soucis... » S'il y a une lacune, elle ne peut être que d'un vers formulaire pour amener le discours.

⁽³⁾ 88 : εἰς ἐτέρην ἔσπευδεν ὀρειάδα φύλοπιν Ἰνδῶν.

⁽⁴⁾ Cf. p. 122.

⁽⁵⁾ 172-173 : μηδὲ τις ὑμείων πιέτω ξανθόχροον ὕδωρ,
μὴ γλυκερῆς δολόεντα μεμνηνὸτα φάρμακα πηγῆς.

eau blonde, aucun les poisons frénétiques de la source trompeusement douce. »

Enfin, on peut encore noter qu'après une provocation pleine de jactance (249-261), Oronte décide bien vite de se suicider (271 et seq.) parce que, d'un simple coup de thyrsos, Dionysos l'a dépouillé de ses armes; qu'Astraeis, déjà ἀλίχνητος quand il fuyait du lac Astacide (XVII, 108), est encore ἀλίχνητος quand il se sauve du Taurus avec ses compatriotes « vers le penchant de la terre indienne ⁽¹⁾ »; que le développement imprécis sur Aristée soignant les blessés (357-375) pourrait se placer à la fin de n'importe quelle bataille ⁽²⁾; que Blémys a beau se soumettre et devenir l'ennemi de Dériade (385 et seq.), les Blemmyes n'en figurent pas moins parmi les auxiliaires du roi indien, XXVI, 341 ⁽³⁾.

Que conclure de ces contradictions, de ces répétitions? Keydell pense ⁽⁴⁾ que Nonnos a dû abréger ici fortement son plan, notamment en ce qui concerne le rôle des lieutenants de Dériade. Peut-être, en effet, l'a-t-il abrégé; je croirais plutôt qu'il l'a surtout profondément modifié. Il me semble possible, par exemple, que, pour placer l'épisode de Nikaia, il ait dirigé l'armée vers le nord, vers le lac Astacide, au sortir de la Phrygie, quand elle aurait dû manifestement prendre le chemin du sud. Ce roman de Nikaia, en refoulant de proche en proche la déclaration de la guerre au chant XVIII, la réponse de Dériade au chant XXI, le dénombrement des forces indiennes au chant XXVI, a pu aussi prendre la place d'opérations militaires que les contradictions du chant XVII nous permettent d'entrevoir. On peut supposer en effet que l'armée bachique, dans la rédaction primitive, traversait l'Asie Mineure et se dirigeait vers le Taurus où sa présence est aujourd'hui pour nous une surprise. Elle pouvait, chemin faisant, engager les hostilités avec Oronte qui, après un mouvement de repli, serait revenu à la charge, comme nous le voyons au vers 134. Ainsi nous aurions l'explication des contradictions géographiques, du lac qui devient un fleuve sans renoncer à être une source, des difficultés touchant le rôle d'Oronte et du personnage falot d'Astraeis.

⁽¹⁾ 380

ἐς Ἰνδῶν κλίμα γαίης.

⁽²⁾ Il suffit de signaler la transposition 374-377 due à une étourderie du copiste.

⁽³⁾ KOEHLER, *op. laud.*, p. 63, a noté le fait sans en tirer de conclusion.

⁽⁴⁾ *Op. laud.*, p. 401.

XVIII

« Déjà la Renommée aux cent bouches s'envolait à tire d'aile, parcourait la série entière des villes d'Assyrie, pour y publier le nom de Dionysos orné de corymbes, l'audacieuse guerre des Indes et la vigne aux brillantes grappes ⁽¹⁾. » Le roi du pays, Staphylos, et son fils, Botrys, s'avancent à la rencontre du dieu jusqu'aux confins du Taurus ⁽²⁾, pour faire leur soumission et offrir l'hospitalité. « Le roi Staphylos ⁽³⁾ s'élança de son char quand il vit que les panthères de Dionysos avaient arrêté leurs pas. Jambe fléchie, genou en terre, tendant le rameau d'olivier d'une main pieusement soumise... et le prince accueillit Dionysos par ce discours amical. » Græfe a supposé une lacune après *τιταίνων* du vers 16; Kœchly et, après lui, Ludwig l'ont indiquée; Marcellus l'a supprimée avec Græfe en écrivant *τίταινεν*, que la métrique de Nonnos rend impossible ⁽⁴⁾; Struve a proposé avec raison *τιταίνει*. Après avoir fait les gestes de la soumission, genou fléchi, rameau tendu, il semble bien que Staphylos n'a plus qu'à ouvrir la bouche pour exprimer cette soumission. Il ne manquerait donc rien au développement : la correction *τιταίνει* supprimerait la lacune. On ne saurait invoquer contre ce présent le fait qu'il est encadré par deux aoristes (*κατεπήλατο* et *μειλίζατο*); Nonnos pratique le mélange des temps dans le même vers ⁽⁵⁾. D'autre part, *ερείδων* de 15 et *μύθω* de 17 ont pu provoquer la faute par une sorte de bourdon.

⁽¹⁾ XVIII, 1 et seq. :

Ἦδη δὲ πτερόεσσα πολύστομος ἵπτατο Φήμη
Ἀσσυρίης στίχα πᾶσαν ὑποτροχόωσα πολήων,
οὔνομα κηρύσσουσα κορυμβοφόρου Διονύσου,
καὶ θρασὺν Ἰνδὸν Ἄρηα καὶ ἀγλαόβοτρυν ὀπώρην.

⁽²⁾ 45

Ταυρεῖην δ' ἐλικηδὸν ἐρημάδα πέζαν ὀδεύων

⁽³⁾ 13 et seq. : Καὶ Στάφυλος σκηπτούχος ἐοῦ κατεπήλατο δίφρου

πορδαλίῳ στατὸν ἰχθὺς ὀπιπεύων Διονύσου·
καὶ ποδὸς ὀκλάζοντος ἐπὶ χθονὸς ἰχθὺς ερείδων,
θαλλὸν ἐλαιοῖεντα θεοῦδε χεῖρι τιταίνων...
καὶ Φιλίῳ Διόνυσον ἀναξ μειλίζατο μύθω.

⁽⁴⁾ Nonnos exige une syllabe accentuée au dernier pied, de préférence la pénultième. Th. v. Scheffer ne tient pas compte de la lacune.

⁽⁵⁾ Cf. par exemple XI, 454 et XLII, 30. La dernière référence est de Ludwig; on pourrait certainement en trouver d'autres.

Pour engager Dionysos à s'asseoir à sa table, Staphylos lui cite deux mortels à qui Zeus a accordé cette faveur. Exemples mal choisis, d'ailleurs, comme il le reconnaît lui-même ⁽¹⁾ — après les avoir développés — car il s'agit de Lycaon et de Tantale. Un troisième exemple, plus judicieux, doit emporter l'acceptation de l'invité, mais il est coupé par une lacune. « Zeus ⁽²⁾ et Apollon furent reçus par Makellô à une seule... et quand l'Ébranleur du sol engloutit tous les Phlégyes dans la mer en disloquant l'île entière de son arme à trois pointes, il épargna les deux femmes et ne les anéantit pas sous son trident. » Il faut renoncer, sans doute, à tirer sur la légende elle-même quelque renseignement du scoliaste d'Ovide et d'un fragment d'Euphorion ⁽³⁾. En se bornant au texte, il paraît clair que deux femmes, dont Makellô, ont reçu Zeus, Apollon et peut-être Poseidon et qu'en récompense elles ont échappé à la destruction générale de leurs compatriotes, les Phlégyes. Dès lors, ou bien la lacune, volontaire, est de quelques lignes : petit développement suffisamment indiqué que Nonnos se réservait d'achever à loisir, ou bien elle est involontaire : c'est un vers que le copiste a oublié distraitemment. Cette dernière hypothèse trouve, semble-t-il, un commencement de justification dans les manuscrits L P M. En effet, au vers 35, le *μ* de *Μακελλώ* y est en surcharge sur un *τ*, scrupule à la fois et distraction du copiste, qui s'est imaginé écrire encore la fin du vers 25 : *Ξείνισσε τ(οκῆα)*. Pour réparer, il aurait alors écrit à tort le dernier mot du vers suivant, *Μακελλώ*, en corrigeant l'initiale déjà écrite. Quant au mot que nous avons perdu, il ne semble pas qu'il puisse y avoir de doute. Il commençait aussi par un *τ*, ce qui a facilité la faute; il est donné par F² : *τραπέζῃ* et, s'il ne l'était pas, la formule *μῆς ἔψαυσε*

⁽¹⁾ 31 et seq. Ἀλλὰ τί σοι, Διόνυσε, Λυκάονα παιδοφονῆα
Ξεινοδόκον μακάρων καὶ Τάνταλον ἡεροφροῖτην
νεκταρέων ὀνόμηντα δολόφρονα φῶρα κυπέλλων.

⁽²⁾ 35 et seq. Ζῆνα καὶ Ἀπόλλωνα μὴ Ξείνισσε Μακελλώ...
καὶ Φλεγύας ὅτε πάντας ἀνερρίζωσε θαλάσση
νῆσον ὅλην τριόδοντι διαρρήξας ἐνοσίχθων,
ἀμφοτέρας ἐφύλαξε καὶ οὐ πρήνιξε τριαινή.

⁽³⁾ Cf. Rohde, *Der Griech. Rom.*, p. 506, n. 2 pour le scoliaste d'Ovide et Euphorion, fr. CLV, références de Ludwig, qui donne à tort p. 539 pour la première.

τραπέζης (X, 235 et ici, 23) permettrait de le restituer. On aurait donc :

Ζῆνα καὶ Ἀπόλλωνα μὴ ξείνισσε τραπέζῃ
 Μακελλῶ
 καὶ Φλεγύας ὅτε πάντας ἀνεργίζωσιν κ.τ.λ.

Le vers perdu mentionnait peut-être Poseidon, ce qui justifierait son intervention au vers 37, et une seconde femme, ce qui expliquerait ἀμφοτέρω du vers 38.

Dionysos a accepté l'invitation de Staphylos. Botrys, dépêché en avant, a fait préparer le festin. Avant d'y installer les convives, Nonnos décrit le palais royal, 67-92. Cette ἐκφρασις somptueuse pourrait bien être une intercalation. Elle est amenée par la formule dénonciatrice ὄφρα... τὸφρα et l'interversion des vers 68-67 en serait peut-être une seconde preuve⁽¹⁾. Quoi qu'il en soit, le festin a lieu, dure jusqu'au soir et devient orgie. La reine Méthè en est quitte pour une migraine et un sommeil prolongé le lendemain (205 et seq.) Dionysos l'expie par un songe cruel. Voici le passage⁽²⁾ : Mais quand avec ses lueurs roses, annonciatrice de l'Aurore, l'aube eut rayé d'un trait vif l'obscurité pâissante, à cette heure matinale, Bacchos à la belle chevelure s'élança de sa couche, exalté par l'espoir de vaincre. Durant la nuit il avait pourfendu la race indienne de son thyrsos

⁽¹⁾ Il aurait suffi, pour tromper le premier éditeur, que 67, le premier vers de l'intercalation, fût écrit un peu au-dessus de 68, au lieu d'être écrit en dessous.

⁽²⁾ 166 Ἀλλ' ὅτε δὴ ῥόδους ἀμαρύγμασιν ἄγγελος Ἡοῦς
 ἀκροφαιῆς ἐχάραξε λιπόσκιον ὄρθρος ὁμίχλην,
 εὐχαιτῆς τότε Βάκχος ἑώιος ἀνθορεν εὐνῆς
 ἐλπιδι νικαίῃ δεδονημένος· ἐννύχιος γὰρ
 170 Ἰνδάμην ἐδάιζε γονὴν κισσῶδεϊ θύρσῳ,
 ὑπναλέης μεθέπων ἀπατήλιον εἰκόνα χάρμης.
 Καὶ κτύπον εἰσαίων Σατύρων καὶ δοῦπον ἀκόντων
 φλοῖσβον ὀνειρείης ἀπεσεῖσατο δηιοτήτος,
 ὕπνον ἀποσκηδάσας πολεμήιον· εἶχε δὲ θυμῷ
 175 μαντιπόλου φόβον αἶνόν ἀπειλητῆρος ὀνείρου·
 μιμηλῆς γὰρ ὅπως μάχης Ἰνδαλμα Λυκούργου
 ἐσσομένων προκέλευθον, ὅτι Θρασύς ἐνδοθὶ λόχμης
 δύσμαχος ἐκ σκοπέλοιο λέων λυσσῶδεϊ λαιμῷ
 Βάκχον ἐτι σκαίροντα καὶ οὐ ψάοντα σιδήρου.

orné de lierre, absorbé dans son sommeil par l'image trompeuse d'une bataille. La clameur des Satyres et le bruit des javalots, en frappant ses oreilles, avaient mis fin au tumulte de son rêve guerrier et dissipé son belliqueux sommeil. Mais il gardait au cœur la crainte affreuse, le présage d'un songe menaçant : vision fidèle et révélatrice de son futur combat avec Lycurgue. Un lion féroce au fond d'un bois s'élançait d'un rocher, adversaire retoudable, avec un rugissement furieux, sur Bacchos tout à ses danses encore et sans armes. Frappé de terreur et poursuivi jusqu'à la mer, il se cachait sous les flots pour fuir la menace du fauve. De plus, nouvel objet d'effroi, il avait vu ce lion féroce poursuivre, la gueule béante, les femmes porteuses de thyrsos. En sang et déchirées sous ses griffes, les femmes laissaient rouler de leur main mystique dans la poussière les emblèmes sacrés ; les cymbales gisaient à terre. Mais une Bacchante avait fait volte-face, comprimé d'un lien le muse du lion, serré sa tête avec des brins de pampre et entrecroisé sur le cou de l'animal des nœuds étroits. Sur le fauve, une à une, la troupe des femmes s'était élancée ; de terribles épines avaient déchiré ses quatre pattes. A peine Artémis l'eut-elle arraché vivant à sa ceinture de vrilles et de pampres que de la voûte éthérée un éclair enflammé jaillit, frappa le fauve au front, en fit un aveugle cheminant

- 180 εἰς φόβον ἐποίησε, καὶ ἤλασεν ἄχρι θαλάσσης
 κρυπτόμενον πελάγεσσι, πεφυζότα θηρὸς ἀπειλήν·
 καὶ φόβον ἄλλον ὅπως, λέων Θρασύς ὅτι γυναῖκας
 θυρσοφόρους ἐδίωκε, κεκηνότος ἀνθερεῶνος,
 αἰμάσσων ὀνύχεσσι, χαρασσομένων δὲ γυναικῶν
 185 μύστιδος ἐκ παλάμης ἐκυλινδετο θύσθλα κονίη,
 κύμβαλα δ' ἐν χθονὶ κεῖτο· μεταστρεφθεῖσα δὲ Βάκχη
 δεσμὰ λεοντείοισιν ἐπεσφῆκωσε γενεῖοις
 σειρήν ἀμπελόεσσαν ἐπισφίγξασα καρήνῳ,
 ἀγχιονίῳ δὲ λέοντος ἐπέπλεκεν αὐχένα δεσμῷ·
 190 θηρὶ δὲ θῆλυς ὄμιλος ἐπέδραμεν ἄλλος ἐπ' ἄλλῳ,
 καὶ βλοσυροὺς ἐχάραξε πόδας καὶ χεῖρας ἀκάνθαις·
 καὶ μόγις εἰλικνέοντι περιζωσθέντα κορύμβῳ
 Ἄρτεμις ἐζώγρησεν· ἀπ' αἰθερίου δὲ κόλπου
 ἀστεροπὴ πυρόεσσα καταῖξασα προσώπου.
 195 θῆρα παλινδίνητον ἐθήκατο τυφλὸν ὀδίτην.
 Τοῖον ὄναρ Διόνυσος ἐσέδρακεν· ἐκ λεχέων δὲ
 ὄρθρος κ.τ.λ.

à tâtons. Voilà le songe que vit Dionysos. Hors de son lit, debout... »

Il faudrait bien peu connaître Nonnos pour ne flairer là une addition. Elle se trahit, d'ailleurs, avec une maladresse insigne. Aux vers 168-171, Dionysos se réveille, bouillant d'ardeur guerrière et de confiance en la victoire, car il a rêvé toute la nuit d'Indiens pourfendus de son thyrsos. Contre toute attente, le songe nous montre le dieu apeuré, fugitif et nous voyons couler le sang des Bacchantes. Il y a maldonne.

La question, assez compliquée, ne peut être éclaircie qu'en examinant la fin du chant et le début du chant XX. Les remaniements en ce passage ont enchevêtré la composition des *Dionysiakes*. Les changements au plan primitif retentissent l'un sur l'autre au point que tout se tient, même quand la suite logique fait défaut. Bornons-nous donc, pour le moment, à constater que ce songe malencontreux est suivi presque immédiatement d'une lacune. Dionysos, près de son lit, s'est équipé de pied en cap, au lendemain de l'orgie chez Staphylos⁽¹⁾. « Il appela le Satyre son serviteur. La voix divine sortie des lèvres de Bacchos sonna clair; en l'entendant, le prince Botrys s'éveilla, endossa sa tunique. Pithos somnolent... Quand Méthè entendit la voix, elle leva la tête péniblement, puis, le front lourd, indolemment se rendormit. » Tous les éditeurs, sauf Marcellus, admettent une lacune au milieu du vers 205⁽²⁾; Græfe et Kœchly la croient de deux hémistiches. Retenons aussi qu'on peut éliminer le songe par la pensée de la façon la plus simple et, métriquement, la plus nette : il suffit de le décrocher à la coupe bucolique de 174 : εἶχε δὲ θυμῷ, pour accrocher au même point les deux derniers pieds de 196 ; ἐκ λεχέων δέ. Il n'y a pas de solution de continuité et la contradiction disparaît. Dionysos se lève avec l'espoir de la victoire entrevue en songe; hors-du lit, debout, il endosse ses armes.

⁽¹⁾ XVIII, 202 et seq.

Καὶ Σάτυρον κίκλησκεν ὀπάονα. Θεσπεσίην δὲ
Βακχείων στομάτων αἰών ἀντίκτυπον ἦχῳ
κοίρανος ἔγρετο Βότρυσ, ἐὼν δ' ἐνδυνε χιτῶνα·
καὶ Πίθον ὑπνώοντα... Μέθη δ' ὥς ἐκλυε Φωνῆς
κράτα μόγις κούφιζε, βαρυνομένου δὲ καρήνου
ὀκναλέη πάλιν εὔδε κ.τ.λ.

⁽²⁾ Pour ces lacunes au milieu d'un vers, cf. p. 68, n. 1.

Après un discours de Staphylos, dont on parlera tout à l'heure, Bacchos se décide à envoyer Phéréspondos en ambassade à Dériade⁽¹⁾ : « Il appela Phéréspondos, descendant du messager céleste, vif comme les vents, fils prudent d'Iphthimè et lui tint ce langage amical : Fils d'Hermès, héraut qui m'es cher, va porter ce message au noble Dériade : O prince, reçois sans combattre les présents de Lyæos ou bien lutte contre Bromios et il t'en prendra comme à Oronte⁽²⁾. Il dit; le héraut allait de terre en terre et faisait diligence pour atteindre au bout de sa route la région orientale. » Malgré toute sa diligence, à cause des épisodes intercalés, il n'arrivera qu'au chant XXI, 200. Il suffit, d'ailleurs, à Nonnos en cet endroit d'un raccord de trois vers pour rattacher cette arrivée au reste du chant XXI⁽³⁾. « Tandis que Bacchos goûtait les repas de la table marine, le héraut du vigneron Bromios atteignit, vif comme le vent, en traversant le mont Caucase, la capitale des Indiens. » Une fois de plus, la présence de ὄφρα... τόφρα décèle le raccord : le vers XXI, 202 se termine par κῆρυξ comme le vers XVIII, 321 et le vers XXI 203, par dessus trois chants, se rattache à XVIII, 321, sans solution de continuité.

⁽¹⁾ 313

Φερέσπονδον δὲ καλέσας

οὐρανίου κήρυκος ἀπόσπορον, εἰκελον αὔραις,

315 Ἰφθίμης σοφὸν νῆα, φίλῳ προσπτύξατο μύθῳ·

ὦ τέκος Ἑρμῶνος, ἐμοὶ πεφιλημένε κῆρυξ,

τοῦτο μολὼν ἀγγελίον ἀγήνορι Δηριαδῇ·

κοίρανε, νόσφι μάχης ἢ δέχυσσο δῶρα Λυαίου,

ἢ Βρομίου πολέμιζε καὶ ἔσσεαι ἴσος Ὀρόντη.

320 Εἶπε· καὶ ὠκυπέδιλος ἀπὸ χθονὸς εἰς χθόνα βαίνων

ἤρην ἐπὶ πέζαν ἀταρπιτὸν ἦνευ κῆρυξ.

⁽²⁾ On remarque que, si près du chant XVII, Nonnos n'a pas oublié Oronte; il a pu ajouter cette allusion dans la déclaration de guerre, qui, primitivement, devait précéder la mort d'Oronte (noter la gaucherie de Βρομίου après Λυαίου). Mais quand au chant XXI, 232, l'ambassadeur s'acquitte de sa mission, Nonnos n'a plus pensé à rectifier sa première version : le nom d'Oronte ne figure plus. De même plus haut, p. 122, le lac-fleuve Astacide du chant XV est encore lac-fleuve au chant XVI, mais il est source au chant XVII.

⁽³⁾ XXI, 200 et seq.

ὄφρα μὲν ἄμφεπε Βάκχος ἀλίτροφα δεῖπνα τραπέζης,

τόφρα δὲ Καυκασίῳ δι' οὐρεὸς εἰς πόλιν Ἰνδῶν

οἶνοφύτου Βρομίου ποδῆνεμος ἔκετο κῆρυξ.

Les vers 217-305 sont remplis par un trop copieux discours de Staphylos à Dionysos. Il était peut-être réduit de moitié dans sa première rédaction. Le mythe de Zeus et Campè, 222-264, pourrait bien être une addition, un *μῦθος* compliqué d'ἐκφρασις introduit par la naïve formule ⁽¹⁾ :

- 222 μέμνημαί τινα μῦθον, ὃν ἡμετέρῳ γενετῆρι
 224 Ἀσσύριός ποτε Βῆλος, ἐμῆς πολιοῦχος ἀρούρης
 223 πατροπάτωρ ἐμὸς εἶπεν, ἐγὼ δέ σοι αὐτὸς ἐνέψω.

Supprimons par la pensée tout le *μῦθος*, le vers 265 continue bien le vers 221, il le continue même mieux que le vers 222, parce qu'il est la suite du mouvement de style commencé ⁽²⁾. « Toi aussi, hâte-toi d'anéantir à la guerre la race présomptueuse des Indiens Géants: toi aussi, sois en tout semblable à ton père, afin que toi même aussi je t'appelle, comme j'ai appelé Zeus, destructeur des Géants. »

La fin du chant est marqué par une invraisemblance choquante. Au vers 306, son long discours fini, Staphylos, ἀεὶς ἀναξ, rentre dans son palais et Dionysos, son ambassade envoyée, se met en route pour implanter la vigne en Assyrie. Au vers 327, quel coup de foudre! quelle étonnante nouvelle! Staphylos se meurt! Staphylos est mort! Nous voyons reparaître — et pour cause — la formule ὄφρα . . . τόφρα ⁽³⁾ : « Tandis que dans la direction

⁽¹⁾ Pour la transposition 224-223, admise par tous les éditeurs depuis Cunæus, plutôt que d'en rendre un copiste responsable, je l'attribuerais volontiers à l'addition en marge par Nonnos du vers 224, addition mal insérée par le premier éditeur.

⁽²⁾ 220 ἐπείγειο καὶ σὺ κυδοιμῷ
 221 Γηγενέων ὑπέροπλον αἰστώσαι γένος Ἰνδῶν
 265 γίνεο καὶ σὺ τοκῇ πανέκκελος, ὄφρα καὶ αὐτὸν
 266 Γηγενέων ὀλετῆρα μετὰ Κρονίδην σὲ καλέσσω.

⁽³⁾ 327 ὄφρα μὲν ἀντολικοῖο παρὰ πτερὸν αἶθοπος Εὐρου,
 φοιταλέῳ Σύρον οὐδας ἐμέτρειν οἶνοπι δίφρῳ,
 τόφρα δὲ καὶ Σταφύλῳ μόρος ἔχραεν ἐν δὲ μελάθρῳ
 330 δμῶες ἀνερρήξαντο κατὰ στέρνοιο χιτῶνα,
 ἀμφίπολοι δ'ἀλάλαζον ἐφοινίσσοντο δὲ μαζοὶ
 τυπτόμενοι παλάμῃσι πολυβρῆνων δὲ γυναικῶν
 πειθαλῆσι δυνύχουσι χάρασσετο κύκλα προσώπων.
 Ὄψε δὲ δὴ παλινωρσος ἐρισταφύλων ἐπὶ δίφρῳ
 335 νοστήσας Διόνυσος ἐδύσατο Βότρυος αὐλήν,
 μνήστιν ἔχων Σταφύλοιο φιλοστόργοιο τραπέζης.

du brûlant Euros oriental, Dionysos parcourait avec des détours la terre assyrienne sur son char vineux, le destin cependant s'appesantissait sur Staphylos. Dans son palais, les serviteurs arrachaient sur leur poitrine leur tunique, les servantes criaient de douleur; de leurs mains elles meurtrissaient et ensanglantaient leurs seins. Avec des lamentations les femmes déchiraient de leurs ongles, en signe de deuil, l'ovale de leur visage. Tardivement, ayant rebroussé chemin, Dionysos revenait sur son char orné de grappes; il pénétra dans la cour de Botrys, avec le souvenir du festin aimable de Staphylos. »

Pourquoi cette mort? Pourquoi ce retour imprévu de Dionysos? On n'en voit point d'autre raison que la volonté d'établir un parallélisme entre les scènes de la première et de la deuxième partie des *Dionysiakes* ⁽¹⁾. Les jeux funèbres du chant XXXVII se justifient parce qu'il y a eu une bataille, des morts. Il fallait bien ici trouver une victime. Ni Méthè, ni Botrys ne reparaîtront dans la suite après le chant XX, mais Botrys est bien jeune pour mourir et donne-t-on des jeux pour une femme? Dans ces conditions, Staphylos était condamné. Seul, Dionysos pouvait ordonner les fêtes funèbres du chant XIX, il a donc fallu le faire revenir précipitamment, quoique « tardivement ».

Mais cette mort, ce retour de Dionysos, ces jeux du chant XIX vont entraîner des modifications. Le dieu doit passer une nouvelle nuit dans le palais royal d'Assyrie et, après le faux départ du chant XVIII, en partir vraiment pour son expédition. Nonnos a dû refaire une mise en scène pour le chant XX, comme nous l'avions vu obligé d'improviser une fin du chant XIV. Il s'en est tiré de la même façon ⁽²⁾ par le réemploi de formules et de procédés. Voici d'abord la transition secourable : Αὐτο δ'άγων ⁽³⁾. Après les jeux, un repas est obligatoire; la situation redevient la même qu'au chant XVIII : un festin dans le palais royal ⁽⁴⁾. « C'était la fin des

⁽¹⁾ Cf. p. 59 le plan en forme de tableau.

⁽²⁾ Cf. p. 119.

⁽³⁾ XX, 1, cf. p. 71 n. 3.

⁽⁴⁾ XX, 1 et seq. Αὐτο δ'άγων Σάτυροι δὲ σὺν εὐθύρῳ Διονύσῳ
 Βότρυος ἀφνειοῖσιν ἐναυλίζοντο μελάρχοις.
 Τοῖσι δὲ δαινυμένοις ἐπεκώμασαν οἰνάδες ᾄραι
 καὶ κτύπος ἦν τυπάνων ἐπιδόρπιος κ.τ.λ.

jeux. Les Satyres et Dionysos au beau thyrses se retiraient dans le palais somptueux de Botrys. L'heure de la beuverie était venue pour les convives; le bruit des tambourins résonnait près des tables. » Un seul changement : la mort de Staphylos a fait de Botrys le roi et le maître du palais, Βότρυος... μελάθροισ. Après la beuverie, chacun se retire pour dormir, comme au chant XVIII. Mais tandis que là-bas nous avions vu partir : ⁽¹⁾

Βότρυς ὁμοῦ γενετῆρι καὶ οἰνοχύτῳ Διονύσῳ,

ici, naturellement, Staphylos a disparu. Eupétalè n'allume un flambeau que pour les deux jeunes gens ⁽²⁾ :

δαλὸν ἀναψαμένη καὶ Βότρυϊ καὶ Διονύσῳ.

Et voici, comme au chant XVIII, un songe ⁽³⁾ : Βάκχῳ δ'ἦλθεν ὄνειρος, Le palais d'Assyrie est le palais des songes ! Ce songe nous est déjà connu ⁽⁴⁾ : Éris, sous les traits de Rhéa, engage Dionysos à quitter l'Assyrie où il s'amollit, pour mériter l'Olympe par sa victoire sur les Indiens. A le lire à sa place, deux points à présent nous choquent.

1° Staphylos ressuscite au vers 86 :

ἀλλὰ παρὰ Σταφύλῳ καὶ Βότρυϊ κῶμον ὑφαίνεις.

De plus, Éris ne prévoit même pas qu'il pourrait être mort à la fin de la guerre des Indes ⁽⁵⁾ : « Il est permis encore de banqueter après la lutte; il est permis encore de danser après la guerre au palais de Staphylos. » Dans ces conditions, comment ne pas croire que, primitivement, le songe était antérieur à la mort de Staphylos et même que la mort de Staphylos n'était prévue ni pendant, ni immédiatement après la campagne des Indes ? Cette constatation confirme l'impression d'in vraisemblance produite au chant XVIII par le décès soudain du malheureux roi.

2° Il y a contradiction entre le songe et l'effet qu'il produit. Éris ter-

⁽¹⁾ vers 163.

⁽²⁾ vers 31.

⁽³⁾ vers 35.

⁽⁴⁾ Il est en partie cité et traduit p. 57.

⁽⁵⁾ 91-92 Ἔστι καὶ εἰλαπίνῃ μετὰ Φύλοπιν, ἔστι χορεύειν
Ἰνδῶν μετὰ δῆριν ἔσω Σταφύλοιο μελάθρων.

mine son apostrophe en faisant miroiter aux yeux de Dionysos la promesse de l'apothéose. Or, la déesse envolée, au lieu d'être encouragé, comme on s'y attendait, le dieu saute en bas de son lit, avec le frisson que lui laisse le tumulte du songe menaçant ⁽¹⁾. La situation rappelle celle du chant XVIII où Dionysos s'éveillait, « exalté par l'espoir de vaincre, » car il avait eu « un songe menaçant. » Le rapprochement indique peut-être l'explication du mystère. Nonnos n'aurait-il pas, pour des raisons qu'on n'est pas sûr de discerner, interverti les deux rêves, sans faire disparaître, au moins provisoirement, les traces de l'échange opéré ? C'est le discours d'Éris qui devait éveiller l'espoir de vaincre; c'est la vision des prouesses de Lycurgue qui est un présage menaçant. Précisément, aux endroits où pouvaient se faire les raccords, il y a des lacunes. C'est au moment où les jeunes gens se lèvent; les actes et même les termes sont semblables dans les deux cas :

XVIII, 204

κοίρανος ἔγρετο Βότρυς, ἐὼν δ'ἐνδυνε χιτῶνα
καὶ Πίθον ὑπνωδόντα (lacune)

XX, 99

ὥς φαμένη πεπότητο. Θεὸς δ'ἀνεπήλατο λέκτρων,
Φρικτὸν ἔχων ἔτι δοῦπον ἀπειλητῆρος ὀνείρου (lacune)
καὶ Θρασὺς ἀνθορε Βότρυς, ἐὼν δ'ἐνδυνε χιτῶνα.

Manifestement une adaptation s'imposait, qui n'a pas été faite. Les lacunes doivent subsister.

Pour quelle raison Nonnos a-t-il fait passer le discours d'Éris de XVIII à XX ? Il est malaisé de l'affirmer. Au chant XVIII, Dionysos ne pouvait quitter le palais royal d'Assyrie sans un discours et des vœux de son hôte. Staphylos, on l'a vu, a longuement rempli son devoir; ses encouragements n'ont pas manqué au futur conquérant. Nonnos a peut-être jugé que l'a-postrophe d'Éris faisait double emploi avec le discours royal et que, transportée au chant XX, elle aurait la même valeur exhortative, et sans doute

⁽¹⁾ 97 et seq.

τέτλαθι καὶ σὺ πόνους πολυειδέας· οὐρανὴν γὰρ
ἦρῃ σοὶ κοτέουσα Διὸς μαντεύεται αὐλήν.

ὥς φαμένη πεπότητο. Θεὸς δ'ἀνεπήλατο λέκτρων

100 Φρικτὸν ἔχων ἔτι δοῦπον ἀπειλητῆρος ὀνείρου (lacune)

quelque solennité en plus au moment du vrai départ pour l'expédition⁽¹⁾. Toujours est-il qu'il a fallu remplacer le songe transféré. Nonnos, vaille que vaille, en a improvisé un autre, non sans dessein pourtant. Au fond c'est toujours la même histoire qui recommence : la déclaration de guerre, refoulée du chant XIV par la bataille du lac Astacide, refoulée des chants XV et XVI par le roman amoureux de Nikaia introduit à la faveur de la dite bataille, refoulée du chant XVII parce qu'il a fallu faire les raccords entre la première et la deuxième version des événements, avant que disparût Oronte, la déclaration de guerre va être envoyée ici même (XVIII, 313 et seq.), mais il nous faut, dès à présent, bien le comprendre : Dériade sera aussi lent à répliquer que Dionysos à provoquer. Le songe intercalé a pour but d'annoncer l'épisode de Lycurgue (XX-XXI), lequel prendra place à la suite de l'épisode en cours, et retardera la réplique de Dériade.

En somme, dans le chant XVIII, l'essentiel est sacrifié à l'accessoire, le vrai sujet aux épisodes. Épisode elle-même, l'histoire de Staphylos s'est vue agrémentée d'additions : la description du palais, le songe, le mythe de Zeus et Campè, sans compter le funèbre épilogue. Dans tout ce mélange, l'ambassade de Phéréspondos, qui constitue un progrès, progrès tardif, du développement, semble n'être plus qu'un accident.

XIX

A part les 58 premiers vers, consacrés à un échange de discours entre Méthè et Dionysos, le chant XIX est occupé tout entier par la description des jeux funèbres en l'honneur de Staphylos. Sa composition ne mériterait aucune remarque, si une lacune au milieu du vers 45 ne marquait peut-être un arrêt du développement.

Méthè vient de demander à Dionysos sa bienveillance affectueuse pour elle-même, pour Botrys et pour le vieux Pithos. Le dieu lui répond⁽²⁾ :

⁽¹⁾ Cf. p. 139 et seq. les effets de ce changement.

⁽²⁾ 44 et seq.

ὦ γύναι, ἀγλαῶδωρε μετὰ χρυσῆν Ἀφροδίτην,
εὐφροσύνης δώτειρα... τερψίμβροτε μήτερ Ἑρώτων,
εἰλαπίνης ψάδοντι συνειλαπίνῃζε Λυαίῳ.

Th. v. Scheffer ne tient pas compte de cette lacune.

«O femme, riche en dons comme Aphrodite dorée, dispensatrice de la joie... mère charmante des Amours, sois la commensale des festins de Lyæos.» Cette effusion lyrique serait parfaite si le vers 45 n'était faux. Comme Nonnos a la passion des litanies⁽¹⁾, des litanies amoureuses surtout⁽²⁾, il n'est pas impossible qu'il ait songé à compléter plus tard la série des vocables galants dédiés à Méthè. La lacune alors serait volontaire et peut-être de quelques vers. D'autre part, il n'est pas malaisé, une fois de plus, d'accuser de la lacune un copiste distrait. Enfin une troisième explication est possible. Étant donné que les manuscrits des *Dionysiaques* trahissent parfois⁽³⁾ les hésitations de Nonnos dans le choix des mots, on peut se demander s'il n'y avait pas en cet endroit sur le brouillon des ratures, témoins d'une incertitude de ce genre. Entre plusieurs expressions jetées sur le papyrus, le premier éditeur aurait mal choisi⁽⁴⁾.

XX

L'intercalation des jeux funèbres a provoqué, comme on l'a vu plus haut, la mort subite de Staphylos, le transfert du discours d'Éris et des remaniements au début du chant XX⁽⁵⁾. De toutes ces transformations des traces subsistent. Nonnos, par exemple, s'est bien souvenu dans les vers d'introduction que, Staphylos mort, le trône et le palais d'Assyrie appartenaient à Botrys, vers 2 : Βότρυος... μελάρροισ; mais, comme il a laissé intact le discours d'Éris, Staphylos y vit encore au vers 86. On

⁽¹⁾ Cf. FRANZ BRAUN, *Hymnen bei Nonnos von Panopolis, dissert.-inaug.* Königsberg, 1915.

⁽²⁾ Cf. notamment XXXIV, 292 et seq.

⁽³⁾ Double tradition sur le papyrus : XV, 226, 250, 255, 274.

⁽⁴⁾ Voici, à titre de curiosité, une explication possible. Aglaë dit à Aphrodite, XXXIII, 42 :

ἀνάνου κόσμοιο Φυτοσπόρε, μήτερ Ἑρώτων.

et Aphrodite à Éros, *ibid.*, 179 : εὐφροσύνης κήρυκα βιοζυγέων ὕμεναιων

On pourrait, d'après cela, envisager pour notre passage les combinaisons suivantes :

εὐφροσύνης κήρυξ, τερψίμβροτε μήτερ Ἑρώτων

ou, sans spondées consécutifs; εὐφροσύνης δώτειρα, Φυτοσπόρε, μήτερ Ἑρώτων

Et le copiste aurait mêlé les deux. Mais c'est une simple hypothèse, pour l'exemple.

⁽⁵⁾ Cf. p. 135.

prévoit même au vers 92 qu'il recevra Dionysos à son retour des Indes⁽¹⁾. D'autre part, dans le plan primitif, il était naturel que, Staphylos vivant, Botrys accompagnât Dionysos à la guerre. Mais, le plan changé et le roi mort, on ne comprend pas que le jeune prince laisse, par son absence, le trône vacant. On le comprend d'autant moins que Méthè, au lieu de rester comme régente, escorte aussi le futur conquérant. De toute évidence l'épisode a été ajouté tant bien que mal. Il est si faiblement uni à l'essentiel du poème que ni Staphylos, ni Botrys, ni Méthè ne sont nommés après le chant XX. Staphylos même est si bien oublié, qu'il a un homonyme au chant XLIII, 60.

La géographie aussi prouve l'addition de l'épisode assyrien. Dionysos se met en route; son itinéraire est rapidement indiqué⁽²⁾. «Il dépasse Tyr, longe Byblos et l'onde nuptiale du fleuve embaumé, l'Adônis, franchit les rochers du Liban et le séjour de Cypris d'Arabie. Sous les arbres odorants il admire la crête ombreuse des bois de Nysa et la ville escarpée, nourricière de guerriers armés du javelot.» Il faut constater, d'abord, que l'Assyrie de Nonnos est la Syrie des géographes⁽³⁾. Ensuite, quel étrange chemin choisit Dionysos! Au lieu de descendre vers le sud-est, vers l'Arabie, il se met à longer, en direction sud-ouest, la côte phénicienne⁽⁴⁾. Tout se passe comme si le dieu, ignorant qu'il vient de chez Staphylos, partait du Taurus et du fleuve Oronte à la fin du chant XVIII et côtoyait le littoral.

Il part donc. Aussitôt commence l'histoire de Lycurgue⁽⁵⁾, accrochée

⁽¹⁾ Cf. p. 133 n. 2 des oublis de ce genre après un remaniement.

⁽²⁾ 143 et seq.

Περὶ δὲ Τύρον καὶ Βύβλον ὁδεύων
καὶ ποταμοῦ Φυόντος Ἀδώνιδος εὐγαμον ὕδωρ
καὶ σκόπελον Λιβάνοιο καὶ ἐνδία Κυπρογενείης
Ἀρραβίης ἐπέβαινε, καὶ εὐόδμων ὑπὸ δένδρων
Νυσιάδος τανύφυλλον ἐθάμβεε δειράδα λόχμης
καὶ πόλιν αἰπύδητον, ἀκοντοφόρων τροφὸν ἀνδρῶν.

⁽³⁾ On s'en doutait depuis XVIII, 328 :

φοιτάλω Σύρον οὐδας ἐμέτρεον οἶνοπι δίφρῳ.

⁽⁴⁾ C'est la métrique sans doute qui a obligé Nonnos à nommer Tyr avant Byblos et l'Adônis, comme si Dionysos venait du sud; il est manifeste au contraire qu'il vient du nord et descend vers le sud, puisqu'au vers 298 — on ne sait trop comment — il laisse ses troupes dans le voisinage du Carmel : ἐγγύθι Καρμήλοιο.

⁽⁵⁾ Cf. HOMÈRE, *Iliade*, VI, 130-140.

au vers 149 comme, plus haut, celles de Nikaia et de Brongos, au moyen d'un *ἐνθα*. Le songe du chant XVIII (174-196) a donné le plan de cet épisode. Il est fidèlement suivi, mais manifestement la rédaction est incomplète. Dépêchée par Héra au vers 182, Iris, sous les traits d'Arès, vient exciter Lycurgue. Son discours se termine — peut-être — au vers 221; en tout cas, la réplique de Lycurgue, 222 et seq. est tronquée au début. Nonnos n'en a écrit que la fin, 29 vers. Mais dans ces 29 vers, il est évident que Lycurgue s'adresse à Arès⁽¹⁾ et les trois vers suivants le prouvent aussi⁽²⁾ : «Ainsi parla-t-il. Il fit sourire la déesse aux ailes d'or, Iris, qui, faux épervier, rama l'air dans son vol. A cette vue Lycurgue présagea sa victoire.» Aussi faut-il laisser subsister la lacune, sans essayer, pour la supprimer de remanier le texte et d'adresser le discours à Dionysos⁽³⁾.

Le développement repart et se poursuit, conformément au songe; au vers 334, nouvel arrêt. La situation est la suivante⁽⁴⁾ : «A ces mots,

⁽¹⁾ Cf. 222 ὑμετέρου Θεοδέγμονος ἐνδοθι νηοῦ; 228 ταῦτα μὲν εἰς σὲ φέρω; 250 κῶμον ἀνακρούσωσι καὶ Ἄρει καὶ Λυκοόργῳ.

⁽²⁾ 251 et seq. ὣς φαμένον μείδῃσε θεὰ χρυσόπτερος Ἴρις,
ψευδαλέην ἱρηκος ἐρετμώσασα πορείην.
καὶ μιν ἰδὼν Λυκοόργος ἐὼν μαντεύσατο νίκην.

⁽³⁾ La correction de Marcellus φαμένη au lieu de φαμένον au vers 251 et la transposition de 222-250 après 313 n'ont pas d'autre but. Elles sont arbitraires et inopérantes.

⁽⁴⁾ 325 ὣς εἰπὼν ἐδίωκε Διωνύσοιο τιθήνας
θεινομένας βουπλήγι· φιλοσκάρβμων δὲ γυναικῶν
ἡ μὲν ἔης παλάμης ἀπεσείσατο κύμβαλα ῥέης,
ἡ δὲ φιλοκροτάλων ἀπεθήκατο τύμπανα χειρῶν.
ἄλλη βοτρυόεσσαν ἀνηκόντιζεν ὀπώρην,
330 ἄλλη νεκταρέοισι συνωλίσθησε κυπέλλοις·
πολλὰ δ' αὐτοκύλιστον ἀπερρήψαντο κοινή
ἡδυμελὴ σύριγγα καὶ ἐμπνοον αὐλὸν Ἀθήνης.
ὣς δ' ὅτε τις μετὰ χεῖμα γαληναῖη παρὰ λόχμῃ
ἀννεφέλου Φαέθοντος ἰδὼν (τερψίμβροτε ποιμῆν)...
335 Πανὶ δὲ κῶμον ἐγείρει, συνωρχίσαντο δὲ Νύμφαι·
ἄφνω δ' ἐκ σκοπέλοιο χύθη κυκλούμενον ὕδωρ
κύμασι πυργωθέντος ὀρεσσιχύτου ποταμοῖο·
αὐτὰρ ὁ συρίζων ἀπεσείσατο πηκτίδα χειρῶν

Lycurgue poursuit les nourrices de Dionysos et les frappe de sa hache. Parmi ces femmes vouées aux gambades, l'une laisse échapper de sa main les cymbales de Rhéa, l'autre, sans plus les maintenir, lâche tambourins et castagnettes, une autre jette son pampre et ses grappes, une autre glisse avec le nectar de ses coupes, beaucoup laissent rouler loin d'elles dans la poussière la syrinx mélodieuse et la flûte soupirante d'Athènes. Comme, quand après l'hiver, à l'orée paisible d'un bois, voyant du soleil hors des nues, ô joyeux berger... il menait la fête de Pan et les Nymphes s'y associaient par leurs danses. Soudain d'un rocher se déverse un tourbillon d'eau, tour liquide, cataracte d'un fleuve tumultueux. Le musicien laisse échapper l'instrument de ses mains, il craint que le flot sauvage du fleuve torrentueux dans son courant gonflé n'engloutisse ses ouailles. Ainsi Lycurgue... » Une conjonction qui introduit une subordonnée sans verbe (*ὅτε*), un nominatif isolé (*τίς*), un génitif qui ne dépend de rien (*ἀννεφέλου Φαέθοντος*), un vocatif surprenant (*τερψίμβροτε ποιμήν*), qui essaie de déterminer le nominatif *τίς*, un développement manifestement écourté : voilà le bilan de la phrase 333-340. Faut-il essayer d'ajouter un remède à ceux qui ont déjà été proposés ⁽¹⁾? On ne le pense pas. Il y a ici une lacune voulue : elle est causée par l'addition de la comparaison. Chaque fois que Nonnos révisant son poème a rencontré l'idée d'une belle comparaison, il n'a pu résister à la tentation de l'y enchâsser. Toujours l'intercalation a provoqué des troubles, lacune ou interversion ⁽²⁾. Ici la confusion s'accroît du fait que le premier terme de la comparaison est incomplet. Il devait comprendre, avant les ravages de l'inondation, une description idyllique de la campagne ensoleillée au début du printemps. La scène n'est qu'indiquée; les mots *τερψίμβροτε ποιμήν* — empruntés, d'ailleurs, à XXXVIII, 106 — conviennent, non pour le sens, mais pour

δειμαίνων θρασὺ χεῦμα χαρὰδραίου ποταμοῖο,
340 οἰδαλέω μὴ μῆλα κατακρύψειε ῥέεθρῳ.
ὥς ὁ γε κ.τ.λ.

⁽¹⁾ Cf. l'apparat de Ludwich. Th. von Scheffer ne tient pas compte de la lacune.

⁽²⁾ Cf. par exemple, XXVIII, 59 et seq.; XXIX, 157 et seq.; XXXIV, 252 et seq.; XLIII, 270 et seq. Sur cette tyrannie de la métaphore et de la comparaison introduite par la seconde sophistique, cf. L. MÉRIDIER, *L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse*, notamment p. 22 et seq. et ch. VII et VIII.

la métrique; ils sont jetés là, comme une note, pour marquer la tonalité du tableau à peindre. Quant à *ὥς ὁ γε* qui introduit le deuxième terme de la comparaison, il a pu remplacer *ἀλλ' ὁ γε*; ainsi 341 faisait sans doute suite primitivement à 332.

Voilà donc les Bassarides effarées, dispersées. Dionysos, sans arme, pour échapper à la poursuite du terrible Lycurgue, se sauve jusqu'à la Mer Rouge et s'y précipite, comme le songe l'avait fait prévoir. Nérée l'y accueille et l'y console, tandis que Lycurgue exhale au bord des flots sa colère sarcastique. Une brève réplique de Zeus arrête ce débordement de rage et fait prévoir la cécité prochaine du téméraire.

XXI

Lycurgue avait abandonné la poursuite des Bacchantes pour s'acharner contre Dionysos. Debout devant la mer, où son ennemi venait de se réfugier, il ne cessa de crier et de gesticuler que sur la menace de Zeus. Alors ⁽¹⁾ « le fils de Dryas n'oublia point sa première attaque; mais il saisit sa hache et se remit à chercher au fond des bois le peuple des Bassarides. » Mal lui en prit. Une Bassaride, Ambrosia, sur le point de succomber à son étreinte, se métamorphosa soudain en vigne. Elle enserre et emprisonne de ses branches le farouche roi d'Arabie qu'Arès, effrayé par le tonnerre de Zeus, n'ose délivrer ⁽²⁾. Le bourreau des Bacchantes va

⁽¹⁾ 1 et seq.

Οὐδὲ Δρυαντιάδης προτέρης ἐπελήσατο χάρμης
ἀλλὰ λάβεν βουπλήγα τὸ δεύτερον ἐνδοθι λόχμης
ἔθνεα Βασσαρίδων διζήμενος.

Au vers 2, j'adopte la correction de Scaliger *λάβεν*; au lieu de *λάβων* des mss, qui provoque une lacune. Il ne manque rien, semble-t-il, au passage: *προτέρης... χάρμης* fait allusion à la première poursuite des Bassarides (XX, 325 et seq.), interrompue par la lutte contre Dionysos et *τὸ δεύτερον... διζήμενος* marque la reprise de cette manœuvre.

⁽²⁾ Les mss donnent ainsi les vers 74-75 :

οἶον ἔην τότε θαῦμα, σιδηρείου περ ἔοντος
θηλυτέροις ὀνύχεσσι δαίζομένοιο χιτῶνος.

Malgré Koehly, Ludwich et Th. v. Scheffer, je ne crois pas qu'il faille intervertir entre eux les derniers hémistiches de ces deux vers : le rapprochement de *θαῦμα* et *σιδηρείου* semble voulu.

devenir leur victime et ses sujets vont expier les crimes de leur prince. Malheureusement, la composition du passage, comme on va le voir, est très troublée ⁽¹⁾. « Au moment où la guerre sous bois maltraitait Lycurgue,

- (1) 90 Καὶ πολέμῳ δρυόεντι βιαζομένου Αὐκοόργου
πῆμα φάνη πάλιν ἄλλο κακώτερον· Ἀρραβὴ γὰρ
πόντιον ἐννοσίγαιον ὀρεστιάς ὥπλισε ῥέτη,
σχιζομένων καναχηδὸν ἀκοντιστήρα θεμέθλων·
καὶ δαπέδου βαθύκολπον ἀπεστυφέλιξεν ὄχη·
95 αἰχμάζων τριόδοντι θαλασσομέδων ἐννοσίχθων,
ἐνδομύχοις ἀνέμοισιν ἱμασσομένων κενεώνων,
γειοπόνους ἀνέμοισιν, ἐπεὶ νωμήτορι παλμῷ
χάσματα κοιλαίνουσι σεσηρότα φωλάδες αὔραι·
Ἀρραβίης δ' ἀτίνακτος ἐσείετο κόλπος ἀρούρης,
100 ἀγχιπεφῇ δὲ μέλαθρα τινάκτορι λύετο παλμῷ·
καὶ δρύες εἰς χθόνα πίπτον, ἀρασσόμενος δὲ τριαίνῃ
Νύσιος ἀμφιέλικτος Ἄραψ ὠρχήσατο πυθμὴν·
καὶ πτελεῖ χθονὶ κείτῳ, κόμην δ' ἐκονίσσατο δάφνη,
καὶ πίτυς αὐτόρριζος ἐκέκλιτο γείτονι πεύκῃ·
105 ὄφρα μὲν ἐννοσίγαιος, ὑπὸ χθόνα λάβρος ἀήτης,
νερτερίων κευθμῶνα μετερρίζωσεν ἐναύλων,
τόφρα πέλεν κακὸν ἄλλο νεώτερον· ὑλονόμοι γὰρ
θεινόμεναι μάλιστα δρακοντοκόμοιο Μεγαίρης
Νυσιάδες ταυρηδὸν ἐμυκήσαντο γυναῖκες,
110 σφωιτέρων τεκέων δηλήμονες· ἐσσυμένη δὲ
ἡ μὲν ἀνηκόντιζεν ἐς ἡέρα κοῦρον ἀλήτην
ἡερόθεν προκάρηνον ὀλισθήσαντα κονίη,
ἡ δὲ φίλον βρέφος εἶλκε, καὶ οὐκ ἐμνήσατο μαζοῦ·
ἄλλη παιδοφόνῳ παλάμην φοίνιξε σιδήρῳ
115 υἷα δαιτρεύσασα, καὶ ἐπλετο μαινὰς Ἀγαυή.
Καὶ σφετέροις τεκέεσσιν ἐπέδραμον, ἀρτιτόκους δὲ
υἷας, οὓς ἐλόχευσαν, ἐμιστύλλοντο μαχαίρῃ...
ἄλλος ὑποπτήσων μανιώδεα Πανὸς ἱμάσθλην
εἰς ἐνοπὴν ἀγραυλὸν Ἄραψ βακχεύετο ποιμήν.
120 Τοῖα μὲν οἰστρήεντι δόλῳ κυμαίνετο βούτης
δαιτρεύων ἐὰ τέκνα, καὶ υἷας εἰλαπινάζων
παιδοβόροις γενέεσσι νοοσφαλέων δὲ βοτήρων
ἄτροφον ἀρσενόπαιδα τόκον τυμβεύσατο γαστήρ...
Νυμφάων παλάμῃσι πολυγνάμπτοις δὲ πετήλοισι
125 ἀμφιπαγῆς πεπέδητο, καὶ οὐ γόνυ κάμψε Λυαίῳ,
οὐ Διὶ χεῖρα τίτασεν, ἀλεξήτειραν ἀνάγκης,

voici qu'apparut un autre fléau pire encore. Rhéa, déesse des montagnes, arma contre l'Arabie le dieu marin, l'Ébranleur du sol qui disloque et projette avec fracas les fondements du monde. Et le Souverain des mers, l'Ébranleur du sol, d'un coup de son trident repoussa le verrou qui dans les profondeurs maintient la terre. Les vents souterrains se déchaînent dans ses flancs, les vents les labourent, et au passage des secousses les souffles emprisonnés creusent des gouffres béants. Les entrailles du sol inébranlable d'Arabie tremblaient; les palais voisins des nues s'effondraient ébranlés par les secousses. Les chênes tombaient à terre. Sous les heurts du trident, l'Arabie, aux alentours de Nysa, oscillait sur ses bases. L'orme jonchait la terre, la chevelure du laurier gisait dans la poussière et le pin déraciné se penchait sur l'épicéa voisin.

A l'heure où l'Ébranleur du sol sous les rafales des ouragans intérieurs bouleversait de fond en comble les régions souterraines, survint un autre malheur plus étrange. Au fond des bois, sous les coups du fouet de Mégère

- οὐ βροντῆς φόβον εἶχεν· ἀπειλήσας δὲ προσώπῳ
χώετο Βασσαριδεσσιν· ἐπεσσυμένην δὲ καρήνῳ
ἀστεροπὴν ἐνόησε, καὶ οὐχ ὑπόειξε Λυαίῳ.
130 Βάλλετο δ' ἐνθα καὶ ἐνθα, πολυσπερέων δὲ βολάων
τοσσατὴν ἔστηκε μένων ἀντίξουν ὀρμήν,
Ἄρεα μῦνον ἔχων χραισμήτορα, μῦνος ἐρίζων
Ζηνί, Ποσειδάωνι, Ῥέῃ, Χθονί, Νηρεί, Βάκχῳ.
Καὶ μογέων ἀχάλινον ἀπερροῖσθησεν ἰωήν·
135 « ἄψατε πῦρ, φλέξωμεν ὅλον φυτόν, ἐν πυρὶ κείσθω
Βακχικά ταῦτα πέτηλα, καὶ αἰθομένας διὰ πόντου
ἡμερίδας ῥίψωμεν ὑποβρυχίῳ Διονύσῳ,
ἡνιόρης Ἀράων σημήιον· ἀλλὰ καὶ αὐτὴ
δεξαμένη κατὰ κύμα θέτις πυρίκαυτον ὀπώρην
140 τέφρην ἀμπελόεσσαν ἀποσέσσειε θαλάσσην.
Λύσατε φάσματα ταῦτα καὶ αἰόλα μάγγανα δεσμῶν·
μάγγανα Νηρείδων Ποσιδήια ταῦτα δοκεύω·
λύσατε, καὶ ῥοθίοις με πελάσσετε· μαντιπόλῳ γὰρ
Πρωτεί Φαρμακόντι κορύσσομαί· ἄψατε πεύκην,
145 ὄφρα μολὼν παρὰ πόντον ἐμῷ ποιμήτορι θυμῷ,
Ξεινοδόκον Βρομίῳ καταφλέξω Μελικέρτην. »
Εἶπεν ἀπειλείων καὶ Νηρεί καὶ Διονύσῳ...
Ἀρραβίης σχεδὸν ἦλθεν κ.τ.λ.

aux cheveux de dragons, les femmes de Nysa, avec des mugissements de taureau, s'acharnèrent sur leur progéniture. D'un bond l'une lançait en l'air son enfant qui tournoie, retombe tête en avant et gît dans la poussière. L'autre écartelait son nourrisson, sans se souvenir de l'avoir allaité. Une autre armait sa main d'un glaive infanticide et, frénétique comme Agavé, l'empourprait du sang de son fils dépecé. Elles se jetaient sur leur progéniture et leurs fils nouveau-nés, le fruit de leurs entrailles, elles les déchiquetaient sous le poignard (*lacune*). Un autre berger arabe, apeuré devant le fouet frénétique de Pan, hurlait et se démenait en pleine campagne.

Tels sont les transports auxquels un artifice affolant condamnait le bouvier : il déchire ses enfants et mange ses fils d'une bouche vorace. Les pâtres déments ensevelissent dans leur estomac affamé leur progéniture masculine (*lacune*) aux mains des Nymphes. Dans les entraves des branches tordues il restait prisonnier, sans fléchir le genou devant Lyæos sans tendre la main vers Zeus, pour détourner son mal, sans craindre le tonnerre. La menace sur le visage, il s'empportait contre les Bassarides. Il vit l'éclair s'élancer sur sa tête, sans céder à Lyæos. Frappé de toutes parts, en butte aux coups répétés, il supportait debout un si violent assaut. Avec le secours du seul Arès, seul il luttait contre Zeus, Poseidon, Rhéa, la Terre, Nérée et Bacchos. Malgré ses souffrances il exhala ces paroles effrénées : Allumez le feu, brûlons l'arbre entièrement; qu'on mette au feu ces branches de Bacchos. Réduisons les vignes en cendre pour les jeter à la mer en offrande à Dionysos sous-marin, symbole du courage des Arabes. Que Thétis aussi reçoive sous les flots le pampre consumé et éteigne dans la mer les cendres de la vigne. Dénouez ces liens fantômes, ces sortilèges trompeurs. Ce sont à mes yeux les sortilèges marins des Néréides. Dénouez-les, menez-moi près du rivage. Contre Protée, le devin empoisonneur, j'endosse mes armes. Allumez une torche, que j'aïlle au bord de la mer dans ma soif de vengeance livrer aux flammes l'hôte de Bromios, Mécicerte. Il dit, plein de menace pour Nérée et Dionysos (*lacune*) elle vint près de l'Arabie.»

Si l'on essaie d'établir le plan de tout le passage, on arrive à ceci :

1° 90-104 : raz de marée et tremblement de terre provoqués par Poseidon, à la demande de Rhéa.

2° 105-117 : autre fléau déchaîné par Mègère : frénésie des femmes de Nysa, qui massacrent leurs enfants : *ἡ μὲν*, 110; *ἡ δέ*, 112; *ἄλλη*, 113 (*lacune*).

3° 118-119 : dernier terme d'une énumération au masculin (*ἄλλος*) : un berger arabe en proie à la frayeur panique.

4° 120-123 : mus par la frénésie, les pâtres arabes mangent leurs enfants (*lacune*).

5° 124-134 : retour à Lycurgue indomptable dans ses liens.

6° 135-146 : invectives et blasphèmes de Lycurgue (*lacune*).

7° 147 et seq. : intervention d'Héra : Lycurgue aura la vie sauve, mais deviendra aveugle.

Mieux vaut ne pas tenter, comme Marcellus, de pallier les désordres du passage par des interversions arbitraires. Il suffit, pour les expliquer et les admettre, de lire attentivement les vers 287-298. Nonnos y explique que tous ces fléaux déchaînés en son absence, Dionysos ne les a pas ignorés⁽¹⁾. «Et le dieu de la vigne bannit ses précédents soucis et s'abandonna à la joie. Il avait appris sous la mer tous ces événements de la bouche de Protée le Toronéen : les secousses du tremblement de terre chez les Arabes inhospitaliers, Lycurgue aveugle butant du pied sur les chemins. Il avait connu aussi la folie meurtrière déchaînée parmi les bergers, les danses frénétiques des laboureurs, les femmes se livrant dans les vallons au carnage de leurs enfants. Il avait connu encore le chœur des Hyades célestes, il avait appris le lever d'Ambrosia dans le

(1) 287 Καὶ θεὸς ἀμπελόεις προτέρας ἔρριψε μερίμνας,
τερπωλῆς δ' ἐπέβαινε, ἐπεὶ μάθεν ἐνδοθι πόντου
πάντα Τορωναίοιο παρὰ Πρωτῆος ἀκούων,
290 ἀξείνων Ἀράων ἐνοσίχθονα παλμὸν ἀρούρης,
καὶ σφαλερὸν Λυκόοργον ἑὴ ποδὶ τυφλὸν ἀλήτην·
ἔκλυε καὶ νομῆς θανατηφόρον οἶστρον ἀνάγκης,
πῶς χορὸς ἀγρονόμων ἐλελίζετο, πῶς ἐνὶ βήσσαις
σφωιτέρας ὠδῖνας ἐδαιτρεύσαντο γυναῖκες·
295 ἔκλυε δ' αἰθερίων Ἰάδων χορόν, ἔκλυεν αὐτὴν
Ἀμβροσίην μετὰ γαῖαν ἐπαντέλλουσαν Ὀλύμπῳ,
Ἀμβροσίην ἀκάμαντι κορυσσομένην Λυκόοργῳ,
καὶ μόθον εὐόρηκα καὶ ἀμπελόεσσαν Ἐννῶ.

ciel, après qu'elle eut quitté la terre, Ambrosia, l'ennemie de l'indomptable Lycurgue, et la bataille des rameaux et le combat des ceps. »

Ces vers, on le voit, ne sont pas un résumé exact de ce qui précède, ils sont plutôt un programme, programme que Nonnos n'a pas complètement rempli. Il nous manque toute l'apothéose d'Ambrosia et le développement sur les Hyades. Nous n'avons que deux vers (118-119) sur les danses frénétiques des laboureurs et quatre sur leurs fureurs assassines (120-123). Ainsi, des fléaux déchaînés sur l'Arabie, le tremblement de terre et peut-être la frénésie des femmes sont achevés, les deux autres sont à peine à l'état d'esquisse, et deux épisodes (Ambrosia et Hyades) sont restés en projet. Donc tout ce passage attendait une rédaction complète et définitive; il faut le laisser imparfait, tel que le poète nous l'a légué.

Grâce à l'accueil affectueux des divinités marines, Dionysos a pris son mal en patience. Pendant son absence, au moyen de la commode formule *ἔφρα... τόφρα* ⁽¹⁾, son ambassadeur est arrivé devant Dériade ⁽²⁾. Il essuie les outrages du roi. Le passage a été remanié, à tort selon moi, par Marcellus, Kœchly et Ludwig qui ont intercalé les vers 222-226 entre 247 et 248. « Quels hommes ⁽³⁾ à deux corps dépêche à Dériade, intermédiaires comiques de la guerre, Dionysos le Tauromorphe! Êtres mixtes, non pas humains, qui n'ont complètement ni la structure des mortels, ni l'apparence des animaux. Leur double forme fait d'eux à la fois des taureaux et

⁽¹⁾ Il y en a un premier exemple dans le chant aux vers 105 et seq., pour introduire l'épisode des femmes frénétiques; il y en aura un troisième aux vers 315 et seq.

⁽²⁾ Cf. p. 133.

⁽³⁾ 216 οἶονς Δηριάδῃ διδυμόχροας ἀνδρας ἰάλλει
ταυροφύης Διόνυσος, ἀθύρματα δηιοτήτος,
ἀλλοφύεις, οὐ φῶτας ὅλην βροτοειδέα μορφὴν,
θηρῶν εἶδος ἔχοντας, ἐπεὶ διδυμάωνι μορφῇ
220 εἰσὶ νόθοι ταῦροι τε καὶ ἀνέρες· ἀμφοτέρων γὰρ
καὶ βοὸς εἶδος ἔχουσι καὶ ἀνδρομέοιο προσώπου.
Καὶ πυρόεις σέο Βάκχος ἀκούεται, ὅττι τεκούσης
ἐκ λαγόνων ἀνέτελλε Διοβλήτοιο Θυνῶνης·
καὶ πυρός ἐστιν ὕδωρ πολὺ φέρτερον ἢν ἐβελήσῃ,
225 χεύματι παφλάζοντι πατήρ ἐμός, Ἰνδὸς Ἰδάσπης,
Ζηνὸς ἀποσβεσσεῖς πυρίπνοον ἄσθμα κεραυνοῦ.

des hommes bâtards : car ils ont tout ensemble la forme du bœuf et le visage humain. Ton Bacchos a aussi (c'est-à-dire outre *Tauromorphe*) le nom d'Embrasé, parce qu'il a jailli des flancs de sa mère Thyonè foudroyée par Zeus. Mais l'eau est bien plus puissante que la flamme; s'il le veut, de ses flots bouillonnants mon père l'Hydaspe indien pourrait éteindre le souffle embrasé de la foudre de Zeus. » Il semble bien que καὶ πυρόεις σέο Βάκχος ἀκούεται corresponde à ταυροφύης Διόνυσος et ne puisse en être séparé. D'autre part, il n'y a point entre 247 et 248 de solution de continuité qu'il faille supprimer par l'intercalation de 222-226. Au contraire la présence de ἦν ἐβελήσῃ au vers 224, si près de ἦν δ'ἐβελήσῃ au vers 248 est une gêne. Il faut donc respecter la numérotation des vers.

La fin du chant est très morcelée. L'ambassadeur revient et Dionysos émerge des flots, mis au courant des événements. Pour répondre à l'appel de Dériade, il commande une flotte aux Rhadamanes et se met en route ⁽¹⁾. « Rapidement il guida son char vers le penchant oriental de la terre, brillant dans son armure comme l'Étoile du matin. Il longe le flanc mamelonné des rochers du Caucase, dépasse les confins lumineux de la plaine où naît l'Aurore, marchant vers la borne du soleil méridional. » Malgré le vague de cette géographie ⁽²⁾ et bien qu'il n'ait pas traversé l'Indus, Dionysos parvient dans la région de l'Hydaspe. L'armée ennemie l'attend sur les bords du fleuve, dissimulée dans une forêt impénétrable, Thoreus posté sur la rive droite, le roi sur la rive gauche ⁽³⁾.

⁽¹⁾ 310 et seq.,

Καὶ ταχὺς ἤλασε δίφρον Ἑώιον εἰς κλίμα γαίης
τεύχεσιν ἀστράπτων ἄτε Φωσφόρος· ἀμφὶ δὲ πέτρην
Καυκασίην λοφόμενα διαστειχὼν κενεῶνα
Ἡώς παράμειβε φεραυγέα πέλαι ἀρούρης,
Ἡελίου βαλβίδα μεσημβρίζουσαν ὁδεύων.

⁽²⁾ Nonnos n'est pas d'accord avec l'*Atlas Antiquus*; pour lui l'Hydaspe n'est pas un affluent de la rive gauche de l'Indus; il se jette directement à la mer, comme on le voit par XXIV, 18-20.

⁽³⁾ A l'avant-dernier vers du chant, comme rien ne semble manquer au développement, au lieu de *ταύων* des mss, qui provoque une lacune, j'adopterais volontiers *ταύει* proposé par Struve. La faute aurait pu être provoquée à la fois par un bourdon (fréquence du son o dans le vers), par le fait que tous les mots du vers se terminent par ν, et par l'influence d'Ἐννύ au vers suivant.

XXII-XXIII-XXIV. — LA BATAILLE SUR L'HYDASPE.

Après les épisodes intercalés de Nikaia, Staphylos et Lycurgue, le récit de la campagne des Indes va recommencer. Non sans heurts : pendant trois chants nous allons sentir la répercussion des additions antérieures et des remaniements qu'elles ont provoqués.

« Mais ⁽¹⁾ quand les troupes bachiques eurent atteint sur le cours du fleuve aux beaux galets le point où dans un golfe aux remous profonds l'Hydaspe indien vomit son onde navigable », elles laissèrent éclater leur joie. Des cris, des chants, des prodiges : sources de lait et de vin, ruissellement de miel et d'huile, fraternisation d'animaux naguère ennemis, annoncent l'arrivée du futur vainqueur. Avons-nous cette description dans sa rédaction première? Le fait est bien douteux. Il nous reste, au beau milieu, quatre vers à la dérive, qui ne se peuvent incorporer au texte actuel et provoquent une lacune. Voici le passage ⁽²⁾ : « Sur les pics de l'Inde, avec des bonds circulaires, les tigres folâtraient; au fond des bois, en troupe nombreuse, bondissaient les éléphants des montagnes. Et à ce

⁽¹⁾ XXII, et seq.,

Ἀλλ' ὅτε δὴ πόρον ἴξον εὐκροκάλου ποταμοῖο
Βάκχου πεζὸς ὄμιλος, ὅπη βαθυδίνει κόλπῳ
πλωτὸν ὕδαρ κ.τ.λ.

En réalité, cet ἀλλά (cf. Homère Φ 1) doit s'opposer à ce qui est dit de la marche de Dionysos, XXI, 310 et seq.; le récit, interrompu par les préparatifs de Dériade (ὄφρα... τόφρα, 315 et seq.) se continue ici, — L'interversion de 6 et 5, admise depuis Græfe, semble devoir être attribuée au copiste.

⁽²⁾ XXII, 36,

Ἰνδῶν δ' ἐλικηδὸν ἐπισκαίροντες ἐρίπνην
τίγριδες ἐψιώντο· πολλὸς δέ τις ἐνδοθι λόχμης
ἐσμὸς ἀνεσκίρτησεν ὀρεσσινόμων ἐλεφάντων.
Καὶ τότε παιπαλόεντα κατ' ἄγνεα Πᾶνες ἀλῆται
40 δύσβατα λεπταλέῃσι διέτρεχον οὖρεα χηλαῖς
φρικτά, τὰ μὴ θρασὺς ὄρνις ἐπέπτατο κοῦφος ὀδίτης...
ὑψιπόρων πτερύγων διεμέτρεε δίζυγι παλμῷ.
Καὶ δονέων πλοκαμιῖδα παρήγορον ἀνθερεῶνος
σύννομος ἀντεχόρευε λέων βητάρμονι κάπρῳ.

Il y a en réalité plus d'une lacune, car il ne semble pas y avoir plus de lien entre 42 et 43 qu'entre 41 et 42 et καὶ τότε est un lien bien artificiel.

moment les Faunes vagabonds, au milieu des rochers anguleux, franchissaient de leurs jambes grêles les montagnes inaccessibles, formidables, prouesse que l'oiseau téméraire ne saurait accomplir de son vol léger... il parcourait du double mouvement de ses ailes sublimes... Et, roulant sur son cou sa mobile crinière, le lion faisait vis-à-vis au sanglier son compagnon de danse.» Supprimons par la pensée les quatre hexamètres, il n'y a pas de solution de continuité : les miracles se succèdent dans le monde des animaux. D'où viennent donc les quatre vers?

Keydell ⁽¹⁾ les considère, sans préciser, comme les restes d'un ancien projet; Kœchly les croit à leur place en tête du chant, Marcellus les transporte après XXIV, 122. J'inclinerais à lui donner raison, mais en plaçant le vers 42 avant les trois autres ⁽²⁾. « Un dieu conduisait l'armée, car Zeus, sous la forme d'un aigle, d'un doux glissement de son aile, la guidait à travers la montagne. Soulevé délicatement dans ses serres, il emportait son fils, entraînant Éaque dans le sublime chemin de l'air, qu'il parcourait du double mouvement de ses ailes sublimes. Et à ce moment les Faunes vagabonds, au milieu des rochers anguleux, franchissaient de leurs pieds grêles les montagnes inaccessibles, formidables, prouesse que l'oiseau téméraire ne saurait accomplir de son vol léger. Ils dansaient en bondissant sur les pics et parcouraient... » Le passage serait ainsi rétabli dans sa forme première : ἐχόρευον retrouverait un sujet, la leçon de tous les manuscrits Ἰνδῶν τ' ἐχόρευον pourrait être maintenue, au lieu de δ(ε) admis par Lehrs, Kœchly et Ludwig ⁽³⁾ et δι' οὐρεος des manuscrits, que

⁽¹⁾ KEYDELL, *op. laud.*, p. 402; il y renvoie à XVIII, 59, description analogue.

⁽²⁾ XXIV, 119, et seq.

ἤχι θεὸς πόμπευεν· ἐπεὶ πτερὸν ἡρέμα πάλλων
αἰετὸς ἡγεμόνευε δι' οὐρεος ἀντίτυπος Ζεὺς,
φειδομένοις ὀνύχεσσι μετάρσιον ὕλα κομίζων,
Λιακὸν ἡερίη πεφορημένον ὕψι κελεύθῳ,

XXII, 42 ὑψιπόρων πτερύγων διεμέτρεε δίζυγι παλμῷ.

39 Καὶ τότε παιπαλόεντα κατ' ἄγνεα Πᾶνες ἀλῆται

40 δύσβατα λεπταλέῃσι διέτρεχον οὖρεα χηλαῖς

41 φρικτά, τὰ μὴ θρασὺς ὄρνις ἐπέπτατο κοῦφος ὀδίτης,

XXIV, 123 Ἰνδῶν τ' ἐχόρευον ἐπισκαίροντες ἐρίπνη

124 καὶ σκοπέλους ἐδίωκον κ.τ.λ.

⁽³⁾ On trouverait exactement la même liaison entre deux phrases, XXX, 223.

Græfe, Marcellus et Kœchly veulent corriger en *δι' ἡέρος*, trouverait sa confirmation dans *δύσβατα*... *οὔρεα*. Comment les quatre vers se sont-ils trouvés enclavés à tort à leur place actuelle? Il est malaisé de l'affirmer. La joie de l'armée bachique avant la traversée du fleuve est décrite au début de XXII, elle est encore décrite après la traversée du fleuve XXIV, 123 et seq., Il se peut qu'il y ait eu des échanges de vers entre les deux passages. Mais c'est là une simple hypothèse.

Quoi qu'il en soit, le résultat des *ἐτερότροπα θαύματα Βάχχου* (vers 55) est immédiat : l'armée indienne est découragée. Son chef, Thoureux⁽¹⁾ « tremblait de crainte, s'en prenant à Morrheus et à l'insensé Dériade ». Or, Morrheus, gendre de Dériade, nous était jusqu'à présent inconnu et ne joue aucun rôle dans la bataille de l'Hydaspe. Nous ignorons aussi les griefs de Thoureux contre ces deux personnages. Il n'est pas vraisemblable pourtant que Morrheus soit nommé incidemment, s'il n'a pas paru auparavant et les rancœurs de Thoureux ne doivent pas être sans cause. Sans doute y a-t-il ici quelques traces d'un projet primitif qui aurait disparu dans les remaniements. On peut supposer, par exemple, qu'après avoir insolemment expédié l'ambassadeur, Dériade tenait un conseil avec Morrheus et Thoureux sur les mesures à prendre. Les deux princes y auraient été d'avis d'arrêter Bacchos en avant de l'Hydaspe et auraient confié cette mission à Thoureux. Ainsi les deux vers en question s'expliqueraient mieux et peut-être aussi d'autres passages dans la suite. A point nommé, survient Héra⁽²⁾. « Certes l'armée indienne, cueillant sur la rive prochaine

⁽¹⁾ XXII, 66 et seq.,

φόβῳ δ' ἐλελίξετο Θουρεὺς
μεμφομένος Μορρήϊ καὶ ἄφρονι Δηριάδῃ

⁽²⁾ XXII, 71

Καὶ νῦ κεν Ἰνδὸς ὄμιλος ἐλὼν ἀπὸ γείτονος ὄχθης
μάρτυρον ἱεστής γλαυκόχροα θαλλὸν ἐλατῆς
αὐχένα δοῦλον ἐκαμψεν ἀδηρίτῳ Διονύσῳ
ἀλλὰ μεταλλάξασα δέμας πολυμήχανος Ἥρη
75 δυσμενέας θάρσυνε καὶ ἠπαφεν ὄρχαμον Ἰνδῶν,
Θεσσαλίδων μάγον ὕμνον ἐφαψαμένη Διονύσῳ,
καὶ Κίρκης κυκῶνα θεοκλήτοις ἐπαοιδαῖς,
οἷά τε φαρμακτῆρος ἀφαρμάκτου ποταμοῖο.
Καὶ πῖθον ἀντιβίους ταχυπειθέας· εἶπε δ' ἐκάστω,

le vert rameau d'olivier, emblème des suppliants, eût courbé la tête en signe de servitude devant Dionysos invincible, mais l'astucieuse Héra, sous des traits empruntés, vint reconforter les ennemis et tromper le chef des Indiens. Elle attribua à Dionysos le chant magique des Thesaliennes et la drogue de Circé avec ses invocations et ses incantations, comme s'il avait empoisonné le fleuve qui ne l'était pas. Elle persuada les ennemis crédules : elle dit à chacun, fut-il en proie à une soif ardente, de ne point se risquer à boire l'eau trompeuse du fleuve qui trouble l'esprit.»

D'où peut venir à Héra l'idée bizarre de déclarer « empoisonné » un fleuve qui ne l'est pas? En quoi ce mensonge peut-il tromper le roi? En quoi ce mensonge peut-il rassurer les Indiens? On le comprend mal, mais dans cette incertitude on entrevoit peut-être la vérité. Cet empoisonnement ne serait-il pas la transformation de l'Hydaspe en vin? Elle n'a certainement pas eu lieu puisque Dionysos lui-même, pour éviter l'enivrement de ses soldats, les oblige à boire l'eau du fleuve, 127 et seq. Mais, dans la suite, il en est question deux fois, d'une manière nette, comme si elle avait eu lieu. « Dériade⁽¹⁾ tremblait de crainte, de stupeur et de honte. Il avait déjà tout appris; surtout, jetant de côté un coup d'œil, il s'affligeait de voir que, changeant sa forme divine, le sombre Hydaspe roulait des flots de vin » Et d'autre part⁽²⁾ : « Dès qu'ils eurent atteint le passage où, roulant ses flots, l'Hydaspe a vu ses eaux pâles s'empourprer d'un courant d'ivresse. » N'y a-t-il pas là des traces de la conception première de Nonnos⁽³⁾? N'est-ce pas l'Hydaspe d'abord, et non le lac Astacide,

80 μὴ ποτέ τις σφάλλοιο κατάσχετος αἰθοπι δίψῃ
κλεψινόου ποταμοῖο πῶν δεδολωμένον ὕδωρ.

⁽¹⁾ XXV, 277 et seq.

Δηριάδην δ' ἐλέλιξε φόβος καὶ θαῦμα καὶ αἰδώς·
ἤδη γὰρ κλύε πάντα· τὸ δὲ πλεόν ὄμματι λοξῷ
ἄχυντο παπταίνων, ὅτι θέσκελον εἶδος ἀμείψας
οἶνον κυματόεντι μέλας κελάρυζεν ὕδασπης.

⁽²⁾ XXIX, 291 et seq.

Ἀλλ' ὅτε δὴ πόρον ἴξον, ὅπῃ πεφορημένος ὀλκῷ
λευκὸν ὕδωρ μεθύοντι ῥόφῳ φοίνιζεν ὕδασπης...

⁽³⁾ KEYDELL, *op. laud.*, p. 402 et seq., formule aussi des objections analogues et en tire la même conclusion.

qui était transformé en vin ⁽¹⁾? Avant que fussent introduits l'épisode de Nikaia et les remaniements connexes, la bataille sur l'Hydaspe devait avoir lieu beaucoup plus tôt, tout de suite après l'ambassade que nous avons vue indéfiniment retardée. C'est là peut-être que Dionysos usait du stratagème des eaux transformées en vin. Les remaniements ont tout changé : le poète s'est servi du stratagème contre les Indiens d'Astraeis, contre Nikaia, il s'en servira contre Aura, il lui était difficile de l'employer encore ici, mais il a laissé subsister des vestiges de la première version. Toujours est-il que la victoire obtenue primitivement par une ruse de guerre, il va falloir l'obtenir ici par une vraie bataille. Elle remplira trois chants.

Elle commence par la trahison d'une hamadryade indienne. Averti par elle de l'embuscade des ennemis dans la forêt, Dionysos prend ses dispositions et remet la bataille au lendemain. Un orage terrible éclate pendant la nuit. On ne sait vraiment pourquoi : il ne peut gêner que Bacchos dont les troupes sont en plaine tandis que les Indiens sont à l'abri dans le bois impénétrable. A l'aurore, la lutte s'engage et c'est, comme dans Homère, une série d'*ἀριστεῖαι*, plutôt qu'une mêlée. Elles se succèdent dans cet ordre :

XXII, 168-217 OEagre.

218-252 carnage anonyme.

253-292 Éaque.

293-319 Érechthée.

320-353 après une lacune, OEagre.

354-389 Éaque.

Ainsi l'*ἀριστεία* d'Érechthée compte une vingtaine de vers; celles d'OEagre et d'Éaque, plus longues, sont en deux parties ⁽²⁾. Mais tandis que les exploits d'Éaque varient d'une partie à l'autre, voici ce que nous lisons dans les deux développements sur OEagre ⁽³⁾.

⁽¹⁾ De là peut-être les expressions contradictoires signalées p. 121, n. 2.

⁽²⁾ Je laisse de côté pour ce rapprochement les vers 168-186 qui, après une comparaison empruntée à Homère, décrivent la manœuvre appelée *tortue*.

⁽³⁾ XXII, 187.

ἔνθα τίνα πρῶτον, τίνα δ' ὕστατον Ἰίδι πέμπων
Βιστονίης Οἰαγρὸς ἀπέθρισεν ἀστὸς ἀρούρης,
κτείνων ἄλλοθεν ἄλλον, ἑὴς ἀλόχοιο τελέσσας

1° « Quel fut le premier, quel fut le dernier qu'envoya sous ses coups chez Hadès OEagre, citoyen de la terre bistonienne? Il les tue l'un après l'autre, exploite digne d'être chanté par son illustre épouse Calliope. Sa lance rapide s'abat sur le mamelon de l'un, son glaive à la belle poignée sur le cou d'un autre. Il frappe près du nombril un ennemi furieux, retire sa lance de la blessure sanglante et du coup ramène les entrailles fumantes avec son fer tout rouge. Poignard en main, il fond sur un autre adversaire, et, du tranchant affilé, lui coupe la main. Coupée, saignante, crispée, la main s'agite encore sur le sol; elle est coupée, mais ne lâche pas le bouclier, tenant le bord du boudrier poudreux. L'âme du mourant

190 ἔργα Φατίζομένης ἐπιδευέα Καλλιόπης;

τὸν μὲν ὑπὲρ μαζοῖο Φοῶ δορί, τὸν δὲ δαΐζων
ἄορι κωπήεντι κατ' αὐχένος, αἰνομανῇ δὲ
δήιον ἄλλον ἐνυξε παρ' ὀμφαλόν, ἐκ Φονίης δὲ
ᾠτειλῆς ἐὼν ἐγχος ἀνείρυσεν, ἐλκομένῳ δὲ

195 σπλάγχνα δαΦοινῆεντι συνέσπασε Φερμά σιδήρῳ·

ἄλλον μαρναμένοιο κατέδραμε Φάσγανον ἔλκων,
ἄορι δ' εὐθήκτω παλάμην τάμεν, ἥ δὲ πεσοῦσα
αἰμοβαφῆς ἥσπαιρεν ἐπὶ χθονὸς ἄλλομένη χεῖρ·
καὶ παλάμη τέτμητο καὶ οὐ μεθέηκε βοσῆν

200 ἄκρα περισφίγγουσα κονιομένου τελαμώνος·

ψυχὴ δ' ἡνεμόφοιτος ἀναΐξασα θανόντος
συμπλεκέος ποθέεσκεν ἐθήμονα σώματος ἥσῃν.
Ἄλλον ἀπηλοίησεν ἀφειδέι δουρὶ πατάξας,
θηγαλέη γλωχίνι βραχίονος ἄκρα τορήσας,

205 ἄορι δ' ἀσπίδα τύψεν, ἀρασσομένης δὲ σιδήρῳ

ἄρραγέος βόμβησε μεσὸμφαλα νῶτα βοεῆς.
Αὐτὰρ ὁ λυσσῆεντι μῦθον δεδονημένος οἴστρω
ἐγχείην ἐλέλιξε μετήλυδα κυκλάδι τέχνη
ἢ πλευρῆς ἐκότερθεν ἢ αὐχένος ἢ σχεδὸν ὤμου·

210 σείων δ' ἐνθα καὶ ἐνθα παλινδίνητον ἀκωκὴν

στενωμένης μέσα νῶτα διέτμαγε δημοτῆτος,
κραιπνός, ἀερσιλόφοιο καθήμενος ὑψόθεν ἵππου
ὥς δ' ὅτε ῥιγαλέου σκιερὴν μετὰ χεῖματος ὥρην
φαίνεται ἀσκεπέων νεφέων γυμνούμενος ἀήρ,

215 Φέγγεος εἰαρινοῖο δεδεγμένος αἶθριον αἴγλην·

ὥς ὁ γε βακχεύων πυκινὰς στίχας ἄτρομος ἀνὴρ
ἰνῶν σχιζομένων μεσάτην γυμνώσατο χάρμην.

s'échappe et fuit dans le vent; elle quitte à regret le jeune corps, son compagnon habituel. OEagre bat un autre ennemi et le roue des coups brutaux de sa lance; il lui troue le haut du bras de la pointe acérée et frappe de son poignard le bouclier. Mais sous le choc du fer le centre de l'arme résonne sans se rompre. Alors, emporté par la rage furieuse du combat, il fait habilement exécuter à sa lance des moulinets le long de ses flancs, sur son cou, près de son épaule. A force d'en brandir la pointe en tous sens et de la faire tourbillonner, il rompt en son milieu le cercle étroit des assaillants, farouche, en selle sur son destrier empanaché. Comme, quand après les heures ténébreuses d'une tempête glaciale, le ciel, débarrassé des nuages, reparait sans voile et que l'éther retrouve l'éclat du jour printanier, ainsi le héros intrépide se démène dans les rangs pressés des Indiens, les fend, et dégage le champ devant lui. »

2° (lacune). Il tend ⁽¹⁾ son arc, pose sur la corde un trait qu'il tire droit

⁽¹⁾ XXII, 320 (lacune) κυκλώσας ἐὰ τόξα, καὶ ἀπλώσας ἐπὶ νευρίῳ

- ὀρθιον ἀκροτάτου τετανυσμένον ἄκρι σιδήρου
εἰς σκοπὸν εἴλεκε βέλεμνον· ἀριστοτόκῳ δ' ἐπὶ νύμφῃ
νίκης ἐλπὶδα πᾶσαν ἐπέτρπε Καλλιοπεΐη·
Ἐννέα μὲν προέηκε τανυγλώχινας ὀιστοὺς,
325 ἐννέα δ' ἄνδρας ἐπεφνε· ἦν δέ τις ἴσος ἀριθμὸς
πεμπομένοις βελέεσσι καὶ ὀλλυμένοισι μαχηταῖς·
ὧν ὁ μὲν ἄκρα μέτωπα διέσχισεν ἰδὲ ἀλήτης,
ὃς δὲ δασυστέρνοιο κατέγραφεν ἄντυγα μαζοῦ,
ἄλλος ὑπὲρ λαγόνων, ἕτερος δ' ἐπὶ νηδύι πίπτων
330 μεσσατὴν πεφόρητο χαρασσομένου κενεῶνος,
ὃς δὲ διὰ πλευροῖο διέδραμεν, ὃς δὲ φυγόντος
ὀρθὸς ἀελλήεντι ποδῶν ἐνεπήγνυτο ταρσῶ
καὶ χθονίῳ σφῆκωσεν ὁμοζεύκτῳ πόδα δεσμῶ.
Ἦνεμόεν δὲ βέλεμνον ἀνείρυσεν· ἐκ δὲ φαρέτρης
335 ἄλλον πεμπομένοιο κατέδραμεν ἄλλος ἐπ' ἄλλῳ
ἠερίῃ στροφάλιγγι κατὰσσυτος ὁμβρος ὀιστῶν.
Ὡς δ' ὅτε χαλκείῳ τις ἐπ' ἄκμονι χαλκὸν ἐλαύνων
ἀκαμάτῳ ραισιτῇρι πυρίερομον ἦχον ἰάλλει,
τύπτων γείτονα μύδρον, ἀποθρόσκουσι δὲ πολλοὶ
340 ἀλλόμενοι σπινθῆρες ἀρασσομένοιο σιδήρου,
ἠέρα φερμαίνοντες, ἀμοιβαίῃσι δὲ ῥιπαῖς
ὃς μὲν ἦν προκέλευθος, ὃ δὲ σχεδόν, ἄλλος ὀρούσας
ἄλλον ἐτι φρόσκοντα κιχάνεται αἰθοπι παλμῶ.

à lui jusqu'au bout du fer pour l'envoyer au but. Il met en Calliope, sa noble épouse, tout son espoir de vaincre. Il lance neuf flèches à la longue pointe, il tue neuf hommes : le nombre est le même des traits envoyés et des guerriers occis. Une flèche en volant brise le haut d'un front, une autre entaille la rondeur d'un mamelon velu; une autre tombe au-dessus des flancs, une autre au milieu du ventre où elle s'enfonce en déchirant les entrailles; celle-ci pénètre à travers les côtes, celle-là se plante droit au bout du pied d'un fuyard éperdu et cloue le pied au sol où elle-même se fiche. Il tire un trait prompt comme le vent; quand l'un sort du carquois, un autre, puis un autre partent en tourbillon aérien, pluie battante de flèches. Comme, quand sur l'enclume métallique l'ouvrier façonne le métal d'un marteau infatigable, le bruit et le feu naissent sous ses coups de la masse incandescente. Il fait jaillir en foule et sauter des étincelles en frappant le fer. Elles réchauffent l'air. Les chocs se répètent : celle-ci vole au loin, celle-là tout près, celle-ci s'élance et en rejoint une autre qui jaillissait encore en zigzag de feu. Ainsi OEagre crible de flèches l'armée ennemie, disperse les soldats indiens sans laisser de repos à son arc et les tue l'un après l'autre de ses traits ininterrompus. Comme le centre du bataillon fuyait la nuée des dards, le champ devant lui devint libre, image de la Lune cornue, lorsque, matin et soir, dans une lumière pâle, elle montre les deux pointes de son croissant dans leur nouvel éclat, distinctes par leur douce lueur, tandis que s'estompe le centre du cercle au déclin de ses rayons. Mais on voit encore, bien qu'il s'estompe, le cercle de la Lune échancré en son milieu ⁽¹⁾. »

- ὥς ὃ γε τοξεύων στρατιὴν ἀντάπιον ἰνδῶν
345 μαρναμένων ἐκέδασσεν ἀλωφῆτων ἀπὸ τόξων,
κτείνων ἄλλοθεν ἄλλον ἐπασσυτέροισι βελέμοις.
Μεσσατῆς δὲ φάλαγγος ἀλευαμένης νέφος ἰῶν
χωρὸς ἐγυμνώθη, κεραῆς ἰνδαλμα Σελήνης,
ἀμφιφαῆς ὅτε βαιὼν ἀποστίλβουσα κερατῆς
350 ἄκρα διαπλήσασα δῶν νεοφεγγέος αἰγλῆς
κεκλιμέναις ἀκτῖσι μέσον κύκλιοι χαράσσει,
δίζυγι κεκριμένῳ μαλακῷ πυρί· μεσσατῆς δὲ
γυνὰ χαρασσομένης ἐτι φαίνεται κύκλα Σελήνης.

⁽¹⁾ Pour expliquer cette image compliquée, il faut dire que, pour Nonnos, la Lune a trois phases, τριπλόον εἶδος ἔχουσα, V, 73; τριφυῆς Σελήνη, VI, 236. Il les

Dans les deux passages, le plan est le même ⁽¹⁾ :

- 1° quelques vers destinés à mentionner Calliope, 187-190; 320-323.
- 2° OEagre massacre ses ennemis, soit avec toutes ses armes, 191-212, soit avec ses seules flèches, 324-336.
- 3° une comparaison pour montrer que, les ennemis reculant, le champ est libre devant le héros, 213-217, 337-353.

Nonnos comptait-il maintenir ces deux développements parallèles? Téméraire qui l'affirmerait ou le nierait. Il est permis pourtant de supposer que, le premier ne l'ayant pas satisfait, il avait écrit le second, plus brillant avec sa pluie de flèches infaillibles et sa double comparaison du forgeron et du croissant lunaire. Précisément, si le début en manque, c'est que le poète comptait peut-être reprendre, en guise d'introduction, les vers 187-188 ⁽²⁾. Ainsi, malgré la suppression possible des vers 189-217 : 1° il n'y aurait pas de solution de continuité entre 186 et 218; 2° OEagre serait encore bien partagé : son *ἀριστεία* comprendrait toujours deux parties, d'une part 168-186, d'autre part 187-188 reportés avant 320-353; 3° il n'y aurait plus de lacune après 319.

L'armée bachique, après avoir attiré les ennemis dans la plaine, loin du bois (XXII, 145) les refoule maintenant jusqu'au fleuve, jusqu'à l'embouchure (XXIII, 3 et seq.). Dionysos y montre sa vaillance. Les Indiens succombent. L'un d'eux, nouvel Oronte, se perce le sein et se jette dans le fleuve. Les cadavres, les armes flottent sur les eaux. Thoureux survit seul (XXIII, 116) comme Astraeis au lac Astacide (XVII, 128). Les troupes bachiques sont donc au bord du fleuve. Elles le traversent avec des moyens

désigne ainsi : 1° *ὄλω στίλβουσα προσώπων*, IV, 281 ou *ὄλω πλήθουσα προσώπων*, XXXVIII, 247, ou *πλησιφάνης*, XLI, 258; c'est la pleine lune. 2° *μεσσοφάνης* = *διχόμηνις*, X, 187, c'est la lune au milieu du mois, le demi-cercle. 3° *ἐπικυρτός*, XL, 378 ou *ἀμφιφάνης*, comme ici, c'est le premier ou le dernier quartier, le croissant effilé visible le matin ou le soir. On trouve aussi, par exemple XL, 134, l'épithète *ἀγχιτέλης*.

⁽¹⁾ Le même hémistiche *κτείνων ἄλλοθεν ἄλλον* se retrouve dans les deux morceaux, 189 et 346, sans parler d'autres détails.

⁽²⁾ C'est une formule empruntée à Homère, comme l'a montré Lehrs, et que Nonnos emploie ailleurs, par exemple XXX, 296.

de fortune, conduites par leur chef, XXIII, 125 : *καὶ θεὸς ἡγεμόνευε*. Infanterie, cavalerie, Pan, Lycos, Skelmis, les Silènes, tout le monde passe du vers 122 au vers 161. Et pourtant personne n'a passé, personne n'est sur l'autre rive. L'Hydaspe se déchaîne, compromet la manœuvre — qui est terminée — 192-224, et refuse de céder aux injonctions de Dionysos, 225-251. Pour le punir, à l'aide d'une torche miraculeuse, le dieu fait flamber les eaux rebelles, 252-279, prodige qui amène une longue protestation d'Okéanos, 280-320. Zeus arrange tout (naturellement) et l'Hydaspe cède, XXIV, 67. Mais « tandis que Bacchos ⁽¹⁾ traversait encore les eaux de l'Hydaspe, à ce moment, possédé des élans audacieux d'Arès, Dériade, dont le nom est synonyme de bataille ⁽²⁾, arma les Indiens pour la bataille. Il les posta en ligne le long du fleuve, pour arrêter avec ses guerriers les troupes bachiques à leur sortie du fleuve. » Précaution inutile : les dieux enlèvent dans les airs leurs protégés et les déposent sur l'autre rive. Toute l'armée passe à la suite, sans résistance, car de Dériade, il n'est plus question, il a disparu.

D'où proviennent ces contradictions? Et d'abord, comment y a-t-il deux passages du fleuve? Il faut revenir au plan primitif où on voyait l'Hydaspe changé en vin, c'est-à-dire vaincu et qui ne pouvait s'opposer au passage. Il était donc traversé sans difficulté. Mais, le changement en vin supprimé, le fleuve recouvrait sa liberté : un nouveau plan s'est imposé à Nonnos. Héra — encore! — excite l'Hydaspe (XXIII, 117-121) qui, après avoir adjuré un frère anonyme, 162 et seq., passe à la rébellion, 192 et seq. Entre l'intervention de la déesse et la révolte du fleuve, le poète a eu la faiblesse de garder intacte la description de la traversée dans le projet primitif. Ainsi toute l'armée défile avant que se soulèvent les eaux; il est même impossible de croire que la manœuvre ait été seulement entravée. Dionysos cependant s'irrite, comme si son plan n'était pas réalisé, XXIII,

⁽¹⁾ XXIV, 68 et seq.

*ὄφρα μὲν εἰσέτι Βάκχος ἐπέπλεεν ὕγρον Ἰθάσπην,
τόφρα δέ, θάρσος Ἄρης ἔχων, περιμήκετον ὁρμὴν
Δηριάδης ἐπὶ δῆριν ἐπώνυμον ὥπλισεν Ἰνδοῦς,
στήσας ἀμφὶ ῥέεθρον εἰς στίχας, ὄφρα μαχῆται
λαὸν ἐρητύσωσιν ἀνερχομένων ἐτι Βάκχων.*

⁽²⁾ Calembour intraduisible sur *δῆρις*.

225 et seq., et incendie l'Hydaspe, XXIII, 255 et seq. La dernière flamme éteinte, comme si rien du projet primitif n'avait subsisté, Nonnos fait traverser le fleuve à l'armée bachique, XXIV, 68 et seq., avec la coopération des dieux. Nous avons ainsi deux descriptions de la traversée : la première devrait être supprimée, l'autre est moins épique que burlesque.

Trois points particuliers dans le chant XXIII doivent retenir l'attention :

1° la transposition des vers 134-133, admise par tous les éditeurs depuis Græfe. Elle a pour point de départ une faute des mss : δεσμῶ, que l'on corrige en Θεσμῶ depuis Marcellus. En remarquant au vers 126 l'expression νόθον πλόον, au vers 141 ψευδήμονι νηί, on peut penser qu'il faut au vers 132 une expression analogue. J'écrirais donc volontiers λέμῶ, correction paléographiquement facile, je garderais la numérotation régulière et je traduirais⁽¹⁾ : « L'autre naviguait sur une manière d'esquif : façonnant un tronc entier en forme d'embarcation, après y avoir fixé des planches de part et d'autre par d'habiles attaches, sans gouvernail, sans voile, sans rames, sans invoquer l'élan de Borée, — il plonge seulement sa lance droite au fond des eaux — il naviguait, lancier marin d'Arès navigateur. »

2° une lacune après 161. C'est à l'endroit où la première traversée du fleuve se raccorde avec le discours de l'Hydaspe à son frère anonyme. Tout le monde admet la lacune, sauf Marcellus, qui, contre tout droit, au prix de transpositions et de corrections, attribue le discours à Héra. Toutefois Keydell⁽²⁾ semble ne pas croire la lacune indispensable ; il n'est point choqué de l'anonymat du « frère chéri » et pense que la grande affaire pour Nonnos était d'imiter Homère Φ, 308. Évidemment le poète s'inspire de l'apostrophe du Scamandre au Simois, mais, dans Homère, les deux

(1) 132 ἕτερος δὲ νόθῳ ναυτίλλετο λέμῳ,
καὶ ξύλον αὐτόπρεμνον ὁμοῖον ὀλιάδι τεύχων,
ἄμματι τεχνήεντι περίπλοκα δούρατα δῆσας,
135 ἔκτοθι πηδαλίου, δίχα λαίφρος, ἐκτὸς ἐρετμῶν,
οὐ Βορέην καλέων νηοσσόον — ἰθυτενὲς γὰρ
εἰς βυθίους κενεῶνας ὑποβρύχιον δόρυ πέμπων —
Ἄρεος ὑγροπόροιο δορυσσόος ἐπλεε ναύτης.

Kaί au vers 133 sert à introduire l'explication de νόθῳ... λέμῳ.

(2) Op. laud., p. 406.

fleuves sont nommés. Aussi proposerais-je ou bien d'admettre après 161 ou 162 ou 163 une lacune avec le nom du frère, ou, plutôt, de corriger γνωτῶ du vers 163 en Γάγγη ou de préférence en Ἰνδῶ⁽¹⁾. On aurait ainsi⁽²⁾ : « Les vieux Silènes voguaient sur les eaux, ramant l'Hydaspe de leurs pieds et de leurs mains. Et le vieil Hydaspe exhala comme un ruissellement sa voix tutélaire ; s'adressant à l'Indus houleux, il laissa couler de son gosier aux milles sources ces paroles menaçantes : Frère chéri... »

3° une lacune après 181. Marcellus refuse naturellement d'y croire ; les autres éditeurs l'admettent. Je remarque qu'elle se présente après ces deux vers :

180-181 σοὶ καὶ ἐμοὶ πέλεν αἴσχος, ὅταν Βρομίοιο μαχηταὶ
ἀτραπὸν ἡνιόχοισι καὶ ἀβρέκτοισιν ὀδίταις,

lesquels sont, à mon avis, les doublets manifestes de

168-169 σοὶ καὶ ἐμοὶ πέλεν αἴσχος, ὅτε Βρομίοιο μαχηταὶ
ἀβρέκτοῖς ἐμὸν οἶδμα διασχίζουσι πεδίλοις.

Si l'on supprime par la pensée 180-181, essai malheureux intercalé à tort dans le texte par le premier éditeur, le passage retrouve toute sa cohésion⁽³⁾ : « non, je ne laisserai point impunie cette étrange traversée, j'anéantirai les lions aquatiques de Dionysos. »

Que dire ensuite des contradictions dont est rempli le rôle de Dériade⁽⁴⁾? Nous le voyons posté sur la rive gauche de l'Hydaspe, XXII, 324 ;

(1) Non seulement cette correction, facile paléographiquement, supprimerait la lacune, mais la ressemblance avec Homère serait encore plus frappante :

Φ, 307 : ὑψὸς' αἰερόμενος, Σιμόεντι δὲ κέκλετ' ἄυσας
φίλε κασίγνητε κ.τ.λ.

(2) 160 et seq.

Σειληνοὶ δὲ γέροντες ἐναυτίλλοντο θαλάσση
καὶ ποσὶ καὶ παλάμῃσιν ἐρετμώσαντες Ἰθάσπην.
Καὶ προχέων κρουνηδὸν ἀλεξήτειραν ἰωὴν
Ἰνδῶ κυματόεντι γέρων ἰάχησεν Ἰθάσπης,
μῦθον ἀπειλητῆρα χέων πολυπίδακι λαιμῶ
γνωτῶ πέπον κ.τ.λ.

(3) 179 et 182

οὐ μὲν ἐγὼ νήποιον ἀήθεα πορθμὸν ἐάσω,
ὑγροπόρους δὲλέοντας αἰστώσω Διονύσου.

(4) Cf. KEYDELL, op. laud., p. 407.

néanmoins il n'essaie aucunement de s'opposer au passage de l'ennemi au chant XXIII. Il en fait le simulacre au chant XXIV, 70, mais disparaît soudain de la scène ⁽¹⁾ et les envahisseurs s'installent librement et gaiement, comme si les Indiens n'étaient plus là ⁽²⁾. Ils sont là pourtant, puisque, 170 et seq., Dériade, la rage au cœur, dans le soir tombant, s'éloigne du fleuve pour regagner sa capitale, après avoir entendu le récit de Thoureus. D'ailleurs, ce récit même, comment est-il nécessaire, puisque Dériade d'une rive à l'autre a dû se rendre compte des événements? Toute la confusion ici encore provient des changements apportés, sans adaptation complète, au projet primitif. Dériade y restait sans doute dans son palais, après avoir envoyé son lieutenant contre Bacchos. Il ne pouvait donc s'opposer au passage de l'ennemi, mais il pouvait y entendre le rapport de Thoureus.

Voilà donc l'armée *ἐνδοθι πύργων*, XXIV, 177 et le roi dans sa capitale. Sur le conseil de Thoureus, il doit interroger «les sages brahmanes», sans doute pour opposer leur science aux sortilèges de Dionysos ⁽³⁾. En attendant, la nouvelle du désastre déchaîne les lamentations des Indiennes, tandis que les troupes bachiques font ripaille et que l'aède Leucos leur conte le mythe d'Aphrodite à la quenouille.

⁽¹⁾ Il faut signaler ici, 68-69, la formule *ὅφρα... τόφρα* qui marque un raccorde; elle sert à introduire le deuxième passage de l'Hydaspe.

⁽²⁾ La lacune après le vers 124 me semble devoir subsister. Il y a là un ancien développement qui s'est trouvé tronqué. Nous en avons reconnu quatre vers transplantés on ne sait comment après XXII, 38, cf. p. 151. Il manque ici une phrase dont le verbe commande l'accusatif *ἐς ἡρέμα δάσκιον ὄλην* de 125 et dont le sujet devait être *οἱ μὲν*, début d'une énumération continuée par *οἱ δέ* du vers 126.

⁽³⁾ Opinion de Keydell, p. 407; la consultation des brahmanes serait en rapport avec le prodige de l'Hydaspe changé en vin dans le projet primitif.

CHAPITRE VII.

LES CHANTS XXV-XXXVI.

XXV

La composition du chant XXV est à la fois très simple et très compliquée; très simple, parce que le chant, presque entier ⁽¹⁾, est une intercalation postérieure; très compliquée, parce qu'il s'y mêle des questions de critique et de chronologie.

Les deux poèmes homériques débutent par une invocation et les *Dionysiaques* comptent 48 chants, autant que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ensemble. Nonnos a donc voulu, au bout de 24 chants, placer une invocation en tête du chant XXV ⁽²⁾, comme en tête du chant I. Manifestement, c'est une addition postérieure à la répartition générale des matériaux et à la division en chants. Elle est postérieure, notamment, au hors-d'œuvre que le poète a jugé bon de nous servir ensuite, la *κρίσις ἀνδρείας Διονύσου*, morceau d'école où il met en parallèle successivement les exploits de Persée, de Minos, d'Héraclès avec ceux de Dionysos ⁽³⁾. Après cette triple comparaison (22-263), l'invocation, déjà lointaine, a perdu son efficace, il faut la répéter (264-270) :

ἀλλὰ, θεά, με κόμιζε τὸ δεύτερον εἰς μέσον Ἰνδῶν.

Nous retrouvons alors, d'une part, les Indiens dans leur capitale (271-302), d'autre part, Dionysos affligé des manœuvres d'Héra pour retarder

⁽¹⁾ Non pas entier, comme le dit KEYDELL, *op. laud.*, p. 410.

⁽²⁾ Ce sont les vers 1-17, cités et traduits p. 55.

⁽³⁾ Les copistes naturellement signalent en marge les divisions de ce morceau de bravoure : 31, *σύγκρισις Περσέως καὶ Διονύσου*; 148, *σύγκρισις Μίνως καὶ Διονύσου*; 175, *σύγκρισις Ἡρακλέους καὶ Διονύσου*. On pourrait même préciser davantage 31-60, énumération des exploits de Persée en les rabaissant; 61-97 et de ceux de Dionysos en les exaltant; 80 et seq., réponse à un adversaire fictif : *ἀλλ' ἐρέεις* — formule favorite de Nonnos, cf. par exemple XL 82, 92, 170 —; 98 et seq. jugement final : *ἀλλὰ, φίλοι, κρίνωμεν*.

sa victoire (202-310). C'est la suite du chant XXIV; Nonnos y voit surtout un moyen d'amener à Bacchos un consolateur inattendu : Attis (310-379). Attis a pour mission de remettre au dieu un bouclier merveilleux, pur prétexte à une *ἐκφρασις* minutieuse (380-567), compliquée d'un *μῦθος*, celui de Moria et de Tylos (451-552). Pendant qu'on admire l'œuvre d'Héphaistos, « la Nuit silencieuse obscurcit de son ombre la terre entière ⁽¹⁾ », exactement comme à la fin du chant XXIV. Ainsi, comme on l'a déjà vu ailleurs ⁽²⁾, l'essentiel est ici sacrifié à l'accident; les événements de la guerre sont réduits au rôle de transition entre deux digressions de sophistique : la *σύγκρισις* et l'*ἐκφρασις*.

Revenons maintenant sur deux points du texte qui entravent le développement :

1° un passage très controversé, très obscur encore, malgré les corrections et les interversions. Voici le texte des manuscrits :

302 *Ἐν δὲ κολώναις*
 303 *ἀσχαλῶν Διόνυσος ἐμέμφετο πολλάκις Ἥρη,*
 304 *ὅττι πάλιν φθονέουσα μάχην ἀνεσεύρασεν Ἰνδῶν,*
 305 *νίκης δ' ἐλπίδα πᾶσαν ἀνερρίπιζον αἴηται.*
 306 *Παπταίνων δὲ λέοντας ἀεργηλῇ παρὰ Φάτνῃ,*
 307 *πλησαμένης δέκα κύκλα παλιννόστοιο Σελήνης*
 308 *μετρήσασα μῶθοιο τριηκοστῆς δρόμον Ἡοῦς*
 309 *οἷα λέων βρυχᾶτο καὶ ἔστενεν ἔνδοθι λόχμης*
 310 *ῥήμασιν ἀκλαύτοις.*

La difficulté provient de ce que 306 contient un participe au nominatif singulier masculin, qui détermine évidemment Dionysos, 307 un participe au génitif singulier féminin, qui s'accorde avec Σελήνης et 308 un participe au nominatif singulier féminin qui ne peut qualifier ni Dionysos, ni Sélène, ni Héra nommée plus haut. Pour y remédier, Heinsius et Marcellus intercalent 307 et 308 entre 305 et 306 et le premier remplace δέκα par ἐδ et μετρήσασα par μετρήσαντα; Græfe, Kœchly et Ludwig transportent 305 et 306 entre 308 et 309. Keydell ⁽³⁾ voit bien le rappro-

⁽¹⁾ 570 καὶ σκιερὴν ἐμέλαυνεν ὅλην χθόνα σιγαλήν Νύξ.

⁽²⁾ Cf. p. 138.

⁽³⁾ Op. laud., p. 410, n. 1.

chement entre λέοντας de 306 et λέων de 309, mais il déclare que 307-308 sont dépourvus de tout sens à leur place, inintelligibles même aux autres places où on les a transportés. C'est la pure vérité, si l'on n'arrive pas à une amélioration décisive du texte. Sans rien changer à l'ordre des vers, je me risque à proposer au vers 308 deux corrections, très faciles paléographiquement : μετρήσας ἀμῶθοιο ⁽¹⁾ au lieu de μετρήσασα μῶθοιο et τριηκοστῆς ⁽²⁾ au lieu de τριηκοστῆς. Je traduirais alors : « Sur les collines, Dionysos irrité s'en prenait souvent à Héra; envieuse de nouveau, elle traînait la guerre des Indes en longueur et les vents emportaient tout espoir de vaincre. Il regardait ses lions à leur crèche oisive; la pleine Lune avait dix fois montré son disque, il avait vu, sans combattre, trois cent fois revenir l'Aurore! Il rugissait comme un lion et il pleurait au fond des bois de ses yeux fermés aux larmes. » Les dix mois de trente jours sont l'ἀμβολίη πολέμοιο, à laquelle le vers 273 fait allusion.

2° une lacune après 421, proposée par Kœchly, acceptée par Ludwig. Il s'agit d'Amphion qui construit les murailles de Thèbes aux sons de sa lyre ⁽³⁾. « On aurait presque dit, bien que la pierre fût une image, qu'elle oscillait en se jouant et que, même immobile, un léger balancement l'agitait. » La construction est hardie, mais Græfe a bien reconnu la prolepse. Elle se complique du fait que le substantif ἐρίπνην, sous-entendu à côté de ποιητήν, n'est pas le sujet de la proposition subordonnée, mais seulement le complément déterminatif du sujet. On attendrait : καὶ τάχα φαίης ὅτι, ποιητὴ περ εὐῶσα, ἐλελίζετο κοῦφῳ παλμῷ ἀκινήτῃ ἐρίπνῃ σκιρτήματι παίζουσα. Je ne crois donc pas à une solution de continuité.

Restent la question de l'Hydaspe changé en vin et celle de la chronologie.

⁽¹⁾ Il ne m'échappe pas que ἀμῶθος serait un mot forgé par Nonnos, mais on pourrait sans peine donner une longue liste de mots qu'on trouve dans Nonnos et qui ne figurent pas dans les dictionnaires.

⁽²⁾ Τριηκοστῆς... Ἡοῦς, ce nombre cardinal de centaines au singulier collectif ne peut sans doute se justifier que par des expressions techniques : Thucyd. I, 62. διακοσίαν ἵππων; Χένορον., Cyr., IV, 6, 2 : ἵππων εἰς χίλιαν; mais l'arithmétique est inexorable, et la métrique aussi; d'autre part, Ἡὼς n'a pas de pluriel.

⁽³⁾ 421 et seq.

καὶ τάχα φαίης

ποιητὴν περ εὐῶσαν, ὅτι σκιρτήματι παίζων
 κοῦφος ἀκινήτης ἐλελίζετο παλμὸς ἐρίπνης.

Les vers 271-302 nous ramènent à la fin du chant XXIV. Les Indiens sont toujours *ἔνδοθι πύργων*; leur capitale reste toujours anonyme, mais le Gange semble la traverser ou couler dans le voisinage (273). Détail étrange, puisque Dériade, XXIV, 170 et seq., a paru passer, en quelques heures au plus, des bords de l'Indus à ceux du Gange. Enfin, bien que l'Hydaspe ne soit plus changé en vin dans la version actuelle⁽¹⁾, Nonnos a laissé subsister tout un passage du projet primitif où manifestement la métamorphose avait eu lieu. Ce sont la consternation de Dériade (276-280), le miracle⁽²⁾ du vieillard guéri de la cataracte par des gouttes du fleuve appliquées sur ses yeux (281-291), et les chiens qui s'enivrent en lapant la rouge liqueur (292-296). Il faut, sans s'en inquiéter davantage, croire que Nonnos a agi ainsi par étourderie ou par désir de conserver ces belles histoires⁽³⁾ ou faute de temps pour rectifier.

On peut presque reprendre la même formule pour la chronologie des *Dionysiaques*. Il est impossible, en tout cas, de se fier aux indications de temps données par le poète. On peut les relever, les opposer les unes aux autres, mais il est inutile d'en discuter gravement les contradictions⁽⁴⁾. Rien n'est au point dans le poème; le secret des confusions est là. Nous avons vu que les Indiens s'étaient réfugiés dans leur capitale le soir de la bataille sur l'Hydaspe.

XXIV, 177 *εἰς πόλιν ἐρρώοντο πεφυζότες, ἔνδοθι πύργων.*

⁽¹⁾ Cf. p. 153.

⁽²⁾ Nonnos connaissait peut-être déjà assez le christianisme pour ne pas ignorer la guérison des aveugles par Jésus. D'autre part, si je ne me trompe, Marcellus a cru que le vieillard en question était l'Hydaspe. Il y a dans son texte (*Traduction*, t. IV, p. 42) un : *en effet*, qui est peu clair, sans parler de la traduction d'*εὐρυγένειος*. Boitet, en tout cas, est sûr qu'il s'agit de Dériade. Le passage est si comique qu'il vaut la peine d'être cité. P. 404 : «Dériades ayant entendu que le fleuve avait été changé en vin, s'estonna de cette merveille et eut honte en lui-même de résister à celui qui avait le pouvoir de faire ces métamorphoses. Ce bon vieillard print de ceste liqueur, en beut et en fut tout resjouy, oubliant ses ennuy. Il en remplit des peaux, et dressa un autel à Jupiter et à Bacchus, considérant leur grandeur et leur puissance. Ayant avisé sur le rivage des chiens yvres, qui avaient trop beu, il vint à la ville et dit à Dériades que le fleuve avait esté changé en vin.»

⁽³⁾ C'est l'avis de KEYDELL, *op. laud.*, p. 409.

⁽⁴⁾ Keydell, p. 408, a noté celles du chant XXV.

Nous les y retrouvons XXV, 300 dans le même état d'esprit

*πύργοις δ'ἡλιβάτοισιν ἐναυλίζοντο πολῖται
δειδιότες*

Tout nous portait à croire que nous étions au lendemain de la défaite. Le lendemain? Non pas. L'armée bachique est oisive à cause d'une *ἀμβολίη πολέμοιο* (273) et Dionysos s'est plaint, on le sait, d'un délai de 300 jours. Ainsi l'armée indienne est cernée depuis dix mois dans la ville. Dix mois? Mais non. «Sans fléchir⁽¹⁾ le genou devant Dionysos, l'Arès oriental n'a point encore assoupi une guerre qui doit durer sept ans. Apeurés de voir au-dessus d'eux la gueule du dragon, les jeunes passereaux recommencent leurs cris sur un platane indien, présage de la lutte de Bacchos. Je ne chanterai pas les six premières années : l'armée indienne s'y tint à l'intérieur des tours. Docile à l'exemple d'Homère, mon modèle⁽²⁾, je vais célébrer la dernière phase des luttes; d'après le nombre des oiseaux je retracerai les combats de la septième année.»

Ainsi, d'une part, nous devons oublier les précédentes hostilités ou supposer qu'elles ne comptent pas dans la durée de la guerre, d'autre part, nous devons admettre que les Indiens sont enfermés depuis six ans dans leurs murailles. Est-ce tout cette fois et le chiffre de six ans est-il définitif? Peut-on jamais dire avec Nonnos? Douze chants plus loin, après d'autres batailles, des épisodes, des romans, des métamorphoses, nous lisons ceci⁽³⁾ : «Car alors, décrivant l'orbite de sa carrière, le temps circulaire avait prolongé la trêve de la guerre mygdonienne et du combat indien. Plus de carnage, plus de querelle entre eux. Loin de la mêlée, depuis six ans le bouclier bachique gisait sous les toiles d'araignée.» Ainsi cette guerre de sept ans aurait compris deux trêves de six ans; elle aurait

⁽¹⁾ XXV, 2 et seq.; cf. p. 55, où cette invocation est citée et traduite en entier.

⁽²⁾ La comparaison est en effet empruntée à HOMÈRE, *Il.*, II, 311 et seq.

⁽³⁾ XXXVIII, 10 et seq.

*ἐπεὶ τότε κυκλάδι νύσση
Μυγδονίου πολέμοιο καὶ Ἰνδῶοιο κυδοιμοῦ
ἀμβολίην ἐτάνυσσεν ἑλιξ χρόνος· οὐδέ τις αὐτοῖς
οὐ φόνος, οὐ τότε δῆρις· ἔκειτο δὲ τηλόθι χάρμης
Βακχίᾱς ἐξαέτηρος ἀραχνιώσας βοεήη.*

duré douze ans — sans compter les hostilités. Il faut s'entendre. Cette dernière trêve est de durée aussi incertaine que la première : elle est bien de six ans au chant XXXVIII, mais elle n'est que de trois mois au chant XXXVI, 477 :

ἀμβολίην ποιήσαν ἐπὶ τρία κύκλα Σελήνης.

Et ainsi de suite. En somme, les remaniements successifs, — et d'ailleurs inachevés — de son œuvre ont empêché Nonnos de se mettre d'accord avec lui-même pour fixer une chronologie ferme des *Dionysiaques*. N'essayons pas de le faire à sa place.

XXVI

Comme Dériade a négligé de convoquer son armée immédiatement après la déclaration de guerre (XXI, 211 et seq.), il a fallu trouver un prétexte pour procéder au dénombrement des forces indiennes. De même que Dionysos a été poussé à l'action par Éris qui lui est apparue en songe sous les traits de Rhéa, XX, 44 : *ὑπνώεις, Διόνυσσε*, de même par une recherche de parallélisme chère à Nonnos, Athèna⁽¹⁾, sous les traits d'Oronte, vient exciter à la lutte Dériade endormi, XXVI, 10 : *εὐδεις, Δηριάδη*. Sans plus attendre, dès l'aurore, le roi expédie ses hérauts dans les villes et les îles de son royaume. Et nous avons ce spectacle étrange d'un roi qui dénombre ses troupes, quand son lieutenant Astracis a perdu une armée

⁽¹⁾ Dans ce songe, je ne vois pas de raison décisive pour justifier les interventions proposées entre 22 et 27. Le lien entre les idées est assez lâche, comme toujours chez Nonnos, mais il me semble visible : il faudrait un Lycurgue et des Arabes pour repousser l'ennemi, car Lycurgue, un mortel, a fait fuir Dionysos — preuve qu'il n'est pas un dieu —, mais toi, je t'ai vu fuir devant des femmes. Ah ! deviens un lion etc.

22 et seq. *ὦμοι, ὅτ' οὐ Λυκόβοργος Ἀρήιος ἐνθάδε ναίει,
ὦμοι, ὅτ' οὐκ Ἀράβεσσιν ὑπερφιάλοισιν ἀνάσσεις
οὐ θεὸς ἦν Διόνυσος, ὃν εἰς ἀλὸς οἶδμα διώκων
θνητὸς ἀνὴρ ποίησεν ὑποβρύχιον μετανάστην.
Δηριάδην ἐνόησα πεφυζότα θῆλυν Ἐννώ.
Ἄτρομος ἔσσο λέων κ.τ.λ.*

entière, faite prisonnière au lac Astacide, quand son gendre Oronte a subi une défaite dans la région du Taurus, quand son lieutenant Thoureus vient de voir anéantir complètement une troisième armée sur l'Hydaspe. Pas plus que le catalogue des forces bachiques, le catalogue des troupes indiennes n'est uniquement géographique⁽¹⁾. Il est coupé de légendes et de descriptions, intercalées après coup, non sans causer parfois des troubles : 101-104, *μῦθος* de Tectaphos; 184-211, miel d'Arizantie, horion et catreus⁽²⁾; 229-246, *ἐκφρασις* du débordement de l'Indus, l'hippopotame; 261-290, *μῦθος* des fils d'Arètos; 296-333 *ἐκφρασις* des éléphants⁽³⁾. Aucune indication de temps ne permet de dire si le rassemblement s'est vite fait. Tout se passe comme si les troupes se présentaient le jour même⁽⁴⁾. Un banquet réunit les chefs et, le soir, comme au chant XXIV, comme au chant XXV, l'armée s'endort sous les armes.

XXVII-XXVIII-XXIX-XXX. — LA BATAILLE DES DEUX CHEFS.

Une lutte s'engage dont la description va remplir quatre chants. Elle dure deux jours : le lever d'Hespéros interrompt le combat XXIX, 323 et

⁽¹⁾ L'interversion entre 55-59 me semble inutile : *καὶ οὐ ποτε... πύργων* est une parenthèse, dans laquelle *ἐρρηξε* prépare *ἀρραγές*, qui doit venir ensuite, et, par dessus la parenthèse, s'accorde avec *ἔρμα* :

55 et seq. *οἱ τε Σεσίνδιον αἰπύ, καὶ οἱ λινοερκέϊ κύκλῳ
Γάζον ἐπυργώσαντο μιτοπλέκτοισι δομαίοις,
Ἄρεος ἀκλινὲς ἔρμα, — καὶ οὐ ποτε δήιος ἀνὴρ
χαλκὸν ἔχων ἐρρηξε λινοχλαίων στίχα πύργων —
ἀρραγές, εὐποίητον ἐνκλώστοισι θεμέθλοις.*

⁽²⁾ Le duo du catreus et du horion est une trouvaille postérieure de Nonnos. Il a dû ajouter ces 5 vers en marge sur son brouillon et le premier éditeur les a mal insérés, d'où la nécessité de placer 212-214 (chant du catreus) après 201-206 (chant du horion) pour entendre ensuite le duo des deux oiseaux (207-211).

⁽³⁾ L'*ἐκφρασις* des éléphants est extrêmement compliquée et surchargée. Nonnos a dû y ajouter des détails peu à peu. On ne peut la remanier à coup sûr : pour cette raison, je garderais, comme Ludwich, l'ordre des vers, en me tenant même plus près que lui du texte des manuscrits.

⁽⁴⁾ Keydell, p. 412, fait la même constatation.

presque aussitôt, XXIX, 363, Arès voit apparaître « comme une ligne frêle, la lueur de l'Aurore matinale. » Nonnos a voulu délimiter avec précision le champ de bataille ⁽¹⁾. « Les Indiens présentèrent le combat au voisinage des bouches de l'Indus; au pas de course ils occupent la plaine. Dionysos, portant son thyrsos sortit de la futaie; il a armé ses soldats de boucliers, d'épées, de feuillages infrangibles. Les quatre vents, face à l'Aurore éblouissante, marquèrent l'emplacement de ses troupes réparties en quatre corps. Le premier est à l'orée d'un bois profond, vers l'Ourse circulaire, au point où passe l'onde divine des rochers du Caucase, courant formé par la réunion de fleuves nombreux; c'est la région même où dans son vaste lit, le bruyant Hydaspe amène les remous de ses eaux. La deuxième phalange est postée dans la plaine intérieure qu'encerclent les deux bras de l'Indus montagnard, quand il incline son cours dans la direction du couchant et ceint Patalène de ses eaux comme d'une couronne. La troisième est rangée au sud, près du golfe où se bercent les flots méridionaux de la mer empourprée. Pour le quatrième corps, bardé de fer, son

⁽¹⁾ XXVII, 144

Καὶ μῦθον ἐστήσαντο παρὰ στόμα γείτονος Ἰνδοῦ,
 εἰς πεδίον προθέοντες. Ἀπ' εὐδένδροιο δὲ λόχμης
 ἀσπίσι καὶ ξιφέεσσι καὶ ἀρραγέεσσι πετήλοις
 θυρσοφόρος Διόνυσος εὖς ἐκόρυσσε μαχητάς.
 Καὶ πεισύρων ἀνέμων φλογερῆς ἀντόπιον Ἡοῦς
 τέτραχα τεμνομένην στρατὴν ἐστήσατο Βάνχων
 150 πρῶτην μὲν βαθύδενδρα παρὰ σφυρὰ κυκλάδος Ἄρκτου
 ἥχι πολυσπερέων ποταμῶν πεφορημένον ὀλκῶ
 152 Καυκασίου σκοπέλοιο Διυπετὲς ἔρχεται ὕδωρ,
 157 τὴν αὐτὴν παρὰ πέζαν, ὅπῃ περιμήκεϊ πορθμῶ
 158 χεῦμα παλινδίνητον ἄγει βαρύδουπος Ὑδάσπης·
 153 τὴν ἐτέρην δὲ φάλαγγα συνήρμοσεν, ὅππῃ γαίης
 154 μεσσατὴς στεφανηδὸν ἐς ἐσπέριον κλίμα νεύων
 155 διστομὸς οὐρεσίφοιτος ἐὼν ῥόον Ἰνδὸς ἐλίσσει,
 156 χεῦμασιν ἀμφίζωστον ἐπιστέψας Παταλὴνν
 161 καὶ τριτάτην κόσμησεν, ὅπῃ νοτίῳ παρὰ κόλπῳ
 159 κύματι πορφύροντι μεσημβρίας ἔλκεται ἄλμῃ·
 160 καὶ στρατὴν εὐχαλκὸν ἀναξ ἐστήσε τετάρτην
 162 ἀντολὴς ὑπὸ πέζαν, ὅθεν δονακτῆα διαίνων
 στέλλεται εὐόδοισι κατάρρυτος ὕδασι Γάγγης.

chef l'a placé dans la région du levant, d'où vient le Gange qui baigne les roseaux du ruissellement de ses ondes embaumées. » Ce passage embrouillé est sûrement une trouvaille de Nonnos, dit Keydell ⁽¹⁾. Oui, une trouvaille enfantine, une géographie de fantaisie. On chercherait vainement sur une carte du monde antique une plaine où convergent tous les fleuves de l'Inde. Dans le cours de la bataille, il n'est, d'ailleurs, plus question de cette division en quatre corps, dont l'un est si imprudemment aventuré dans une île de l'Indus. Mais il est spécifié que la capitale est à proximité du champ de bataille, car Éériè, XXX, 161, du haut d'une tour, voit son père tomber dans la plaine, mortellement blessé :

καὶ γενέτην ὀρώσῃ νεούτατον ὑψόθι πύργου.

Et voici deux passages qui compliquent encore la situation.

1° Dans sa harangue aux troupes avant le combat, Dionysos dit, entre autres, ceci ⁽²⁾ : « Si l'Hydaspe plie le genou devant moi, en signe de servitude, et n'arme plus ses flots contre nous par un retour de haine, je serai

⁽¹⁾ *Op. laud.*, p. 412. Les vers sont disposés dans cet ordre par tous les éditeurs depuis Græfe. Volontiers je croirais que Nonnos a ajouté en marge, après coup, ces précisions géographiques, — et en plusieurs fois, à mesure qu'il réussissait à établir le parallélisme des doubles indications : Ἄρκτου, Ὑδάσπης; ἐσπέριον, Ἰνδός; νοτίῳ, ἄλμῃ; ἀντολὴς, Γάγγης. Le premier éditeur se sera égaré dans le brouillon trop confus, d'où la nécessité des interventions.

⁽²⁾ XXVII, 176

Εἰ μὲν ἐμοὶ γόνυ δοῦλον ὑποκλίνειεν Ὑδάσπης
 μηδὲ πάλιν Βάνχοισι παλίγκοτον οἶδμα κορύσσει,
 ἔσσομαι εὐάντητος, ὅλον δὲ οἱ ἀγλαὸν ὕδωρ
 χεῦμασι ληναίοισιν ἐς Εὐρίον ὄλον ἀμείψω,
 180 τεύχων λαρὰ ῥέεθρα, καὶ ἀγριάδος λόφον ὕλης
 μιτρώσω πετάλοισι καὶ ἀμπελόεντα τελέσω.
 Εἰ δὲ πάλιν προχοῇσιν ἀλεξιμάκοισιν ἀρήξει
 Ἰνδοῖς κτεινομένοισι καὶ νιέει Δηριαδῇ,
 ἀνδροφυνὴς κερόεσσαν ἔχων ποταμηίδα μορφήν,
 185 χεῦμα γεφυρώσαντες ὑπερφιάλου ποταμοῖο
 ἰχνεσιν ἀβρέκτοισιν ὀδεύσατε δίψιον ὕδωρ,
 καὶ γυνῇ ψαμάθῳ πατέων αὐχμηρὸν Ὑδάσπην
 πεζὸς ὄνυξ εὐίππος ἐπιξύσειε κοινήν.

indulgent : toutes ses nobles eaux, j'en ferai une liqueur bachique, je les changerai en vin et lui donnerai un cours délicieux. Au lieu de leur végétation sauvage, je couronnerai ces hauteurs de mes rameaux et les transformerai en vignobles. Mais s'il veut de nouveau, par ses flots secourables, sous sa forme humaine de fleuve cornu, défendre contre nos coups les Indiens et son fils Dériade, jetez un pont sur le courant de ce fleuve orgueilleux, passez à pied sec son lit altéré et qu'imprimant leurs pas sur le sable nu de l'Hydaspe tari, vos beaux coursiers de leur sabot en soulèvent la poussière.»

2° « Mais ⁽¹⁾ quand ils eurent atteint le passage où, roulant ses flots, l'Hydaspe a vu ses eaux pâles s'empourprer d'un courant d'ivresse, alors Bacchos, du fond de sa gorge sonore, hurla aussi fort qu'un essaim belliqueux de neuf mille hommes, clameur effroyable des bouches à l'unisson. Indécis, les Indiens lâchèrent pied, fuyant les uns vers le courant blond, les autres dans la plaine. L'armée de Dionysos se partage pour massacrer à la fois sur la terre et dans l'Hydaspe les ennemis exténués par une soif dévorante. C'est l'heure où la lumière est au Zénith, où le voyageur enfiévré craint le soleil brûlant de midi qui le flagelle. »

Ainsi, de ces deux passages, il résulterait, d'une part, qu'après avoir passé d'Hydaspe au chant XXIII, Dionysos assigne ici à ses troupes, comme but de leur avance, de franchir l'Hydaspe et, d'autre part, que l'Hydaspe est changé en vin, ce qui n'a jamais eu lieu, dans la version

⁽¹⁾ XXIX, 291

Ἄλλ' ὅτε δὴ πόρον ἴξον, ὅπῃ πεφορημένος ὀλκῶ
λευκὸν ὕδωρ μεθύοντι ῥόω φοίνιξεν Ὑδάσπης,
δὴ τότε Βάκχος ἄνσε βαρυσμαράγων ἀπὸ λαιμῶν,
ὀππόσον ἐννεάχιλος ἐπέβρεμεν ἐσμός Ἐννοῦς

295 Φρικτὸν ὁμογλώσσω στομάτων θρόον· ἀσταθεὺς δὲ
ξανθὸν ἀλυσκάζοντες ἐπὶ ῥόον ὠκλασαν Ἰνδοί,
ἄλλοι δ' ἐν πεδίῳ στρατῇ δ' ἐμερίζετο Βάκχου,
δυσμενέας κτείνουσα καὶ ἐν δαπέδῳ καὶ Ὑδάσπῃ,
δίψῃ καρχαλέῃ κεκαφηότας, ὀππότε γαίης

300 ἥως μέσσω ἀνέσχε, καὶ ἔτρεμε Θερμὸς ὀδίτης
αἰθοπος Ἡελίοιο μεσημβρίζουσιν ἱμάσθλην.

actuelle des *Dionysiaques* ⁽¹⁾. Toutes ces contradictions n'ont qu'une explication. Il y a dans notre texte actuel deux batailles sur l'Hydaspe, la première sur la rive droite (XXII, XXIII, XXIV), la deuxième, celle qui est en cours, sur la rive gauche. Par suite de remaniements, dont le détail nous échappe, Nonnos a transféré à la seconde des parties de la première bataille. Il a même gardé des morceaux de la version primitive; car ce changement de l'Hydaspe en vin, ces Indiens assoiffés, qui sans doute vont boire le liquide trompeur et s'enivrer, proviennent tout droit de l'ancien projet. Le poète a-t-il oublié qu'il y avait renoncé? a-t-il manqué de temps pour faire l'adaptation? On ne saurait dire, mais de là viennent sûrement les troubles.

Le chant XXVII se compose essentiellement de trois discours. Dériade, le premier, harangue ses soldats (22-135), ou plutôt il s'emporte en menaces pompeuses contre Dionysos, Éaque, les Cyclopes, les Telchines, en un mot, tous ses ennemis. Dionysos, à son tour (167-220), exhorte ses troupes en affichant son mépris pour ses adversaires ⁽²⁾. Enfin Zeus excite dans l'Olympe les dieux alliés de son fils et s'irrite contre les autres. Tout le reste du chant n'est qu'intermèdes et remplissage. Entre les harangues des deux chefs se place une description de l'armement indien et l'ordre de bataille, dont il a été parlé. Quant à la scène dans l'Olympe, qui prépare peut-être la *Θεομαχία* de XXXVI ⁽³⁾, elle est intercalée ici au petit bonheur, au vers 241, avec la cheville *μαρναμένων*. Il est certain qu'elle interrompt les préludes de la bataille, après le discours de Dionysos, et que la situation est la même avant et après le discours de Zeus. Keydell ⁽⁴⁾ a constaté le morcellement du passage et s'est donné beaucoup de peine pour essayer de grouper, selon certaines idées, les lambeaux de descriptions qui encadrent la scène des dieux. Vraisemblablement Nonnos avait d'abord, à mon avis, noté dans un morceau suivi les

⁽¹⁾ Cf. p. 153 et 166.

⁽²⁾ Dans ce discours j'aime mieux admettre une lacune après 206 — elle pourrait n'être que d'un vers — que quatre corrections au vers 207 : *νεβριδι* pour *νεβριδα*, *χαλκοχίτωνα* pour *χαλκοχίτωνι*, *καλύψατε* pour *καθάψατε* et *Δηριαδῆα* pour *Δηριαδῆι*.

⁽³⁾ Opinion de KEYDELL, *op. laud.*, p. 413.

⁽⁴⁾ *Op. laud.*, p. 412-413.

préparatifs dans les deux camps : cris, bruits, armement des fantassins et des cavaliers. La preuve en est peut-être dans ces deux hémistiches qui devaient s'opposer :

XXVII, 222 Σειληνοὶ δ' ἀλάλαζον

XXVIII, 27 Ἴνδοι δ' ἀνταλάλαζον.

Quand il a fallu loger la scène dans l'Olympe, le poète a éventré son récit des préliminaires. Mais, pour pallier l'interruption, il s'est évertué, selon une méthode appliquée par lui dès les premiers chants, à dire les mêmes choses sous deux formes différentes, avant et après l'épisode ajouté. C'est une manière pour lui de marquer la continuité. Ainsi la désagrégation du récit continu nous a valu à la fin de XXVII et au début de XXVIII des doublets et des disparates. Des doublets :

XXVII, 222 Σειληνοὶ δ' ἀλάλαζον, XXVIII, 23 Σειληνοὶ δ' ἰάχῃσαν

XXVII, 221 ἐπερρώοντο δὲ Βάκχαι, XXVIII, 23 ἐπεστρατώνοντο
δὲ Βάκχαι.

XXVII, 237 Καὶ τις ἐπ' ἀντιβίοισι μεμνηνὸτα τίγριν ἱμάσσων
διφρα διεπτοίησεν ὁμοζυγέων ἐλεφάντων.

XXVIII, 15 Καὶ τις ἀναΐξας Κυβελήϊδος εἰς ῥάχιν ἄρκτου
ἔχραε δυσμενέεσσι καὶ οἶνοπα θυρσον ἐλίσσων
ἡνιόχους ἐφόβησε τανυκνήμων ἐλεφάντων.

Quant aux disparates, mieux vaut peut-être ne pas tenter de les atténuer par des transpositions⁽¹⁾. Il est douteux qu'on arrive dans ce fractionnement, compliqué sans doute d'additions, à retrouver l'ordre primitif.

Le chant XXVIII commence par une invraisemblance⁽²⁾. « Sur ce point la mêlée était sans merci. Tous deux ensemble, Phaunos et Aristée, me-

⁽¹⁾ Entre autres XXVII, 228-230 rejetés entre 236 et 237.

⁽²⁾ XXVIII, 1 et seq.

Ἐνθά τις ἀπρήνυτος ἔην ἔρις· ἀμφοτέροι γὰρ
Φαῦνος Ἀρισταῖός τε μίαν συνέλασσαν ἔννῳ,
οἷσιν ἐφωμάρτησε καὶ Αἰακός, ἄξια ῥέζων
Ζηνὸς ἐοῦ γενετῆρος, ὑπὲρ νότοιο τιταίνων
ἀσπίδα χαλκήνῃ πολυδαίδαλον, ἧς ἐνὶ κύκλῳ
δαίδαλα πολλὰ πέπαστο, τὰ περ κάμε Λήμνιος ἄκμων.

naient un même combat. Éaque les accompagnait, preux digne de son père. Il portait à son épaule un bouclier de bronze tout ciselé, sur la ceinture duquel étaient toutes sortes de ciselures, travail de l'enclume lemnienne. » Manifestement ces vers ne sont pas à leur place, puisqu'on en est seulement aux préliminaires du combat. Les transporter, comme Marcellus, après 44, n'est pas une bonne solution; ils y détonent également. Keydel⁽¹⁾ pense qu'ils sont un reste d'un projet primitif et devaient servir l'introduction aux ἀριστεῖαι de Phaunos, d'Aristée et d'Éaque. On peut ajouter que, dans ce cas, les fragments du projet ou auraient été supprimés (ἀριστεία de Phaunos), ou auraient été dispersés (ἀριστεία d'Éaque, chant XXII, d'Aristée, chant XXIX 179-192) — car les trois héros ne reparaissent plus dans le même chant que pendant les jeux funèbres (XXXVII), d'où les six vers ne peuvent provenir. Il faut les considérer comme un bloc erratique.

Le combat s'engage. Comme toujours, nous n'en voyons que les exploits particuliers, d'abord ceux de l'Indien Corymbasos et d'un Athénien anonyme, prototype de Cynégire, ensuite ceux des Cyclopes et des Corymbantes. Dans les deux parties, d'ailleurs, il y a des troubles.

1° Corymbasos poursuit Déxiochos⁽²⁾ : « Lui, effrayé, était allé à pas comptés se réfugier sous le long bouclier de son frère. Tel Teucer, meurtrier de l'armée dardanienne, se retirait sous le bouclier à sept peaux de son frère Ajax et l'arme de leur père protégeait les deux frères unis dans la mêlée. » Ce bouclier commun est cher à Nonnos⁽³⁾, il évoquait la comparaison avec les héros grecs. Le poète, séduit, l'a sans doute ajoutée en marge après coup. Plutôt qu'à une négligence du copiste l'interversion ici me paraît due à l'introduction de cette comparaison⁽⁴⁾, maladroitement placée par le premier éditeur.

⁽¹⁾ Op. laud., p. 414.

⁽²⁾ XXVIII, 58 Αὐτὰρ ὁ ταρβήσας, ὀλίγον γόνυ γουνὸς ἀμείβων,
59 μηκεδανῇ κεκάλυπτο κασιγνήτοιο βοεῇ,
61 Δαρδανίης ἄτε Τεῦκρον ὀπιστευτῆρα γενέθλης
62 εἰς σάκος ἐπταβόειον ἐδέχνυτο σύγγονος Αἴας,
60 πατρώῃ συνάεθλον ἀδελφεὸν ἀσπίδι κεύθων.

⁽³⁾ Cf. XXX, 48 et seq.

⁽⁴⁾ Cf. p. 142 et n. 2.

2° La *Κυκλώπεια* (172-273) est malencontreusement interrompue après 250 par les exploits du Corybante Prymneus⁽¹⁾. « Dans la plaine, on hurlait. Aux Bacchantes effarées Prymneus apporta son aide, comme le vent de poupe (calembour intraduisible) sauve le nautonier emporté par le galop des vagues. Répondant aux vœux de l'armée, il arriva comme survient Pollux pour procurer le calme aux navires ballottés et endormir les flots hostiles de la mer déchaînée. »

D'autre part, Ludwich indique une lacune après 277. « Damneus dans la lutte poursuivait les tribus ennemies. »

Δαμνεὺς μὲν πολέμιζεν ἀνδρῶν Φύλα διώκων. . .

Enfin, du vers 303 au vers 323 les interversions dans toutes les éditions sont si fréquentes qu'il vaut mieux traduire le texte de Ludwich pour essayer ensuite de raisonner⁽²⁾. « Habilement penché sur la pointe agile de son pied, Acmon au cimier mobile courait auprès d'Ocythoos.

⁽¹⁾ XXVIII, 251 Ἐν πεδίῳ δ'ἀλαλητός· ὀρινομένησι δὲ Βάνχαις
Πρυμνεὺς εὐδῖος ἦλθεν, ἄτε πρυμναῖος ἀήτης
ρύόμενος πλωτῆρα συνεπνεύοντα θυέλλαις·
καὶ στρατιῇ πολέευστος ἐπήλυθεν, οἷος ἱκάνει
255 νηυσὶ τινασσομένησι γαληναῖος Πολυδεύκης,
εὐνήσας βαρὺ κῦμα θυελλοτόκοιο θαλάσσης.

⁽²⁾ XXVIII, 309 Καὶ ποδὸς ἀσταθὲς κυκλοῦμενος Ἰδμονι ταρσῶ,
310 σύνδρομος ὤκυθῳ κορυθαῖολος ἦεν Ἄκμων·
μάρνατο δ'ἀστυφῆλικτος ἄτε σφυρέλατος ἄκμων,
ἀσπίδα κουφίζων Κορυβαντίδα, τῆς ἐνὶ μέσσῳ
πολλάκις ὕπνον ἱαυεν ἐν οὖρεσι νηπίαχος Ζεὺς·
καὶ Διὸς οἶκος ἦν ὀλίγον σπέος, ἐνθα ἔκειντο
315 αἰετὶς ἱερῇ γλαγόντι νόθῳ μαιώσατο μαζῶ,
ξεῖνον ἀναβλύζουσα σοφὸν γάλαγος, εὐτε βοεῖη
κλεψιτόκοις πατάγοισι σακέσπαλον ἐξερεμεν ἥχῳ,
318 τυπτομένη μέσα νῶτα κυβιστητῆρι σιδήρῳ.
320 Ὡν χάριν ἀσκήσασα λίθον ψευδήμονα ῥεῖη
323 ἀντίδοτον Κρονίδαο Κρόνου παρέθηκε τραπέζῃ.
303 Ὁξυφαῆς δ'Ἰδαῖος ἐδύσατο κῶμον Ἐννοῦς,
ὀρχηστήρ πολέμοιο πολύτροπον ἔχνος ἐλίσσων,
305 ἀσχετος Ἰνδοφόνιο μύθου δεδονημένος οἴστρῳ.
Καὶ ζοφερὴν στίχα πᾶσαν ἀνεπτόησε Μελισσεύς,

Il combattait, inébranlable comme l'enclume (calembour intraduisible) sous le marteau, soulevant le bouclier des Corybantes, au fond duquel souvent Zeus dormit son sommeil d'enfant sur les montagnes. La demeure de Zeus était une grotte étroite; la chèvre fameuse, devenue sacrée, l'y nourrissait indûment de ses mamelles pleines et lui donnait par ruse un lait qui ne lui revenait pas. C'était l'époque où, pour dissimuler les cris de l'enfant, le bouclier frappé au centre par le fer qui voltige vibrat et résonnait avec fracas. Rhéa, grâce à eux, prépara une pierre trompeuse et la servit sur la table de Cronos à la place du fils de Cronos. Idaios à la vue perçante entra dans la fête belliqueuse; guerrier danseur il pivotait en tous sens sur lui-même, irrésistiblement entraîné par la fureur d'une lutte meurtrière aux Indiens. Mélisseus terrifia des rangs entiers de noirs, avec sa hardiesse paisible. Il justifiait son nom (calembour intraduisible) en imitant les effroyables piqures de l'abeille qui combat. Morrheus lança en guise de projectile un bloc contre l'agile Curète et manqua Mélisseus, pourtant placé devant lui, il le manqua, car une pierre ne pouvait pas tuer des Corybantes. »

En ce qui concerne l'intrusion des exploits de Prymneus, je partage l'avis de Keydell⁽¹⁾. Nonnos avait oublié de dire quelques mots de ce Corybante, nommé au catalogue XIII, 143. Séduit par le jeu de mots, il a ajouté pour lui six vers dans la marge et le premier éditeur les a intercalés au hasard à une place qui ne leur convenait pas. Au lieu de les mettre entre 277 et 278, je les mettrais volontiers entre 276 et 277 : 1° on supprimerait ainsi la lacune après 277, lequel est, d'ailleurs, inséparable de 278, comme l'a bien vu Keydell : 2° ἐν πεδίῳ δ'ἀλαλητός formerait une sorte d'introduction à l'énumération des Corybantes; 3° Prymneus retrouverait sa place en tête comme dans le catalogue. Si Nonnos avait revu le texte, il aurait corrigé au vers 277 Δαμνεὺς μὲν en καὶ Δαμνεὺς ou quelque chose d'analogue et l'ordre eût été rétabli.

Θάρσος ἔχων ἀδόνητον· ἐπωνυμίην δὲ φυλάσσω
308 Φρικτὰ κορυσσομένης μιμήσατο κέντρα μελίσσης·
319 καὶ βαλίου Κουρήτος ἀκοντιστῆρα τιταίνων
320 μάρμαρον ἀντιπόροιο Μελισσέος ἡμβοτε Μορρεῦς,
321 ἡμβροτεν· οὐ γὰρ ἔοικε λίθῳ Κορυβαντας ὀλέσσαι.

⁽¹⁾ Op. laud., p. 415.

Quant aux interversions de la fin, Keydell, sans les condamner, dit ceci⁽¹⁾ : « Dans le passage consacré aux Corybantes, il y a aussi un petit fragment qui doit être exclu de notre texte comme inutile. Ce sont les vers 319-321, où il est question d'un combat entre le Corybante Mélisseus et Morrheus. Qu'ils n'appartiennent pas à notre passage est hors de doute, car 318 et 322 sont étroitement unis. On les place d'habitude après 308⁽²⁾. Mais ce n'est pas plus logique et le caractère fragmentaire de ce petit passage est manifeste. » Mon avis est tout différent. On peut remarquer d'abord que mettre 322 après 318 est grammaticalement impossible, car ainsi le relatif *ὃν* n'a plus d'antécédent, à moins de prendre — ce qui est bien difficile — *πατάγοισι* pour antécédent de *ὃν*. Au contraire, en laissant les vers dans leur ordre normal, non seulement *ὃν* garde son antécédent naturel *Κορύβαντας*, mais encore la correction *μόθω* en *λίθω* au vers 321 (Ludwich propose *μύλω*) se justifie et s'impose par *λίθω* de 322. « Car une pierre ne pouvait pas tuer des Corybantes grâce auxquels Rhéa prépara une pierre trompeuse. » D'autre part il n'y a aucune raison pour déplacer 303-305; personne, d'ailleurs, n'en a jamais donné. Dès lors il ne reste plus en discussion que les vers 309-318 et 306-308. Si l'on veut bien considérer qu'ils concernent les Corybantes Acmôn et Mélisseus dont les noms prêtent, comme celui de Prymneus, à des jeux de mots chers à Nonnos, on sera amené à penser qu'ils sont, eux aussi, des additions postérieures mal intercalées. En résumé pour ce passage controversé, je proposerais, au lieu de l'ordre de Ludwich⁽³⁾ l'ordre suivant : 276, 251-256, 277-305, 309-318, 306-308, 319 seq.

Les succès des troupes bachiques ramènent en scène Héra. Elle inspire à Dériade et à Morrheus une vaillance passagère, XXIX, 1-14. Mais immédiatement les *ἀριστεῖαι* recommencent avec les exploits d'Hyménaïos. En l'honneur du favori de Dionysos, le poète a composé un morceau brillant (15-178), visiblement heureux de quitter l'héroïsme pour revenir à la galanterie. Descriptions érotiques, épigrammes et tirades amoureuses.

⁽¹⁾ *Op. laud.*, p. 416.

⁽²⁾ Marcellus les place après XXIX, 14; peut-être en effet étaient-ils là primitivement, mais Nonnos les avait sûrement déplacés car 321 et 322 sont inséparables.

⁽³⁾ Ordre de Ludwich : 277 (lacune), 251-256, 278-302, 309-318, 322-323, 303-308, 319-321.

grand discours de Dionysos (108-150), tout ici répondait à son tempérament. Cela ne veut pas dire que l'épisode ait été écrit d'un seul jet, ni qu'il ait reçu sa forme définitive. Le vers 154 répète textuellement le vers 102 et a provoqué un remaniement arbitraire de Marcellus; une révision l'aurait certainement éliminé. Plus sérieux est le déplacement de 160, mis avant 158 par Græfe, Kæchly et Ludwich. J'essaie de traduire le texte⁽¹⁾. « Comme le suc actif du figuier, quand il se hâte de cailler le lait (ou quand il coagule le lait de manière à le cailler), sépare en le secouant le liquide de la neigeuse rosée, afin que le chevrier le dispose tout caillé et le moule dans une sorte de corbeille, l'éclisse circulaire, ainsi Dionysos... ». Qu'il y ait là quelque trouble provoqué par l'addition postérieure d'une comparaison homérique⁽²⁾, c'est vraisemblable. Mais le remède proposé me paraît pire que le mal. Il exige à la fois une interversion et deux corrections du texte de tous les manuscrits⁽³⁾, sans compter les difficultés d'interprétation. Ne pourrait-on pas garder l'ordre des manuscrits et corriger simplement *ὀπός* en *ὀπῶ*? La faute s'expliquerait à la fois par un bourdon avec *ταχυεργός* et par le fait que le passage d'Homère, imité par Nonnos et connu des copistes⁽⁴⁾, commence par *ὥς δ' ὅτ' ὀπός*. On pourrait alors traduire : « Comme le diligent chevrier, quand il a fait cailler le lait, qui se coagule sous l'action du suc de figuier, pour le disposer tout caillé et le mouler dans une sorte de corbeille, l'éclisse circulaire, sépare en le secouant, etc. ».

Après Hyménaïos, c'est le tour d'Aristée, des Cabires, puis de nouveau des Corybantes, enfin des Bassarides. Kæhler⁽⁵⁾ et Keydell⁽⁶⁾ pensent avec raison que si les Corybantes paraissent au chant XXVIII et au chant

⁽¹⁾ XXIX, 157 ὥς δ' ὅτ' ὀπός ταχυεργός, ἐπειγόμενος γάλα πῆξαι,
160 χιονέης κυκλῶν ἀπαμείρεται ὑγρὸν ἑέρσης,
158 ὅθρα μιν ἐντύνειε πεπηγμένον ἀπόλος ἀνὴρ
159 κυκλώσας τάλάραιο τύπῳ, τροχοειδέι ταρσῶ
161 ὥς ὁ γε κ.τ.λ.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 142 n. 2.

⁽³⁾ Il faut corriger *ἐπειγόμενον γάλα πῆξας* en *ἐπειγόμενος γάλα πῆξαι*. Cf. Homère E 902, 1 246.

⁽⁴⁾ La deuxième main du *Laurentianus* note en marge : *ὁμηρικὸν καὶ τοῦτο*.

⁽⁵⁾ *Op. laud.*, p. 46.

⁽⁶⁾ *Op. laud.*, p. 417.

XXIX⁽¹⁾, c'est parce qu'il y a deux groupes de Corybantes dans le catalogue, les euboïques, XIII, 135 et seq., et les crétois, XIV, 23. Ajoutons que, s'ils sont ici après les Cabires, c'est peut-être parce qu'ils les suivent au chant XIV. D'ailleurs, tout ce passage, de 219 à 242, se retrouve presque littéralement au chant XIV⁽²⁾, dont nous avons essayé de montrer que la fin est faite de pièces et de morceaux.

Au milieu des exploits des Cabires, il y a de nouveau un heurt dans la composition. Je traduis le texte de Ludwich⁽³⁾. «Les citoyens de Samothrace, maîtres du feu, les deux fils de Cabiro de Lemnos se démenaient. Leurs yeux lançaient des étincelles, sœurs de la vapeur rougeoyante du feu de leur père Hèphaistos; ils avaient un char de diamant. Leurs chevaux piaffaient et soulevaient la poussière d'un sabot d'airain; un hennissement sec sortait de leur gosier. C'était l'œuvre d'Hèphaistos leur père et de son art inimitable; une flamme menaçante s'exhalait de leurs naseaux.

⁽¹⁾ Même un vers est intégralement répété : XXVIII, 276 = XXIX, 216.

⁽²⁾ Ce sont les vers 386-404, cf. p. 120.

⁽³⁾ XXIX, 193 Θρηικίης δὲ Σάμοιο πυρισθενέες πολιῆται
 Λημνιάδος δύο παῖδες ἔσακχέοντο Καβειροῦς
 195 Ἡφαίστου δὲ τοκῆος ἐρευθομένου πυρὸς ἀτμῶ
 συγγενέας σπιωθήρας ἀνηκόντιζον ὀπωπαί.
 Τοῖσι μὲν ἐξ ἀδάμαντος ἦν ὄχος· ἀμφὶ δὲ πῶλοι
 χαλκείη κροτέοντες ἀρασσομένην κόνιν ὀπλῇ
 κερχαλέον χρεμετισμὸν ἀνήρυγον ἀνθερεῶνος,
 200 οὓς γενέτης Ἡφαιστος ἀμιμήτῳ κάμε τέχνη
 πύρσῳ ἀπειλητῆρα διαπνεύοντας ὀδόντων,
 οἷα καὶ Αἰθήρ, βριαρῶ σιμάντορι Κόλχων,
 χαλκοπόδων μόρφωσσε συνωρίδα δίζυγα ταύρων,
 204 τεύχων θερμὰ λέπαδνα καὶ ἔμπυρον ἰστοβοῆα
 211 Εὐρυμέδων μὲν ἔλαυνε, πυριβλήτῳ δὲ χαλινῶ
 212 ἔμπυρον ἠνιόχευε σιδηροπόδων γένυν ἵππων·
 205 χειρὶ δὲ Λήμνιον ἔγχος, ὃ περ κάμε πάτριος ἄκμων
 δεξιτερῇ κούφιζεν, ἐπ'εὐφύεσσι δὲ μηροῖς
 φάσανον ἠώρησε σελασφόρον· εἰ δέ τις ἀνὴρ,
 ἀκροτάτοις ὀνύχεσσι λίθον τινα βαιὸν αἰέρας
 θηγαλέης ἤρασσε πυρίδρομα νῶτα μαχαίρης,
 210 αὐτόματοι σπιωθήρες διστεύοντο σιδήρου.
 213 Ἄλκων δ'αἰθαλόεντι συνήρμοσε χεῖρα βελέμνῳ,
 πατρώης ἑκάτης διασώδεα πύρσῳ ἐλίσσων.

Tel il forma pour Aeétès, souverain redoutable de Colchos, le couple ju-meu des taureaux aux pieds d'airain, avec des rênes brûlantes et un timon ardent. Eurymédon conduisait; avec le mors de feu dans leur bouche ardente, il guidait ses chevaux au sabot de fer. De sa main droite il brandissait la lance lemnienne, œuvre de l'enclume paternelle; sur ses larges cuisses pendait un glaive éblouissant. Qu'un homme du bout des doigts lançât le moindre caillou et heurtât le plat flamboyant du poignard acéré, d'elles-mêmes les étincelles jaillissaient du fer. Alcôn a pris en main un trait noirci au feu; il agitait le brandon des fêtes d'Hécate dans son pays."

Keydell⁽¹⁾ a remarqué les difficultés de toutes sortes que présente ce morceau, notamment les vers 205-210. Il paraît enclin à croire qu'ils viennent de XXX, 44 et seq., où Morrheus lutte contre les Cabires. Je suppose plus volontiers que les vers 197-214 sont une addition, et même une addition faite en plusieurs fois⁽²⁾. Non seulement les vers 205-210, mais tout le passage est déplacé : d'une part, il s'agit ici de dépeindre la lutte et non plus l'équipement; d'autre part, quand les Cabires luttent contre Morrheus au chant XXX, il n'est plus du tout question du char, ni du brandon; enfin, on peut passer de 196 à 215 sans avoir l'impression d'une solution de continuité. La vérité est sans doute que la fantaisie juvénile de Nonnos a été séduite par l'éclat de la description, le souvenir des bœufs d'Aeétès, les étincelles spontanées et qu'il a ajouté, par notations successives, tout le morceau, d'où les difficultés. S'il avait revu le texte lui-même, il aurait organisé et adapté ses additions.

A la fin des exploits des Bassarides se greffent, contre toute attente, quelques vers sur les Silènes⁽³⁾. «Un gémissement profond s'élevait. Avec

⁽¹⁾ *Op. laud.*, p. 416.

⁽²⁾ Ainsi s'expliqueraient 1° la répétition Ἡφαίστου τοκῆος (195) et γενέτης Ἡφαιστος (200) : les vers 200-204 auraient été accrochés par le relatif οὓς pour amener l'allusion mythologique à Aeétès; 2° le fait que huit vers sont consacrés à Eurymédon, deux seulement à Alcôn : les vers 205-210 auraient été ajoutés à cause de la trouvaille des étincelles spontanées (210). — qui n'empêchent pas celles des yeux (196) —; et 3° le fait qu'un autre que Nonnos ait pu se perdre en juxtaposant les additions marginales.

⁽³⁾ XXIX 256 Καὶ στόνος ἦν βαρύδουπος· ὁμοζήλῳ δὲ κυδοιμῷ
 Ἀστράεις Σταφύλῃν, Καλύκην δ'έδωκε Κελαινεύς.

une égale ardeur Astraeis pourchassait Staphylè et Kélaineus Calykè. Morrheus impétueusement s'élança sur le bataillon des Silènes, qu'il frappait de sa hache. Rien qu'à son cri, dans cette poursuite, Astraios se trouble, Marôn s'enfuit, Lénéus s'affaisse. Ce sont les trois fils du Silène velu qui, sans hymen, par une génération spontanée et automatique, sortit de la terre maternelle. Et Doriclos épouvanta la charmante Lycastè... Près d'elles vint le dieu secourable.»

Græfe, Kœchly et Ludwich croient à une lacune assez grande après 263; Keydell pense que nous avons dans ce passage un abrégé étriqué d'une description beaucoup plus longue⁽¹⁾. Il me semble au contraire que, si l'on veut bien éliminer par la pensée les vers 258-262, le développement sur les Bassarides est complet. Comme il n'y a plus de noms masculins, rien n'empêche de rapporter τῆσι du vers 264 aux Bassarides réunies et ainsi de supprimer la lacune. Quant à 258-262 ils ont été sans doute mal intercalés et n'étaient peut-être qu'une note jetée en marge par Nonnos en vue d'un arrangement ultérieur. Ils pourraient provenir de XXX, 126. Là est notée la fuite des Silènes poursuivis par Morrheus, simple indication qui arrête l'épisode de Tectaphe, lequel a bien l'air d'une intercalation. En tout cas, le vers 260 s'inspire manifestement de XIV, 99 :

Ἀστραῖος κεκόρυστο, Μάρων κίεν, ἔσπετο Ληνεύς.

Les soins de Dionysos aux blessés nous éloignent un instant du combat (264-275)⁽²⁾; des musiques belliqueuses nous y ramènent (276-290). Alors se place l'épisode de l'Hydaspe changé en vin, signalé plus haut. Après une apostrophe de Bacchos à Dériade et une reprise de la bataille, la nuit tombe et apporte à Arès, dont nous ignorions la présence, un

Σειληνῶν δὲ φάλαγγα δορυσσοῦς ἤλασε Μορρεὺς
 θεινομένην βουπλήγι· μῆ δ' ἐλατῆρος ὁμοκλή
 260 Ἀστραῖος δεδόνητο, Μάρων φύγεν, ὤκλασε Ληνεύς,
 Σειληνοῦ τρία τέκνα δασύτριχος, ὃς δίχα λέκτρων
 ἄσπορος αὐτολόχευτος ἀνέδραμε μητρὸς ἀρούρης.
 Ἰμερτήν δὲ Δόρυκλος ἀνεποίησε Λυκάστην (lacune)
 Τῆσι θεὸς χραίσμησε κ.τ.λ.

⁽¹⁾ *Op. laud.*, p. 417.

⁽²⁾ L'interversion 273-272 me semble due à une négligence du copiste.

onge trompeur. Il croit qu'Hèphaistos a regagné les faveurs d'Aphrodite et, pour retrouver l'infidèle, dès l'aurore, abandonne son poste de combat. Cependant, par un oubli de l'ordre primitif de bataille, l'armée de Dionysos au chant XXX ne se compose plus que de deux divisions, la droite avec le dieu, la gauche avec Aristée⁽¹⁾ (11-12). Morrheus, étonné devant l'armement des troupes bachiques, semble prêt à adopter leur équipement (13-37). La réplique de son beau-père est si cinglante, que le chef indien s'élance au combat avec des forces décuplées. C'est l'ἀρειστέια de Morrheus. On se doute bien qu'elle n'est pas, si l'on peut dire, d'un seul tenant. Après s'en être pris aux Cabires et à Phlogios, Morrheus se jette sur les Silènes. « Il dit, plein de superbe, et accourant comme une tempête, mit en fuite les Silènes. » Mais la description est coupée net, pour faire place à l'épisode de Tectaphe. On a vu plus haut qu'ici devaient prendre place cinq vers intercalés XXIX, 258-262. Ils ont été remplacés par un hémistiche, qui permet d'accrocher correctement l'histoire pseudo-pathétique de Tectaphe. Mais le raccord manque à la fin, d'où une lacune au vers 187, après quoi les exploits interrompus de Morrheus recommencent. Sur ce point donc le texte primitif pouvait être ainsi composé : XXX, 126; XXIX, 258-262; XXX, 188 et seq. A la fin de l'ἀρειστέια, cinq vers sont consacrés aux Telchines⁽²⁾. « Et les Telchines malfaisants s'en allaient au combat, l'un avec un grand sapin, l'autre avec le fût entier d'un cornouiller déraciné; un autre a brisé et détaché la pointe d'une roche, il s'en va lutter contre les Indiens en brandissant à son poing furieux ce bloc-javelot. » Keydell⁽³⁾ croit que leur place était avec les prouesses des Cyclopes, des Corybantes et des Cabires, aux chants XXVIII et XXIX, comme l'avait vu Marcellus⁽⁴⁾. L'hypothèse est plausible. Pourtant,

⁽¹⁾ Je ne vois d'autre explication à l'interversion de 8-7 qu'une distraction du copiste; de même pour le vers 60.

⁽²⁾ 226 et seq.,

Καὶ φθονεροὶ Τελχῖνες ἐπεστράτωντο κυδοιμῷ,
 ὃς μὲν ἔχων ἐλάτην περιμήμετον, ὃς δὲ κρανείου
 θάμνον ὅλον προρρίζον, ὃ δὲ πρηῶνος ἀράξας
 ἄκρον ἀπηλοίησε, καὶ εἰς μόθον ἦεν Ἰνδῶν
 λαῶν ἀκοντιστήρα μεμνηνότε πῆχρει σείων.

⁽³⁾ *Op. laud.*, p. 418.

⁽⁴⁾ Il place ces vers après XXIX, 224.

là aussi, il y a description de la lutte, et non pas de l'armement. L'hémistiche *καὶ εἰς μῦθον ἦεν Ἰνδῶν* rappelle fort un vers du catalogue, XIV, 36 :

καὶ φθονεροὶ Τελχῖνες ἐπηλυδὲς εἰς μῦθον Ἰνδῶν.

Les vers en question n'auraient-ils pas appartenu primitivement au catalogue? Les Telchines, mentionnés par Dériade dans son discours, XXIII, 106 avaient été oubliés parmi les combattants. Nonnos les aurait fait figurer ici en les introduisant à l'aide d'un vers passe-partout (226).

Morrheus fatigué de vaincre, Dériade passe au premier plan. Grâce à un stratagème d'Héra, il émet des flammes de son casque et de son bouclier; Dionysos effrayé s'enfuit. Athèna par un discours véhément le ramène dans la mêlée. Il immole les Indiens qui se dispersent, et c'est la fin du combat.

XXXI-XXXII. — LA VENGEANCE D'HÈRA.

Les défaites indiennes sont toujours suivies d'une intervention d'Héra. Après le désastre du lac Astacide et la défaite d'Oronte, on a vu que la déesse, au chant XX, finis les épisodes intercalés, avait délégué Iris vers Lycurgue et vers Dionysos, pour préparer la fuite du dieu devant le roi d'Arabie. Les deux déroutés indiennes sur l'Hydaspe vont donc amener de nouvelles machinations d'Héra. Elle va provoquer le sommeil de Zeus, pour priver le fils de la protection du père, frapper Dionysos de frénésie et assurer la victoire aux Indiens.

Keydell⁽¹⁾ pense qu'il y a eu dans ce passage des remaniements sérieux. Selon lui, dans la première rédaction, la frénésie de Dionysos commençait non pas au chant XXXII, mais au chant XXX, quand le dieu, effrayé par l'armement flamboyant du roi indien, s'enfuit dans la forêt. D'une part, il y aurait deux preuves de ce fait dans les trois premiers vers du chant XXXI⁽²⁾ : « Ainsi, frappé de la passion du combat contre les Indiens,

⁽¹⁾ *Op. laud.*, p. 419 et seq.

⁽²⁾ XXXI, 1-3 *ὡς ὁ μὲν Ἰνδῶνιο τυπεῖς Ἰγγι κυδοιμοῦ
Βάκχος Ἐρυθραῖης περιέδρομε κόλπον ἀρούρης,
χρύσεα χιονέησι παρήσι βόστυχα σείων.*

Bacchos parcourut le bord de la terre Érythrée, agitant ses boucles dorées sur ses joues de neige. » « Il est surprenant, dit Keydell, que le champ de bataille — il ne peut s'agir que de celui de la fin du chant précédent — soit désigné comme « le bord de la terre Érythrée » et que Bacchos circule les cheveux épars. Cela conviendrait mieux au dieu égaré décrit XXXIII, 1-3. Errer les cheveux épars est chez Nonnos un signe de folie, cf. X, 28 et XLVI, 141. » D'autre part, selon lui, il y aurait contradiction dans ce fait que Mégère frappe d'égarement le dieu, non pas sur le champ de bataille, où Athèna l'a ramené XXX, 293 et seq., mais dans la forêt où il s'est enfui, XXX, 247. Il en résulterait, d'après Keydell, que la *Διὸς ἀπάτη* est une idée postérieure, que son intrusion a amené des remaniements et des troubles. Il a fallu, par exemple, reculer la frénésie de Dionysos et lui prêter une *ἀριστεία* pour motiver la deuxième intervention d'Héra. L'action de Mégère est actuellement décrite deux fois : XXXII, 100-109 et 119-124, tandis que dans le plan primitif elle devait seulement envoyer du Tartare des *φάσματα ποικιλόμορφα*. Les vers XXXI, 1-3 sont des restes de la première version, sauf le premier qui a été adapté. Les vers XXXII, 151 et seq., début des *ἀριστεῖαι* indiennes, faisaient suite à XXXI, 3. « Par contre, ajoute Keydell, il n'est pas évident que la fin de l'égarement ait été introduite autrement que dans sa forme actuelle, étroitement liée à la *Διὸς ἀπάτη*. Le remaniement semble donc avoir eu lieu pendant le travail, non après l'achèvement de tout le passage. »

Tous ces arguments ne paraissent pas sans réplique. D'une part, si Keydell trouve étrange de voir « circuler Bacchos sur le bord de la terre Érythrée », c'est parce qu'il supprime par la pensée l'*ἀριστεία* de Dionysos au chant précédent et la croit une addition postérieure. La fin de XXX nous montre l'armée indienne en pleine déroute⁽¹⁾ : Bolingiens et Arachotes (310), Salanges (312) Ariènes (313), Ouatocètes (315), devant la poursuite de Dionysos (*διῶκων*, 314), tout s'enfuit (325-326) :

*Ἰνδοὶ δ' ἀνδροφόνιο μετεσσεύοντο κυδοιμοῦ
ἠγορέην τρομέοντες ἀνικητοῦ Διονύσου.*

Comme Bacchos ne pouvait poursuivre les fuyards sur place, le champ de

⁽¹⁾ Cf. p. 193, le tableau correspondant : la fuite de l'armée de Bacchos.

bataille s'est agrandi de tout le territoire sur lequel se déroulait la poursuite. Les deux premiers vers de XXXI semblent donc tout naturels; ils excluent l'idée de deux versions et on ne voit pas de raison pour que le premier ait été remanié. Quant au troisième, il paraît excessif d'affirmer qu'il trahit l'égarement de Dionysos et que toujours dans Nonnos les frénétiques circulent les cheveux épars. Il est vrai que X, 28, il est dit d'Athamas furieux :

ἀπεπλάζοντο δὲ χαῖται
σειόμεναι περὶ νῶτον ἀκερσικόμοιο καρήνου,

et que XLVI, 141 Penthée déchaîné est décrit *ἐς ἡέρα βόστρυχα σείων*. Mais quand Dionysos fait à Ampélos une déclaration amoureuse et le compare à « Phæbos sans cithare, sans arc, secouant les boucles dénouées de sa chevelure en désordre⁽¹⁾ », ce n'est pas pour nous dire qu'Ampélos et Phæbos sont frénétiques.

D'autre part, puisqu'il est clair, d'après ce qui précède, que Dionysos a quitté le champ de bataille sur les talons de ses ennemis, Mègère et l'égarement ont pu, sans contradiction, l'atteindre *ἐν οὖρεσι* (XXXII, 100) ou *ἐρημάδος ἐνδοθι λόχμης* (125). Si Mègère manifeste son action en deux endroits, d'ailleurs voisins, c'est que dans le premier cas elle est présente sur terre, dans le second elle est rentrée dans les enfers (120 : *εἰς ζόφον αὖτις ἵκανεν*). Enfin dire que « les vers XXXII, 151 et seq., devaient suivre les vers XXXI, 1-3 dans leur première forme », qu'ils s'y accordent en fait parfaitement, n'est plus possible, puisque la fin de XXX ne peut être éliminée sous prétexte qu'elle serait une addition postérieure. Les trois premiers vers du chant XXXI nous montrent Dionysos acharné à poursuivre les fuyards, avec une ardeur qui lui vient d'Athènes (XXX, 293 ; *μένος ἔμπνεεν*), ils ne peuvent donc être suivis de XXXII, 151 qui explique le triomphe de Dériade :

Δηριάδης δ' ὑπέροπλον ἔχων θρόσος ἔχραε Βάκχαις.

Revenons au début du chant XXXI. Tout ce passage est imité d'Homère, imité comme Nonnos sait imiter, c'est-à-dire en allongeant. Au chant XIV

⁽¹⁾ X, 206-7 *Μὴ σὺ μοι αὐτὸς ἵκανες ἄτερ κιθάρης, δίχα τόξου
Φοῖβος ἀκερσικόμης κεχλασμένα βόστρυχα σείων;*

de l'*Iliade*, Héra, pour provoquer sans risque l'intervention de Poseidon en faveur des Grecs, organise la machination suivante. Sous prétexte de réconcilier Okéanos et Téthys, elle emprunte son ceste à Aphrodite. Elle extorque ensuite à Hypnos, contre l'offre de Pasithée, la promesse d'endormir Zeus un jour durant. Armée enfin de toutes ses séductions, elle attire Zeus dans ses bras où la complicité d'Hypnos l'assoupit; Poseidon a toute liberté d'agir. Sous peine de plagiat, Nonnos devait introduire quelques changements. La situation chez lui se complique. Au chant XXXI, Héra implore Perséphone; la reine des enfers lui donne comme associée Mègère dont le rôle sera d'affoler Dionysos. Pourvue d'instructions, l'Érinys sous la forme d'une chouette attend dans une caverne du Caucase le sommeil de Zeus⁽¹⁾. Alors Iris, sous les traits de la Nuit, va trouver Hypnos et obtient, contre promesse de Pasithée, qu'il endormira Zeus tout un jour⁽²⁾. Enfin, Aphrodite, à la prière d'Héra, lui abandonne momentanément son ceste. Au chant XXXII, Héra se pare et séduit Zeus qui s'endort; Mègère égare et traque Dionysos dans les montagnes boisées. En son absence, Dériade, Arès et Morrheus déciment et dispersent les troupes bachiques.

Le développement progresse sans heurt trop grave, étant donné que Nonnos suit fidèlement Homère. Même le chant XXXI ne présente pas de

⁽¹⁾ Dans Homère, XIV, 290, c'est Hypnos qui prend la forme d'une chouette pour se cacher sur un pin.

⁽²⁾ Nyx était une solliciteuse particulièrement sûre de réussir. Elle est la mère d'Hypnos et elle l'a sauvé du courroux de Zeus dans une circonstance analogue, *Iliade* XIV, 259. Il y a ici une difficulté que Keydell a bien vue. Iris trouve Hypnos près d'Orchomène et il est dit expressément, XXXI, 196 :

αὐτόθι δ' Ἵπνος ἔμιμνε, δεδεγμένος εὐφραμον ὥρην.

Comment peut-il endormir Zeus « sur le penchant oriental de la terre », XXXII, 42? La faute vient, d'après Keydell, de ce que Nonnos, ayant déjà transformé et posté Mègère, ne sait plus que faire d'Hypnos. C'est peut-être à la fois prêter au poète une imagination bien courte et le croire incapable d'une répétition. En considérant que Mègère est placée dans la grotte du Caucase XXXI, 99 et qu'au vers 101, on nous dit d'elle : *γλαυκὴ φὺν ἐκέλη μένειν αὐτόθι*, je me demande si un vers ne serait pas tombé après 195, dans lequel Iris assignait à Hypnos une cachette, pour attendre l'heure d'agir.

lacune et les interversions proposées ne semblent pas indispensables. Ludwig, d'ailleurs, a déjà renoncé au morcellement établi par Marcellus et Kœchly entre 37 et 70, pour mettre de l'ordre dans le discours d'Héra où ils en trouvaient trop peu. La colère jalouse de la déesse y procède par sursauts plutôt que par déductions logiques. Des deux autres interversions, la première (155-154) paraît devoir être attribuée à une inadvertance du copiste⁽¹⁾, la deuxième, plus compliquée, semble inutile. C'est, en réalité, un remaniement du grand discours d'Héra à Kypri : 236-237 sont rejetés entre 274 et 275; 252 et 251 sont transposés, de même 273 et 272. Traduisons le premier passage en laissant 236-237 à leur place normale⁽²⁾. « Zeus a amené dans l'Olympe Sémélé, mère de Bacchos; il amènera aussi Dionysos au firmament. Quelle demeure Héra trouvera-t-elle? en quel lieu me retirer? J'ai peur de voir Sémélé reine illégitime de l'Olympe. Je crains de voir la demeure ténébreuse de Iapet, d'être saisie et bannie de l'Olympe après Cronos. Je suis deux fois ta belle mère, puisque tu as épousé mes fils, Hèphaistos et Arès. Je crains qu'en haine du nectar il n'implante au firmament et chez les bienheureux ce qu'on appelle vigne. » En rappelant à Aphrodite, au début de son discours, les liens qui les unissent, Héra l'invite implicitement à se sentir atteinte par les outrages qu'on lui inflige, à se sentir menacée comme elle : *ἐάσομεν οὐδας Ὀλύμπου*. Au contraire, si on transporte ces deux vers entre 274 et 275, on sépare deux hexamètres qui doivent être unis et on complique encore un passage déjà remanié. Sans les deux vers intercalés et en laissant

⁽¹⁾ Il faut, à mon avis, renoncer aux remaniements que Marcellus et Kœchly, sans s'accorder d'ailleurs, introduisent dans le discours d'Iris.

⁽²⁾ XXXI, 229 Κύπρι Θεά, Φηγοῖσιν ἐάσομεν οὐδας Ὀλύμπου.
230 Ζεὺς Σεμέλην ἐς Ὀλύμπου ἀνήγαγε, μητέρα Βάχχου,
ἄξει καὶ Διόνυσον ἐς αἰθέρα. Τίς δόμος Ἡρῆν
δέξεται; ἢ τίνα χώρον ἐλεύσομαι; αἰδέομαι δέ,
μὴ Σεμέλην ἐσίδοιμι νόθην βασιλείαν Ὀλύμπου.
Δεῖδια, μὴ ζοφέντος ἰδῶ δόμον Ἰαπετοῖο,
235 μὴ με λαβὼν ἐλάσειε μετὰ Κρόνον ἐκτὸς Ὀλύμπου·
δισσὴ ἐγὼ γενόμην ἐκυρὴ σέθεν ἡμετέρου γάρ
υἱὸς Ἡφαίστοιο καὶ Ἄρεος ἐπλεο νύμφῃ.
Δεῖδια, μὴ μετὰ γαῖαν ἐν αἰθέρι νέκταρ ἐλέγχων
ἄμπελον, ἣν καλέουσι, καὶ ἐν μακάρεσσι φυτεύσῃ.

à leur place 272-273, nous avons ceci⁽¹⁾ : Ah! déesse, prête-moi ton aide; comme secours à ma douleur, pour un seul jour, afin qu'il charme les yeux de Zeus, donne-moi ton ceste brodé, ta ceinture au charme souverain et, pendant le sommeil de Zeus, je défendrai mes chers Indiens. Donne-moi cette grâce dernière, puisque les noirs Indiens ont hébergé Aphrodite de l'Érythrée. » Aucune gêne ne résulte du fait que la numérotation des vers est respectée et même le retour de l'ordre impose au vers 272 la leçon des manuscrits : *Θέλη*, au lieu de la correction de Kœchly, acceptée par Ludwig : *Θέλω*. Enfin voici, régulièrement placés, les vers 251-253⁽²⁾ : « L'adolescent troyen, ministre des coupes de Zeus, n'était-ce pas là une honte suffisante, un attentat aux dieux, de le voir déshonorer l'Olympe et Hèbè, échansonne de Zeus, en versant le doux nectar de ses mains mortelles? » La construction insolite du complément placé avant le verbe correspond à un mouvement d'indignation d'Héra et peut être maintenue.

Au chant XXXII, les troubles paraissent aussi pouvoir être apaisés facilement. Attentive à se parer, et pour cause, Héra nous est décrite à sa toilette. « Elle baigna son front, le couvrit d'un voile brillant, agrafa une boucle pour tenir son *chiton* ⁽³⁾ ». On rejette ces vers 14-15 entre 35 et 36. S'il en était ainsi, Héra ferait sa toilette d'une singulière façon. Après avoir tressé et parfumé ses cheveux (16-18), mis le bandeau de pierreries qui fixe le voile (19-27), noué sa ceinture sur son *chiton* (31), passé sa robe brodée (32-35), elle se déciderait enfin à baigner son front, à poser son voile et à agraffer son *chiton*? L'ordre normal semble bien devoir être conservé.

⁽¹⁾ XXXI, 271 Ἀλλά, Θεά, χραίσμησον, ἐμῆς δ' ἐπικουρον ἀνίης,
eis mian hrigénēian, ὅπως Διὸς ὄμματα Θέλη,
δός μοι κεστὸν ἱμάντα, τὴν πανθελεγά μίτρην,
καὶ Διὸς ὑπνώοντος ἐμοῖς Ἰνδοῖσιν ἀρήξω.
275 Δὸς χάριν ὀψιτέλεστον, ἐπεὶ κυανόχρους Ἰνδοὶ
ξενοδόκοι γεγάσιν Ἑρυθραίας Ἀφροδίτης.

⁽²⁾ XXXI, 251 et seq. Τρώιον ἡβητήρα, Διὸς δρηστήρα κυπέλλων,
οὐχ ἄλις αἶσχος ἐκεῖνο Θεοστρυγές, ὅττι δοκεῖω
οὐρανὸν αἰσχύνοντα καὶ οἰνοχόον Διὸς Ἡβην,
χερσὶν ἐπιχθονήσῃω ὅτε γλυκὺ νέκταρ ἀφύσσει;

⁽³⁾ XXXII, 14-15 νιψαμένη δὲ μέτωπα καλύψατο νόροπι πέπλῳ,
καὶ περόνην συνέεργεν, εὐὸ κληῖδα χιτῶνος.

Un peu plus loin, Zeus énumère à Héra ses maîtresses, en lui affirmant qu'elle les dépasse toutes en attrait ⁽¹⁾. « Ma femme chérie, trêve de querelle. Oublions mon noble Dionysos, moissonneur et bûcheron du peuple indien son contempteur. Tous deux notre couche nuptiale nous attend. Non, une femme, mortelle ou même déesse, ne m'a pas inspiré tel désir et bouleversé mon cœur d'un charme si puissant... pas même quand de Taygète, fille d'Atlas, dont la couche a vu naître... » Græfe, Kœchly et Ludwig supposent après 64 une lacune que le second évalue à deux vers. Comme le passage est imité d'HOMÈRE, *Iliade*, XIV, 315 et seq.

Οὐ γάρ πώ ποτε μ' ὤδε θεᾶς οὐδὲ γυναικὸς
θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι περιπροχυθεὶς ἐδάμασσαν,

je corrigerais volontiers οὐδ' ὅτε des manuscrits en οὐ ποτε et ferais dépendre encore Τηϋγέτης de πόθος. La lacune serait ainsi supprimée.

Quand Zeus et Héra sont aux bras l'un de l'autre, la nature célèbre l'union divine ⁽²⁾. « La terre déploya un parterre embaumé pour couronner de fleurs charmantes la couche nuptiale. Le safran de Cilicie poussa et la tige du liseron crût. Le feuillage mâle enlaçait près de lui la tige féminine, comme si, même chez les fleurs, le désir naissait au souffle d'un tendre amant. Et les deux plantes ornaient le lit des deux époux, enveloppant Zeus de safran et de liseron sa compagne Héra. » Cette transposition de Græfe, Kœchly et Marcellus ne peut se justifier que par une

⁽¹⁾ XXXII, 60 Νύμφα φίλη, λίπε δῆριν· ἐμὸς Διόνυσος ἀγῆνωρ
ἀμῶν προθέλυμνον ἀβακχεύτων γένος Ἰνδῶν
χαιρέτω· ἀμφοτέρους δὲ γαμήλια λέκτρα δεχέσθω·
οὐ γάρ ἐπιχθονίης ἀλόχου πόθος, οὐδὲ θεᾶς
θυμὸν ἐμὸν θελκῆρι τόσον βακχεύσατο κεστῶ,
65 οὐδ' ὅτε Τηϋγέτης Ἀτλαντίδος, ἥς ἀπὸ λέκτρων
πρεσβυγενῆς κ.τ.λ.

⁽²⁾ XXXII, 84 Γαῖα δὲ κηῶεσαν ἀναπτύξασα λοχεῖν
85 ἄνθεσιν ἱμερτοῖσι γαμήλιον ἔστεφεν εὐνήν·
86 καὶ κρόκος ἐβλάστησε Κίλιξ καὶ ἐφύετο μῖλαξ,
88 θῆλει δ' ἄρσενά φύλλα συνέπλεκε γείτονι ποίῃ,
89 οἷα πόθου πνεύων καὶ ἐν ἄνθεσιν ἄβρὸς ἀκοίτης,
87 καὶ λέχος ἀμφοτέρων ἐπεκόσμευε διπλὸς ὄρπηξ,
90 Ζῆνα κρόκῳ πυκνάσας καὶ μίλακι σύγγαμον Ἡρην.

inadvertance du copiste. Peut-être vaudrait-il mieux faire l'interversion dans cet ordre, 86, 87, 90, 88, 89. Les deux derniers vers, dont la trouvaille a dû ravir Nonnos, auraient été ajoutés par lui en marge et, comme souvent, mal intercalés.

« Tandis ⁽¹⁾ que sous l'enchantement le tendre Zeus dormait dans les fleurs et tenait dans ses bras son épouse sur leur couche invisible, l'Érinys errait alors dans les montagnes, sous des formes changeantes et, sur l'ordre d'Héra, s'armait contre Dionysos. Sous les yeux de Lyæos, elle faisait claquer bruyamment et agitait son fouet de vipères. Elle secouait sa tête ; sa chevelure mouvante de dragons formidables exhalait un sifflement funeste. Des sources de venin inondaient le promontoire solitaire. Parfois elle empruntait la forme et l'aspect d'un fauve : c'était un lion furieux à la crinière épaisse ; il se hérissait et s'élançait sur Dionysos, la gueule ensanglantée. Bondissant, possédé de sa rage folle, Artémis le regardait

⁽¹⁾ XXXII, 98 Ὄφρα μὲν ἄβρὸς ἱανεν ἐν ἄνθεσι θελγόμενος Ζεὺς,
ἀγκὰς ἔχων παράκοιτιν ἀθηήτων ἐπὶ λέκτρων,
100 τόφρα δὲ ποικιλόμορφος ἐν οὖρεσι φοιτὰς Ἑρινὺς
νεύμασιν Ἡραίοισιν ἐθωρήχθη Διονύσῳ·
καὶ κτύπον ἐσμαράγησεν ἐπ' ὀφθαλμοῖσι Λυαίου,
σεισάμενη βαρύδουπος ἐχιδνήεσσαν ἱμάσθλην
καὶ κεφαλὴν ἐλέλιξε, δρακοντείων δὲ κομάων
105 φρικτὰ τινασσομένων ἐπεσύρισε λοίγιος ἡχώ,
καὶ σκοπὴν ἔρραινον ἐρημάδα πίδακες ἰοῦ,
ἄλλοτε θηρσίῳ τύπον φαίνουσα προσώπου
αἰνομανῆς ἐφριξε λέων πυκινότριχι λαιμῷ,
χάσματι φοινῆντι καταΐσσω Διονύσου.
110 Τὸν μὲν ἀμερσινόιο κατὰσχετον ἄλματι λύσσης
Ἄρτεμις ἐσκοπίαζε, καὶ ἤθελε λύσσαν ἐλάσσαι,
ἀλλὰ μιν ἐποίησε βαρύκτυπος ὑψόθεν Ἡρῆ,
πυρσὸν ἀκοντίζουσα· φύλαξ δὲ τις ἐπλετο Βάκχου
μητρυνῇ κοτέουσα· φύλαξ δὲ τις ἐπλετο Βάκχου
115 μαιωμένου, καὶ θῆρας ἐοὺς ἀνέκοψεν ἀπειλῇ,
καὶ κύνας ἀγρευτήρας ἐπεσφηνώσατο δεσμῷ,
αὐχενίων σφίγγασα πολύπλοκον ὀλκὸν ἱμάντων,
μὴ χροὰ δηλήσαιντο νοσοφαλέος Διονύσου.
Νερτερὶά δὲ Μέγαιρα κελαινώουσα χιτῶνι
120 εἰς ζόφον αὐτὶς ἱκάνεν, ἐπαιθύσσουσα Λυαίῳ
φάσματα ποικιλόμορφα κ.τ.λ.

avec le désir de guérir sa rage. Mais Héra du haut des airs brandit une torche avec fracas et l'effraya. La maîtresse de la chasse céda avec rancune à la marâtre. Elle resta pourtant une gardienne pour Bacchos affolé. Elle écarta par sa menace les fauves dociles à sa voix; ses chiens de chasse attachés solidement eurent le cou serré par une laisse tressée, pour les empêcher de mordre Dionysos égaré. Et Mégère, toute noire avec son costume infernal, rentra dans les ténèbres et lança contre Dionysos des apparitions changeantes. » Kœchly et Ludwich indiquent une lacune après 106, Marcellus place 119-132 avant 110 et Keydell, on l'a vu plus haut, signale la double intervention de Mégère. La question est peut-être moins compliquée qu'elle le paraît. Le développement sur Artémis (110-118) semble bien être une addition postérieure et même une addition mal insérée. Non seulement il interrompt l'action de Mégère, mais surtout il nous montre dans les airs (112) Héra qu'on vient de nous représenter aux bras de Zeus (99). Il serait à tout le moins mieux placé après 124, puisqu'Artémis apaise les fauves (115) et que l'ourse et le lion tremblent devant Dionysos (135-136). En tout cas, une lacune après 106 n'est pas indispensable. Græfe a déjà signalé un cas de ἄλλοτε employé seul dans une énumération : XXIX, 321. On peut en citer d'autres aussi probants : XXXVI, 294 et seq. : πῆ μὲν... πῆ δὲ... ἄλλοτε : XXXVII, 280 et seq. : ἄλλοτε μὲν... πῆ δ(ε)... καὶ...; XLII, 130 et seq. : πῆ μὲν... πῆ δὲ... ἄλλοτε. Il ressort de là que ἄλλοτε, sans particule, peut introduire le dernier terme d'une énumération, ce qui est le cas au vers 106.

Le reste du chant est rempli par les prouesses des chefs indiens contre les troupes bachiques : Dériade, Morrheus, Arès revenu sous les traits de Modaios⁽¹⁾. Keydell⁽²⁾ a l'impression que 162-179, ἀριστεία du pseudo-Modaios sont une addition postérieure; je croirais plus volontiers que ce

⁽¹⁾ Ce Modaios, que Dionysos établira roi des Indiens, à son départ, XL, 236 figure dans le papyrus (III^e ou IV^e siècle) du *British Museum*, fragment de poème épique, publié en dernier lieu par MILNE, *Archiv f. Papyrusforschung*, VII, p. 3-10, avec un commentaire de U. v. Wilamowitz-Moellendorf. Il a été identifié par Keydell (*Phil. Woch.*, 1929, 1101) comme appartenant aux *Bassarica* de Dionysios, ainsi que l'avait d'abord suggéré Kenyon. Dans le *Catalogue* de Milne, c'est le n° 40 et la planche I. Les mas l'appellent Molaios, nom gardé par Ludwich, à tort évidemment.

⁽²⁾ *Op. laud.*, p. 420.

sont les vers 151-161, grande comparaison introduite par deux vers assez vagues sur Dériade. Mais, faute de raison plus décisive, mieux vaut sans doute dans les deux cas maintenir le *statu quo*. Le chant se termine par un tableau de la fuite éperdue de l'armée dionysiaque. Le parallélisme est voulu par Nonnos : les soldats de Bacchos se sauvent à présent comme se sauvaient les Indiens à la fin du chant XXX.

XXXIII-XXXIV-XXXV. — MORRHEUS ET CHALCOMÉDÈ.

Pour faire diversion aux scènes proprement épiques, selon le principe d'alternance qu'il affectionne, Nonnos place ici l'histoire galante de Morrheus et de Chalcomédè. Kœhler⁽¹⁾ croit cet épisode inventé par le poète. Hypothèse très vraisemblable : Nonnos a d'indéniables dons de romancier érotique. Il se tourne vers Aphrodite : c'est elle qui introduira la digression et la rattachera au récit des événements. Pour élaborer ses parfums, elle envoie Pasithée cueillir des plantes « dans un jardin de l'Érythrée », XXXIII, 4. La jeune fille aperçoit le champ de bataille, les cadavres et Dionysos écumanant. Elle retourne, éperdue, faire son rapport à sa maîtresse et la supplie d'intervenir en faveur de Bacchos⁽²⁾. Inconsciemment versatile, Aphrodite, qui a remis à Héra son ceste, cause de tout le mal, conçoit le projet d'éloigner du combat Morrheus, dont les exploits au chant XXXII viennent d'amener la déroute des troupes bachiques. Il faut qu'il s'éprenne de Chalcomédè, et, pour la poursuivre, s'écarte du champ de bataille. Voilà le thème. Le développement n'en va pas sans complications. La principale, à mon avis, c'est le désir qu'a eu Nonnos d'étirer en trois chants sa trouvaille. Le sujet était mince et exploité déjà, notamment dans l'épisode de Nikaia.

Nous quittons donc la mêlée pour l'Olympe. Pasithée, partie à la recherche d'Éros, le trouva jouant au cottabe avec Hyménaios, sous les yeux de

⁽¹⁾ *Op. laud.*, p. 54.

⁽²⁾ Les deux vers 28-29 sont des doublets; Græfe voulait en supprimer un des deux. Il faudrait en mettre un entre crochets.

νύμφα φίλη, τί παθοῦσα τεῖν ἠλλάξαι μορφήν;
παρθένε, πῶς μετὰ μείψας ἐρευναλέην σέο μορφήν;

Ganymède pris pour arbitre. La scène est minutieusement décrite (64-104); c'est sans doute un premier artifice pour prolonger la description. Mis au courant d'un mot, Éros s'emporte contre les dieux qui causent du chagrin à sa mère. Le discours, un peu long (118-139), est coupé par une lacune à la fin de 128. Je ne la crois pas nécessaire. La tirade est composée de la façon suivante. Dans la première partie (118-128), Éros menace de représailles Zeus, s'il contrarie Aphrodite, Pallas, si elle la tourmente, Hèphaistos, s'il l'afflige, Artémis, si elle l'irrite. Dans la deuxième partie (128-139), réunie à la première par καί, il énumère les châtimens qu'il imposera à Hermès, Phébos, Arès, etc., sans nommer les méfaits dont ils auront pu se rendre coupables. Il n'y a pas, semble-t-il, de solution de continuité. « Si la chasseresse à l'arc provoque son courroux, je tirerai le glaive enflammé d'Orion dans l'Olympe pour harceler Artémis. Puis je chasserai du firmament le fils de Maia, en l'emportant avec moi sur mes ailes; en vain appellera-t-il à son secours l'impuissante Pitho⁽¹⁾. »

Une fois dans les bras de sa tendre mère, Éros écoute sagement ses doléances et ses ordres (149-179), Aphrodite est surtout irritée de voir Arès, sous une forme mortelle, combattre dans les rangs indiens⁽²⁾. C'est une sorte d'infidélité. Éros vengera Cypris en enflammant Morrheus d'amour pour Chalcomède; ce sera aussi un soulagement pour les troupes bachiques. Éros, docile, descend dans la mêlée, XXXIII, 188. Il recommence contre l'Indien la cérémonie de la flèche décochée, comme il l'a faite contre Zeus au chant VII, 110 et seq. Aphrodite y ajoute quelques manœuvres accessoires qui achèvent d'affoler Morrheus.

⁽¹⁾ XXXIII, 126 et seq. *Εἰ δέ μιν ἰοχέαιρα λαγωβόλος εἰς χόλον ἔλκει,
ἐμπυρον Ὠρίωνος Ὀλύμπιον ἄορ ἐρύσσας
Ἄρτεμιν οἰστρούσασμαι, καὶ αἰθέρος ἐκτὸς ἐλάσσω
κουφίζων πτερύγεσσιν ὁμόστολον νεία Μαιῆς,
οὐτιδανὴν καλέοντα μάτην ἐπαρηγόνα Πειθώ.*

Græfe voudrait continuer avec Hermès, au moyen d'un nouvel *εἰ* dé la série de la première partie; Marcellus, dans sa traduction, donne Artémis comme complément à ἐλάσσω (t. V, p. 6).

⁽²⁾ Cette allusion évidente à l'*ἀριστία* d'Arès-Modaïos, XXXII, 162-180, ne fortifie pas l'hypothèse de Keydell (p. 421) qui voudrait voir dans ces exploits une addition postérieure, — ou alors il faudrait supposer que cette tirade d'Aphrodite a été aussi remaniée.

« Quand⁽¹⁾ la nuit venait assoupir la lutte, Chalcomède s'en allait sur la crête du bois solitaire, pour y chercher les traces de Dionysos égaré. » « A pas craintifs⁽²⁾, de son côté, Morrheus avançait à peine, lentement, jetant un regard à la dérobée sur la jeune fille. » On féliciterait cet amoureux de voir clair la nuit, s'il n'entamait immédiatement une cantilène élégiaque⁽³⁾ : « Adieu, trait et arc d'Arès; un autre trait, désirable, plus puissant, a raison de moi. Adieu, carquois. Le ceste brodé a vaincu le baudrier de mon bouclier. Je n'armerai plus ma main belliqueuse contre les Bassarides. » Puis, comme si la nuit n'était pas encore tombée, le poète se met à décrire sa venue⁽⁴⁾, avec des réminiscences d'Apollonios de Rhodes (III, 744 et seq.) « Voici que déjà dans l'ombre, sorti progressivement du sol, sans bruit, le voile des ténèbres obscurcissait le ciel sans nuage, enveloppant toutes choses d'un silence frémissant. Le voyageur indien ne hâtait plus son pas à travers la ville. » Autre surprise : comme s'il ne rôdait pas, transi, depuis des heures, sur les pas de Chalcomède, Morrheus sort de son palais⁽⁵⁾. « A ce moment, seul, sans sommeil,

⁽¹⁾ XXXIII, 225 et seq.

*Ἀλλ' ὅτε νύξ ἀνέτελλε, κατευνήτειρα κυδοιμοῦ,
Χαλκομέδῃ μὲν ἵκανεν ἐρημάδος εἰς ῥάχιν ὕλης,
ἶχνη μαστεύουσα νοοπλανέος Διονύσου.*

⁽²⁾ XXXIII, 233 et seq.

*Ὀκναλέοις δὲ πόδεσσι μόγῃς βραδὺς ἦε Μορρεὺς,
ἐντροπαλιζομένῳ δεδοκήμενος ὁμματι νύμφην.*

⁽³⁾ XXXIII, 239 et seq.

*Ἐρρε, βέλος καὶ τόξον Ἀρήιον· ἡμερόεν γὰρ
φέρτερον ἄλλο βέλος με βιάζεται· ἔρρε, Φαρέτρη·
κεστὸς ἱμᾶς νίκησεν ἐμῆς τελαμῶνα βοστής.
Οὐκέτι Βασσαρίδεσσι μαχήμονα χεῖρα κορύσσω.*

⁽⁴⁾ XXXIII, 266 et seq.

*Ἦδη γὰρ σκιδέντι θορῶν αὐτόχθονι παλμῷ
ἄψοφος ἀννεφέλοιο μελαινέτο κῶνος ὁμίχλης,
καὶ τρομερῇ ξύμπαντα μῆ' ξύνωσε σιωπῇ·
οὐδὲ τις ἶχνος ἐπείγε δι' ἄστεος Ἰνδὸς ὁδίτης.*

⁽⁵⁾ XXXIII, 280 et seq.

*Καὶ τότε μούνος ἀνπνος ἀπόσπντος ἄψοφος ἔρπων
ποσσὶ παλιννόστοισιν ἐλιξ ἐστρεύετο Μορρεὺς,
μόνην Χειροβήην θαλάμοις εὐδουσιν ἐάσας.*

Morrheus se glisse et sort, sans bruit, va, vient, retourne, consumé d'amour, et laisse Chérobie seule dans sa chambre endormie. » Au cours de ses campagnes dans le Taurus, il a reçu d'un sage vieillard de Cilicie des principes d'astrologie amoureuse. Il s'en vient donc rêver et se plaindre aux étoiles et termine comme il avait commencé tout à l'heure⁽¹⁾. « Je désire Chalcomédè, elle me repousse. Adieu carquois. Adieu, arc sanglant et flèches aériennes. Arès ne m'a pas sauvé des atteintes d'Aphrodite. Le petit Éros a dompté celui que n'a pu tuer Bacchos le valeureux. » Enfin, pour comble, Chalcomédè, que nous croyions sur les traces de Dionysos, n'a pas non plus senti passer « l'aile du doux Sommeil » (318). Elle se dirige vers la mer Érythrée, 318 et seq. Avant de se jeter dans les flots, elle exhale sur le rivage des lamentations mythologiques. Thétis, compatissante, y met fin, 348 et seq. Sur son conseil, la jeune fille doit feindre de céder à Morrheus : le serpent de sa ceinture la préservera des violences du guerrier et les troupes bachiques cependant échapperont à la défaite. « Trompe-le, et tu sauveras de la mort ton armée en fuite pendant la disgrâce de Dionysos⁽²⁾. » Il faut avouer qu'il y a dans tout ce passage des répétitions, sinon des contradictions. Le poète se réservait peut-être de supprimer une des deux promenades nocturnes de ses héros, un des deux couplets galants de son Morrheus. Mais alors le chant serait devenu bien court. On peut donc supposer qu'il y a ici chez Nonnos, un parti pris d'allonger, coûte que coûte.

Ce parti pris va singulièrement embrouiller les deux chants suivants. Peu renseigné par la consultation des astres, Morrheus regagne son palais, non sans que son manège ait été deviné par la sentinelle Hyssakos. A peine assoupi, un songe trompeur lui laisse croire que Chalcomédè va se donner

⁽¹⁾ XXXIII, 313 et seq.

Χαλκομέδην ποθέω, καὶ ἀναίεται. Ἔρως, Φαρέτρη,
έρρετε, Φοίνια τόξα καὶ ἡνεμόεντες διστοί·
Ἄρης οὐ με σώσει κορυσσομένης Ἀφροδίτης·
βαίς Ἔρως με δάμασσε, τὸν οὐ κτάνε Βάκχος ἀγῆνωρ.

⁽²⁾ XXXIII, 364 et seq.

Ἀλλὰ μιν ἡπερόπευε, καὶ ἐκ θανάτοιο σώσεις
σὴν στρατιὴν φύξην ἱμασσομένου Διονύσου.

à lui. L'aurore paraît, la mêlée va reprendre et les embarras surgir. Je les résume, d'après Keydell⁽¹⁾. Dériade attaque les hommes et Morrheus les femmes de l'armée bachique. Or Chalcomédè combat avec les hommes, sur l'ordre de Thétis — laquelle ne lui a rien dit de tel —, et échappe à Morrheus. Moins heureuses, onze Bassarides sont faites prisonnières et remises à Dériade par le prince, qui cerne alors toutes les Ménades. Dans l'espoir de trouver son amante parmi elles, il les pousse vers la ville. Son beau-père le relaie et ils changent leur poste de combat. Dériade va se charger des femmes et Morrheus attaquer les hommes. Le voici donc devant Chalcomédè, au pied du rempart. Il la poursuit les armes à la main et des déclarations plein la bouche. Puis tous deux s'évanouissent comme des ombres et Dériade brutalement refoule ses prisonnières vers la capitale. Il continue cette opération au chant XXXV, aidé par les Indiennes, au grand dam des captives, jusqu'au moment où le poète, après quelques diversions, nous fait retrouver Morrheus et Chalcomédè au pied du rempart, d'où ils semblent n'avoir pas bougé. Ils vont vers la mer, en quête d'une retraite. Pour finir, Morrheus est berné et les deux jeunes gens, une fois encore, disparaissent comme par enchantement. Hermès cependant a fait évader les Ménades et Zeus se réveille.

Tout ce chassé croisé est plein de contradictions, de remplissage, d'in-
traisemblances, Keydell le constate avec juste raison, mais sans proposer
sinon un remède, du moins une explication de ces troubles. On peut
cependant le tenter. Les difficultés se rencontrent entre deux points précis :
XXXIV, 151, début de la lutte après le songe de Morrheus et XXXV, 262,
réveil de Zeus, annoncé brusquement par une fin de vers homérique (O, 4).
Auparavant l'histoire de Morrheus et de Chalcomédè s'est déroulée nor-
malement; dans la suite, l'épisode est fini, on assiste à la guérison de
Dionysos. Entre les deux points cités, que se passe-t-il? Il y a, d'une part,
le roman de Morrheus et de Chalcomédè qui progresse, d'autre part, des
épisodes qui l'interrompent. Autrement dit, nous trouvons ici mis en œuvre
un procédé de développement fréquent chez Nonnos : un récit suivi est
divisé en fragments pour permettre l'intercalation ou d'épisodes ou d'un
autre récit également morcelé. Il est visible qu'ici seule l'histoire de

⁽¹⁾ Op. laud., p. 422 et seq.

Morrheus et de Chalcomédè peut offrir un récit suivi; le reste est fragmentaire, sans lien, ou, comme dit Keydell, « remplissage maladroit ». Précisément, tout le mal vient de là : en dehors de son roman amoureux, Nonnos, dans ces deux chants, n'avait rien à dire. Tandis qu'au chant I, par exemple, il interrompait l'histoire de Typhée pour reprendre celle d'Europe, dans ce passage, il n'a pu réunir les morceaux séparés de son épisode érotique que par des fragments dépareillés ou par des inventions pénibles ou par des répétitions. Essayons de reconstituer, dans les limites fixées, l'unité de l'histoire amoureuse.

Au début du chant XXXIV, une lutte intérieure se livre dans l'âme de Morrheus (8-18). Tuera-t-il, épousera-t-il Chalcomédè? Il n'ose pas l'épouser, il ne veut pas la tuer, il ne peut cesser de la voir. Dans ces conditions, quand, profitant du désarroi où l'absence de leur chef et la déroute de la veille ont mis les troupes bachiques, les Indiens, à l'aurore, recommencent la bataille, que doit faire Morrheus? Évidemment chercher Chalcomédè, pour la revoir et pour lui éviter la mort. Et Chalcomédè, que doit-elle faire? Évidemment suivre les conseils de Thétis : rechercher Morrheus pour le tromper sans risque et sauver ainsi l'armée. Or voici ce qui se produit⁽¹⁾. « Dériade armé de pied en cap se jetait sur la troupe des hommes, brandissant comme un cimier la pointe de sa corne. Morrheus s'élançait sur le bataillon des femmes et y faisait rage. C'est que Chalcomédè ne marchait pas dans les rangs des Bacchantes pour lui faire honte et détourner sa lance qu'il plonge et rougit dans le sang des femmes. A cette heure, elle allait parmi les guerriers participer au com-

⁽¹⁾ XXXIV, 151 et seq.

Δηριάδης δ' ὑπέροπλος ἐπέχραεν ἄρσενι χάρμη,
σειῶν ὡς τρυφάλειαν ἔης γλωχίνα κεραίης·
Θηλυτέρη δὲ φάλαγγι θορῶν βακχεύετο Μορρεύς·
οὐ γὰρ Χαλκομέδεια συνέμπορος ἴστατο Βάκχαις,
155 ὄφρα μιν αἰδέσσαιτο, κατεσσυμένην δὲ γυναικῶν
αἵματι πορφύρουσαν ἀναστείλειεν ἀκωκήν,
ἀλλὰ τότε προμάχοισιν ὀμήλυδος ἤπτετο χάρμης
παρθένος ἱμερόεσσα νέη κλυτότοξος Ἀμαζών,
φάρσα λεπτά φέρουσα καὶ ἀστράπτοντα χιτῶνα
160 ἐν πεδίῳ· τὸ γὰρ εἶπε σοφὴ Θέτις, ὄφρα σαώσῃ
λαὸν ὅλον μογέοντα τινασσομένου Διονύσου.

bat, vierge désirable, nouvelle Amazone à l'arc illustre, avec une robe transparente et une éblouissante tunique au milieu de la plaine : ainsi le lui avait dit la sage Thétis pour sauver l'armée entière aux abois pendant la disgrâce de Dionysos. » En somme, d'une part : 1° Chalcomédè déserte sans raison son poste de combat; 2° on ne sait pourquoi elle a revêtu une parure si séduisante; 3° Thétis ne lui a conseillé ni de combattre avec les hommes, ni de fuir Morrheus, comme les deux derniers vers le feraient supposer. D'autre part, comme la guerrière et le chef indien doivent se rencontrer, le poète va devoir trouver un autre moyen de les mettre face à face. « Le vaillant Morrheus ne s'était pas désintéressé de la lutte. Il remit à Dériade son voisin dans le combat le bataillon des femmes en déroute et se jeta sur la troupe des hommes de l'armée bachique, pour cerner aussi les guerriers; dans la mêlée la peur hâtait leurs pas. Mais la jeune fille impétueuse se tenait toute parée devant la ville, près d'une tour, vierge sans bandeau. Avec des gestes feints, la jeune fille imitait l'attitude des femmes amoureuses et lançait des œillades. Son sein rose dégagé de sa ceinture habituelle rougissait sa tunique blanche. Morrheus se plaisait à la voir; à travers le tissu transparent, il devinait le globe ferme du sein⁽¹⁾. » Ainsi, la leçon faite à demi-mot par Thétis est enfin mise en pratique : Chalcomédè simule l'amour pour attirer Morrheus. Mais pourquoi s'y décide-t-elle seulement? Pourquoi donc a-t-elle tant tardé? On n'en voit pas d'autre raison que la volonté de Nonnos d'allonger son récit. Normalement — et telle devait sans doute être la rédaction primitive — l'histoire de

⁽¹⁾ XXXIV, 269

Μορρεὺς δ' οὐκ ἀμέλησε δορυσσοῦς ἀγχιμάχῳ γὰρ
270 Δηριάδῃ φύξῃλιν ἐπέτρεπε Θῆλιν Ἐννώ,
Βακχιάδος δὲ φάλαγγος ἐπέχραεν ἄρσενι χάρμη,
ὄφρα περιλείσειε καὶ ἀνέρας· ἐν δὲ κυδοιμοῖς
εἰς φόβον ἠπείγοντο. Θυελλήεσσα δὲ κόρη
ἴστατο κοσμηθεῖσα πρὸ ἄστεος ἐγγύθι πύργου,
275 παρθένος ἀκρήδεμνος· ἐρωμανέων δὲ γυναικῶν
νεύμασι ποικιλοῖσι τύπον μιμήσατο κόρη,
ὄμματα δινεύουσα, καὶ ἠθάδος ἔκτοθι μήτρης
λευκὸς ἐρευθιδόντι χιτῶν φοινίσσεται μαζῶ.
Μορρεὺς δ' εἰσροδῶν ἐπετέρπετο, καὶ διὰ πέπλου
280 λεπταλέου σφριγώσαν ἴτυν τεκμαίρετο μαζοῦ.

Morrheus et de Chalcomédè, au chant XXXIV, devait se présenter ainsi ⁽¹⁾ :

XXXIV, 151-154, *οὗ γάρ* de ce dernier vers devait être *καὶ γάρ*.

158-161

274-337

341-342

Les deux derniers vers sont en effet le résultat promis par Aphrodite et par Thétis : « Et alors ⁽²⁾, délivrée du fracas et du tourbillon de la lutte, l'armée de Bacchos reprenait haleine tandis que Morrheus s'éloignait du combat (à la poursuite de Chalcomédè). »

Pour arriver à ses fins, Nonnos a inventé le manège bizarre de Chalcomédè : combattre avec les hommes, au lieu de rester avec les Bacchantes. Les répercussions s'en font immédiatement sentir : 1° Pour que Morrheus se trouve devant son amante, il a dû au cours du combat changer son commandement avec Dériade ; 2° comme il ne pouvait rester les bras ballants devant les combattantes, il a, d'une part, fait onze Bassarides prisonnières ⁽³⁾, 162 et seq., d'autre part, cerné la troupe entière des Ménades, 249 et seq., — deux manœuvres qui vont à l'encontre des desseins d'Aphrodite et de Thétis. Avec ces nouveaux éléments le poète avait beau jeu. Les onze Bassarides deviennent une seconde rançon de son épouse que le gendre offre à son beau-père. Beau prétexte à intercaler un développement sur les antécédents de Morrheus, d'Oronte, leur valeur, leur mariage ⁽⁴⁾ (168-194), renseignements qui auraient dû nous être donnés plus tôt, car nous ne savions rien des gendres du roi. Dériade, de son côté, ne peut se dispenser de remercier Morrheus (198-220) et de livrer les captives à des lieutenants qui les escortent dans la capitale (221-227),

⁽¹⁾ Les vers 155-157, 269-273 et 338-340 sont des raccords peu habiles ajoutés après les intercalations vraisemblablement.

⁽²⁾ XXXIV, 341

*Καὶ τότε δυσκελάδοιο λιπὼν στροφάλιγγα κυδοιμοῦ
ἄμπνυτο Βάκχος ὁμιλος, ἕως ἀνεχάζετο Μορρεῦς.*

⁽³⁾ Le nombre correspond à celui des Bassarides nommées XXIX, 234 et seq.

⁽⁴⁾ Il paraît évident que ce morceau intercalé avait sa place plus avant, dans une partie du poème que des remaniements ont fait disparaître. Le vers 195 fait exactement suite à 167.

où elles périssent au milieu des supplices (227-233). L'une d'elles par ses lamentations nous apitoie sur sa mort (234-248). Cependant Morrheus, dans l'espoir de trouver parmi elles Chalcomédè, entoure les Ménades et les pousse vers la ville (249-268). Cette prouesse supplémentaire paraît bien être une intercalation postérieure. Deux faits du moins tendent à le prouver. D'abord, elle contient une jolie comparaison ⁽¹⁾ et l'on sait que Nonnos ne résiste pas à introduire après coup une telle trouvaille. En second lieu, elle est suivie d'une lacune au vers 268 ; mais 269 continue sans heurt 248. « Enchaîné ⁽²⁾ par le doux attrait de Chalcomédè, Morrheus avait poussé toute la troupe désarmée des Ménades vers la ville sourcilieuse ; il brandit sa lance derrière elles. Comme quand le berger, pour les chasser vers le fond d'un vaste parc, cherche à réunir en un seul groupe les bandes dispersées des moutons confondus, il dirige de sa houlette le troupeau désordonné de ses ouailles à l'épaisse toison. De nombreux pâtres l'accompagnent ; de leurs bras étendus ensemble ils

⁽¹⁾ Cf. p. 142 et n. 2.

⁽²⁾ XXXIV, 249

Αὐτὰρ ὁ Χαλκομέδης πεπεδημένος ἡδέϊ κέντρῳ
250 Μαιναλίδων ἀσιδηρον ὅλον στρατὸν ἤλασε Μορρεῦς
εἰς πόλιν ὀφρυόεσσαν, ὀπίστερος ἐγγεῖ νύσσω.
ὥς δ' ὅτε μηλονόμος πολυχανδέος εἰς μυχὰ μάνδρης
συμμιγέων δίων σποράδας στίχας εἰς ἐν ἐλαύνων
εἰροπόκων ἴθυνε καλαύροπι πῶσα μῆλων
255 πασσοῦδῃ, πολέες δὲ συνεστιχόωντο βοτῆρες
μῆλα περισφίγγοντες ὁμόζυγι πῆχους ὀλκῷ
προτροπάδην στοιχηδὸν ἀρηρότα, μὴ ποτε ποίμνης
κλειομένης πλάζοιτο παράτροπος ἔσμος ἀλήτης·
ὥς ὁ γε Θῆλυν ὁμίλον ἔσω πυλεῶνος ἐέργων
260 εἰς πόλιν αἰπύδητον ἀελλόπος ἤλασε Μορρεῦς
Βακχείην στίχα πᾶσαν ἀποσπάδα δηιοτήτος.
Καὶ μογέων δόλον εἶχεν ἐτώσιον, ὄφρα κυδοιμοῦ
ληίδα καλλιγύναικα λιπὼν μετανάστιον ἄγρην
Χαλκομέδην ἐρύσειεν ὑπὸ ζυγὰ δουλοσυνάνων,
265 ἄλλαις Θηλυτέρησιν ὁμόστολον, ὄφρα οἱ αἰεὶ
ἡματὶ Θεράπαινα καὶ ἐννυχος εὐνέτις εἴη,
καὶ διδύμων τελέσειεν ἀμοιβὰς ἐργα Θεῶν,
λάβρια Κύπριδος ἐργα καὶ ἀμφαδὸν ἰστὸν Ἀθήνης (lacune)

refoulent leurs ouailles serrées en bandes flottantes et empêchent l'essaim vagabond de rétrograder ou de s'écarter de la troupe hors de l'enclos. Ainsi l'impétueux Morrheus chassait vers la ville altière toute la troupe bachique et l'éloignait du combat. Peine et ruse vaines ! Il comptait, renonçant à ce troupeau de belles femmes, butin ramené de la bataille, trouver parmi les autres guerrières Chalcomédè et lui imposer le joug de l'esclavage. Elle serait désormais sa servante le jour et sa compagne la nuit, soumise aux travaux alternés des deux déesses : en secret les travaux de Cypris, en public la toile d'Athènes. » Les vers 338-340 sont un essai de raccord nécessité par les intercalations⁽¹⁾. « A ces mots, la jeune femme lui échappe et se mêle aux troupes bachiques. Elle s'écarte du chemin du sanguinaire Morrheus, se bat hardiment et lutte dans la troupe des hommes. » Raccord maladroit, qui choque avec raison Keydell ; il est visible que les deux jeunes gens sont escamotés, parce que le poète, pour le moment, n'a plus besoin d'eux.

Il faut, en effet, revenir à ses médiocres additions. Dériade s'est chargé des Ménades prisonnières ; il les refoule vers les portes de la capitale qui se referment sur elles (343-358). Au début du chant XXXV, le roi donne le signal du carnage⁽²⁾ : des captives sont massacrées dans les rues, sous les yeux des habitants (1-20). Ici se place une scène du plus mauvais goût : un Indien qui vient de tuer une Ménade s'éprend du cadavre de sa victime et lui déclare son amour⁽³⁾ (21-78). Après cet épisode le massacre

⁽¹⁾ XXXIV, 338 et seq.

Ὡς φάμενον παράμειβε γυνή καὶ ἐμύγνυτο Βάκχοις
καὶ Φονίου Μορρήος ἀποπλαγχθεῖσα κελεύθου
Θαρσαλέη πολέμιζε καὶ ἤρισεν ἄρσενι χάρμη.

⁽²⁾ On ne peut guère interpréter autrement les cinq premiers vers, malgré le vague de l'expression Βρομίου προπόλοισιν. J'hésite à les croire venus d'ailleurs, comme le pense Keydell, p. 423.

⁽³⁾ Il y a une lacune après 48. La deuxième main du *Vindobonensis* a écrit en marge : λείπει στίχος εἰς κατὰ τὴν ἐμὴν γνώμην. Je ne suis pas sûr que ce vers soit tombé. Il n'a peut-être jamais été écrit. A cet endroit, l'Indien souhaite que la morte se ranime et imagine le discours qu'elle lui tiendrait (46-53). Ἐρρέτω αἰχμῇ au vers 53 se substitue métriquement à εἰ θέμις εἰπεῖν du vers 45 ; le discours peut donc se détacher. Nonnos a pu avoir, après coup, cette idée bizarre et la noter en hâte, sans achever sur l'heure le développement.

des Ménades recommence, dirigé cette fois par Protonoè, veuve d'Oronte⁽¹⁾ (79-97). Enfin le roman de Morrheus et de Chalcomédè reprend son cours, 98 et seq., au moyen de la formule secourable : ὄφρα... τόφρα. Les vers 98-104 sont un raccord. Aussi maladroitement qu'il les a fait disparaître au chant XXXIV, Nonnos ramène les deux jeunes gens⁽²⁾. « Tandis qu'Arès grondait à travers la ville belliqueuse, déchirant les tribus montagnardes des Bassarides lydiennes, Chalcomédè à ce moment se tenait devant le rempart, seule, revenue sur ses pas du combat. Elle attendait le retour de Morrheus fou de passion. Et justement, à force de tourner ses regards amoureux dans toutes les directions, Morrheus découvrit la vierge et aussitôt accourut, vif comme les vents. » Si on veut bien se reporter à XXXIV, 341-342, on s'apercevra que XXXV, 105 leur fait suite le plus naturellement du monde⁽³⁾. « Et alors délivrée du fracas et du tourbillon de la lutte, l'armée de Bacchos reprenait haleine, tandis que Morrheus s'éloignait dans sa poursuite amoureuse, redoublant la vitesse de sa course. Le vent soulevait la robe de la fugitive et son amoureux sentait plus encore l'attrait de sa beauté sans voile. »

L'histoire galante se poursuit et s'achève par la déconvenue du chef Indien (98-222). Ainsi, dans la forme première du récit, la feinte amoureuse de Chalcomédè procurait un vrai soulagement aux troupes bachiques. Ce sont les additions postérieures qui ont introduit le massacre et la captivité des Bassarides et des Ménades. D'ailleurs, les épisodes ajoutés se liquident de la façon la moins dommageable pour les guerrières et leur

⁽¹⁾ La transposition 68-67 semble accidentelle.

⁽²⁾ XXXV, 98 ὄφρα μὲν ἐγρεμόθοιο δι' ἄστεος ἔβρεμεν Ἄρης,
Λύδια Βασσαρίδων ὀρεσίδρομα Φῦλα δαΐζων,
100 τόφρα δὲ Χαλκομέδεια πρὸ τείχεος ἵστατο μούνη
νόστιμον ἐκ πολέμοιο μεταστρέψασα πορείην,
οἰστρομανῇ Μορρῇα δεδεγμένη, εἰ ποθεν ἔλθῃ.
Καὶ τότε πούλυέλικτον ἔρωμανὲς ὄμμα τιταίνων,
παρθένον ὡς ἐνόησε, ποδὴνεμος ἵκετο Μορρεῦς.

⁽³⁾ XXXIV, 341 Καὶ τότε δυσκελάδοιο λιπὼν στροφάλιγγα κυδοιμοῦ
ἄμπνυτο Βάκχος ὄμιλος, ἕως ἀνεχάζετο Μορρεῦς,
XXXV, 105 εἰς δρόμον ἱμερόεντα θωώτερα γούνατα πάλλων.
Τῆς δὲ διωκομένης ἀνεκούφισε πέπλον ἀήτης·
Σέλεγετο δ' εἰσέτι μᾶλλον ἀνείμονι κάλλει μορφῆς.

chef. Au moyen de la bienheureuse transition *ῥῥα... τῶρα*, Nonnos introduit dans la ville Hermès, qui délivre les prisonniers (223-241). Dériade déçu, comme au sortir d'un rêve — encore une belle comparaison, 245 et seq. — cherche vainement les Ménades enfuies⁽¹⁾.

Zeus se réveille. Il devine la supercherie dont il a été victime et s'empporte violemment contre Héra et ses complices⁽²⁾ (262-313). La marâtre est obligée de donner le sein à Dionysos pour le guérir et lui conférer l'immortalité (319-335). Le dieu reparait à la tête de ses troupes et leur fait une longue harangue qui termine le chant (336-391). Elle doit être examinée d'assez près. D'une part, elle contient des promesses qui seront tenues : 1° assistance donnée par les dieux, annoncée aux vers 346-347 et réalisée dans la *Θεομαχία*, XXXVI, 3 et seq.; 2° duel avec Dériade emprisonné sous la vigne, prédit aux vers 353 et seq. et décrit XXXVI, 354 et seq.; 3° honneurs funèbres rendus aux morts et jeux en l'honneur d'Opheltès, promis aux vers 371 et seq. et célébrés au chant XXXVII. D'autre part, nous y trouvons des engagements qui ne seront pas tenus. Dionysos déclare que le jour même (*σήμερον*, 353) ses soldats verront, après la bataille décisive, Dériade suppliant et vaincu, le butin partagé et les Indiens puisant le vin dans les cratères, 353 et seq. Or, toutes ces preuves du triomphe final, nous ne les verrons qu'au chant XL, après une trêve de durée assez imprécise, dont il faudra reparler. La conclusion s'impose : le projet primitif a été changé sur ce point et le poète n'a pas eu le temps d'en faire disparaître toutes les traces. On peut essayer de le

⁽¹⁾ A propos d'une lacune vraisemblable après le vers 258, cf. p. 39 et n. 2.

⁽²⁾ Au sujet de l'interversion 293, 295, 296, 294, je crois que les vers 295-296 ont pu être ajoutés en marge ou dans les interlignes par Nonnos et mal intercalés par le premier éditeur. Ils peuvent en effet se détacher, sans nuire au sens. « J'enchaînerai Arès avec d'indissolubles entraves [entraîné sur la roue qui tourne d'elle-même, tel Tantale vagabond des airs et Ixion exilé] et je le flagellerai de coups incurables, jusqu'à ce que mon fils ait vaincu les enfants des Indiens. »

293 Ἄρεα δ' ἀρραγέεσσιν ἀλυκτοπέδησι πεδήσω

295 [εἰς τροχὸν αὐτοκύλιστον ὁμόδρομον, οἷος ἀλήτης]

296 Τάνταλος ἡρόφοιτος ἢ Ἰξίων μετανάστης]

294 καὶ μιν ἀναλθήτοισιν ὄλον πλεγήῃσιν ἱμάσσω,

297 εἰσὶν ἐν νικῆσειν ἐμὸς πάσις νείας Ἰνδῶν.

égager des additions postérieures. Au chant XXXVI, 140 et seq. Dériade commence en ces termes sa harangue aux Indiens :

Σήμερον ἢ Διόνυσον ἐγὼ πολοκαμῖδος ἐρύσσω
ἢ ἐ μὸθος Βακχεῖος ἀιστῶσαι γένος Ἰνδῶν.

Nous trouvons ici une formule correspondante dans la bouche de Dionysos, 353 et seq.

Σήμερον ἀθρήσετε κορυμβοφόρον μετὰ νίκην
Δηριάδην ἱκέτην βραδυπειθέα, καὶ χορὸν Ἰνδῶν
αὐχένα δοχμάσαντα γαληναίῳ Διονύσῳ.

Il est très tentant de croire que, dans son amour du parallélisme, Nonnos avait commencé les deux discours de la même façon. On enlèverait ainsi de la harangue du dieu la promesse de la *Θεομαχία*, addition manifeste. D'un autre côté, on ne peut pas ne pas être surpris des regrets pathétiques exprimés ici par Dionysos à propos d'Opheltès. Ce personnage est cité XXXII, 186, sans même une épithète, dans une liste des victimes de Dériade⁽¹⁾. Son nom semble pris au hasard et l'affliction du dieu justifierait simplement l'intercalation du chant XXXVII, les jeux en l'honneur d'Opheltès. On pourrait donc considérer comme une addition les vers 371-389 relatifs au mort et à ses compagnons. Il resterait ainsi pour le projet primitif : 353-370, 390-391, groupe homogène de 20 vers, correspondant au discours de Dériade qui en compte 21. On va voir, dans les chants suivants, les troubles causés par le remaniement de la première version.

XXXVI

Nonnos comptait donc primitivement terminer la guerre au chant XXXVI. Pour des raisons qui nous échappent, soit pour utiliser des épisodes préparés, soit simplement pour allonger son œuvre, il a retardé la décision jusqu'au chant XL. Les événements qui devaient remplir le chant XXXVI

⁽¹⁾ Keydell, p. 423, fait aussi cette constatation et note que nulle part il n'est parlé d'une blessure d'Astérios, dont Dionysos ici se montre affligé.

ont été partagés entre XXXVI et XL; l'intervalle a été comblé par des intercalations et XXXVI a été complété par divers artifices.

Le début fait suite normalement à la fin de XXXV, au discours de Dionysos⁽¹⁾. « Ces paroles donnèrent hardiesse et joie à ses capitaines. Dériade, de son côté, arma ses guerriers. » On attend, après ces vers, la harangue du roi à ses troupes, mais elle ne viendra que plus tard. Le récit s'interrompt pour permettre l'intercalation de la *Θευμαχία*. Ce tableau, d'une utilité contestable⁽²⁾, met sous nos yeux la bataille des dieux partisans ou adversaires de Dionysos. La scène divine dans l'Olympe (XXVII, 241 et seq.) faisait prévoir cette scène divine sur la terre. On a vu plus haut⁽³⁾ les troubles causés par l'intrusion de la première. L'addition de la seconde⁽⁴⁾ est cause que Dériade présenté au vers 3 s'éclipse pendant 130 vers et reparait enfin pour commencer son discours au vers 140. Ainsi que Dionysos il promet la fin de la guerre pour le jour même; d'où on conclut que son discours appartient à la première version. La bataille devait être décisive dans le projet primitif; à présent elle ne l'est plus. Elle commence par la lutte des animaux bachiques contre les éléphants indiens (161-197), morceau visiblement bâclé où les difficultés de composition s'accumulent. Gräfe condamne le vers 168⁽⁵⁾, place une lacune après 179, en suppose une autre avant 183; Marcellus transporte 183-188 après 168, Kœchly 180-182 avant 174. Ludwich enregistre le tout et se contente d'admettre

⁽¹⁾ XXXVI, 1-2

ὧς φάμενος θάρσυνε γεγηθότας ἡγεμονήας·
Δηριάδης δ' ἐτέρωθεν ἐοὺς ἐκόρυσσε μαχητάς.

⁽²⁾ Cf. Keydell, p. 423.

⁽³⁾ P. 174.

⁽⁴⁾ En entendant le fracas de la tempête déchaînée par Poseidon dans sa lutte contre Apollon, Hèphaistos redoute pour les enfers l'invasion des flots. Il craint que Poseidon, « ne force tout le réseau des retraites sous-marines, ne déverse son onde envahissante au gouffre du Tartare, ne submerge le vaste portique souterrain. »

103 μὴ βυθίων φλέβα πᾶσαν ἀναρρήξειεν ἐναύλων
Ταρταρίῳ κευθμῶνι χέων μετανάστιον ὕδωρ,
νέρτερον εὐρώεντα κατακλύζων πυλεῶνα.

Les deux derniers vers pourraient bien être des doublets dont l'un, dans la pensée de Nonnos, devait remplacer l'autre.

⁽⁵⁾ « Versus, si de draconibus intelligis, parum aptus, si de aliis bestiis, nimis abrupte hic positus. »

une lacune après 179. Voici le passage⁽¹⁾ : « Dionysos avec son thyrsé défilant déchaîne pour la lutte les fauves du désert. Ces combattants montagnards se déchaînent en hurlant sous le fouet divin. Plus d'un fauve en furie arme sa bouche. Les serpents émettent en longs jets de leurs dents voraces des sources de venin qu'ils lancent en l'air; leur gueule béante exhale des sifflements, ils rampent de biais et leurs flèches vipérines envoyées sur l'ennemi frappent d'elles-mêmes le but. Leurs anneaux tortueux enlacent et étreignent le corps des Indiens; les jambes les plus vives sont entravées par cette corde dans le mouvement de la course. Les femmes belliqueuses renouvellent la tactique de Phidalee armée de serpents, qui jadis, poussée par la passion d'une guerre féminine, vainquit ses ennemis avec des guirlandes vipérines. Un serpent lance de sa bouche en un long dard un jet de venin et frappe Dériade. Le liquide meurtrier inonde l'acier

⁽¹⁾ XXXVI, 165

Θυρσομανῆς Διόνυσος ἐρημονόμων στίχα θηρῶν
eis ἐνοπήν βάκχευεν· ὀριτρεφέες δὲ μαχηταὶ
δαιμονίῃ βρυχηδὸν ἐσακχεύθησαν ἰμάσθλῃ,
καὶ πολὺς ἐκ στομάτων ἐκορύσσετο μαινόμενος θῆρ·
ῶμοδόρων δὲ δράκοντες ἀποπτύοντες ὀδόντων
170 τηλεβόλους πόμπευον ἐς ἡέρα πίδακας ἰοῦ
χάσματι συρίζοντι μεμυκὸτος ἀνθερεῶνος,
λοξὰ παρασκαίροντες· ἐς ἀντιτίους δὲ θορόντες
αὐτόματον σκοπὸν εἶχον ἐχιδνήεντες ὀιστοί·
καὶ σκολιαῖς ἐλίκεσσιν ἐμιτρώθη δέμας Ἰνδῶν
175 εἰλομένων, βροτέους δὲ πόδας σφηνώσατο σειρή
eis δρόμον αἰσσοντας. Ἀρειμανέες δὲ γυναῖκες
δῆριν ἐμιμήσαντο δρακοντοβόλου Φιδαλείης,
ἢ ποτε κέντρον ἔχουσα γυναικείῳ κυδοιμοῦ
δυσμενέας νίκησεν ἐχιδνήεσσι κορύμβοις.
180 Καὶ τις ἀπὸ στομάτων δολιχόσκιον ἐγχείας ἰάλλων
ἰὸν ἀκοντιστήρα κατέπτυε Δηριάδης,
καὶ Φονίῃ ραθάμιγγι χάλυψ ἐδαινότο θώρηξ.
Καὶ νέκυς ἐν χθονὶ κεῖτο τυπεῖς ζῶντι βελέμνω,
ἀπνοος ἀμφιπέπων βέλος ἐμπνοον. Ὀρθοπόδων δὲ
185 eis λοφίην ἐπικυρτον ἀναίξας ἐλεφάντων
πόρδαλις ἠώρητο μετάρσιος ἄλματι ταρσῶν
πυκνὰ δὲ θηρεῖοιο κατεστήρικτο καρήνου,
καὶ δρόμον ἠώρησε τανυκνήμων ἐλεφάντων κ.τ.λ.

de la cuirasse. Les cadavres gisent à terre atteints de ces armes animées : ils ont perdu la vie sous ces traits en vie. D'un élan de ses pattes une panthère bondit dans l'espace et saute sur le dos rond des éléphants aux pattes rigides. Elle s'installe solidement sur la tête du fauve et arrête la course des éléphants aux longues pattes.... » Le développement est artificiel et verbeux. On peut cependant y distinguer deux catégories de combattants : les reptiles ⁽¹⁾ (169-184) et les autres fauves : panthères, lions, etc. (184 et seq.). Dans la première partie du morceau, l'idée de serpent est toujours présente à l'esprit, en raison du vocabulaire ⁽²⁾; aussi peut-on, semble-t-il, sous-entendre sans difficulté δράκων au vers 180, à côté de l'expression vague καί τις. Dans ces conditions, ni lacune ni transpositions ne seraient indispensables; mais tout le passage est du plus mauvais Nonnos.

Viennent ensuite, en bouche-trous, des morceaux indépendants juxtaposés : carnage anonyme et affluence des morts chez Hadès (198-205), ἐκφράσεις des blessures (206-220), du cheval cabré (221-236), du cheval échappé (237-240). Puis le géant indien Collètès est tué par la bacchante Charopée (241-256), prouesse qui provoque la frayeur admirative d'un soldat (257-272). La mêlée semble reprendre avec de brefs exploits de Dériade et de Mélisseus (273-290). Ludwich croit à une interruption après 283. Mélisseus vient d'immoler ⁽³⁾ « le fils de Logasos pour qui Dériade avait une préférence unique entre les vaillants Indiens : c'était un guerrier expérimenté et le roi le place dans son affection après Morrheus. » Tous les manuscrits donnent au vers 284 φιλέοι, optatif inattendu, cause de la lacune. Comme rien ne paraît manquer au sens, on pourrait admettre une correction légère pour rétablir l'unité du morceau ; soit φίλεεν (Græfe, Marcellus, Kœchly), soit plutôt φιλέει (Tiedke), qui s'expliquerait par une faute d'iotacisme ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ L'allusion à Phidalee n'interrompt qu'en apparence cette série, car les guerrières sont armées de serpents.

⁽²⁾ Δράκοντες, χάσματι συρίζοντι, ἐχιδνήεντες οἰστοί, σκολιαῖς ἐλκεσσιν, ἐχιδνήεσσι κορύμβοις.

⁽³⁾ XXXVI, 282 et seq.

Λωγασίδην θ', ὃς μούνος, ἐπεί σοφὸς ἔσκε μαχητής,
Δηριάδῃ μεμέλητο δοριθρασέων πλέον Ἰνδῶν
καί μιν ἀναξ φιλέει μετὰ Μορρέα κ.τ.λ.

⁽⁴⁾ Pour le changement de temps cf. p. 104, n. 2.

A ce moment, Zeus fait incliner les plateaux de la balance (291) : le duel de Dériade et de Dionysos va commencer. Dans la version primitive, il marquait certainement la fin des hostilités, d'une manière toute naturelle. Mais dans la forme actuelle du poème, les promesses des chefs ne sont plus valables et les plateaux de la balance se meuvent en vain. Par suite des remaniements, Zeus devra recommencer cette manœuvre XXXIX, 372, pour donner à Dionysos la victoire sur mer. Avons-nous le duel des deux chefs dans sa forme primitive? On n'oserait l'affirmer. Le dieu prédisait simplement dans son discours qu'il emprisonnerait Dériade dans les branches d'une vigne pour le réduire à merci. Or le combat singulier se compose de deux parties séparées par une apostrophe de Dériade. De 291 à 333, Bacchos lutte contre le roi au moyen des métamorphoses; de 354 à 390 il l'enlace dans le feuillage. La première partie du duel a donné bien du souci aux éditeurs. Græfe suppose une lacune après 294, une autre après 328. Marcellus et Kœchly découpent le passage en petits fragments qu'ils transposent; le premier a varié dans ses opinions et le deuxième ajoute une lacune après 331. Ludwich indique une lacune après 328. Comme l'a très bien vu Kœchly, les métamorphoses du dieu ont été suggérées à Nonnos par celles de Protée dans Homère ⁽¹⁾. Mais le savant éditeur renvoie à XL, 40-56 et à XLIII, 230; c'est trop ou trop peu. Le thème des métamorphoses a été traité quatre fois par Nonnos : I, 16 et seq., XXXVI, 294 et seq., XL, 40 et seq. et XLIII, 231 et seq. Dans le premier et dans le dernier cas, il s'agit de Protée; on ne trouve que les six métamorphoses indiquées par Homère. Dans les deux autres cas, il s'agit de Dionysos, les transformations sont plus nombreuses. Au chant XL, pour se disculper de l'accusation de lâcheté, Dériade énumère à Morrheus les formes successives prises par son ennemi au cours du duel. On pourrait croire que ce discours du roi aidera à rétablir l'ordre dans le passage qui nous occupe. Vain espoir! Nonnos a manqué de mémoire. Non seulement l'ordre des métamorphoses n'est pas le même, mais encore le roi déclare avoir vu une ourse, un serpent, un taureau qui ne figurent pas au chant

⁽¹⁾ HOMÈRE, *Id.*, IV, 456-458.

Ἄλλ' ἦτοι πρῶτιστα λέων γένετ' ἠνυγένειος,
αὐτὰρ ἔπειτα δράκων καὶ πόρδαλις ἠδὲ μέγας οὖς,
γίνετο δ' ὕγρον ὕδωρ καὶ δένδρεον ὑψιπέτηλον.

XXXVI et il ne signale ni la vigne de 304, ni la torche de 321⁽¹⁾. Mieux vaut donc essayer de remédier aux troubles en raisonnant. Les apparitions se suivent dans cet ordre : flamme, eau, lion, vigne, arbre, panthère, torche, sanglier. Elles sont sans lien, c'est-à-dire que le poète ne mentionne pas que l'une soit la transformation de l'autre. Pour la dernière seulement il indique que le sanglier succède au lion, — ce qui est faux dans le texte actuel. Mais tout rentre dans l'ordre, si l'on veut bien considérer les vers sur le sanglier comme une addition marginale mal insérée et leur donner leur place normale après les vers relatifs au lion. Le passage ainsi rectifié ne présente pas de heurt dans sa composition⁽²⁾. « Tantôt il s'élance, flamme d'orage en furie et vibre un zigzag de feu dans un tourbillon de fumée. Parfois c'est une eau trompeuse qui bouillonne et s'écoule, lancée comme un trait liquide effrayant. Il reproduit aussi l'imitation parfaite d'une tête de lion : il lève et dresse le museau, exhale de sa gorge velue un rugissement sauvage, fracas tonitruant du grondement paternel. Puis, à la place du lion formidable, paraît un sanglier vagabond ; large gueule béante, cou velu, il se hérissé et s'élance sur le ventre de Dériade. Debout, arc-bouté sur ses pattes de derrière, de ses défenses aiguës il lui laboure le milieu des flancs. L'apparition se transforme : il prend l'apparence artificielle d'une vigne touffue. Semblable à une tige, il s'élève spontanément du sol ; on ne peut l'atteindre, il touche le ciel, comme un pin,

⁽¹⁾ Même au chant XXXVI, 342, Dériade en reprochant à Dionysos ses transformations, lui déclare qu'une ourse ne l'effraie pas. Or le dieu ne s'est pas changé en ourse. Ce n'est pas, à mon avis, comme l'a cru Græfe, un argument en faveur d'une lacune après XXXVI, 328, où se trouverait mentionnée l'ourse, c'est une preuve de l'étourderie de Nonnos, et de la hâte avec laquelle ce passage a été rédigé, peut-être en plusieurs fois.

⁽²⁾ XXXVI, 296

Πῇ δὲ θυνελλήεσσα κορύσσετο μαινομένη φλόξ,
ἀγκύλον αἰθύσσουσα σέλας βητάρμονι καπνῷ.
Ἄλλοτε κυμαίνων ἀπατήλιον ἔρρεεν ὕδωρ,
ὕγρὸς οἰστεύων διερὸν βέλος· ἀμφιέπων δὲ
300 ἰσοφύες μίμημα λεονταίοιο προσώπου
ὄρθιον ἡέρταζε μετάρσιον ἀνθερεῶνα,
τρηχάλεον βρύχημα χέων πυκινότριχι λαίμῳ
304 καὶ κέλαδον βρονταῖον ἐρισμαράγοιο τοκήος·

comme un platane. Puis son front change : des feuilles factices lui font une fausse chevelure d'arbre. De son ventre sort un fût démesuré ; ses mains deviennent des rameaux, ses vêtements sont l'écorce et ses pieds s'enracinent. Il arrête le roi par les cornes en pleine lutte et murmure à son visage. Puis il recouvre ses membres d'un pelage moucheté et imite la panthère bondissante ; à pas souples elle s'élance d'un bond et tombe sur le dos des éléphants énormes. L'éléphant se dresse, balance la tour et projette sur la terre le chef ennemi du dieu, avec une secousse des rênes brillantes et du mors aux replis courbes. Même à terre le prince immense

329 ἐκ βλοσυροῦ δὲ λέοντος ἐφαίνετο κάπρος ἀλήτης,
330 εὐρύων μέγα χάσμα δασύτριχος ἀνθερεῶνος,
331 καὶ λοφίην πελάσας ἐπὶ γαστέρι Δηριαδῆος
332 ὄρθος ὀπισθιδίοιο ποδὸς στηρίζετο παλμῷ,
333 θηγαλέοις ὀνύχεσσι μέσον κενεῶνα χαράσσαν.
304 Καὶ σκιερῆς φορέων πολυδαίδαλον εἶδος ὀπώρης
305 ἀλλοφανῆς μορφοῦτο, καὶ εἴκελος ἔρνεϊ γαίης
αὐτοτελὲς ἀκίχνητος ἀνέδραμεν, αἰθέρα τύπτων,
ὥς πίτυς, ὥς πλατάνιστος· ἀμειβομένου δὲ καρήνων
μιμηλοῖς πετάλοισι νόθην δενδρώσατο χαίτην,
γαστέρα θάμνδον ἔχων περιμήκετον ἀκρεμόνας δὲ
310 χεῖρας ἑὰς ποίησε, καὶ ἐφλοίωσε χιτῶνας,
καὶ πόδας ἐρρίζωσεν· ἀνακρούων δὲ κεραίαις
μαρναμένου βασιλῆος ἐπεψιθύριζε προσώπων
καὶ στικτοῖς μελέεσσι τύπον μιμηλὸν ὑφαίνων
πόρδαλις ὑψιπότητος ἀνέδραμεν ἄλματι ταρσῶν,
315 καὶ λοφίης ἐπέβαινεν ἀερσιλόφων ἐλεφάντων
κούφα βιβὰς· ἐλέφας δὲ παρήγορος ἄρμα τινάσσαν
εἰς πέδον ἠκόντιζε θρημάχον ἠνιοχήα,
σείων φαιδρὰ λέπαδνα καὶ ἀγκύλα κύκλα χαλινῶν.
Οὐδὲ πεσὼν ἀμέλησε πέλωρ πρόμος, ἀλλὰ λυαίῳ
320 μάρνατο μορφωθέντι καὶ οὐτάσε πόρδαλιν αἰχμῇ.
Ἀλλὰ πάλιν μετὰμειψε θεὸς δέμας· ὑψιφανῆς γάρ,
ἡέρα θερμαίνων, ἐλελιζετο πυρσὸς ἀλήτης,
αἰθύσσων ἀνέμοις φλογόεν βέλος, ἀμφὶ δὲ μαζοῦς
στήθεα λαχνηέντα διέτρεχε Δηριαδῆος
325 κυκλόθεν· ὑψιπόρου δὲ δεδεγμένος ἄλματα καπνοῦ
ἀργενναῖς λαγόνεσσιν Ἄραψ ἐμελαίνετο θώρηξ,
βαλλόμενος σπινθήρι· πυριβλήτου δὲ φορήος
ἡμιδαῆς ζεῖοντι λόφῳ θερμαίνετο πῆληξ.

ne renonce pas à la lutte; il combat contre Lyæos métamorphosé et blesse la panthère de sa lance. Mais le dieu transforme à nouveau son corps : dans l'espace, réchauffant l'atmosphère, une torche mouvante tournoie, trait de feu livré aux vents. Autour des mamelons de Dériade et de sa poitrine velue elle trace une ronde. La fumée tourbillonne et monte. A son contact les flancs brillants de la cuirasse arabe noircissent, heurtés par l'étincelle. Le cimier flambe sur le casque à demi consumé qui brûle le guerrier entouré de feu.»

Dériade menace : il aura recours aux incantations des brahmanes. Et soudain la vigne surnaturelle jaillit du sol, l'enveloppe, l'étreint ⁽¹⁾. «Dériade ⁽²⁾ étouffait, étranglé par les tiges sinueuses. Dans ses affres, immobile, il implorait d'une voix affolée. Un faible gémissement sortait de sa gorge divine; avec une mimique muette il versait des larmes suppliantes. Il tendit sa main sans parler; son silence témoigne et crie toute sa douleur, ses larmes remplacent sa voix.» Dionysos avait prédit ces supplications, preuve de la défaite; mais au lieu d'en finir avec son adversaire, il le délivre — et la lutte sera à recommencer au chant XL. A ce moment là comme à présent — car les deux vers sont répétés textuellement ⁽³⁾ —, Dériade sera «de nouveau le chef ennemi du dieu, avec le double projet ou de supprimer Bacchos ou d'en faire son esclave.»

La nuit interrompt le combat qui reprend à l'aurore. Nous n'en verrons d'ailleurs rien, car la fin du livre est composée de petits développements isolés qui nous éloignent du champ de bataille. Voici d'abord les Rhadamannes à l'œuvre : ils ont construit une flotte pour Dionysos, car Rhéa

⁽¹⁾ Après 367 Kœchly et Ludwig indiquent une lacune. Marcellus, avec raison, semble-t-il, l'évite en transposant 365 et 366.

⁽²⁾ XXXVI, 376

Πνίγεται Δηριάδης σκολιῷ τεθλιμμένος ὀλκῷ.
Καὶ μογέων ἀτίνακτος ἐλίσσεται μακράδι φωνῇ,
λεπτὸν ἔχων ὀλόλυγμα θεοῦδός ἀνθερεῶνος,
νεύμασιν ἀφθόγγοις ἱκετήσια δάκρυα λείβων
380 καὶ παλάμην ὥρεξεν ἀναυδέα, μάρτυρι σιγῇ
μόχθον ὅλον βοῶν· τὸ δὲ δάκρυον ἐπλετο φωνῇ.

⁽³⁾ XXXVI, 389-390 = XL, 67-68.

Ἀλλὰ πάλιν πρόμος ἔσκει θεημάχος· εἶχε δὲ βουλὴν
διχθαδίην, ἥ Βάκχον ἐλεῖν ἢ δμῶα τελέεσσαι.

— nous l'apprenons — a déclaré qu'une bataille navale terminerait la guerre (412-416). Malgré la prophétie de Rhéa, cette bataille navale est une trouvaille postérieure pour remplir le chant XXXIX. Comme il fallait le temps de construire une flotte, Nonnos l'a fait commander XXI, 306-309, au moyen de quatre vers ajoutés dans une fin de chant également très morcelée. Lycos va donc chercher cette flotte. «Le cercle ⁽¹⁾ des quatre saisons arrivait alors au terme de sa durée et le Temps achevait la sixième année dans sa révolution circulaire.» Nous retrouvons ici les difficultés chronologiques signalées plus haut ⁽²⁾. Nous sommes au début de la septième année, exactement comme au chant XXV; une trêve de trois mois va être conclue :

477 ἀμβολίην ποιήσαν ἐπὶ τρία κύκλα Σελήνης.

«Le Temps circulaire» la prolongera jusqu'à une durée de six ans (XXXVIII, 12-13). Il faut répéter à ce propos que le poème, abandonné par son auteur en pleine élaboration, contient, entre autres contradictions choquantes, des invraisemblances chronologiques. La liaison assez lâche entre les courts morceaux du passage manque ici tout à fait. On ne peut songer à combler la lacune après 423. Il n'y a pas de liaison, et d'ailleurs pas de particule, entre les indications du temps et la convocation de l'assemblée indienne. Au surplus, cette assemblée est pleine de surprises. D'abord, elle est réunie par Dériade que nous croyions encore en pleine lutte (392); ensuite, le roi y assiste, mais c'est Morrheus qui parle; enfin, bien que Morrheus annonce, devant le roi, que Dionysos a une flotte et qu'il faudra livrer une bataille navale (444 et seq.), Dériade est surpris XXXIX, 14 et seq. de voir la flotte de Bacchos et pense seulement à faire amener ses vaisseaux ⁽³⁾.

⁽¹⁾ XXXVI, 422

Καὶ τότε τετραπόροιο χρόνου στροφάλιγγα κυλινδων,
ἱππεύων ἔτος ἔκτον, ἐλίσσεται καμπύλος Αἰών.

⁽²⁾ Cf. p. 166 et seq.

⁽³⁾ Cf. Keydell, p. 430.

CHAPITRE VIII.

LES CHANTS XXXVII-XLVIII.

XXXVII

Des trois chants intercalaires, le premier, un des plus longs des *Dionysiaques*, est rempli par les *ἄθλα ἐπ' Ὀφέλτῃ*. Pour ces jeux « le poète avait chez Homère un modèle qu'il a assez bien suivi et ils se succèdent sans heurt ⁽¹⁾. » Les *ἄθλα ἐπὶ Πατρόκλῳ* ont en effet servi de modèle à Nonnos, mais le développement est loin d'être uni : le texte de Ludwich offre cinq lacunes et quatre transpositions. Précisément parce qu'il avait un modèle, Nonnos a dû composer ce chant très vite. Plusieurs fois on trouve des développements amorcés, des négligences. Il manque des raccords et des retouches.

Les troupes bachiques se sont dispersées dans la forêt, pour y chercher des arbres destinés au bûcher d'Opheltès. Voici le texte de Ludwich, 31 et seq.

Καὶ Σάτυροι καὶ Πᾶνες ἐποίπνουν, ὧν ὁ μὲν αὐτῶν
ὕλοτόμοις.... παλάμῃσιν ἀμοιβαίῳ ἀπὸ δένδρων....
Φιτροὺς ἀκαμάτοισιν ἐλαφρίζοντες ἀγοστοῖς
ποσσὶ φιλοσκάρθμοισιν ἐπεκροτάλιζον ἐρίπνῃ.

Qu'il y ait là un développement interrompu, c'est l'évidence même. ὧν ὁ μὲν αὐτῶν annonce une énumération que le poète se réservait d'ajouter par la suite. Mais, pour le reste, les scrupules des éditeurs paraissent excessifs. Græfe et Kœchly supposent une lacune avant et une après 32 et Ludwich, par raffinement, scinde le vers en deux tronçons. Marcellus corrige *παλάμῃσιν* en *πελεκέεσσιν* et Kœchly songe à un remaniement qui utiliserait cette correction. L'un et l'autre, manifestement, s'inspirent d'Homère où on lit Ψ, 114 : *ὕλοτόμους πελέκεας ἐν χερσὶν ἔχοντες*. Mais Nonnos

⁽¹⁾ Keydell, p. 428.

a bien pu appliquer l'épithète de l'instrument à la main qui tient l'instrument. Il n'y aurait donc qu'une lacune, dans laquelle se trouverait l'énumération et le passage peut se traduire ainsi : « Satyres et Egipans s'empressaient. L'un d'eux de ses mains bûcheronnes, en changeant d'arbre... ils portaient les fûts dans leurs bras infatigables et leurs pieds dansants résonnaient sur les pics. »

Les libations de vin ont éteint la flamme du bûcher. Astérios a recueilli dans une urne d'or les cendres d'Opheltès. On va l'enterrer. Les manuscrits donnent du passage le texte suivant; 94 et seq.

Καὶ τροχαλοὶ Κορύβαντες, ἐπεὶ λάχον ἐνδιον Ἰδης
τύμβον ἐτορνῶσαντο· βαθυνομένων δὲ Φεμέθλων
νεκρὸν ἐταρχύσαντο, μῆς οἰκήτορα πατρὸς,
Κρήτης γνήσιον αἷμα, πεδοσκαφέος διὰ κόλπου
καὶ κόνιν ὀθνεῖην πυμάτην ἐπέχευαν Ὀφέλη.

Græfe s'est avisé d'écrire : « oratio minus distorta videretur hemistichii transpositis » et d'intervertir les hémistiches de 96 et 97. Partant de là Kœchly a proposé et Ludwich a adopté cette transposition : 94, 96, 97-95, 95-97, 98. Tout ce remue-ménage aurait été évité, si on s'était reporté au texte d'Homère :

Ψ 255 τορνῶσαντο δὲ σῆμα Φεμελιδά τε προβάλοντο
ἀμφὶ πυρήν· εἴθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν.
Χεύαντες δὲ τὸ σῆμα πάλιν κίον.

De la comparaison il résulte que : 1° Nonnos a suivi le même ordre qu'Homère en le paraphrasant; 2° (ἐ)τορνῶσαντο ne signifie pas ici : amonceler la terre en rond, mais : délimiter la tombe au moyen d'un cercle (διὰ κόλπου en est une autre preuve), 3° τύμβον dans Nonnos n'a pas plus que σῆμα dans Homère au vers 255 le sens précis de tertre, mais celui, plus général, de tombe. On peut donc garder l'ordre des manuscrits ⁽¹⁾ et traduire : « Et les rapides Corybantes, puisqu'ils ont l'Ida pour séjour, tracèrent le cercle de la tombe. Ils firent des fondations profondes, déposèrent

⁽¹⁾ Au contraire il ne semble pas possible d'éviter l'interversion 299, 303, 300-302, 304; elle est due sans doute à une inadvertance du copiste.

le mort, habitant de leur commune patrie, vrai sang crétois, en travers de la fosse par eux creusée et la poussière suprême du sol étranger coula sur Opheltès. »

C'est encore pour n'avoir pas consulté Homère que Græfe, Kœchly et Ludwich ont voulu voir une interruption du développement après 544. Dionysos a proposé comme prix du pugilat un taureau et un bouclier. Eurymédon et Mélisseus se disputent les prix. Eurymédon est vaincu ⁽¹⁾. « Sa tête vacillait de ci de là, il rejetait un filet de sang presque coagulé. Son frère Alcon le prit et hors de la lice, tristement, l'emporta sur son dos, étourdi et accablé par les coups. Vivement aussi il enleva le vaste bouclier indien. » Les trois éditeurs, voulant sans doute voir le vainqueur emmener son taureau, supposent une lacune après 544. Mais Schönewolf ⁽²⁾ fait observer avec raison que dans Homère ⁽³⁾, quand Épeios a terrassé Euryle, il remet le vaincu à ses amis et disparaît sans qu'il soit question de son prix. Il n'y a donc pas ici solution de continuité.

Pour la même raison décisive, Schönewolf propose de supprimer la lacune que les trois mêmes éditeurs admettent après 681. Dionysos vient d'appeler les candidats au concours du disque ⁽⁴⁾. « Mélisseus prit la masse arrondie et la lança. Les Silènes rirent du médiocre résultat du concurrent.

⁽¹⁾ XXXVII, 540 et seq.

εἶχε δὲ κόρησιν
κεκλιμένην ἐτέρωσε, καὶ αἵματος ἐπτυνεν ἄχνην
λεπτὰ παχυνουένοιο· λαβὼν δὲ μιν ἐκτὸς ἀγῶνος
στυγνὸς ὑπὲρ νότιοιο μετήγαγε σύγγονος Ἄλκων
πληγῇ ἀμερσινόῳ βεβαρημένον. Ἐσσύμενος δὲ
Ἰνδάην περιμέτρον ἀνηέρταζε βοεῖην.

⁽²⁾ Nonniana, p. 18-19.

⁽³⁾ Ψ, 694 et seq.

⁽⁴⁾ XXXVII, 679

Καὶ σόλον εὐδίνητον ἐλὼν ἔρριψε Μελισσεύς·
680 Σειληνοὶ δ' ἐγέλασαν ὀλίζονα φωτὸς ἐρωήν.
Δεύτερος Εὐρυμέδων παλάμην ἐπερείσατο δίσκῳ
καὶ σόλον εὐδίνητον ἐλὼν νυμήτορι καρπῷ
βριθὸν βέλος προέηκε περίτροχον εὐλοφὸς Ἄκμων·
καὶ βέλος ἠερόφοιτον ἐπέτρεχε σύνδρομον αὐραῖς,
685 καὶ σκοπὸν Εὐρυμέδοντος ὑπέρβαλε μείζονι μέτρῳ
ὄξεϊν στροφάλιγγι κ.τ.λ.

Le second, Eurymédon saisit le disque dans sa main; puis Acmon au beau cimier prit la masse arrondie et d'un mouvement de poignet lâcha le pesant trait circulaire. Et le trait dans l'espace vola sur l'aile des vents et dans son tourbillonnement rapide dépassa dans une large mesure la marque d'Eurymédon. » De même Épeios dans Homère ⁽¹⁾ excite la risée, Léonteus fait seulement le geste et Ajax dépasse ses concurrents. On peut donc ne pas admettre de lacune dans le passage, mais la répétition de l'hémistiche *καὶ σόλον εὐδίνητον ἐλὼν* et du mot *βέλος* montrent la hâte et les négligences de la rédaction.

Enfin les trois éditeurs ont proposé une lacune après 621 et une après 723. Le cas est le même : ce sont deux développements que Nonnos a indiqués sans les achever sur l'heure. Dans le premier, il s'agissait de présenter le coureur Ocythoos. Le poète, sans même le nommer, s'est contenté d'indiquer son pays, point de départ d'un éloge futur :

ὥς Φαμένου Δικταῖος ἐθήμονα γούνατα πάλλων.

Dans le deuxième, par un procédé analogue, les tireurs d'arc, Hyménaios et Astérios sont nommés, mais entre leurs deux noms manquent les louanges habituelles ou l'indication des gestes. Une révision eût mis les choses au point.

Quant aux interversions, dans la lutte entre Éaque et Aristée, le transfert nécessaire de 568-571 entre 601 et 602 ne peut s'expliquer que par une addition marginale mal insérée par le premier éditeur. On se demande s'il comprenait bien le texte : il a probablement introduit 568 et seq. après 567 parce que 567 se termine par *ιδρώς* et que 568 commence par *μυδαλέω δ' ιδρώτι*. D'autre part l'intercalation de 658-659 entre 655-656 a peut-être pour cause une distraction du copiste.

XXXVIII

Nonnos a pu, grâce à des retouches, avoir l'illusion que les *ἄθλα* de XXXVII et la *ναυμαχία* de XXXIX, simples intercalations, étaient en germe dans les cent derniers vers de XXXVI. Il n'a pu en faire autant pour l'histoire de Phaéthon au chant XXXVIII. C'est en effet la plus étrange intrusion

⁽¹⁾ Ψ, 839 et seq.

que celle de ce mythe dans les *Dionysiaques*. Il fallait être à la fois bien jeune et bien imprégné de l'enseignement des sophistes pour en avoir l'idée et l'exécuter.

La formule *αὐτο δ' ἀγών* ⁽¹⁾ sert de transition. Les jeux finis, l'armée de Dionysos prend ses dispositions pour la nuit. A l'aurore, par une invraisemblance chronologique déjà signalée ⁽²⁾, tous ces Soldats au Bois Dormant s'aperçoivent, devraient s'apercevoir que « le bouclier bachique gît depuis six ans loin de la mêlée sous les toiles d'araignée. » Comment introduire ici le mythe de Phaéthon? En bon élève des sophistes, Nonnos n'a pas été embarrassé. Il a dû trouver successivement deux mises en scènes. D'abord il avait imaginé un présage, *Θάμβος ἀπιστον* ⁽¹⁷⁾ : « une éclipse dérobe aux yeux Phaéthon au milieu du jour ⁽³⁾. » « Un silence frémissant pesait sur l'innombrable armée ⁽⁴⁾. » Après un moment de stupeur, Erichthée, Athénien curieux, « car toujours les citoyens de la vieille Attique aiment à s'informer des mythes divins ⁽⁵⁾ », interrogeait le devin Idmon sur « la disparition en plein jour des feux de Phaéthon ⁽⁶⁾. » Cet Idmon qui « a pénétré les mystères de la Muse Uranie ⁽⁷⁾ » était particulièrement compétent pour les éclipses de lune et de Phaéthon (34-36). L'insistance du poète à employer Phaéthon pour Hélios dans tout ce passage montre assez que le nom devait lui servir à introduire l'histoire. En second lieu, Nonnos avait inventé mieux encore : un présage qui rend Dionysos et l'Hydaspe complices de l'intercalation. « Aux yeux de Bacchos affligé, à travers l'espace un aigle prophétique s'envole en haut des nues. Il tient un serpent

⁽¹⁾ Cf. p. 71, n. 3.

⁽²⁾ Cf. p. 166 et 213.

⁽³⁾ 19 *κρυπτόμενον Φαέθοντα μεσημβρίας εἶχεν ὁμίχλη.*

⁽⁴⁾ 30 *καὶ τρομερὴ νήριθμον ὄλον στρατὸν εἶχε σιωπὴ.*

⁽⁵⁾ 53-54 *Αἰεὶ δὲ Ξεορρήτων περὶ μύθων*

Ἀτθίδος ἀρχαίης φιλοπευθέες εἰσὶ πολῖται.

⁽⁶⁾ 52 *καὶ δύσιν ἡματὴν Φαεθοντίδος ἄμμορον αἰγλῆς.*

⁽⁷⁾ 31 et seq. *ἐπεὶ μάθεν ὄργια Μούσης*

Οὐρανίης εὐκυκλον ἐπισταμένης ἵτυν ἀστρων,

ἄτρομος ἴστατο μοῦνος, ἐπεὶ μάθεν Ἰδμοι τέχνη

συμπλεκέος Φαέθοντι κατάσκη κύκλα Σελήνης,

καὶ φλόγα πορφύρουσαν ὑπὸ ζοφοειδέϊ κώνω

κλεπτομένου Φαέθοντος ἀθηήτοιο πορείης.

cornu dans ses serres tranchantes. Avec une inclinaison de sa tête hardie le reptile précipité roule et glisse dans l'Hydaspe⁽¹⁾. » Hermès descendait du ciel auprès de Dionysos solitaire (75-78) et lui expliquait ce présage de bon augure⁽²⁾. « Jamais le vieillard éternel, le Temps, n'avait amené un tel prodige, depuis le jour où, frappé par la vapeur du feu divin, Phaéthon à demi consumé tomba du char lumineux d'Hélios, précipité dans le fleuve celte qui l'engloutit. » Le tour était joué, si l'on ose dire; il ne restait qu'à choisir un des deux moyens. Mais le poète s'est refusé au choix; il a gardé, il a amalgamé ses deux trouvailles, sans se soucier des contradictions⁽³⁾. Dans la version actuelle, Idmon interprète à Érechthée le prodige apparu à Dionysos (58-69) et Hermès donne à Dionysos l'explication de l'éclipse qu'Érechthée a demandée à Idmon (78-95). Le récit fini, « Dionysos joyeux à la pensée de la victoire interrogeait Hermès; il désirait surtout entendre ce mythe de l'Olympe cher aux Celtes d'occident⁽⁴⁾. »

Et le mythe de Phaéthon commence. A la vérité, Nonnos devait l'avoir composé séparément et cherchait un biais pour l'insérer dans ses *Dionysiaques*. Il l'a traité, d'ailleurs, d'une manière très particulière, réduisant au minimum l'élément sentimental et pathétique pour développer la partie astronomique. A lire ces détails accumulés sur le mouvement des planètes, les révolutions des astres et les signes du zodiaque, on ne s'étonne plus de trouver tant d'horoscopes sur les papyrus grecs d'Égypte. Avant d'entamer le récit du drame, Nonnos nous présente deux tableaux de l'enfance (167-183) et de la jeunesse de Phaéthon (184-195). « Tout jeune enfant⁽⁵⁾,

⁽¹⁾ 26 et seq. Βάκχῳ δ' ἀσχαλῶντι δι' ἡέρος αἰσίος ἐπτη
αἰετὸς ὑψικέλευθος, ὄφιν κερρόεντα κομίζων
Σηγαλέοις ὀνύχεσσιν· ὁ δὲ Θρασὺν αὐχένα κάμπτων
κύμβαχος αὐτοκύλιστος ἐπωλίσθησεν Ἰδάσπῃ.

⁽²⁾ 90 et seq. Τηλίκον οὐ ποτε Θαῦμα γέρων χρόνος ἤγαγεν Αἰών,
ἐξ ὅτε δαιμονίῳ πυρὸς βεβωλημένος ἀτμῶ
κύμβαχος Ἡελίοιο Φεραυγέος ἐκπεσε δίφρου
ἡμιδαῆς Φαέθων, ποταμῶ δ' ἐκρύπτετο Κελτῶ.

⁽³⁾ Cf. Keydell, p. 429 qui, par une autre voie, arrive à une conclusion analogue.

⁽⁴⁾ 96 et seq. Ὡς Φαμένου Διόνυσος ἐγήθεεν ἐλπίδι νίκης·
Ἑρμείαν δ' ἐρέεινε, καὶ ἤθελε μᾶλλον ἀκοῦσαι
Κελτοῖς Ἑσπερίοισι μεμηλότα μῦθον Ὀλύμπου.

⁽⁵⁾ 167 et seq. Καὶ πᾶσι ἀρτικόμιστος ἔχων ἀνίουλον ὑπήνην

avec un menton sans barbe, tantôt il habitait la maison de sa mère Clymène, tantôt il se rendait dans la prairie de Sicile. Il y faisait de fréquents séjours auprès de Lampétie, paissant bœufs et moutons; regrettant de n'être pas cocher comme son divin père, il adaptait et fixait habilement des planches à un essieu et façonnait une manière de roue pour son char imaginaire. Il fabriquait des harnais et dans les jardins fleuris entrelaçait de minces lanières pour se tresser un fouet; il passait à quatre agneaux des mors de son invention. » Græfe, Kæchly et Ludwig indiquent une lacune après 170, parce que πῇ μὲν et πῇ δέ devraient être, selon eux, suivis d'un καὶ ποτε ou d'un ἄλλοτε pour introduire la suite. On peut hésiter à les approuver pour deux raisons. D'abord πῇ μὲν et πῇ δέ peuvent n'être pas accompagnés d'un troisième terme et les vers suivants peuvent faire partie des propositions relatives introduites par ἥχι, sans qu'il soit besoin d'un ἄλλοτε. En second lieu, — surtout si l'on adopte la transposition de Marcellus : 171-173 rejetés après 176 — on ne peut pas ne pas être frappé du parallélisme des deux tableaux. De même que l'enfant fabrique un harnachement et attelle ses agneaux (174-176), de même le jeune homme manie les harnais et examine l'attelage de son père :

186 κούφισε Θερμὰ λέπαδνα καὶ ἀστερόεσσαν ἰμάσθλην
καὶ τροχὸν ἀμφιπύλενε καὶ ἀμφαφῶν δέμας ἵππων
χιονέαις παλάμῃσιν ἐτέρπετο κοῦρος ἀθύρων·
δεξιτερῇ δ' ἔψαυε πυριβλήτοιο χαλινῶ.

De même que l'enfant regrette de n'être pas cocher et se fabrique un char, ainsi l'adolescent regrette de ne pas conduire et le char et les chevaux :

190 μαίνεται δ' ἵπποσύνης μεθέπων πόθον· ἐζόμενος δὲ
πῇ μὲν ἐῆς Κλυμένης δόμον ἀμφεπε, πῇ δὲ καὶ αὐτῆς
Θρινακίης λειμῶνα μετήιεν, ἥχι θαμίζων
λαμπετῇ παρέμιμνε, βόας καὶ μῆλα νομέων·
πατὴρ δ' εὖ ζαθέοιο φέρων πόθον ἡνιοχῆος,
ἄξονα τεχνήεντι συνήρμοσε δούρατα δεσμῶ,
κυκλώσας τροχόεντα τύπον ψευδήμονι δίφρῳ·
ἀσκήσας δὲ λέπαδνα καὶ ἀνθοκόμων ἀπὸ κήπων
πλέξας λεπταλέοισι λύγοις τριέλκτον ἰμάσθλην
ἀρνειοῖς πισύροισι νέους ἐπέθηκε χαλινούς.

γούνασι πατρώοις ικετήσια δάκρυα λείβων
ἤτεεν ἔμπυρον ἄρμα καὶ αἰθερίων δρόμον ἵππων.

Il semble donc qu'il ne manque rien au tableau de l'enfance et qu'on puisse ne pas admettre de lacune.

Au moment d'installer Phaëthon sur son siège, Hélios lui enseigne la position des planètes et la manière de diriger le char solaire. Il semble bien que Nonnos ait improvisé plusieurs projets de ce discours à l'aide de thèmes différents. Le long discours actuel (222-290) serait un mélange mal fondu de ces tentatives⁽¹⁾. Il se compose de trois éléments : les planètes, le zodiaque, les précautions à prendre. Le développement sur les planètes vient en tête, 222-252. Il est interrompu par une lacune après 231; mais le sujet est si familier au poète⁽²⁾ qu'il comptait sans doute trouver aisément un raccord dans la suite⁽³⁾. Si la tirade du zodiaque avait été soudée à celle des planètes, Hélios aurait eu l'air de faire à Phaëthon un cours de cosmographie. Pour l'éviter, sans s'apercevoir qu'il tombait de Charybde en Scylla⁽⁴⁾, Nonnos a placé au centre les recommandations paternelles. Primitivement elles devaient en bloc terminer le discours; dans la version actuelle, le poète a voulu garder pour la fin, coûte que coûte, au moins un conseil personnel. Il a donc coupé l'admonestation d'Hélios en deux parties (253-266 et 287-290), entre lesquelles, au moyen d'un vers absurde⁽⁵⁾ (267) :

ἀλλὰ σὺ μὲν κλύε μῦθον· ἐγὼ δέ σε πάντα διδάξω,

il a introduit le passage sur le zodiaque. Le résultat n'est que trop manifeste : le discours est incohérent.

⁽¹⁾ Aussi faut-il repousser les transpositions de Marcellus et Kœchly qui essaient de rendre ce discours plus homogène.

⁽²⁾ Cf. V, 69 et seq., XLI, 341 et seq.

⁽³⁾ Le désir de combler cette lacune a conduit Græfe à proposer et Marcellus à accepter une correction déraisonnable : ἐν τριτάτῃ δέ de 231 en ἐν δ' ἄρα πέμπτῃ, parce que la planète Mars nommé au vers 232 a toujours le cinquième rang dans le classement des planètes.

⁽⁴⁾ Cf. Keydell, p. 429-430.

⁽⁵⁾ C'est naturellement un vers passe-partout; on le retrouve, moins déplacé, au début du discours d'Héraclès à Dionysos, XL, 429; Βάκχῃς y remplace ἀλλά, comme il convient.

Le drame se poursuit ensuite et Phaëthon ne tombe dans les eaux de l'Éridan qu'après une description (347-409) des troubles causés dans le ciel par sa fatale témérité.

XXXIX

Quand il a conçu le projet d'une bataille navale pour remplir le troisième chant intercalaire, Nonnos n'en a peut-être pas soupçonné toutes les difficultés. En tout cas, il semble avoir trop présumé de ses forces ou de son temps. Le chant XXXIX se présente à nous, non pas comme un amas de ruines, mais comme un étalage de matériaux disparates, préparés pour une construction. Le poète n'a pas réussi à l'échafauder; on devine même à peine ses intentions. Dans le dédale de ses brouillons le premier éditeur a bien pu s'égarer et ses successeurs ont vainement cherché à s'orienter dans le texte. Græfe se lamente et écrit, à propos de 295-311, que le passage ne serait regretté de personne s'il disparaissait. Marcellus et Kœchly, sans d'ailleurs s'accorder, proposent des remaniements profonds et d'admissibles transpositions. Ludwig, sans renoncer aux corrections, prend le sage parti de garder l'ordre traditionnel, sauf deux transpositions et une lacune. Keydell⁽¹⁾ analyse le chant pour en montrer le désordre et essaie de retrouver dans la masse quelques fragments de sens voisin. C'est à peu près tout ce qu'on peut faire.

Nonnos semble avoir conçu deux projets pour présenter la bataille navale. Ces deux projets devaient s'exclure l'un l'autre, mais, sans qu'on puisse dire pourquoi, ils ont été maintenus tous les deux. Le premier, celui du chant XXXVI, consiste à préparer les Indiens à la nécessité de ce combat. En présence du roi, Morrheus les excite⁽²⁾ : « les Indiens sont familiarisés avec la bataille navale; ils combattront mieux encore sur mer que s'ils luttaient sur terre. » Et d'enthousiasme on déclare la guerre marine à Dionysos (471 et seq.). Dans le deuxième projet, celui du chant XXXIX,

⁽¹⁾ P. 430-433.

⁽²⁾ XXXVI, 464 et seq.

Ἰνδοὶ γὰρ ἐθήμενός εἰσι κυδοιμοῦ
εἰναλίον, καὶ μᾶλλον ἀριστεύουσι θαλάσση
ἢ χθονὶ δηριώωντες.

le secret de Bacchos n'a pas été connu ⁽¹⁾. La flotte se présente à l'improviste devant les murs de la capitale indienne. Dériade s'empporte contre les Rhadamannes, contre le dieu « et les Indiens intrépides tremblaient en apercevant la flotte ⁽²⁾. »

Quoi qu'il en soit, les vaisseaux indiens sont rassemblés, — du jour au lendemain, dirait-on — et nous voici aux préliminaires du combat. Les discours obligatoires de Dériade (33-73) et de Dionysos (78-122) sont pompeux, vides et embarrassés. Les musiques guerrières retentissent comme d'habitude (131-135), et déjà la flotte indienne est cernée.

134 νηυσὶν ὁμοζυγέσσιν ἐμιτρώθη στόλος Ἰνδῶν.

Manifestement ce résultat ne pouvait être atteint au début de l'action et le passage n'est pas à sa place. En cherchant parmi les fragments isolés, qui forment la majeure partie du chant, on trouverait peut-être des morceaux qui seraient mieux en situation. Il est certain que les vers 348-351, qui reproduisent un ordre de combat analogue à celui de la bataille sur l'Hydaspe ⁽³⁾, auraient ici une place plus indiquée. Ils conviendraient d'autant mieux qu'ils sont suivis d'un commencement d'ἀριστεία de Morpheus (351-354), ἀριστεία prévue depuis le discours du chant XXXVI. Immédiatement, d'ailleurs, le chef indien est blessé, quitte la lutte pour ne plus reparaitre (354-356). Pendant qu'on le soigne (ῥα... τόρα), les troupes bachiques accablent les Indiens (357-360).

Revenons en arrière. A peine la flotte est-elle cernée qu'en ce début de bataille (ἀρχόμενος πολέμοιο, 137) Éaque fait à ses soldats un discours de remplissage (138-170), immédiatement suivi d'une invocation, aussi inutile, d'Érechthée à son gendre Borée (174-211). Ici commence le fouillis. Brièvement sont mentionnés Arès, Phobos, Deimos, Euryalos et Halimèdes (212-221). Sans qu'on ait vu un seul blessé, « la surface azurée de la mer devient rouge du sang. »

227 αἵματι κυανέης ἐρυθθαίνεται νῶτα θαλάσσης.

⁽¹⁾ C'est la formule ῥα... τόρα qui sert de transition entre XXXVIII et XXXIX.

⁽²⁾ 21 καὶ στόλον ἀθρήσαντες ἀταρβέες ἔτρεμον Ἰνδοί.

⁽³⁾ Il s'agit de la deuxième bataille sur l'Hydaspe, celle de la rive gauche, qui met aux prises les deux chefs, cf. p. 170 et seq.

Par une contradiction flagrante, les cadavres tombent alors seulement dans les flots, surnagent ou s'enfoncent et la mer s'empourpre encore de sang (228-249), tandis qu'apparaissent les divinités marines (250-256). A son tour Galatée se montre, inquiète de Polyphème, et Poseidon vient reprocher à Dionysos — est-ce de sa faute? — de n'avoir pas amené le Cyclope ⁽¹⁾. « Si mon fils le Cyclope était venu avec toi à la guerre, en brandissant les pointes du trident paternel, il aurait combattu en plaine pour Dionysos, et, mettant en pièces sous mon trident la nombreuse armée indienne, il aurait anéanti en un jour toute la race des Indiens, écrasé la poitrine de Dériade aux cornes de bœuf ⁽²⁾. » Les vers sont traduits dans leur ordre normal, qui suppose une asyndète entre les deux derniers. Pour l'éviter, Kœchly et Ludwich les impriment dans cet ordre : 279, 281, 280, 284, 282, 283 et insèrent δ(ε) après πατρώην au vers 281. Le remède semble pire que le mal : mieux vaut une asyndète qu'une telle transposition avec addition de δέ. A défaut de Polyphème, nous avons déjà vu dans cette bataille deux autres Cyclopes : Euryalos et Halimèdes (218-221); nous verrons aussi Stépès et de nouveau Halimèdes un peu plus loin (340-347). Peut-être a-t-on dans ces éléments dispersés l'ébauche d'une Κυκλώπεια navale.

De nouveau on se heurte à un passage manifestement mal placé ⁽³⁾.

⁽¹⁾ 279 et seq. Εἰ δὲ τεῖν ἐπὶ δῆριν ἐμὸς πάϊς ἦκετο Κύκλωψ,
καὶ κεν ὑπὲρ πεδίοιο συναιχμάζων Διονύσω
πατρώην ἐλέλιζεν ἐμῆς γλῶχῃνα τριαίνης,
καὶ πολλὸν Ἰνδὸν ὁμίλον ἐμῷ τριόδοντι δαΐζων
εἰς μίαν ἡριγένειαν ὅλον γένος ἔκτανεν Ἰνδῶν,
στήθεα βουκεράοιο διέθλασε Δηριαδῆος.

⁽²⁾ Comme Poseidon ne parle que de bataille sur terre, ὑπὲρ πεδίοιο, peut-être son discours vient-il d'une autre partie du poème. Au vers 282, je garde Ἰνδὸν de tous les manuscrits (Kœchly corrige en ἐχθρόν, Ludwich en αἰνόν). Il y a tant de répétitions dans ce chant (Ἰνδῶν, 283), visiblement inachevé, qu'il vaut mieux garder le texte.

⁽³⁾ 295 et seq. Ὡς δὲ πόνου τέλος ἦεν ἐριφλοίσβοιο κυδοιμοῦ,
ἠθάδα πόντον ὁπῶπε κατέρρυτον αἵματι Νηρεῦς
Ξανθὸς δ' ἐννοσίγαιος ἐθάμβεε νῶτα θαλάσσης,
ἰχθύας ἀνδροφάγους ὀρώων καὶ πλεθροῖ νεκρῶν
γείτονος ἄβροχα νῶτα γεφυρωθέντα θαλάσσης....
Βακχιάδες τε φάλαγγες ἐπέχραον αἶθοπι λαῷ

« Comme c'était le terme de la lutte grondante, Nérée vint regarder sa mer familière couverte de sang. L'Ébranleur de la terre s'étonnait de voir la surface des eaux s'empourprer, les poissons manger des cadavres et la foule des morts, près de lui, former à la surface un pont pour passer la mer à pied sec.... et les bataillons bachiques fondaient sur l'armée noire. » Il y a là deux difficultés : 1° annoncer le terme de la lutte est ici prématuré, puisque la bataille va continuer. Il faudrait donc transporter plus loin ces six vers. Mais qui oserait leur assigner une place certaine? On s'y risquerait d'autant moins que la fin du combat est indiquée d'une autre façon⁽¹⁾. « Cronion fit pencher la balance du combat naval, accordant la victoire sur l'eau à Dionysos. » Cet embarras paraît donc irrémédiable. 2° Ludwig maintient ici, après une lacune, le vers 300, qui est sûrement à la dérive. L'expression *Βαρχιάδες τε Φάλαγγες* ne peut convenir qu'à un combat sur terre. Pour cette raison on pourrait peut-être l'insérer après 402⁽²⁾, au moment où les Indiens s'enfuient. « L'armée indienne abandonnait la mer et se sauvait sur terre. Et les troupes bachiques fondaient sur l'armée noire. »

Retournons au vers 301. C'est le début d'une énumération de blessures, beaucoup moins longue que dans d'autres chants (301-305), mais qu'on attendrait plutôt vers le milieu de la bataille. Elle est suivie de six vers (306-311), dont Marcellus⁽³⁾ a bien vu qu'ils faisaient suite à 344-347 : deux bateaux joints par une pique lancée de près n'arrivent pas à se séparer. Les deux tronçons réunis de la description pourraient bien être une addition marginale au développement suivant sur les effets des traits, dont les uns s'enfoncent dans les différentes parties des vaisseaux, les autres atteignent des animaux marins. Au vers 328, en effet, Corymbasos vibre une lance pour atteindre le bateau d'un satyre, proueuse pareille à celle qui attache les deux embarcations aux vers 344 et seq. Pour opérer la réunion et rétablir l'unité du passage, il suffirait de mettre entre crochets

Ici encore mieux vaut garder *ἐπέχραον* des manuscrits que corriger en *ἐπέδραμον* avec Kœchly ou *ἐπέρρεον* avec Ludwig; cf. Keydell, p. 431.

⁽¹⁾ 372-373 *Εἰναλῆς δὲ τάλαντα μάχης ἐκλινε Κρονίων,
νίκην ὑδατόεσσαν ἐπεντύγων Διονύσῳ.*

⁽²⁾ 402 *Χάζετο δ' Ἰνδὸς ὄμιλος ἐπὶ χθόνα, πόντον ἑάσας.*

⁽³⁾ Keydell, p. 431, approuve ce déplacement non accepté par Ludwig.

les vers 340-343, allusion aux Cyclopes déjà signalée. On aurait alors une tirade complète sur les traits perdus : 312-339, 344-347, 306-311.

Mal à propos se placent ici quelques vers relatifs aux blessés tombés à la mer (361-371) : les Indiens ne savent pas nager et coulent, les soldats de Bacchos « fendent les vagues » et sont sauvés. Après la manœuvre de la balance par Zeus, nous trouvons un couplet certainement hors de saison sur les divinités auxiliaires des deux chefs⁽¹⁾ (374-390). Tout le vocabulaire du passage : *κορύσσετο*⁽²⁾ (374), *ἐθωρήχθησαν* (378), *στόλον ἰθύνοῦσα* (384), et la conque de Nérée et les cris de Thétis (387-389) indiquent qu'il s'agit du début de la bataille. Enfin Eurymédon transforme son propre bateau en brûlot et incendie la flotte indienne. Les sujets de Dériade prennent la fuite et leur roi avec eux⁽³⁾.

La confusion de ce chant reste donc extrême. On ne peut en effet établir un ordre logique de tous ces morceaux isolés. Un certain nombre d'entre eux font double emploi avec d'autres et auraient certainement été éliminés. C'est dire que le mal semble incurable.

XL

Avant de nous montrer la fin du duel entre Dériade et Dionysos, interrompu si étrangement au chant XXXVI, Nonnos a dû imaginer une mise en scène pour servir de transition. Elle est empruntée à Homère, *Iliade*, XXII, 226 et seq., où Athèna cesse d'exciter Achille, pour aller, sous les traits de Déiphobe, exciter Hector. Athèna donc voit Dériade fuir à travers la plaine après sa défaite navale et prend la forme de Morrheus pour s'approcher de lui. Elle lui reproche sa lâcheté et l'engage à la résistance (2-30). Morrheus n'était guère désigné pour jouer ce rôle : le fougueux capitaine, sérieusement blessé au début de l'action, a dû quitter la lutte

⁽¹⁾ L'intervention 381-380, admise par tous, est une inadvertance du copiste.

⁽²⁾ Cf. par exemple XXII, 146, au début de la *παραποτάμιος μάχη*, et XLIII, 34, au début de la bataille entre Dionysos et Poseidon.

⁽³⁾ Il est impossible d'arrêter le chant aux vers 372-373, placés après la fin traditionnelle, comme le fait Marcellus, parce que — Keydell l'a justement noté, p. 432 — « le premier vers de XL est uni si étroitement au dernier vers de XXXIX qu'ils ont le même sujet », *Δηριάδης*, exprimé XXXIX, 405.

pour se faire soigner; il n'a donc rien vu. Le beau-père essaie de repousser les reproches du gendre en lui représentant les difficultés de la lutte et les métamorphoses de Dionysos. Græfe, Kœchly et Ludwig indiquent une lacune après le vers 43, presque au début des transformations. « Quand je me hâte pour atteindre Dionysos d'une flèche ailée ou lui passer mon épée au milieu de la gorge ou lui envoyer ma lance dans l'estomac pour le blesser, au lieu de Lyæos je rencontre une panthère en plein bond. Si, luttant contre un lion, je me presse pour lui trancher la gorge, au lieu d'un lion je vois un serpent formidable d'audace⁽¹⁾. » Græfe laisse entendre par deux vers qu'il compose pour combler la lacune que Nonnos avait dû indiquer la transformation de la panthère en lion. Il est vrai qu'il a indiqué celle de Dionysos en panthère, comme il indiquera celle du serpent en ourse au vers 46, et de l'ourse en flamme au vers 49. Mais, à ce compte, il faudrait de nouveau supposer ici une lacune, car un sanglier apparaît au vers 50, sans que la métamorphose de la flamme en sanglier ait été signalée. D'autre part, si on se reporte aux transformations du chant XXXVI⁽²⁾, on voit que le passage d'un état à un autre n'y est indiqué qu'une fois, au vers 329, peut-être pour marquer la place où intercaler une addition marginale. Il n'y a donc pas de règle fixe sur ce point et on peut ne pas croire à une lacune après 43.

« A peine Dériade a-t-il parlé qu'il est en armes une seconde fois avec sa fureur habituelle. De nouveau la mêlée grondait dans la plaine⁽³⁾. » La transition est visible : nous revenons au chant XXXVI. Nous y revenons si bien, qu'on trouve ici répétés textuellement (67-68) les vers XXXVI, 389-390⁽⁴⁾. Ainsi le duel des deux chefs, interrompu durant trois chants, peut reprendre. Dès le début, Dériade a le dessous. Il appelle son gendre

⁽¹⁾ 40 et seq. Σπεύδων μὲν πτερύοντι βαλεῖν Διόνυσον ὀϊστῶ,
ἢ ξίφει πλῆξας μέσον αὐχένος, ἢ δόρυ πέμπων
οὐτῆσαι ποθέων διὰ γαστέρος, ἀντὶ Λυαίου
πόρδαλιν αἰολόνωτον ἐπαίσσοντα κιχάνω.
Μαρναμένου δὲ λέοντος ἐπείγομαι αὐχένα τέμνειν,
καὶ Θρασύν ἀντὶ λέοντος ὄφιν δασπλήτα δοκεύω.

⁽²⁾ Cf. p. 209.

⁽³⁾ 61-62 Ὡς εἰπὼν κεκόρυστο τὸ δεύτερον ἡθάδι λύσση,
καὶ πάλιν ἐν πεδίῳ μόθος ἔβρεμε.

⁽⁴⁾ Cf. p. 212, n. 3.

à son secours, mais Athèna-Morrheus n'est plus à ses côtés et le véritable Morrheus ne reparaitra pas non plus. Qu'est-il devenu? On l'ignore. Tout au plus peut-on supposer par les lamentations de Cheirobiè, 167 et seq., qu'il a passé à l'ennemi pour l'amour de Chalcomédè. Tout à coup, le duel à peine commencé est fini : Dériade est frappé par le thyrsé, écorché vif et s'allonge comme un pont à la surface de l'Hydaspe⁽¹⁾. A ce dénouement brusqué, les dieux descendus pour la *Θεομαχία* remontent dans l'Olympe (97). Comme Nonnos a épuisé au chant XXXVI toutes les péripéties possibles du duel, comme il nous a laissé deviner que Dériade aurait dû y trouver la mort, étranglé par la vigne, on n'est guère surpris qu'il n'ait pas pu le prolonger ici. Il n'a même pas inventé la fin tragi-comique de son héros : c'est une combinaison du suicide d'Oronte dans le fleuve homonyme et de l'écorchement de Marsyas par Apollon (I, 42-43).

La reine Orsiboè et ses filles Cheirobiè et Protonoè ont assisté du haut des remparts à la mort du roi. Elles éclatent en lamentations funèbres, comme les princesses troyennes sur le cadavre d'Hector. « Orsiboè⁽²⁾ se plaint en haut des tours pleines de gémissements; elle pleure son époux étendu sur l'heure dans la mort. Dans sa douleur elle déchire de ses ongles l'ovale de son visage, arrache les mèches négligées de ses boucles et répand une cendre sombre sur sa tête. Elle tord ses bras noirs et découvre toute sa poitrine en déchirant sa tunique blanche. Cheirobiè se lamente sur le trépas de son père et Protonoè... » Les vers sont traduits dans leur ordre normal. Mais, comme Græfe écrit à propos de 108 : *inepta brevitatis circa Cheirobien*, Kœchly et Ludwig ont placé 108 avant 106 pour prêter à Cheirobiè une partie des gestes de sa mère. On peut répliquer que le poète a cru devoir décrire la douleur de la veuve plus longuement que

⁽¹⁾ 95 : γεφυρώσας ὅλον ὕδωρ.

⁽²⁾ 101 Ὀρσιβόη δ' ἄμωξε πολυθρήνων ἐπὶ πύργων,
κείμενον ἀρτιδαίκτον ὀδυρομένη παρακοίτην·
πενθαλέοις δ' ὀνύχεσσι κατέγραφε κύκλα προσώπου,
καὶ σκολιῆς ὠλοψεν ἀκηδέα βότρυον ἐθείρης,
καὶ κόνην αἰθαλόεσσαν ἐοῦ κατέχευε καρήνου·
κυανέους δ' ἤρασσε βραχίονας, ἀργυρέου δὲ
στέρνον ὅλον γύμνωσε διχαζομένοιο χιτῶνος·
Χειροβίη δ' ὀλόλυξε καταφθιμένοιο τοκῆος·
Πρωτονόη κ.τ.λ.

celle de la fille; d'ailleurs, la princesse, avant d'exhaler à son tour sa plainte funèbre, s'abandonnera au plus vif désespoir ⁽¹⁾. «Cheirobiè arrache ses cheveux sur sa tête, meurtrit ses joues... déchire sa tunique et dit ces quelques mots.» Il est excessif d'obliger cette princesse à déchirer sa tunique au vers 107 et à recommencer au vers 166. Une fois suffit. Il faut donc refuser la transposition de Kœchly. Par contre il semble nécessaire d'accepter, dans la plainte de Protonoè, (113-157) le transport de 134 après 136 et de 154 après 150. Dans les deux cas le copiste a pu être trompé, d'abord par la répétition de l'hémistiche *τίς με λαβὼν κομίσειε* aux vers 134 et 135, ensuite par la série des *μή* en tête des vers 151, 152, 154.

Les vainqueurs crient leur joie ⁽²⁾ : «Nous avons remporté une grande gloire : nous avons tué le roi des Indiens», et, avant toute chose, rendent à leurs morts les honneurs funèbres (220-233). Dionysos organise alors sa conquête. Il établit sur le trône de Dériade l'obscur Môdaïos. Ce personnage a été mentionné XXXII, 165, parce qu'Arès a pris ses traits et son nom. Keydell ⁽³⁾ suppose, avec vraisemblance, qu'il avait un rôle plus considérable dans les sources et dans le projet primitif de Nonnos. Vainqueurs et vaincus fraternisent, coupe en main, et boivent l'eau du fleuve changé en vin, transformation toujours promise et jamais accomplie, du moins sous nos yeux. La victoire est fêtée par un *κῶμος* général avec chants et danses (239-250), après quoi le conquérant procède au partage du butin (251-274). Keydell prétend que le passage qui suit (275-284) est une addition, où nous retrouvons sous une forme abrégée ce que nous venons de lire «addition postérieure, issue du désir de développer davantage.» Un développement qui abrège le passage précédent ne développe guère. Quand Nonnos développe, une dizaine de vers n'est pas sa dose habituelle. Peut-être vaut-il mieux dire, sans croire à une addition, que le *κῶμος* commencé au pied des remparts se continue sur le chemin du

(1) 160

ἐκ δὲ καρήνου

Χειροβίη τιλλουσα κόμην ἤμυξε παρειάς·

166

καὶ τινα μῦθον εἶπεν ἐὼν ῥήξασα χιτῶνα.

(2) 217

ἠράμεθα μέγα κῦδος· ἐπέφνομεν ὄρχαμον Ἰνδῶν.

(3) P. 426.

Etour et que le butin énuméré et partagé sur place charge les bras des soldats sur la route.

277

ἀπεσσεύοντο δὲ λαοὶ

μάρμαρα κουφίζοντες Ἑώια δῶρα θαλάσσης,
ὄρνεά τ' αἰολόμορφα· παλιννόστῳ δὲ πορείῃ
κῶμον ἀνευδίζοντες ἀνικίτῳ Διονύσῳ
πάντες ἐξακχεύοντο.

Dionysos refait donc en sens inverse le chemin qu'il a suivi pour venir : Caucase — où la lutte avec les Amazones est brièvement indiquée (293) — Arabie, Assyrie, Tyr. La ville des Phéniciens est une heureuse étape et le séjour du dieu un épisode préparé de longue main. Nonnos aime visiblement cette ville, à la fois île et continent; il en fait une description gracieuse. Elle est coupée en son milieu par une lacune. «Bacchos ⁽¹⁾ admirait Tyr de nouveau, ville unique, où sur la route prochaine le bouvier longe la grève en jouant de la syrinx dans le voisinage du matelot, le chevrier près du pêcheur qui retire son filet, où la glèbe est sillonnée par la charrue au bruit des rames fendant les ondes, où se rencontrent et s'entretiennent à l'orée d'un bois maritime les pâtres.... avec les bûcherons. On y entend en un seul lieu gronder la mer, meugler les bœufs, murmurer les feuilles, Bruire cordages, arbre, navigation, forêt, onde, navires, barque, charrue, Brebis, roseaux, faucille, nacelles, filets, voiles, armure.» Toute l'ἔκφρασις tyrienne semble trop soignée pour que le poète l'ait laissée en suspens; peut-être n'y a-t-il pas non plus de négligence du copiste, parce qu'il n'y a peut-être pas de lacune. La difficulté consiste en ceci : la série alternée

(1) 327

Καὶ Τύρον εἰσέτι Βάκχος ἐθάμβεε, τῇ ἐνὶ μούνῃ
βουκόλος ἀγχικέλευθος ὁμίλει γέτονι ναύτῃ
συρίζων παρὰ θῖνα, καὶ αἰπόλος ἰχθυοβόλῃ·

330

δέκτυον αὖ ἐρύοντι, καὶ ἀντιτύποισιν ἐρετμοῖς

σχιζομένων ὑδάτων ἐχαράσσετο βῶλος ἀρότρω·

εἰναλῆς δ' ὀάριζον ὁμήλυδες ἐγγύθι λόχμης

ποιμένες.... ὑλοτόμοισι, καὶ ἐξρεμεν εἰν ἐνὶ χώρῳ

φλοῖστος ἀλός, μήκημα βοῶν, ψιθύρισμα πετήλων,

335

πεισίμα, φυτόν, πλόος, ἄλσος, ὕδωρ, νέες, ὀλκίας, ἐχέτλη,

μῆλα, δόναξ, δρεπάνη, σκαφίδες, λίνα, λαίφεα, θώρηξ.

des marins et des terriens (bouvier, matelot; chevrier, pêcheur) est interrompue au vers 333 par le rapprochement des pâtres et des bûcherons. Græfe a proposé deux remèdes ingénieux : ou bien écrire αἰγιαλεῖς et ποιμέσιν ὑλονόμοισι ou bien πορθμέες au lieu de ποιμένες. Marcellus a adopté cette dernière solution. Kœchly garde une lacune précédée de ποιμένες [ὑγρονόμοισι, et suivie de πορθμέες] ὑλοτόμοισι. Ludwig indique une lacune après ποιμένες. Une solution séduisante consisterait à admettre la correction facile ὑγρονόμοισι, en considérant que ποιμένες résume βουκόλος et αἰπόλος et que ὑγρονόμοισι reprend ναύτη et ἰχθυόλη. L'opposition entre terriens et marins serait maintenue et la lacune disparaîtrait.

Le but principal du séjour à Tyr est la visite à Héraclès Astrochiton. Dionysos se rend au temple du dieu et lui adresse un long hymne aussi soigné que l'ἔκφρασις (369-410). La statue divine flamboie en signe de bienvenue et les deux dieux goûtent ensemble le nectar et l'ambrosie. Bacchos, enhardi, questionne son hôte sur la fondation de la ville et l'origine de ses fontaines, prétexte visible à développer deux μῦθοι (429-574)⁽¹⁾. Eux finis, Dionysos gagne une autre région de l'Arabie.

La composition de ce chant est, en somme, la suivante : il voit se terminer la guerre des Indes, dont le dénouement avait été artificiellement retardé depuis le chant XXXVI, et commencer la dernière partie, les voyages du dieu. La fin du poème, comme le début, sera une juxtaposition et un amalgame d'épisodes tirés de la légende dionysiaque.

XLII-XLIII — BÉROË.

La géographie rattache au reste du poème tous les épisodes qui vont suivre. Après la guerre des Indes, Dionysos continue pacifiquement sa mission agricole et religieuse. « En quittant le dieu Astrochiton⁽²⁾, possesseur de Tyr, Bacchos parvint à une autre région de l'Assyrie. » « Il visita⁽³⁾ la demeure nuptiale de la Paphienne », Béroë. « Au sortir du golfe

⁽¹⁾ Les deux interversions : 492 après 489 et 566 avant 565, sont rendues nécessaires par une inadvertance du copiste, à moins que 492 ne soit une addition mal insérée.

⁽²⁾ XL, 579 Καὶ Θεὸν ἀστροχίτωνα Τύρου πολιοῦχον ἑάσας
Ἀσσυρίης ἐτέρης ἐπεβήσατο Βάκχος ἀρούρης.

⁽³⁾ XLI, 4 Καὶ Παφίης δόμον εἶδε γαμήλιον.

d'Assyrie⁽¹⁾, vêtu d'une souple tunique, Dionysos monta vers la terre des Lydiens. » Le lien est artificiel, si l'on veut, mais le poète a le mérite de l'avoir cherché et trouvé. L'ordre des épisodes sera désormais bien réglé, sinon l'équilibre de leur développement. Il faut bien l'avouer, en effet, presque partout dans cette dernière partie des *Dionysiaques* on sent l'influence de l'école. La grande affaire est de développer. Par malheur, les développements donnent plus d'une fois l'impression de recherche hâtive et infructueuse, d'embarras, de remplissage ou de répétition.

Avant de commencer l'épisode de Béroë, Nonnos a pris soin d'en esquisser le plan à sa façon : « L'arbitre des lois⁽²⁾, Béroë, est à la lisière prochaine; dites, ô Muses du Liban, l'hymne d'Amymonè, puis la guerre des flots et la lutte des vignes entre le roi des abîmes, fils de Cronos, et le héros de mes chants, Lyæos. » Ou, plus explicitement, l'éloge de Béroë-Amymonè, ville et femme, remplira le chant XLI, le roman amoureux de Béroë entre ses prétendants, Poseidon et Dionysos, le chant XLII et la querelle des rivaux le chant XLIII.

Dans son ensemble, le chant XLI est verbeux et lourd. Il est composé d'une série de tirades sur des thèmes qui touchent de près ou de loin au sujet. Le premier est la description de la ville. Tantôt elle s'inspire du couplet sur Tyr au chant précédent (XL, 311 et seq.), tantôt, surtout dans la seconde partie, les détails s'y accrochent les uns aux autres par une succession filandreuse de propositions relatives (ἐπερ, 16, 34, 44, 47; ἥχι, 19, 28; ὅθι, 24, 40, 47) « Il est une ville⁽³⁾, Béroë, base de la vie, port

⁽¹⁾ XLIII, 440

Ἀπ' Ἀσσυρίοιο δὲ κόλπου

ἀσροχίτων Διόνυσος ἀνήμεν εἰς χθόνα Λυδῶν.

⁽²⁾ XLI, 10 et seq. :

Ἀλλὰ Θεμιστοπόλου Βερόης παρὰ γείτονι πῆξῃ
ἕμνον Ἀμυμώνης, Λιβανηίδες εἶπατε Μοῦσαι,
καὶ βυθίου Κρονίδαο καὶ εὐύμνοιο Λυαίου
Ἄρεα κυματόεντα καὶ ἀμπελόδεσσαν Ἐννῶ.

⁽³⁾ 14

15

Ἔστι πόλις Βερόη, βίῳ τρέπισ, ὁρμος Ἐρώτων,
ποντοπαγῆς, εὐνησος, εὐχλοος, οὐ ῥάχιν ἰσθμοῦ
στεινὴ μῆκος ἔχοντος, ὅπῃ διδύμης μέσος ἄλμης
κύμασιν ἀμφοτέροισιν ἱμάσσεται ὄρθιος αὐχὴν
ἀλλὰ τὰ μὲν βαθύδενδρον ὑπὸ ῥάχιν αἰθοπὸς Εὐρώου
Ἀσσυρίῳ Λιβάνῳ παραπέπταται ἥχι πολίταις

des amours, bâtie sur la mer, avec de belles îles, de beaux ombrages, non pas arête étroite d'un isthme effilé, allongé entre deux mers dont les doubles flots viennent battre la ligne de sa gorge, mais, du côté du brûlant Euros, sous la crête boisée du Liban assyrien, la ville se déploie. C'est le quartier où murmure aux oreilles des citadins la brise salubre venue en ligne droite des cyprès émus par les vents embaumés. Il y a aussi la résidence des paysans, où souvent à l'orée d'un bois, Dèmèter avec sa faucille rencontre le musicien Pan. » Mais cette traduction ne tient compte ni d'une lacune indiquée par Græfe, Kœchly et Ludwich après 21, ni du vers 50, hexamètre errant, repoussé par Græfe, placé avant 18 par Marcellus, avant 22 par Kœchly et Ludwich. Il semble résulter de la description qu'il y avait, côte à côte, une Béroë urbaine, ville proprement dite, séjour des πολῖται et une Béroë rurale, faubourgs ou banlieue, domaine des ἀγρονόμοι. S'il en est ainsi, la lacune après 21 n'est pas nécessaire; il suffit de sous-entendre ἐστὶ ou παραπέπταται avec δόμος ἀγρονόμων. Quant au vers errant⁽¹⁾ : « le vieux pâtre jouait de la musique pour son compagnon le pêcheur », il rappelle visiblement l'opposition entre les terriens et les marins de Tyr, XL, 327 et seq. On ne peut évidemment le placer qu'à l'endroit de la description où le rivage s'infléchit, où la verdure vient au devant de la mer, c'est-à-dire ni avant 18, ni avant 22, mais entre 43 et 51. Or, on ne peut l'y insérer nulle part sans risquer une asyndète, un changement de temps ou une répétition (μελιζέται, 49). L'hypothèse la plus simple est d'y voir une addition jetée par le poète en marge ou dans l'interligne, à titre d'indication, en vue d'un développement futur. Dans ces conditions, mieux vaut lui laisser sa place et le mettre entre crochets.

20

ὄρθια συρίζουσα βιοσσόος ἔρχεται αὖρη,
εὐόδοις ἀνέμοισι τινασσομένων κυπαρίσσω
καὶ δόμος ἀγρονόμων, ὅθι πολλάκις ἐγγύθι λόχμης
Πανὶ μελιζομένῳ δρεπανηφόρος ἦντοτο Δηά.

Au vers 15, je repousse οὐ, correction de Kœchly adoptée par Ludwich, et garde οὐ des manuscrits, pour deux raisons. D'abord ἀλλά du vers 18 demande cette négation. Ensuite il y a manifestement dans l'esprit de Nonnos un parallèle entre Tyr qui n'est qu'un isthme resserré entre deux mers, διδύμης μέσος ἄλμης, et Béroë qui se déploie au pied du Liban, Λιβάνῳ παραπέπταται, le long de la mer, cf. XL, 311 et seq.

⁽¹⁾ 50

σύννομος ἰχθυόλῃ γέρων ἐμελιζέτο ποιμήν.

Les développements suivants s'étirent à l'aide d'énumérations. Ils sont relatifs à l'antiquité de la ville dont les premiers habitants étaient autochtones (51-96) et à la naissance d'Aphrodite (97-105). A peine née, la déesse se dirigea non pas vers Paphos, Byblos ou le promontoire de Côlias, mais vers Béroë (106-119). Des prodiges y annoncèrent son arrivée : croissance spontanée des gazons, éclosion des roses. « La roche écumeuse⁽¹⁾, pleine d'un vin odorant, fit naître de son sein pierreux un produit empourpré, pluie ombreuse avec ses gouttes de rosée bachique (lacune) un jet blanc murmurait avec un ruissellement de lait. » Une lacune en cet endroit est bien surprenante. Il s'agit des sources de lait et de vin, sujet cher à Nonnos, traité par lui, XXII, 16 et seq. et XLV, 307 et seq. Le thème est si court qu'il n'a pu en suspendre le développement. Il y a donc vraisemblablement une faute de texte. Ne serait-ce pas l'inadmissible κατάσκιον? Une correction tentante s'offre à nous : καὶ αἴσιον. Elle a bien des avantages : 1° paléographiquement, elle est facile⁽²⁾; 2° elle offre un sens satisfaisant; 3° en apportant la liaison καί, elle supprime l'asyndète et la lacune. Il faudrait alors rattacher ληναίαις λιβάδεσσι à ce qui précède (comme ἡδυπότοις λιβάδεσσι, XXII, 22) et donner à κελάρυζε la construction transitive, ce qui est possible. Le sens serait donc : « La roche écumeuse, pleine d'un vin odorant, fit naître de son sein pierreux un produit empourpré de liqueur bachique et un jet blanc versa, gouttes pluviales d'heureux augure⁽³⁾, son ruissellement du lait. »

Puis c'est la naissance d'Éros (129-142) et, sans transition, la litanie de Béroë. « Racine⁽⁴⁾ de la vie, Béroë, nourrice des cités, gloire des rois,

⁽¹⁾ 123 et seq. πέτρῃ δ' Ἀφροδίωσα θυώδους ἔγκυος οἴνου
πορφυρέην ὠδίνα χαραδραίῳ τέκε μαζῶ,
ληναίαις λιβάδεσσι κατάσκιον ὄμβρον ἐέρσης (lacune)
ἀργεννῇ κελάρυζε γαλαξαίῳ χύσις ὀλκῶ.

⁽²⁾ Cf. XXXVII, 302, καὶ pour κατά et p. 117, n. 3.

⁽³⁾ Aphrodite est πάνλευκος, XLI, 157.

⁽⁴⁾ 143 ῥίζα βίου, Βερόν, πολίων τροφός, εὖχος ἀνάκτων,
πρωτοφανής, Αἰῶνος ὁμόσπορε, σύγχρονε κόσμου,
145 ἔδρανον Ἑρμείου, Διὸς πέδον, ἄστρῳ θεμίστων,
ἐνδιον Εὐφροσύνης, Παφίης δόμος, οἶκος Ἑρώτων,
Βάκχου τερπνὸν ἐδεθλον, ἐναύλιον ἰοχεαίρης,
Νηρείδων ἀνάθημα, Διὸς δόμος, Ἄρεος αὐλή,

apparition première, sœur du Temps, contemporaine du monde, siège d'Hermès, fief de la Justice, ville des légistes, séjour d'Euphrosyne, demeure de la Paphienne, maison des Amours, temple charmant de Bacchos, retraite de la Tireuse à l'arc, Orchomène des Charites, étoile de la terre libanaise, égale de Téthys et d'Okéanos par le cours des années, c'est toi, Béroè, que ce dieu engendra dans son lit aux mille sources, témoin de son humide union avec Téthys, c'est toi qu'on nomma Amymonè, le jour où ta mère au fond des abîmes te mit au monde sur la couche de ses amours sous-marines. » Peut-être est-ce là « l'hymne d'Amymonè » annoncé au vers 11. En tout cas, commencé par des invocations au vocatif, le couplet finit par des verbes à la 3^e personne, commencé par la litanie de la ville, il finit par la généalogie de l'héroïne éponyme. Transition évidente pour passer à l'histoire d'Amymonè. Et d'abord, rectification et deuxième légende (*ἀλλὰ τις ὀπλοτέρη πέλεται φάτις*, 155), Béroè est la fille d'Aphrodite et d'Adonis. Elle eut dès sa naissance les plus heureux dons (155-184). A ce moment là, par une reprise du thème développé au début du chant XXII, tous les animaux fraternisèrent (185-210). Confiée au soins d'Astrée (212-230), la jeune fille croissait en science et en beauté⁽¹⁾. Zeus même faillit s'éprendre d'elle (230-249), tant elle l'emportait sur ses contemporaines (250-262).

Toute la fin du chant est occupée par une scène de remplissage, déjà décrite ailleurs : l'établissement d'un horoscope. Comme Déméter, anxieuse au sujet de Perséphone, questionne Astraios au début du chant VI, comme les Heures, curieuses d'être renseignées sur la vigne, interrogent Hélios au début du chant XII, Aphrodite, inquiète pour l'avenir de sa fille, va consulter Harmonie et ses tableaux prophétiques (263-287). Elle est reçue

150 Ὀρχομενὸς Χαρίτων, Λιβανηίδος ἄστρον ἀρούρης,
Τηθύος ἰσοέτηρος, ὁμόδρομος Ὠκεανοῖο,
ὅς Βερόην ἐφύτευσεν ἐφ' πολυπίδακι παστῶ
Τηθύος ἱκαλέοισιν ὁμιλήσας ὑμεναίοις,
ἦν περ Ἀμυμώνην ἐπεφήμεσαν εὐτέ εἰ μήτηρ
ὑδρηλῆς Φιλότητος ὑποβρυχίη τέκεν εὐνή.

⁽¹⁾ Les vers 228-229 intercalés par Marcellus après 220, par Græfe, Kœchly et Ludwig après 224 sont aussi insignifiants qu'importuns; où qu'on les place, leur lien avec le contexte est assez vague. Peut-être sont-ils l'indication d'un développement à faire sur les bijoux de Béroè. Pour le sens, ils conviendraient après XLII, 504.

avec le cérémonial d'usage (287-314). Harmonie, suivant un procédé fréquent, accueille sa visiteuse par une litanie. « Racine⁽¹⁾ de la vie, Cythérée fécondatrice, matrone des générations, espoir du monde entier, sur un signe de ta volonté, les Moires infailibles préparent diversement leurs fils... ». Ce discours sur un thème banal, le poète l'a seulement commencé; de même il n'a pas écrit le début du discours où Aphrodite questionne Harmonie; c'est une grande lacune qu'il faut maintenir après le vers 317. En réponse aux demandes de Cypris, Harmonie la renseigne sur les planètes — développement connu par V, 69 et seq. et XXXVIII, 341 et seq. —, puis elle la mène devant le tableau de Cronos, le septième, peint en vermillon par Ophion. La déesse y trouve les renseignements désirés (360-368 et 385-398) et même d'autres sur les grands inventeurs (368-384). Il y a une lacune après 367, et lacune qui ne se peut combler. Les Romains « appelleront la ville Bérytos⁽²⁾, parce qu'est tombé au voisinage du Liban.... Voilà ce que la déesse apprit des arrêts divins. » Il manque au moins l'explication étymologique du mot Bérytos.

Rentrée dans son palais, Aphrodite appelle Éros, le cajole et le charge de lancer une flèche à Bacchos et une à Poseidon, pour les rendre amoureux de Béroè. Toute la scène est imitée de XXXIII, 143 et seq., où Éros reçoit la mission d'enflammer Morrheus pour Chalcomédè. Même six vers sont textuellement reproduits : 402-407 = XXXIII, 143-148. Ludwig indique cependant une lacune vers la fin de 419 :

Ἀλλὰ κασιγνήτης ἐπὶ κάλλει σείο... τιταίνων
Θέλγε Θεούς.

Ou bien la lacune est imputable à un scribe qui aurait copié après σείο le dernier mot du vers suivant, ou bien il y avait sur le brouillon des ratures et le premier éditeur a mêlé indûment deux projets de rédaction. Si on se reporte à XXXIII, 173 où on lit :

Μορρέα τοξεύσας ἐπὶ κάλλει Χαλκομεδείης,

⁽¹⁾ 315 et seq. Ρίζα βίου, Κυθήρεια Φυτοσπόρε, μαῖα γενέθλης,
ἐλπίς ὅλου κόσμοιο, τεῆς ὑπὸ νεύματι βουλῆς

⁽²⁾ 367-368 Βηρυτὸν καλέσουσιν, ἐπεὶ Λιβάνῳ πέσε γείτων (lacune)
Τοῖον ἔπος δεδάηκε Θεοπρόπον.

on voit qu'il manque une formule de ce genre, peut-être *τόξα τιταίνων*, comme le propose Græfe.

Le chant XLII est un roman érotique dans le genre de ceux que nous avons déjà lus : Dionysos et Ampélos (X-XI), Nikaia aimée par Hymnos et par Dionysos (XV-XVI), Morrheus et Chalcomédè (XXXIII-XXXV). Toute la nouveauté, c'est que les deux prétendants, au lieu de se succéder, comme Hymnos et Dionysos, se présentent ensemble. Naturellement Bacchos a la plus large part du développement (40-441) et Poseidon est défavorisé (441-496). Pour établir un semblant de raccord avec le chant XL, Nonnos indique que Dionysos vient de la frontière tyrienne, *Τύρου μετὰ πέλαν* (18). Poseidon arrive de la mer. Soudain, frappés l'un et l'autre par une flèche d'Éros, ils ressentent les premières atteintes de l'amour (17-59), — et le développement subit un premier arrêt. Græfe, Kœchly et Ludwich indiquent une lacune après *ἐκ Λιβάνου δέ*, au vers 55. Comme Dionysos a pour sa part dans la description seize vers (40-55) et Poseidon quatre seulement (56-59), Græfe pense que des vers consacrés à Poseidon se sont perdus. C'est peu vraisemblable; on vient de voir que Dionysos, sous ce rapport, est le mieux partagé. Mais il serait étrange que Poseidon qui sort de la mer (17 et 441), sortît ici du Liban. Il faut donc marquer une lacune, place d'un couplet facile à compléter sur les deux rivaux.

A peine sorti de cet embarras, on tombe dans un autre plus grand. Les vers 65-70 en sont le point de départ. « Dionysos ⁽¹⁾ prend par ruse un visage sérieux, interroge la jeune fille sur son père Adonis, comme s'il était son ami, son compagnon de chasse dans les montagnes. Elle est debout devant lui; il approche de sa poitrine une main pleine de vains désirs et touche, comme sans le vouloir, le haut de sa ceinture. En effleurant les seins, la droite de Dionysos amoureux s'engourdit. » On s'est avisé que le jeune amant met d'avance en action des conseils qu'il ira demander par

⁽¹⁾ 65-70

Καὶ δολίην Διόνυσος ἔχων ἀγέλαστον ὀπωπὴν
παρθενικὴν ἐρέεινεν Ἀδωνιδος ἀμφὶ τοκῆος,
ὥς φίλος, ὥς ὁμόθηρος ὀριδρομος· ἰσταμένης δὲ
στήθει χεῖρα πέλασσε δυσίμερον, ἄκρα δὲ μίτρης
ὥς ἀέκων ἐθλίψεν· ἐπιψάουσα δὲ μαζῶν
δεξιτερὴ νάρκησε γυναιμάνεος Διονύσου.

la suite à Pan. « Mais toi ⁽¹⁾, Bacchos, pour traduire ton amour, feins cette rougeur trompeuse, imitation de la pudeur. Prends un visage sérieux et modeste; tiens-toi près d'elle, comme sans le vouloir. En portant ses filets, regarde la jeune fille avec une admiration artificieuse. » En conséquence, Kœchly et Ludwich ont transporté 65-70 après 274 pour supprimer cette contradiction. Ils n'ont pas vu qu'ils en laissaient subsister plusieurs du même genre. Au vers 158, Dionysos aborde Béroë en lui disant :

Ἄρτεμι, πῇ σέο τόξα; τίς ἤρπασε σεῖο Φαρέτρην;

et c'est seulement aux vers 224-225 que Pan lui enseigne à dénigrer la beauté des déesses pour exalter celle de son amante :

καὶ Χάριτας κίκλησκε χερείονας, ἀμφοτέρων δὲ
μορφῇ μᾶλλον ἀναπτε, καὶ Ἀρτέμιδος καὶ Ἀθήνης.

De même, après une déclaration d'amour, Dionysos se tait, forme artificieuse de l'admiration (164) :

ἔννεπε Θάμβος ἔχων ἀπατήλιον,

sans attendre le conseil de Pan (223) :

Ψευδαλέον σέο Θάμβος ἐχέφρονι δείκνυε σιγῇ

Enfin la timidité arrête les mots sur ses lèvres au vers 139 :

ἀλλὰ φόβῳ πεπέδητο,

avant qu'il en reçoive l'avis au vers 233 :

ἀλλὰ φόβος μεθέπει σε σαβφρονος ἐγγύθι κούρης.

La conclusion est évidente. Si Dionysos avait besoin des leçons de Pan, le cours de tactique amoureuse (205-273) devait être placé au début du

⁽¹⁾ 216 et seq.

Σὺ δέ, Βάκχε, τεῶν ὀχετηγὼν ἑρώτων
μιμηλῆς ἐρύθημα φέρων ἀπατήλιον αἰδοῦς,
οἷα σαοφρονέουσιν ἔχων ἀγέλαστον ὀπωπὴν,
ὥς ἀέκων Βερόης σχεδὸν ἵστασο· καὶ λῖνα πάλλων
Θάμυατι μὲν δολίῳ ῥοδοειδέα δέρκεο κούρην.

chant. Mais puisqu'il a su s'en passer, le discours de Pan est une addition inutile. On peut penser que Nonnos, au cours d'une révision, l'aurait supprimé. En tout cas, si on rapproche 275 de 195, les deux vers se font suite, sans solution de continuité.

Revenons donc aux vers 65-70 qui doivent rester à leur place. Tout l'intervalle entre ces vers et la visite de Bacchos à Pan est rempli par le manège amoureux habituel chez Nonnos : hésitations, apostrophes, travestissements, déclarations en jargon précieux. Chemin faisant, se rencontrent quelques interversions. La première 189-188 est due à une inadvertance du scribe. La seconde est plus curieuse. Elle est dans le discours de Pan : « Dis-lui ⁽¹⁾ pour louer sa beauté qu'Héra n'en a point autant en partage; juge les Charites inférieures à elle; trouve une critique à faire sur les traits d'Artémis et d'Athènes; déclare Béroë plus brillante qu'Aphrodite. La jeune fille, à entendre ces blâmes menteurs, joyeuse de ta louange, se rapproche de toi. Moins lui plaît en effet toute la richesse de l'or que d'entendre vanter sa beauté de rose qui dépasse l'attrait de ses contemporaines. Touche la vierge par l'éloquence amoureuse de ton silence; envoie-lui de face des œillades répétées. Frappe à plusieurs reprises ton front de ta main ouverte; montre par un silence réservé ton admiration artificieuse. » Les vers 222-223 ont bien l'air d'être les doublets de 231-232. Mis en marge sans doute ou dans les interlignes par le poète, en vue d'un échange, ils ont été maintenus et mal insérés par le premier éditeur et sont la cause de tout le remaniement. Enfin, un peu plus loin, quand Dionysos, pseudo-jardinier, veut se faire engager par Béroë, il lui

- ⁽¹⁾ 221 κάλλος ἐπαινῆσας, ὅτι τηλικόν οὐ λάχεν Ἥρη,
224 καὶ Χάριτας νικλήσκει χειρίονας, ἀμφοτέρων δὲ
225 μορφῇ μῶμον ἀναπτε, καὶ Ἀρτέμιδος καὶ Ἀθῆνης,
καὶ Βερόην ἀγόρευε φαινοτέρην Ἀφροδίτης·
κούρη δ' εἰσαίουσα τὴν ψευδήμονα μομφὴν
αἰνῶ τερπομένη πλέον ἴσταται· οὐκ ἐθέλει γὰρ
ὄλβον ὅλον χρύσειον, ὅσον ῥοδέης περὶ μορφῆς
εἰσαίειν, ὅτι κάλλος ὑπέρβαλεν ἥλικος ἥτης.
230 Παρθενικὴν δ' ἐς ἔρωτα νοήμονι Ξέλγε σιωπῇ,
231 κινυμένων βλεφάρων ἀντώπια νεύματα πέμπων·
232 πεπταμένη δὲ μέτωπον ἀφειδεί χειρὶ πατάξας
222 ψευδαλέον σέο θάμβος ἐχέθρονι δείκνυε σιγῇ.
223

vante ses services pour chaque saison. « Au lever du printemps ⁽¹⁾, je te sèmerai dès l'aube : tes fleurs sont épanouies. Quand cueillerai-je des lys et des roses? » A la réflexion, Nonnos a trouvé peut-être qu'un distique était peu pour une si poétique saison, il a dû ajouter en marge : « Vois ⁽²⁾ comme l'hyacinthe s'élance vers le myrte voisin, comme sourit le narcisse penché sur l'anémone. » L'addition a été insérée, on peut le dire, hors de saison, entre 300 et 303.

Las des déguisements, Dionysos se fait connaître et parle à visage et à cœur ouverts (355-428). Il n'est pas plus heureux : Béroë se bouche les oreilles ⁽³⁾. Kœchly et Ludwig indiquent une lacune au milieu de sa tirade galante. « Je t'apporterai ⁽⁴⁾ les dons resplendissants de l'Éridan lumineux. Mais ta beauté blanche et rose fait honte à toute la richesse des Héliades; à l'égal des rayons de l'Aurore le col de Béroë brille pareil à l'ambre... et la pierre éblouissante; l'éclat de ton teint l'emporte sur les marbres précieux. » Comme cette construction suppose une asyndète au milieu de 424, on est tenté de la supprimer, et du même coup la lacune, en faisant de *μάμαρα τιμήντα* une apposition à *λίθον ἀστράπτοντα*. Comparer le teint de Béroë à un marbre éblouissant de blancheur, ce n'est pas lui faire injure.

A son tour, Poseidon se met en quête de son amante. Il la cherche (445-446) et la contemple des pieds à la tête, *ἐκ ποδὸς ἄχρι καρήνου* (447). Il manque évidemment ici une transition : le moment où il découvre la jeune fille. Mais le thème est indiqué; Nonnos se réservait sans doute de

- ⁽¹⁾ 293-94 Εἰάρος ἀντέλλοντος Ἑώιος εἰς σὲ βοήσω·
ἀνθεα σεῖο τέθηλε· πότε κρίνα καὶ ῥόδα τίλλω;
⁽²⁾ 301-02 ἦνιδε, πῶς ὑάκινθος ἐπέτρεχε γείτονι μύρτῳ,
πῶς γελάει νάρκισσος ἐπιθρόσκων ἀνεμώνῃ.

⁽³⁾ L'intercalation de 374-375 entre 371-372 doit être maintenue; mais la formule *ἀλλ' ἐρέεις* peut suggérer l'idée que l'objection, présentée selon les règles de l'école, est une trouvaille postérieure.

- ⁽⁴⁾ 419 et seq. Εἰς σὲ κομίσσω
δῶρα διαστίλβοντα φεραυγέος Ἡριδανοῖο·
Ἡλιάδων δ' ὅλον ὄλβον ἐπαισχύνει σέο μορφῇ
λευκὸν ἐρευθιώσα, βολαῖς δ' ἀντίρροπος Ἡοῦς
εἰκελὸς ἠλέκτρῳ Βερόης ἀμαρύσσεται αὐχὴν (lacune)
καὶ λίθον ἀστράπτοντα· τεοῦ χροὸς εἶδος ἐλέγχχει
μάμαρα τιμήντα.

décrire à loisir l'apparition de Béroë. Poseidon avoue donc son amour en style précieux et sans succès. Sa déclaration repoussée, il se tourne vers Aphrodite et Adonis qu'il comble de cadeaux. Alors la secourable Aphrodite — pour aider Nonnos à remplir le chant XLIII — imagine d'établir une lutte entre les deux prétendants : le vainqueur épousera Béroë.

514 ὅς δέ κε νικήσει, Βερόην ἀνάεδνον ἀγέσθω (lacune)
ἀμφοτέροις φίλος ὕρκος.

La lacune n'est pas rigoureusement indispensable : ἀγέσθω suggère de sous-entendre ἔστω avec ὕρκος. Peut-être vaut-il mieux pourtant supposer que Nonnos comptait mettre là un raccord pour parfaire la ressemblance avec un passage d'HOMÈRE, *Od.*, III, 70 et seq.

ὁππότερος δέ κε νικήσῃ κρείσσων τε γένηται,
κτῆμαθ' ἐλὼν ἐν πάντα γυναῖκα τε οἶκαδ' ἀγέσθω.
οἱ δ' ἄλλοι φιλότῃ καὶ ὕρκια πιστὰ ταμόντες
ναίοιτε Τροίην ἐριβόλακα κ.τ.λ.

C'est donc la guerre. Des musiques belliqueuses éclatent, comme d'habitude (XLIII, 1-9), tandis que Béroë redoute à part soi l'hymen de Poseidon (9-15). Dionysos fait ses préparatifs ⁽¹⁾ (16-33) et Poseidon aussi, mais moins longuement (34-36). Sur le champ, les troupes bachiques se jettent sur les animaux marins (36-51), sans attendre qu'on leur indique leur poste de combat (52-69). Viennent alors les discours traditionnels des deux chefs. Celui de Dionysos, particulièrement prolix, est coupé par une interversion (82, 85, 83, 84, 86) et une lacune après 124, inutiles, semble-t-il, l'une et l'autre. Voici le premier passage, sans tenir compte de l'interversion. « Que le vieux Phorkys ⁽²⁾ habite le Tmole après ses

⁽¹⁾ La transposition 28-27, admise par Marcellus, Kœchly et Ludwig, n'est pas indispensable; καὶ τις peut-être séparé de λέων, et deux propositions de suite au participe sont fréquentes chez Nonnos.

⁽²⁾ 81 et seq. Καὶ ναέτην Τμώλοιο μετὰ βρυόεντας ἐναύλους
γηραλέον Φόρκυν διδάξατε θύρσον ἀείρειν,
καὶ Σάτυρος μενέχαρμος ἐὼν νάρθηκα τινάσσων
διψαλέον Νηρῆα μεταστήσειε θαλάσσης

grottes couvertes de mousse; apprenez-lui à brandir le thyrsos. Qu'un satyre intrépide, en agitant sa fêrle, chasse de la mer Nérée réduit à la soif et que, sur la terre ferme, le vieillard devienne un ouvrier vigneron dont les mains travaillent à l'air libre.» La suite des idées est très nette; l'expression ἀλωὺς ἀγραύλοισ παλάμῃσι, qui étonne Græfe, est une recherche de style, comme διψαλέον. L'humide Nérée, devenu χερσαῖος, aura soif et ne travaillera plus sous l'eau, mais à l'air libre. En rapportant, grâce à la transposition, ἀγραύλοισ παλάμῃσι au Satyre qui poursuit Nérée, on enlève à l'expression tout son mérite. Le cas est un peu plus compliqué pour la lacune. Dionysos proclame qu'il ne lutte pas seulement pour la jeune Béroë, mais aussi pour la ville que Poseidon, vaincu, pourrait détruire. « Elle possède ⁽¹⁾ deux privilèges : si elle a le voisinage de la mer, elle a, par myriades, les plants de Bacchos, signe de notre victoire. Car pressé par la mer (lacune) mais, comme jadis pour Pallas, qu'à la demande de Bacchos, un autre Cécrops vienne en arbitre, afin que ma vigne, protectrice de la cité soit célébrée comme l'olivier. Je donnerai une autre forme à la ville, je ne la laisserai pas près de la mer, mais je couperai de ma fêrle les collines rocheuses pour combler le gouffre marin auprès de Bérytos.» Græfe, Kœchly et Ludwig admettent la lacune. On est surpris de voir que Dionysos, après avoir nommé les deux privilèges de Béroë ajoute : « signe de notre victoire.» Poseidon pourrait en dire autant. Ce vers semble mal placé; il conviendrait mieux après 127, quand Dionysos imagine que l'arbitrage d'un nouveau Cécrops ferait de la vigne l'égale de l'olivier et lui donnerait la victoire sur Poseidon, comme jadis à Pallas. Il faudrait alors corriger ἀγχιάλου qui n'offre pas plus de sens à cette place qu'à l'autre.

ἀμπελόεις δὲ γένοιτο γέρων χερσαῖος ἀλωὺς
ἀγραύλοισ παλάμῃσι.

⁽¹⁾ 122

ἀμφοτέρον γάρ,

εἰ λάχε γείτονα πόντον, ἔχει φυτὰ μυρία Βάκχου,
νίκης ἡμετέρης σημήιον· ἀγχιάλου γάρ (lacune)
125 Ἀλλὰ παλαιότερην μετὰ Παλλάδα μάρτυρι Βάκχῳ
Κέκροψ ἄλλος ἱκοίτο δικασπόλος, ὄφρα καὶ αὐτὴ
ἀμπελος ἀείδοιτο φερέπτολις, ὥς περ ἐλαίη.
Καὶ πόλις τελέσας ἕτερον τύπον, οὐ μιν ἑάσω
ἐγγὺς ἀλός, κραναὰς δὲ ταμὼν νάρθηκι κολώνας
130 γείτονα Βηρυτοῖο γεφυρώσω βυθὸν ἄλμης.

Une correction, facile paléographiquement et convenable pour le sens serait *αἰγιαλοῦ*⁽¹⁾. Ainsi établi, le passage signifierait : «... afin que ma vigne, protectrice de la cité, soit célébrée comme l'olivier, signe de notre victoire. Je changerai la forme du rivage et de la ville; je ne la laisserai point...» Le discours de Poseidon (145-191) contient aussi les verbeuses rodomon-tades habituelles⁽²⁾. Le combat s'engage par un semblant de mêlée (192-224) où paraissent d'un côté Mélicerte, Triton et Glaucos, de l'autre Pan. L'intervention de Mélicerte mérite d'attirer l'attention. «Près de la crèche marine⁽³⁾ du Cronion des gouffres, Mélicerte vibrait la lance des abîmes. Il a attelé le char isthmique et accroché au caisson qui roule sur les flots la lance du roi des eaux, rayant la surface de la mer du trident à trois pointes, il a attelé le char isthmique et le rugissement des lions indiens se mêle au hennissement des chevaux.» La répétition de l'hémistiche *Ζεύξας Ἴσθμιον ἄρμα* est gênante (sans parler de *ἐγχείην*, 197 et *ἐγχος*, 199), car, s'il est vrai que Nonnos affectionne les reprises de ce genre, c'est toujours pour obtenir un effet déterminé. Ici rien de tel n'est possible. On se demande, en outre, comment Mélicerte peut rayer la surface des eaux avec le trident qu'il vient d'accrocher dans le char. Manifestement les vers 198-199 et 200-202 sont des doublets; il faut mettre un des deux groupes entre crochets, de préférence 198-199.

Viennent ensuite un thème connu : Protée et ses transformations⁽⁴⁾, et

⁽¹⁾ En général, chez Nonnos, il n'y a qu'un accent dans le dernier pied, et de préférence sur la pénultième; mais on rencontre aussi deux accents, cf. par exemple XLII, 455 et XLIII, 46.

⁽²⁾ Deux vers, 163-164, ont été déplacés différemment par les éditeurs : Marcellus les joint à 148; Koëchly et Ludwig à 146. Je me rallierais plutôt à cet avis. L'erreur est due probablement, comme presque toujours, à la mauvaise intercalation d'une addition marginale.

⁽³⁾ 196 et seq. *Καὶ βυθίου Κρονίωνος ἀλιερέκτω παρὰ Φάτην ἐγχείην ἐλέλιζεν ὑποβρυχίην Μελικέρτης, Ζεύξας Ἴσθμιον ἄρμα, καὶ ὑδροπόρου βασιλῆος ἐγχος ἀλικνήμιδι παρηώρησεν ἀπήνη, τριχθαδὴ γλωχίνι θαλάσσια νῶτα χαράσσω, Ζεύξας Ἴσθμιον ἄρμα καὶ ἵππεϊν χρεμετισμῶ ἰνδῶν κελάδημα συνεπλατάγησε λεόντων.*

⁽⁴⁾ Cf. p. 209 et seq.

des développements d'école, avec énumérations, sur les Néréides (253-285), les fleuves (286-306), les Bassarides et les Silènes (307-328). Le passage sur les Néréides a certainement été plus troublé que ne le laisse paraître dans son texte, sinon dans son apparat critique, l'édition Ludwig. Après avoir énuméré les exploits de quelques Néréides, Nonnos continue⁽¹⁾ : «Portée fermement sur son dos marin, le pompile soulevait à travers les flots, hors de leur atteinte, Eido. Comme un cocher, qui prend un virage selon les règles, fait faire un tour complet au cheval de gauche près de la borne et obliquer le cheval de droite, donne du jeu au mors, presse de l'aiguillon, profère d'effrayantes menaces, ployé, penché, genoux collés contre le bord, hanches inclinées, et, pour pousser le cheval docile, le fouette un peu d'une main légère et habile, jette un regard en arrière et tourne la tête pour surveiller le char du cocher qui le suit, ainsi les Néréides à cette heure, dans la carrière humide du combat, poussaient les poissons pareils à des coursiers rapides. Une autre dans sa course marine s'avancait, guide d'un dauphin au-dessus de la mer, et, sur le dos d'un poisson franchissant les eaux calmes, elle courait follement sur les flots.» Il faut d'abord signaler comme une gageure cette étonnante comparaison faite avec des vers entiers ou des hémistiches empruntés au chant XXXVII⁽²⁾. Elle a le

- ⁽¹⁾ 268 *Κουφίζων δ' ἀτίνακτον ἀλιτρεφῶν ἐπὶ νῶτων πομπίλος ἡέρταζε δι' ὕδατος ἄβροχον Εἰδώ.*
 270 *Ὡς δέ τις ἵππεύων ἐλατῆρ ὑπὸ κυκλάδι τέχνη, δοχμῶσας ὕλον ἵππον ἀριστερόν ἐγγύθι νύσσης, δεξιτέρων κάμψει, παριεμένοιο χαλινῶ κέντρῳ ἐπισπέρχων, προχέων πλῆξιππον ἀπειλήν, ὀκλάζων ἐπίκυρτος, ἐπ' ἀντυγι γούνατα πῆξας*
 275 *ἰξύ: καμπτομένη, καὶ ἐκούσιον ἵππον ἐλαύνων φειδομένη παλάμη τεχνήμονι βαιὼν ἱμάσσει, ὄμμα βαλὼν κατόπισθε, παρελκομένου δὲ προσώπου διφρον ὀπισθοπόροιο φυλάσσεται ἡνιοχῆος ὥς τότε Νηρείδες διερὴν περὶ νύσσαν ἀγῶνος*
 280 *ἰχθύας ὠκυπόροισιν εὐκότας ἤλασαν ἵπποις.*
 281 *Ἄλλη δ' ἀντικέλευθον ἀλιδρομον εἶχε πορείην*
 283 *ἡνίοχος δελφίνος ὑπερκύψασα θαλάσσης,*
 282 *νῶτῳ δ' ἰχθυόεντι καθιππεύουσα γαλήνης*
 284 *ὕδρομανῇ δρόμον εἶχε.*

⁽²⁾ 271 = XXXVII, 208; 272, cf. XXXVII, 220; 273 = XXXVII, 218; 274, cf.

tort de n'être pas exactement en situation. Nonnos l'a trouvée après coup, comme plusieurs autres ⁽¹⁾, l'a ajoutée en marge et son éditeur l'a introduite au petit bonheur. Il se trouve qu'elle coupe l'énumération des prouesses des Néréides, au lieu de venir à la fin. D'autre part, si on compare les deux groupes de vers 281-283 et 282-285, on est frappé de leurs ressemblances. Un hémistiche y est, pour ainsi dire, répété : 281, *ἀλιδρομον εἶχε πορείην* et 284, *ὑδρομανῆ δρόμον εἶχε* — ce qui est bizarre, s'il s'agit de la même Néréide — et les dauphins figurent dans les deux groupes. On en vient à se demander si 281 et 283 ne sont pas une addition interlinéaire mal insérée et si leur place correcte n'est pas après 285. En tout cas, pour avoir le texte primitif du morceau, il suffirait de mettre entre crochets 270-283; 282 serait la suite normale de 269, ce qui est très possible. On pourrait peut-être alors conserver *γῶτῶ* donné par les manuscrits au vers 282. Car s'il est vrai que le nom propre du vers 269 ne peut pas être *Ἰνώ* donné par les manuscrits — parce qu'Ino vient d'être nommée au vers 262 — il n'est peut-être pas non plus *Εἰδώ*. Il n'est pas impossible qu'il y ait là une allusion à un personnage et à une légende qui nous échappent. Ce qui paraît sûr, au total, c'est que la comparaison est une intercalation; le *ἄλλη* de 281, qui a tant intrigué Græfe (*locus est impeditissimus*) continue d'une façon anonyme l'énumération des Néréides.

La fin de la bataille est sans grand intérêt. Dionysos, vaincu avec le consentement de Zeus, se retire pour ne pas voir le mariage de Poseidon et de Béroè (372-408) et les fleuves accourus avec des présents de mariage (409-418). Eros cependant a rejoint Bacchos pour le consoler. Il lui promet l'amour d'Ariane, de Pallène et d'Aura et nous annonce ainsi le sujet des deux derniers chants. Dionysos quitte alors l'Assyrie et par la Lydie, la Méonie et la Phrygie sort d'Asie pour gagner l'Europe.

XLIV-XLV-XLVI. — PENTHÉE.

Après le roman amoureux de Béroè, selon son goût de l'alternance, Nonnos introduit l'épisode tragique de Penthée. L'invocation du chant XXV XXXVII, 355; 275-276=XXXVII, 252-253; 277, cf. XXXVII, 254; 278, cf. XXXVII, 255.

⁽¹⁾ Cf. p. 142, n. 2.

l'a fait prévoir ⁽¹⁾; mais cela ne prouve pas que l'épisode fasse partie du plan primitif ⁽²⁾, puisque l'invocation elle-même est une addition postérieure. D'ailleurs, on l'a vu ⁽³⁾, des précisions inopportunes de Nonnos ont fait de cette histoire un anachronisme. Si Actéon meurt au retour de la guerre des Indes, si Penthée naît après la mort d'Actéon, il n'est pas possible que Dionysos, en arrivant à Thèbes, y rencontre Penthée à l'âge d'homme. D'autre part, le poète a voulu trouver dans la tragédie thébaine la matière de trois chants. Le développement est parfois pénible et artificiel : il y a des emprunts aux chants précédents, des légendes trop longues, des additions, des remaniements précipités et des lacunes.

Quoi qu'il en soit, Dionysos, entré en Europe, traverse l'Illyrie, l'Hémonie, dépasse le Pélion, arrive en Béotie. Comme au début du chant XXII, des prodiges annoncent sa venue. « La source ⁽⁴⁾ se mit à jaser à l'endroit où, frappant la surface du sol, le cheval au sabot humide fit jaillir l'eau qui porte son nom. L'Asope dansait en roulant ses flots foudroyés et son embouchure eut des remous. Avec l'Ismène son père, Dirke menait la ronde de ses eaux agitées. Une hamadryade émergeait, à demi visible, du feuillage d'un chêne et chantait en haut de l'arbre; elle glorifiait le nom de Dionysos orné de feuillage et la Nymphe aux pieds nus de la fontaine lui répondait. Le son montagnard du tambourin brut retentit aux oreilles implacables de Penthée. » Les portes de la ville s'ouvrirent d'elles-mêmes et ne purent

⁽¹⁾ Cf. p. 56.

⁽²⁾ Les mots *κεράσω μέλος*, XXV, 11 permettent peut-être de penser que Nonnos se faisait peu d'illusions sur le lien qui unit ces trois chants au reste du poème.

⁽³⁾ Cf. p. 83 et seq.

⁽⁴⁾ 6 et seq. *Καὶ κρήνη κελάδησεν, ὅπη χθονὸς ἄκρον ἀράξας
ὕγρὸς ὄνυξ ἱππειὸς ἐπὶ ὀνυμον ἐγλυφεν ὕδωρ.
Ἀσωπὸς δ' ἐχώρευε πυρίπνοα χεῦματα σύρων
καὶ προχοῶς ἐλέλιξε· σὺν Ἰσμηνῶ δὲ τοκῇ
10 κυκλάδας αἰθύσσουσα ῥοὰς ὠρχήσατο Δίρκη.
Καὶ ποτὲ τις δρυόντος ἀναίξασα κορύμβου
ἡμιφανὴς ἐλγίαιεν ἡμαδρυὰς ὑψόθι δένδρου,
οὕνομα κυδαίνουσα κορυμβοφόρου Διονύσου·
πηγαίη δ' ὀμόφωνος ἀσάμβαλος ἔαχε Νύμφη.
15 Καὶ κτύπος οὐρεσίφοιτος ἀδεψήτοιον βοείης
Πενθέος ἀσπόνδοισιν ἐπεσμαράγησεν ἀκουαῖς.*

être refermées. En cachette du roi ses soldats dansèrent des rondes bachiques. « Dans les montagnes ⁽¹⁾ les ourses formidables hurlaient de rage; la panthère grinçait des dents et s'élançait en bonds aériens. Le lion dans ses ébats folâtres envoyait à la lionne sa compagne un tendre rugissement. » Il est certain que cette apparition des animaux n'est pas à sa place. Le poète situe la scène *ἐν οὔρεσι*, comme le bruit du tambourin; elle ne peut donc être mêlée aux descriptions de la ville. Marcellus avait raison de placer les quatre vers après 14. Ils sont certainement une addition marginale mal insérée : ils séparent 29 de 33, qui lui est intimement uni.

Dans le palais même de Penthée, les présages funestes se multiplient. Agavè a eu un songe prophétique (46-122), comme Sémélé au chant VII, 142 et seq., comme Dionysos au chant XVIII, 174 et seq. Le passage a été visiblement remanié : il y a une lacune après 106 et 119-120 ont été rejetés après 122. Il faut l'examiner. Le récit même du songe d'Agavè est suivi de ce résumé ⁽²⁾. « Tel est le songe effroyable dont la vue fit pâlir Agavè ». Immédiatement après, « au point du jour ⁽³⁾, elle mande le devin fils de Chariclô ». Il ordonne un sacrifice propitiatoire auquel assistent aussi Cadmos et Penthée. Au cours du sacrifice se produit, après une lacune, un prodige effrayant : des serpents mâle et femelle entourent la tête de Cadmos — et d'Harmonie, dont nous ignorions la présence. « Et c'est ⁽⁴⁾ un nouveau sujet de crainte après la crainte du songe antérieur. » Les vers déplacés, 119-120, servent de conclusion à tout le passage ⁽⁵⁾ : « Telle est l'apparition qu'elle vit et, au souvenir de ce songe prophétique, la tendre Agavè était agitée par la crainte. » Les vers 119-120 ne font évidemment que reprendre le vers 80. Ces sortes de reprises, on l'a vu dès les premiers

⁽¹⁾ 30 Φρικαλέαι δ' ἰάχισαν ἐν οὔρεσι λυσσάδες ἄρκτοι.

31 καὶ γένυν αἰθύσσουσα καὶ ὑψιπότητον ἔρωνην

32 πόρδαλις ἠώρητο· λέων δέ τις ἄβρὸν ἀθύρων

34 μειλίχιον βρύχημα συνήλικι πέμπε λεάνη.

⁽²⁾ 80 Τοῖον ὄναρ βλοσυρωπὸν ὑπόχλοος εἶδεν Ἀγαυή.

⁽³⁾ 82 Ὀρθρινὴ καλέσασα Φειγόρον υἱὰ Χαρικλοῦς.

⁽⁴⁾ 121 Καὶ φόβον ἄλλον ἔχουσα μετὰ προτέρου φόβον ὕπνου

⁽⁵⁾ 119-120 Τοῖον ἶδεν ποτὲ φάσμα καὶ ὁμφήεντος ὀνείρου
μνησαμένη δεδόνητο φόβῳ φιλότεκνος Ἀγαυή.

chants, dénoncent une intercalation. D'autre part, Nonnos s'est imité lui-même, en reprenant ici les détails du songe de Sémélé, VII, 142 et seq. La convocation de Tirésias s'y faisait dans les mêmes termes : « Cadmos ⁽¹⁾ manda le devin, fils de Chariclô, de bon matin ». Un sacrifice propitiatoire était également commandé, Sémélé était couverte du sang de la victime et même, à la vue de l'Asope, comme Agavè ici à la vue du prodige, elle concevait une seconde crainte : καὶ φόβον ἄλλον ἔδεκτο (175). Tout porte à croire, en somme, que la consultation de Tirésias et le sacrifice sont une addition précipitée, inachevée en ce qui concerne le miracle intervenu au cours du sacrifice. Les vers 119-120 ajoutés en marge ou dans l'interligne, pour faire le raccord, ont été mal insérés.

Tandis que tout le monde s'apprête pour les fêtes de Dionysos, Penthée exhale sa colère et ses menaces. Le début de son discours est très troublé. Le voici, d'après Ludwich ⁽²⁾ : « Le présomptueux Penthée tint ces propos à ses serviteurs : amenez-moi le Lydien pour être mon esclave, vagabond efféminé, serviteur de la table de Penthée dans ses festins, pour me verser dans la coupe à vin un autre breuvage, lait ou douce liqueur (lacune) la sœur de ma mère, Autonoè, je la fouetterai à coups redoublés et nous couperons les boucles intactes de Dionysos. » Le début du discours est trop abrupt, comme l'a remarqué Græfe, et bien que le vers soit métriquement juste, il n'y a aucun rapport de sens entre le premier et le second hémistiche de 137. Mais la grande difficulté provient de ce que Penthée n'a actuellement aucune raison de frapper Autonoè et qu'il en aurait de fouetter Dionysos. Faute de trouver au texte un remède satisfaisant, il faut maintenir provisoirement la lacune. De même il faut garder à sa place normale et mettre entre crochets le vers 147. Où qu'on le transporte dans le

⁽¹⁾ VII, 159 Κάδμος ἀναξ· καλέσας δὲ Φειγόρον υἱὰ Χαρικλοῦς
πρώιος κ.τ.λ.

⁽²⁾ 134 et seq. Λυδὸν ἐμὸν Φεράποντα κομίσσατε, Φῆλυν ἀλήτην,
δαιτυμένου Πενθῆος ὑποδρηστήρα τραπέζης,
οἰνοδόκῳ ποτὸν ἄλλο διαστάζοντα κυπέλλῳ,
ἢ γάλας ἢ γλυκὺ χεῦμα... κασιγνήτην δὲ τεκούσης

138 Αὐτονόην πληγῇσιν ἀμοιβαῖησιν ἱμάσσω,

147 καὶ πλοκάμους τμήξωμεν ἀκερσικόμου Διονύσου.

Κασιγνήτην, correction de Falkenburg pour κασιγνήτης, mss; πληγῇσιν ἀμοιβαῖησιν, correction de Græfe pour λύγοισιν ἀμοιβαῖοισιν, mss; cf. p. 251 n. 1.

voisinage, il n'est pas en situation et interrompt, avec *τμήζωμεν*, la série des 2^e personne du pluriel de l'impératif (*κομίσσατε, ἔλκετε, ἄξατε*) ou celle des 1^{re} personne du singulier du futur (*ὑπάσσω, ὀλέσσω, τελέσσω*).

Tous ces troubles vont peut-être s'expliquer en étudiant la suite. « A ces mots du roi ⁽¹⁾, les guerriers en armes rivalisaient de hâte avec les vents impondérables. L'armée immense se répandait dans les bois de pins, en quête des traces de l'invisible Lyæos. » Cette recherche reste vaine, car au chant XLV la situation est exactement la même : discours impératif de Penthée, recherche des soldats. « Son bouclier en main ⁽²⁾, l'impétueux Penthée criait : Ô mes serviteurs, allez dans la ville et au sein du bois, amenez-moi, chargé de chaînes, ce lâche vagabond. Frappé par Penthée à coups de fouet redoublés, il cessera d'ensorceler les femmes par son breuvage empoisonné et fléchira le genou. Ramenez aussi des rochers ma mère, la tendre Agavé, en proie à la frénésie de ces danses nocturnes errantes; saisissez les mèches dénouées de sa chevelure en désordre. A ces mots de Penthée, les serviteurs, d'un pied rapide, s'élancèrent sur la pente escarpée de la haute forêt, en quête des traces de Dionysos errant sur les monts. » Le rapprochement des deux passages suggère une hypothèse. Il n'y avait peut-être primitivement qu'un discours de Penthée, qu'une seule recherche en forêt sur les traces de Dionysos. Pour intercaler une addition, Nonnos a divisé en deux ce discours et tenté une adaptation avec des retouches. Voilà

⁽¹⁾ 184 et seq. *ὡς φαμένου βασιλῆος ἐπεστρατώνοντο μαχηταὶ
ὀπλοφόροι κενεοῖσιν ἐριδμῖνοντες ἀήταις
καὶ στρατὸς ἄσπετος ἦεν ἔσω πωτιώδεος ὕλης,
ἰχνη μαστεύοντες ἀθηήτοιο Λυαίου.*

⁽²⁾ XLV, 219 *ἀσπίδα κουφίζων κορυθαῖολος ἴαχε Πενθεύς·
220 δμῶες ἐμοί, στείχοντες ἐν ἄστει καὶ μέσον ὕλης
ἄξατέ μοι βαρύδεσμον ἀνάγκιδα τοῦτον ἀλήτην,
ὄφρα τυπεῖς Πενθῆος ἀμοιβαίῃσιν ἱμάσθλαις
μηκέτι φαρμακόνεντι ποτῶ ᾗ ἐλέξεις γυναῖκας,
ἀλλὰ γόνυ κλίνειεν· ἀπὸ σκοπέλων δὲ καὶ αὐτὴν
225 μητέρα βικχευθεῖσαν ἐμὴν φιλότεκνον Ἀγαύην
φοιτάδος ἀγρύπνοιο μεταστήσασθε χορείης,
λυσσαλέης ἐρύσαντες ἀνάμπυκα βότρυν ἐθείρης.
ὡς φαμένου Πενθῆος ὑπάοντες ὠκέϊ ταρσῶ
ἔδραμον ὑψικόμοιο δυσέμβατον εἰς ῥάχιν ὕλης
230 ἰχνη μαστεύοντες ὀριπλανέος Διονύσου.*

pourquoi Penthée XLIV, 133 adresse à ses serviteurs (*δμῶεσσι*) une exhortation trouvée trop abrupte par Græfe : le début s'en retrouve XLV, 220 : *δμῶες ἐμοί*. Voilà pourquoi Dionysos menacé du fouet par Penthée XLV, 222 (*ἀμοιβαίῃσιν ἱμάσθλαις*) était aussi primitivement le destinataire des coups de XLIV, 138 (*πλήγῃσιν ἀμοιβαίῃσιν* ⁽¹⁾). Dans la suite, en ajoutant une apparition à Autonoè de Dionysos armé du fouet de Pan, Nonnos a fait passer les coups sur le dos de la tante. Mais le remaniement trop superficiel laisse l'impression d'une lacune. Voilà pourquoi encore le vers 147 est isolé et errant. En faisant la coupure dans le discours primitif, le poète l'a séparé par mégarde de son contexte. Il est possible qu'il ait fait suite à XLV, 221, auquel il faudrait rattacher, comme l'a fait Marcellus, le vers 227, car il paraît choquant que Penthée ordonne de tirer sa «tendre mère» par les cheveux. La première rédaction aurait donc été : «Amenez-moi ⁽²⁾ chargé de chaînes ce lâche vagabond en le tirant par les mèches dénotées de sa chevelure en désordre et nous couperons les boucles intactes de Dionysos. » Voilà enfin pourquoi le vers XLIV, 187 : *ἰχνη μαστεύοντες ἀθηήτοιο Λυαίου* ressemble tant à XLV, 230 *ἰχνη μαστεύοντες ὀριπλανέος Διονύσου* ⁽³⁾. D'ailleurs, s'il fallait une preuve supplémentaire du remaniement, elle serait fournie par les deux vers suivants ⁽⁴⁾ : « Tandis que le roi Penthée donnait ses ordres à ses sujets, Dionysos contemplant la nuit obscure... » La formule *ὄφρα... τόφρα*, si souvent rencontrée, trahit une fois de plus l'intercalation. Ainsi Nonnos a introduit ici, sans autre raison que son désir d'allonger le poème, tout le passage XLIV, 188, — XLV, 215.

Cette addition sent trop souvent la hâte, le remplissage, l'influence de

⁽¹⁾ Au lieu de *Αὐτονόην*, le texte primitif pouvait porter, par exemple, *νῖα νόθον* (XLV, 91) qui commandait *κασιγνήτης*, maintenu étourdiment dans son texte par Nonnos. Ainsi il n'y avait pas de lacune : « Amenez-moi le Lydien... pour verser dans la coupe à vin un autre breuvage, lait ou douce liqueur, et je fouetterai à coups redoublés le fils bâtard de la sœur de ma mère. »

⁽²⁾ XLV, 221 *ἄξατέ μοι βαρύδεσμον ἀνάγκιδα τοῦτον ἀλήτην,
XLV, 227 λυσσαλέης ἐρύσαντες ἀνάμπυκα βότρυν ἐθείρης
XLIV 147 καὶ πλοκάμους τμήζωμεν ἀνερσιόμοιο Διονύσου.*

⁽³⁾ Ludwig a noté, sans tirer la conclusion, que XLIV, 187 = XLV, 230 + 238.

⁽⁴⁾ XLIV, 188 et seq. *ὄφρα μὲν ἐνναέτησιν ἀναξ ἐπετέλλετο Πενθεύς,
τόφρα δὲ καὶ Διόνυσος ἀφεγγέα νύκτα δοκεύων κ.τ.λ.*

l'école. C'est d'abord une prière nocturne (191-216) de Dionysos à Sélène-Hécate pour lui demander de voir Penthée mort (206) et poursuivi par les Érinyes, 208 et seq.⁽¹⁾ En réponse Sélène rappelle les malheurs survenus aux ennemis du dieu : Lycurgue, Oronte, Dériade et fait allusion au mythe des Tyrrhéniens que nous retrouverons dans la suite (217-252). Les Érinyes viennent assiéger le palais thébain (253-277) et Dionysos, brandissant le fouet de Pan, pénètre auprès d'Autonoè. Par un long discours — invention étrange et inopportune — il lui persuade qu'Actéon n'est pas mort, mais est devenu l'époux d'Artémis (278-318).

« Possédée d'une joie frénétique », Autonoè se met à la recherche des deux époux et rencontre Agavé écumante, convertie déjà aux mystères bachiques (XLV, 1-30). Sans qu'on le dise explicitement, elles doivent partir ensemble pour le Cithéron (31-35). La fête mystique y commence déjà et attire les Thébaines (36-51). « Une jeune fille⁽²⁾, amie des chœurs, s'élance de sa chambre aux sons de la flûte en corne percée de trous. Le son du tambourin brut s'entend à la ronde et excite les vierges; des palais magnifiques il les chasse, bacchantes solitaires, vers la montagne élevée. Une jeune fille enthousiaste, d'un pas rapide, cheveux aux vents, s'échappe de son appartement. Délaissant la navette et la toile d'Athènes, elle néglige et rejette la résille de ses boucles, se mêle aux Bassarides et devient une

⁽¹⁾ Il est possible que les quatre vers sur les Érinyes (208-211), qui viennent si étrangement après le vœu de voir Penthée mort, soient une addition. Ce qui inviterait à le croire, c'est, d'une part, la formule ὄφρα... τόφρα (254-255) qui introduit les Érinyes; c'est, d'autre part, le fait que le développement, rapidement ajouté, est seulement indiqué : il y a une lacune après 263, c'est-à-dire au début d'une énumération (ὦν ἢ μὲν), que le poète comptait achever à loisir dans la suite.

⁽²⁾ XLV, 42 et seq.

Καὶ τις ἐοῦ θαλάμοιο χοροῖτυπος ἐκθοῖς κούρη,
αὐλὸς ὅτε τρητοῖσι πόροις ἰάχῃσε κεράστης·
καὶ κτύπος ἀμφιβόητος ἀδελφῆτοιο βοείης
παρθενικὰς βάνχευσεν, ἀπ' εὐτύκτων δὲ μελάνθρων
εἰς ὄρος ὑψικάρηνον ἐρημάδας ἤλασε Βάκχας.
Καὶ τις ἀνοιστρηθεῖσα θυελλήεντι πεδίλῳ
κούρη λυσισέθειρα δίσσυντο παρθενεῶνος,
κερκίδα καλλείψασα καὶ ἰσοτέλειαν Ἀθήνην·
καὶ πλοκάμων ἀκόμιστον ἀπορρίψασα καλύπτρην
μίσγετο Βασσαρίδεσσι καὶ Ἄονις ἐπλετο Βάκχῃ.

bacchante aonienne. » Une de ces deux jeunes filles était sans doute appelée à disparaître du poème. Les deux développements semblent des essais dont l'un devait exclure l'autre.

Tirésias cependant se fait le prêtre de Dionysos, élève un autel et prépare la fête avec la complicité de Cadmos (52-63). La colère de Penthée contre les deux vieillards se déchaîne avec fureur (64-94). En voici la fin⁽¹⁾. « Mais tu me diras que Bacchos a trouvé la vigne et le vin. — Le vin entraîne toujours les ivrognes dans les bras d'Aphrodite; l'esprit mobile de l'homme est poussé au meurtre par le vin. — Mais Dionysos a le corps et les vêtements de Zeus son père. — Des vêtements dorés et non des nébrides sont la parure de Zeus qui resplendit parmi les bienheureux. Arès, d'autre part, lutte avec les hommes, armé de sa lance d'airain, sans brandir un thyrses vineux. Apollon n'est point pourvu de cornes de bœuf..... Mais, diras tu, la déesse aux yeux pers, Pallas Athènes, entre en lutte contre des hommes armée du bouclier et de la lance congénitale (lacune), toi aussi brandis l'égide de ton père, le fils de Cronos. » Les trois derniers vers ne sont pas en situation. Si Penthée montre que Dionysos n'a ni le corps, ni l'équipement de Zeus et de ses enfants, son adversaire ne peut lui faire une objection (ἀλλ' ἐρέεις) en abondant dans son sens à propos d'Athènes. A plus forte raison, Penthée ne peut terminer un discours à Cadmos et à Tirésias par un vers qui s'adresse à Dionysos. Transporter ces vers après XLVI, 48, avec Marcellus, ne leur donne pas une meilleure place et entraîne une correction arbitraire de ἐρέεις en ἐρέω. Il faut avouer son

- ⁽¹⁾ 82 Ἀλλ' ἐρέεις, ὅτι Βάκχος ἐποίνιον εὖρεν ὀπάρην·
οἶνος αἰεὶ μεθύοντας ἐφέλκεται εἰς Ἀφροδίτην,
εἰς Φόνον ἀσταθέος νόον ἀνέρος οἶνος ἐγείρει.
85 Ἀλλὰ Διὸς γενετήρος ἔχει δέμας ἢ χιτῶνας·
χρύσεια πέπλα φέρων, οὐ νεβρίδας, ὑψιμέδων Ζεὺς
ἀστράπτει μακάρεσσι· καὶ ἀνδράσι μάρναται Ἄρης
χάλκεον ἔγχος ἔχων, οὐκ οἶνοπα θυρσον αἰείρων·
οὐ βοέοις κεράεσσι κερασφόρος ἐστὶν Ἀπόλλων.
90 Μὴ ποταμὸς Σεμέλην νυμφεύσατο, καὶ τέκε νύμφη
νῖα νόθον κερύοντα βοοκραίρῳ παρακοίτῃ;
ἀλλ' ἐρέεις· γλαυκῶπις ἐς ἄρσενα δῆριν ἱκάνει
σύγγονον ἔγχος ἔχουσα καὶ ἀσπίδα Παλλὰς Ἀθήνη (lacune)
αἰγίδα καὶ σὺ τίταινε τσοῦ Κρονίδαο τοκῆος.

impuissance à guérir et même à expliquer le mal et mettre ces vers entre crochets.

Aux violences de Penthée, Tirésias réplique très posément, très longuement aussi, par le mythe de Dionysos et des Tyrrhéniens (95-169), introduit de la façon la plus naïve par le vers 104 :

σοί, τέκος, ἦν ἐθέλης, Σικελὸν τινα μῦθον ἐνίψω.

C'est la reprise et le développement de la légende résumée en dix vers XLIV, 240-249. Après ce mythe, Tirésias, en bon élève des sophistes, prévoit une objection de Penthée : ἀλλ' ἐρέεις (170). Il la réfute immédiatement par un second mythe : celui de Dionysos et du géant Alpos (172-215). Enfin le récit reprend; les deux vieillards vont sur le Cithéron, tandis que Penthée hurle à ses soldats de fouiller la ville et le bois, pour arrêter Bacchos, ordre qui met fin à l'intercalation. Les recherches dans la forêt ont une apparence de succès. Bacchos prend les traits d'un soldat et amène lui-même à son ennemi un taureau qu'on prend pour le dieu métamorphosé (228-251). Taureau et Bassarides prisonnières sont entravés sur l'ordre du roi (252-272). C'est l'heure de la fête nocturne. Une lumière resplendit dans le palais, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes devant les Bassarides. Leurs entraves tombent; elles échappent miraculeusement à Penthée (273-285), comme elles avaient échappé à Dériade au chant XXXV et vont prendre part aux ébats mystiques du Cithéron. Il est malaisé au vers 287 de garder ταύρων des manuscrits et d'indiquer une lacune, sous peine d'aboutir à ceci : « Les fugitives s'en retournèrent et dirigèrent leurs pas vers la crête du bois solitaire : l'une mit en pièces un troupeau bovin de taureaux (lacune) qui perce la peau et souilla ses mains de sang en déchirant de ses ongles la peau dure des taureaux ⁽¹⁾. » La présence de l'adjectif βοέην à côté de ἀγέλην exclut ταύρων et l'adjectif ῥινοτόρῳ invite à remplacer ταύρων par θύρσῳ, comme l'ont fait les éditeurs jusque Marcellus. D'ailleurs, on ne sent pas d'arrêt dans le développement.

⁽¹⁾ 285 et seq.

Αἱ δὲ Φυγοῦσαι

νόστιμον ἔχοντες ἐκαμψαν ἐρημάδος εἰς ῥάχιν ὕλης,
ὣν ἢ μὲν βοέην ἀγέλην δαιτρεύσατο ταύρων (lacune)
ῥινοτόρῳ καὶ χεῖρας εἰς ἐμήνατο λύθρῳ
ταυρείην ὀνύχεσσι διασχίζονσα καλύπτρην
τρηχάλην κ.τ.λ.

Les prodiges dans la ville succèdent aux descriptions du Cithéron. Dans Thèbes ⁽¹⁾ bâtie par la lyre Bacchos faisait apparaître aux yeux de tous les citoyens des miracles changeants. Les femmes aux pas chantants dansaient, lèvres écumantes. » Là non plus, une lacune après 325 ne paraît pas nécessaire. Ἐξακχεύοντο est construit avec un instrumental (πόδεςσιν) et avec un datif de manière (χείλεσιν). Le chant se termine par un dernier prodige renouvelé du chant XXXVI, 321 et seq. : autour de Penthée, pour l'affoler, tourbillonne une torche errante que ne peuvent éteindre des torrents d'eau.

Au début du chant XLVI, Penthée, délivré de la torche, a appris la supercherie de Dionysos à propos du taureau et la délivrance des Bassarides (1-5). Le voici face à face avec le dieu. violemment il l'injurie et met en doute sa naissance divine (6-51) ⁽²⁾. Dans sa réponse insidieuse, Dionysos persuade au roi de se travestir en femme pour assister aux mystères du Cithéron. Le résultat ne se fait pas attendre. « Ces mots le persuadèrent ⁽³⁾, car Dionysos flagelle et bouleverse l'esprit de l'homme en proie aux bords d'une rage vagabonde (lacune) et la Lune complice de Bromios fond sur Penthée avec son fouet divin. Un transport de rage violente envoyé par Héléne, auxiliaire de Lyæos, pour égarer le roi, montre à Penthée affolé des apparitions changeantes, met le terrible fils d'Échion hors de sa raison

⁽¹⁾ 323 et seq.

λυροδμήτῳ δ' ἐνὶ Θήβῃ

θαύματα ποικίλα Βάκχος ἐδείκνυε πᾶσι πολίταις·
καὶ σφαλεροῖσι πόδεςσιν ἔξακχεύοντο γυναῖκες (lacune)
χείλεσιν ἀφροκόμοισιν κ.τ.λ.

⁽²⁾ On ne voit d'autre cause au rejet de 15 après 17 qu'une distraction du copiste.

⁽³⁾ XLVI, 97

ὧς εἰπὼν παρέπεισεν, ἐπεὶ νόον ἀνδρὸς ἱμάσσων
φοιταλέης ἐδόνησε κατάσχετον ἄλματι λύσσης (lacune)
καὶ Βρομίῳ συνάεθλος ἐπέχραε Πενθεί Μῆνη
100 δαιμονίῃ μάλιστα· συνερχομένης δὲ Λυαίῳ
λυσσῆεις θρασὺς οἰστρος ἀμερσινόοιο Σελήνης
φάσματα ποικιλόμορφα μεμνόντι Πενθεί δειξας
φρικτὸν Ἐχιονίδην προτέρης μετέθηκε μενοιῆς,
καὶ σφαλερῇ Πενθήος ἐπεσμαράγησεν ἀκουῇ,
105 δαιμονίης σάλπιγγος ἀλάστορα δοῦπον ἀράσσων·
ἀνέρα δ' ἐποίησε. Καὶ εἰς δόμον ἤλυθε Πενθεὺς
οἰστρομανής, ποθέων θιασώδεος ὄργια Βάκχου·
φωριαμούς δ' ὤϊξε θυώδεας κ.τ.λ.

première, retentit aux oreilles abusées de Penthée avec le bruit maudit de la trompette divine et terrifie l'homme. Et Penthée rentra dans son palais, en proie au désir fou des mystères de Bacchos et des initiés. Il ouvrit les coffres embaumés... » Tout ce passage est certainement troublé. Kœchly et Ludwig indiquent une lacune après 98; Græfe et Marcellus rangent ainsi les vers : 98, 102, 104, 105, 99, 100, 101, 103, 106; Scaliger après 193 note : *desunt quaedam*. Si on récapitule les embarras du morceau, on remarque : 1° que Penthée se laisse persuader parce qu'il est frappé de folie (*ἐπει*), ce qui rend le précédent discours inutile; 2° que dans dix vers il est nommé sept fois (Penthée, l'homme, le fils d'Échion); 3° qu'il y a un enchevêtrement inextricable de bonds furieux, de fouet divin, de trompette divine, d'apparitions changeantes, sans distinction entre l'action de Bacchos et celle de Sélène; 4° qu'après cette scène frénétique le roi va très lucidement ouvrir les coffres pour en tirer des vêtements féminins. On peut donner de ces troubles une explication vraisemblable, à défaut de remède. Primitivement le vers 97 devait se composer de son premier hémistiche actuel (sauf le *ν* épheleystique) et du second hémistiche de 106 :

Ὡς εἰπὼν παρέπεισε καὶ εἰς δόμον ἤλυθε Πενθεύς.

C'était la conclusion logique du discours : Penthée persuadé rentre au palais pour se travestir. Des raisons qui nous échappent, peut-être toujours le désir d'allonger, peut-être l'amour du fantastique, peut-être aussi la crainte de rien laisser perdre, ont invité Nonnos à introduire ici une série de vers disparates, inutilisés ailleurs. D'où proviennent-ils? On n'oserait l'affirmer. En tout cas, ils seraient mieux en situation, les uns à la fin du chant XLIV, quand Dionysos a demandé l'assistance de Sélène, les autres à la fin de XLV, quand il fait apparaître aux yeux des Thébains des *Σαύματα ποικίλα* et tourmente Penthée avec l'apparition d'une torche. La fin du chant, au point de vue de la composition, est sans grand intérêt⁽¹⁾. C'est la tragédie thébaine avec ses péripéties pathétiques. Cette légende, célèbre dans toute l'antiquité, avait été traitée surtout par des poètes tragiques. Nonnos a suivi docilement ses modèles⁽²⁾, surtout Euripide et ses *Bacchantes*.

⁽¹⁾ Les interversions entre 245 et 253 semblent dues à des inadvertances.

⁽²⁾ Cf. KOEHLER, *op. laud.*, p. 84 et seq.

Kœhler ne lui attribue en propre que l'apostrophe à Sélène et l'envoi des Euménides, c'est-à-dire le passage considéré ici comme une intercalation. Après le dénouement impitoyable, « suivi des Satyres⁽¹⁾ et des Égipans, Bacchos fouette ses lynx et, dans toute sa grâce, part en cortège pour la bruyante Athènes. »

XLVII

Il y a deux parties dans le chant XLVII : la première est l'épisode athénien d'Icarios et d'Érigone (1-264); la deuxième se décompose en deux développements : le séjour à Naxos et l'union avec Ariane (265-469), le voyage à Argos et la mort d'Ariane (470-741).

Pour justifier l'épithète *ἀσιγήτοις* donnée à Athènes au chant précédent, le poète commence par décrire la joie bruyante qui accueille l'arrivée de Dionysos en Attique et l'implantation de la vigne. Le *κῶμος* retentit (5), les chants bachiques résonnent sur les rives du Céphise (15), les arbres murmurent (19), les airs de flûte (22), les cris des Bacchantes éclatent (26) et les oiseaux se mêlent au concert, 30 et seq. Tout ce début n'est d'ailleurs qu'une introduction postiche pour amener l'histoire d'Icarios⁽²⁾. « Il n'y avait personne qui ne prit part aux chœurs dans la ville. Bacchos s'en réjouit et vint dans la maison d'Icarios qui mieux que les autres jardiniers savait soigner les arbres de toute espèce. » L'épisode avait sans doute été traité séparément par Nonnos qui le tenait en réserve. Il débute de la même façon que celui de Brongos au chant XVII. Même Dionysos offre à Icarios la coupe pleine de vin presque dans les mêmes termes qu'à Brongos.

XVII, 74 δέξο, γέρον, τόδε δῶρον, ὅλης ἄμπαυμα μερίμνης.

XLVII, 45 δέξο, γέρον, τόδε δῶρον, ὃ μὴ δεδάσιν Ἀθηναί.

55 βότρυες ἀνδρομέης παιήονές εἰσιν ἀνίης.

Mais bientôt le ton change et l'idylle tourne au drame. Icarios a répandu

⁽¹⁾ 368-69 Καὶ Σατύρους καὶ Πᾶνας ἔχων καὶ λύγκας ἱμάσσων
ἄβρος ἀσιγήτοις ἐκώμασε Βάκχος Ἀθηναί.

⁽²⁾ 34 et seq. Οὐδέ τις ἦν ἀχόρευτος ἀνὰ πτόλιν. Αὐτὰρ ὁ χαίρων
Βάκχος ἐς Ἰκαρίου δόμον ἤλυθεν, ὃς πέλεν ἄλλων
φέρτερος ἀγρονόμων ἑτερότροπα δένδρα φυτεύειν.

autour de lui la culture de la vigne. Les paysans ivres se croient empoisonnés. Ils assomment à coups de bêche, de hache, de faucille le nouveau vigneron (106-124), qui meurt en célébrant encore les bienfaits de la vigne (125-136) : οἶνος ἐμοῦ Βρομίου, βροτέης ἄμπαυμα μερίμνης (132). Les assassins enterrent leur victime. Reprenant alors un thème qui lui est cher, Nonnos fait apparaître l'âme du mort à sa fille Érigone (148-186), comme l'ombre d'Actéon apparaît à Aristée au chant VI et celle d'Oronte à Dériade au début de XXVI. Procédé commode pour amener un autre thème, connu aussi, celui des lamentations qui aboutissent à un suicide; c'est le cas d'Oronte, XVII, 271 et seq.; d'un Indien anonyme, XXIII, 65 et seq. et d'un autre Indien quelques vers plus loin, 77 et seq. Il y a néanmoins un petit changement dans le choix du suicide : Érigone ne se poignarde ni ne se noie. Après avoir découvert la tombe de son père (205-213), elle se pend à un arbre du voisinage (214-228)⁽¹⁾. Pour mettre le comble à l'émotion, le poète a introduit encore un détail nouveau : le chien d'Érigone se laisse mourir de faim au pied de l'arbre. Zeus récompense tant de malheur et de fidélité en plaçant parmi les constellations le chien et ses maîtres, légende athénienne dont Nonnos conteste la vérité (246-264).

Sans autre transition qu'une brusque indication géographique, on passe à l'épisode d'Ariane, lui aussi, sans doute, rédigé d'avance, au moins pour la première partie. « Bacchos⁽²⁾ dans toute sa grâce quitta le cours de l'Illissos cher aux abeilles pour gagner avec son cortège le rivage de Naxos couvert de vignes. » Autant l'histoire d'Icarios révèle les longs artifices de l'école, autant le roman d'Ariane laisse l'impression générale de hâte et presque d'abrègement. On dirait que Nonnos, sûr d'avoir avec cette aventure connue assez de matière pour remplir son chant, a expédié le développement avec quelque précipitation, mais toujours en élève des sophistes. Seul le début est traité avec une lente complaisance, parce qu'il correspondait aux tendances favorites du poète. C'est, d'une part, un monologue de mythologie galante débité par Dionysos à la vue de la belle endormie

⁽¹⁾ L'interversion 226-225, simple inadvertance, a été corrigée par tous les éditeurs depuis Græfe.

⁽²⁾ 265-6 Ἰλισσοῦ δὲ βέεθρα μελίρρυτα Βάκχος ἑάσας
ἀβροῦς ἐς ἀμπελόεσσας ἐνώμασεν ἄντυγα Νάξου.

(275-294); ce sont, d'autre part et surtout, les plaintes amoureuses d'Ariane abandonnée par Thésée (320-418). Tout le passage est visiblement soigné. Aussi n'est-il pas vraisemblable que Nonnos l'ait laissé inachevé et qu'on puisse lui imputer la lacune de 391. « Que ne puis-je⁽¹⁾ à mon tour voir un second fil guider ma traversée ! C'est un fil semblable que je veux avoir, moi aussi. J'échapperais aux vagues de la mer Égée et parviendrais à Marathon pour t'enlacer, même si tu hais Ariane, pour t'enlacer malgré ton faux serment de m'épouser. Reçois-moi, si tu veux, au nombre des servantes chargées de ton lit. Je dresserai ta couche (lacune) après la Grèce, Ariane, comme si j'étais dans ton butin. » Græfe et d'autres après lui ont proposé de lire ici *Μαραθωνίς* ou *Μαραθῶνι* au lieu de *Ἀριάδνη* des manuscrits. Il faut vraisemblablement adopter cette correction satisfaisante pour le sens et qui supprime la lacune. *Ἀριάδνη* provient manifestement du vers 388; mais l'opposition avec *Κρήτην* et l'explication fournie par *ληισθεῖσα* réclament *Μαραθῶνι*. Au point de vue de la paléographie, il y a, d'ailleurs, au début et à la fin des groupes de lettres, une certaine ressemblance entre *ναριαδνη* et *Μαραθῶνι*. La lacune serait donc due à une étourderie du copiste ou du premier éditeur, facilement réparable.

Éros vient alors remplir sa tâche accoutumée (419-427) : Dionysos s'prend d'Ariane qui l'accepte pour époux (428-452). La nature entière se réjouit de leur mariage (453-469), suivant un thème déjà développé pour l'union de Zeus et de Sémélé (VII, 344 et seq.), de Dionysos et de Nikaia (XVI, 270 et seq.), de Zeus et d'Héra (XXXII, 84 et seq.). Ici se termine sans doute le morceau écrit d'avance par Nonnos. La fin du chant, la bataille d'Argos, est moins heureuse. Une transition abrupte — si abrupte que plusieurs années de la vie du dieu sont résumées en deux vers — lui est fournie par Rhéa. De même qu'une prédiction, non

⁽¹⁾ 384

385

390

Αἶθε καὶ αὐτῇ

ἡμετέρης μίτον ἄλλον ἰδὼ πομπῇα κελεύθου·
τοῖον ἔχειν ἐθέλω καὶ ἐγὼ μίτον, ὥς κεν ἀλύξω
Αἰγαίης ἀλὸς οἶδμα καὶ εἰς Μαραθῶνα περήσω,
ὄφρα περιπτύξω σε, καὶ εἰ στυγέεις Ἀριάδνην,
ὄφρα περιπτύξω σε, τὸν ὀρκαπάτην παρακοίτην.
Δέξο με σὼν λεχέων θαλαμηπόλον, ἣν ἐβελήσης·
καὶ στορέσω σέο λέκτρα.... μετὰ Κρήτην Ἀριάδνην,
οἶά τε ληισθεῖσα κ.τ.λ.

antérieurement formulée, de cette déesse (XXXVI, 414) justifie l'intercalation de la bataille navale, de même ici, sans qu'on voie pourquoi ni comment, le souvenir de Rhéa entraîne Dionysos et Ariane de Naxos à Argos. « L'amour ⁽¹⁾ et l'union conjugale firent de Chrysopatôr marié le père d'une nombreuse descendance. Après une longue révolution circulaire du Temps aux blancs cheveux, il se souvint de Rhéa, mère de nobles enfants. Il quitta Naxos l'irréprochable, pleine des Charites, pour visiter toutes les cités de l'Hellade. » Dès lors, c'est une succession de thèmes ou de procédés connus. Mal accueilli avec son épouse par les gens d'Argos, Dionysos se venge en affolant les Argiennes, 477-495. Elles massacrent leurs enfants, comme les femmes arabes ont massacré les leurs XXI, 105 et seq. Puis c'est une alternance de discours (d'un Argien 498-533, d'Héra 537-566, de Persée 596-606, de Dionysos 613-653) et de brèves luttes, comme en certains passages de la guerre des Indes. Enfin, grâce à « l'œil mortel de Méduse », *Θανατηφόρον ὄμμα Μεδούσης* (665), Persée pétrifie Ariane, exploit déjà signalé XXV, 105 et seq. Pour apaiser la douleur de Dionysos, il faut deux nouveaux discours, un d'Hermès (672-712), empreint de conciliation, et un autre de Mélampous (721-727) qui institue à Argos le culte dionysiaque (728-741).

XLVIII

Obligé d'abandonner Béroë à Poseidon, Dionysos s'était vu promettre par Éros (XLIII, 422 et seq.) l'amour d'Ariane, de Pallène et d'Aura. Ces heureuses perspectives n'empêchent pas que le fils de Sémélé doit souffrir d'un bout à l'autre du poème pour mériter l'apothéose; il faut donc qu'Héra continue à le persécuter. D'une part, les pérégrinations de Bacchos pour rejoindre ses amantes, d'autre part, les épreuves que lui réserve Héra assurent la cohésion des deux derniers chants entre eux et avec le reste du

(1) 470

*Καὶ ζυγίοις θαλάμοισιν ὁμιλήσας ὕμναίσι
Χρυσοπάτωρ πολύπαιδα γονὴν ἐσπείρειν ἀκοίτης.
Καὶ δολιχὴν πολιοῖο χρόνου στροφάλιγγα κυλίνδων
μητέρος εὐώδινος ἔης ἐμνήσατο ῥείης·
καὶ Χαρίτων πλήθουσιν ἀμεμφέα Νάξον ἑάσας
Ἑλλάδος ἄσπετα πάντα μετήιεν κ.τ.λ.*

475

poème. Mais l'artifice devient ici plus sensible et, la seconde raison influant sur la première, les voyages du dieu deviennent des voyages en zigzag. Il lui serait facile, en effet, d'aller d'Athènes en Argolide au chant XLVII, mais il lui faut auparavant épouser Ariane à Naxos parce que, par la volonté d'Héra, elle doit être pétrifiée par Persée au pays de Phoroneus. D'autre part, en quittant Naxos, parce qu'il se souvenait de Rhéa, Bacchos pourrait se rendre directement en Phrygie, mais il faut qu'après l'Argolide il traverse la Thrace, où l'attendent et les géants excités par Héra et l'amour de Pallène.

Dionysos donc « quitte le seuil de l'antique Phoroneus ⁽¹⁾ ». A la requête d'Héra, Gaia, mère des géants indiens décimés par le conquérant, lui envoie de nouveaux ennemis, les géants de Thrace (1-30). Cette Gigantomachie se développe sans accroc : elle s'inspire évidemment de la *Τυφώνεια* du chant II et des *ἀριστεῖαι* de la guerre des Indes. La fin cependant mérite une remarque. « Et certes ⁽²⁾ il les aurait tués tous de son thyrses meurtrier; mais il céda et se retira volontairement de la lutte, épargnant la vie des ennemis pour les laisser à vaincre à son père. Et certes il aurait d'un élan rapide hâté sa course vers la Phrygie, mais une autre lutte le retint : il voulut mettre à mort un vivant meurtrier de tant de victimes. » Il s'agissait pour Nonnos de trouver une formule de transition qui lui permit de passer à l'épisode de Pallène. Ces deux groupes de trois vers sont si manifestement construits sur le même modèle : *καὶ νύ κε... ἀλλά*, qu'on se demande si le premier n'est pas un simple essai, que le second aurait définitivement supplanté, comme transition mieux adaptée. En ce cas, les vers 87-89, franche rodomontade, pourraient être mis entre crochets.

L'aventure amoureuse de Dionysos en Thrace est la suivante. Sithon, pris de sa fille Pallène, la promettait au prétendant, qui vaincrait la jeune

⁽¹⁾ L'emploi de *ἑάσας* en fin de vers est devenu une formule dans les derniers chants pour marquer le départ du dieu : XL, 298 et 579; XLIV, 2; XLVII, 265 et 474; XLVIII, 3.

(2) 87

*Καὶ νύ κε πάντας ἐπεφνεν ἑὸν ῥηξήνορι θυρσῶ,
ἀλλὰ παλινδίνητος ἐκὼν ἀνεχάζετο χάρις,
δυσμενέας ζῶοντας ἑὸν γενετήρι φυλάσσαν.*

90

*Καὶ νύ κεν εἰς Φρυγίην ταχύς ἔδραμεν ὠκέϊ ταρσῶ,
ἀλλὰ μιν ἄλλος ἄεθλος ἐρήτνεν, ὄφρα Θανόντων
τοσσατίων ἕνα φῶτα κατακτείνεie φονῆα.*

filles à la lutte, et massacrait tous les candidats. Bacchos vient, combat et, vainqueur, après avoir épousé Pallène, met à mort Sithon. Le développement se déroule sans heurt, peut-être parce que Nonnos tenait prêt ce récit rédigé d'avance et n'a eu qu'à l'insérer dans son poème. Il se compose presque en totalité de thèmes déjà utilisés ailleurs : le portrait indiscret de Pallène en lutteuse, presque nue ⁽¹⁾ (106-123); le récit du combat que Bacchos prolonge voluptueusement, comme au chant X, quand il avait Ampélos pour adversaire (124-171); la joie universelle en l'honneur des deux époux ⁽²⁾ (172-202) et le discours d'école par lequel Dionysos démontre à Pallène que la mort de Sithon est un bienfait pour elle (205-235), comme il avait prouvé, par un autre discours d'école, que la trahison de Thésée assurait le bonheur d'Ariane.

L'épisode d'Aura emprunte beaucoup de traits à celui de Nikaia. Les deux jeunes filles sont de farouches vierges chasseresses; toutes deux repoussent l'amour de Dionysos, toutes deux sont endormies par le même stratagème et victimes du dieu pendant leur sommeil, toutes deux enfin deviennent mères d'un personnage associé au culte dionysiaque, Nikaia de Télète et Aura de Iacchos. Ces ressemblances mises à part, il est certain que l'épisode était prévu par le poète et que la naissance du troisième Bacchos était la conclusion presque obligée du poème. Dès lors on s'étonne qu'au cours de ce chant toutes les difficultés auxquelles on se heurte dans le développement soient réunies dans l'épisode d'Aura. A ne voir que les troubles signalés par Ludwich — on en montrera d'autres —, il n'y a pas moins de cinq lacunes (267, 334, 348, 727, 910) et cinq interversions (291 après 298; 339-338; 353-352; 589-588 et 591 après 593). Tous ces troubles sont-ils imputables à Nonnos, c'est-à-dire sont-ils dus à la composition décousue ou à la rédaction hâtive de la fin du poème? Faut-il au contraire les attribuer à son éditeur ou à la mauvaise tradition manuscrite? Un examen attentif donnera la réponse à ces questions.

Comme le roman de Nikaia (XV, 169 et seq.), l'aventure d'Aura débute par un portrait de l'héroïne (241-257). Vient ensuite un songe prophétique

⁽¹⁾ Il faut le rapprocher des portraits de baigneuses (Sémélé, Artémis, Aphrodite), de chasseresses (Nikaia, Béroë), de la guerrière Chalcomède et de l'anonyme du début de XXXV.

⁽²⁾ Cf. p. 259.

tique (258-286) qui laisse pressentir à Aura sa destinée et la transporte de colère (287-300). Les songes prophétiques sont un procédé de développement cher à Nonnos : Dionysos voit en rêve sa fuite devant Lycurgue (XVIII, 174 et seq.) et Agavè le meurtre de Penthée (XLIV, 46 et seq.). Il est bien possible que celui-ci soit une addition : il est introduit au vers 258 par la formule *καί ποτε* et les premiers mots du développement suivant au vers 302 sont aussi *καί ποτε*. Quoi qu'il en soit, il y a une lacune au vers 267 et le vers 291 est déplacé. « Le dieu ardent ⁽¹⁾ posa sa flèche sur la corde brûlante et, devenu chasseur, l'impétueux Éros manœuvrait l'arc au fond des bois, tuant de ses chétives flèches une série de fauves. Sur les pas de son fils en chasse.... au fils de Myrrha, Cypris était là, rieuse. » Græfe et Marcellus ont cru trouver le remède en remplaçant *νιέ* par *νί τε*, mais cette forme n'est pas nonnique. Kœchly croit à la chute d'un vers, peut-être de plusieurs. Il semble cependant que rien ne manque au sens et qu'il y a plutôt une faute de texte. Le premier éditeur aurait pu mal lire un passage raturé ou le copiste distrahit mal transcrire son modèle. L'altération ne serait-elle pas au début du vers? Au lieu de *παιδί δέ*, on pourrait écrire *καί περί* ou *καί παρά* ⁽²⁾; on libérerait ainsi *συνέμπορος* pour le rattacher à *νιέ* Μύρρης, en supprimant la lacune. Le sens serait alors : « Près du chasseur, sur les pas du fils de Myrrha, Cypris était là, rieuse. »

En s'éveillant au pied du laurier où elle s'était endormie, Aura s'écrit : « Daphnè ⁽³⁾, pourquoi me troubler? Quel rapport entre Cypris et ton arbre?

⁽¹⁾ 264 et seq. ὅττι θεὸς πυρόεις τανύσας βέλος αἶθοπι νευρῇ
θεῦρος ἔρως τόξευε λαγωόλος ἐνδοθι λόχμης,
οὐτιδανοῖς βελέεσσιν ὀϊστεύων στίχα θηρῶν·
παιδί δέ θηρεύοντι συνέμπορος.... νιέ Μύρρης
Κύπρις ἔην γελώσα.

⁽²⁾ Les deux prépositions s'échangent parfois dans les manuscrits; cf. dans ce chant, 611 et 890.

⁽³⁾ 292 Δάφνη, τί κλονέεις με; τί Κύπριδι καὶ σέο δένδρῳ;
ἀσάμην εὐδουσα τεοῦς ὑπὸ γείτονας ὄλους
σὸν φντόν ἐλπομένη φιλοπάρθενον, ὑμετέρης δέ
295 φήμης οὐκ ἐτύχησα καὶ ἐλπίδος· ὥς ἄρα, Δάφνη,
σὸν δέμας ἀλλάξασα τεδὸν νόον εὗρες ἀμεΐψαι;
μὴ γαμὴ μετὰ πύτμον ὑποδρήσσεις Ἀφροδίτῃ;
298 οὐ πινυτῆς τόδε δένδρον, ἀπ' ἀρτιγάμοιο δέ νύμφης;

J'ai été bouleversée en dormant au voisinage de tes rameaux. J'avais confiance dans ta tige virginale, mais je ne puis justifier ni ta renommée, ni ma confiance. Ainsi donc, ô Daphnè, en transformant ton corps, tu as réussi à changer d'âme? Es-tu devenue, après le trépas, la servante d'Aphrodite nuptiale? Cet arbre n'est pas celui d'une fille réservée, mais d'une jeune mariée. Il n'est pas étonnant de voir de tels rêves à l'ombre d'un myrte. Ce songe est digne d'une femme lascive.» La transposition de 291 après 298 est adoptée par Græfe, Kœchly et Ludwig. Elle se propose sans doute de rapprocher d'une part *τόδε δένδρον* (298) et *μύρτον* (291), d'autre part *ὄνειρατα* (291) et *ὄνειρος* (299). Mais ce rapprochement n'est pas indispensable. Le vers 291, laissé à sa place, exprime beaucoup mieux la surprise et l'indignation d'Aura : un laurier aurait dû la préserver du songe lascif qu'on pourrait avoir à l'ombre d'un myrte! En second lieu et surtout, 299 est inséparable de 298. Il n'est pas possible que *τόδε δένδρον* soit construit d'abord avec le simple génitif de possession : *πινυτῆς*, et ensuite, pour signifier la même chose, avec *ἀπό* et le génitif. Il n'y a pas d'interrogation dans cette phrase; il faut mettre un point en haut après *δένδρον* et supprimer le point d'interrogation après *νύμφης*. «Cet arbre n'est pas celui d'une fille réservée et ce songe est digne d'une jeune mariée voluptueuse.»

A supposer donc que le songe soit une intercalation, le développement reprend par le récit du sacrilège qui fera le malheur d'Aura. Artémis, avec son attirail de chasse et ses servantes, s'en va, sur un char conduit par Aura, prendre un bain dans le Sangarios (302-340). Les baignades sont, on l'a vu, un des thèmes favoris de Nonnos. Celle-ci se termine mal parce que l'orgueilleuse Aura, s'avise — quel blasphème! — de critiquer le buste de la déesse⁽¹⁾. Ludwig signale deux lacunes, une au début de 334, l'autre après 348. Aura vient d'arrêter le char d'Artémis. «Oupis prit l'arc suspendu à l'épaule de la déesse, Hécaergè le carquois, les filles d'Okéanos les rets de chasse bien noués; et les chiens.... Loxô détacha des pieds les brodequins.» Græfe a pensé à remplacer *καὶ κύνας* par un verbe dont les Océanides seraient le sujet : *κάτθεσαν, κάβαλον, κούφισαν* ou à indiquer

291 οὐ νέμεσις παρὰ μύρτον ὄνειρατα ταῦτα νοῆσαι,

299 μαχλάδος οὗτος ὄνειρος ἐπάξιος κ.τ.λ.

⁽¹⁾ Les interversions 339-338 et 353-352 semblent de simples inadvertances.

une lacune avant *καὶ κύνας*. Marcellus étend sa correction au vers précédent et écrit : *δέσματα χαίτης Καὶ κλῖνας*. Kœchly, suivi par Ludwig, suppose une lacune après *καὶ κύνας*. Enfin Ludwig indique que le *κ* de *κύνας* dans le *Laurentianus* et dans le *Palatinus* a une forme inusitée et semble provenir d'un *λ* corrigé, ce qui explique que le *Monacensis* donne *σλύνas* et le *Vindobonensis* *βλύνas*. De même que plus haut, il ne paraît pas qu'il y ait là une solution de continuité, mais plutôt une faute de texte. Les suivantes d'Artémis la débarrassent de ses armes, vident le char de la déesse et procèdent à sa toilette. Les chiens n'ont rien à faire sans doute dans cette description. Il faut vraisemblablement se défaire de *κύνας* et mettre à sa place un engin de chasse. Le passage avait sans doute été raturé par Nonnos; il avait pu écrire, par exemple *καὶ στάλικας*, qui ne convenait pas métriquement avec la suite, ou *ἄρκνας*, qui faisait asyndète, et peut-être *καὶ λίνον*, qui arrangeait les choses⁽¹⁾. De ces trois tentatives l'éditeur aurait tiré l'inadmissible *καὶ κύνας*, qu'on propose de remplacer par *καὶ λίνον*, en supprimant la lacune.

Artémis a donc pris son bain et Aura qui nageait auprès d'elle a observé les imperfections physiques de sa maîtresse. Le texte des manuscrits est le suivant :

347 Ἡμιφανῆς δ' ἀτέλεστος ἔσω ποταμηίδος ὄχθης
 ἱμαλέας ῥαθάμιγγας ἀποσμήξασα κομῶν...
 Ἄρτεμις ἀγροτέρη.

La lacune malheureusement ne change rien à l'affaire : *ἀτέλεστος* est absurde et il manque un verbe à un mode personnel, sans compter que *ἔσω ποταμηίδος ὄχθης* est peu clair. Vainement *ἀτέλεστος* a été corrigé en *ἀκάλυπτος* par Marcellus, en *ἄκλυστος* ou *ἀκέλευστος* par Kœchly; plus vainement encore Rigler, pour maintenir l'adjectif incommode, renvoie à XXXVI, 94 *ἀνδροφύης ἀτέλεστος*; XLI, 62 *ἀλλοφύης ἀτέλεστος* et XLVIII, 42 *ἀνδροφ. ἀτέλ.*, où il s'agit de Triton, de Cécrops et de Chiron, c'est-à-dire de personnages qui ont une forme humaine incomplète. Comme, d'autre part, on n'a pas plus que dans les cas précédents l'impression d'une solution

⁽¹⁾ Sur les variétés de filets, cf. Xénophon, *Cynég.*, II, 4 et seq. On trouve dans les *Dionysiaques*, XV, 180, à propos de la chasseresse Nikaia, le début de vers proposé ici : *καὶ λίνον*.

de continuité dans le développement, il faut tâcher de remplacer ἀτέλεστος importun par le verbe nécessaire. Ἀνέπαλτο s'offre à nous; c'est le verbe que Nonnos emploie, à cette place du vers et sous cette forme, pour dire qu'un personnage sort du lit (VII, 156) ou émerge d'un courant (XLVIII, 373). Paléographiquement ἀνέπαλτο est assez voisin d'ἀτέλεστος; pour achever la correction, on écrirait ἀνέπαλτο μέτω au lieu de ἀτέλεστος ἔσω. Ainsi tout rentrerait dans l'ordre : « A égale distance des rives du fleuve, Artémis la chasserresse émergea à demi, essuyant les gouttelettes d'eau sur ses cheveux. »

Sans répliquer à l'affront de sa suivante, Artémis va trouver Némésis (370-388). Trois discours sont échangés, dont les deux premiers sont de simples énumérations d'école : questionnaire de Némésis qui pressent un drame (389-413); plaintes d'Artémis outragée (414-438); promesse de Némésis (439-448) : Aura sera punie par la perte de sa virginité. Voilà donc Némésis-Adrastée déchaînée contre la nymphe chasserresse (449-469) et Dionysos frappé d'amour pour elle par Éros (469-473). Nous retombons dans le roman érotique dont nous avons vu déjà plusieurs exemplaires dans le poème. Bacchos devenu timide vit dans l'ombre de son amante (474-486); il exhale, en langage galant, son inquiétude amoureuse (487-513) et s'endort accablé à l'ombre d'un myrte. La suite immédiate, on la divine : une apparition; une hamadryade surgit pour donner au dieu — ceci par contre ne s'attendait pas — le conseil de lier Aura afin d'abuser d'elle (514-529). Non content de ce premier rêve, Nonnos, selon son procédé favori⁽¹⁾, fait paraître aux yeux du vivant l'âme de la morte : Ariane vient reprocher à Dionysos son infidélité (530-563). Plusieurs raisons font croire que ce morceau superflu est une addition postérieure. D'abord, il n'est guère à sa place, puisque l'infidélité n'est pas encore accomplie; c'est une preuve qu'il a été intercalé vaille que vaille. Ensuite, les quelques vers qui le suivent immédiatement donnent l'impression d'avoir été remaniés. « A ces mots⁽²⁾, l'ombre d'Ariane s'envola, semblable à une

⁽¹⁾ Cf. p. 258.

⁽²⁾ 563 et seq. Ὡς φασμένη σκιδεντι πανεικελος ἔσσυτο καπνῷ.
Καὶ θρασὺς ἔγρετο Βάκχος ἀποσκεδάσας πτερὸν Ἰππῶν,
μυρομένην δ' ὤκτειρεν ὄνειρσίνην Ἀριάδνην.
Καὶ δόλον ἄλλοπρόσαλλον ἐδίξετο πομπὸν Ἑρώτων.

fumée impalpable. Bacchos s'éveilla plein d'audace après avoir écarté l'aile du sommeil. Il compatissait aux pleurs d'Ariane vue en rêve. Il envisageait plusieurs ruses pour guider ses amours. » Que le conseil impudique de l'hamadryade et l'espoir qu'il fait naître permettent à Dionysos de s'éveiller θρασὺς, on le comprend; mais l'épithète ne convient plus après l'apparition de la plaintive Ariane. Elle convient moins encore au voisinage de la compassion pour la morte exprimée dans le vers suivant et cette compassion elle-même est en contradiction avec le vers 566, où le dieu cherche sans vergogne à réussir dans son entreprise amoureuse. Donc l'apparition d'Ariane, selon toute vraisemblance, a été ajoutée et, pour qu'elle ne semblât pas tout à fait vaine, le poète a cru devoir intercaler aussi le vers 565, sans s'apercevoir dans sa hâte que les deux hexamètres voisins le contredisent.

La formule ὄφρα... τόφρα sert une dernière fois de transition pour ramener Aura en scène. La chasserresse altérée cherche une source. Une fois de plus, au milieu d'une éclosion miraculeuse de fleurs, sort d'un rocher une coulée de vin (570-588)⁽¹⁾. « Altérée⁽²⁾, en plein midi, Aura y accourt. Éros avait répandu un nuage sur ses paupières pour l'empêcher de voir en quelque coin dans ses recherches l'eau des pluies de Zeus ou une source ou le courant d'une rivière descendue des montagnes. Mais quand elle aperçut la source trompeuse de Bacchos, alors Pitho chassa de ses paupières la brume impalpable. » Les vers sont ici traduits dans leur ordre normal et, puisqu'on ne sent pas de heurt dans le développement, il est inutile de transposer 591 après 593 avec Kœchly et Ludwig.

Comme Nikaia au chant XVI, la chasserresse boit, s'enivre, s'endort, est victime du dieu pendant son sommeil (613-651). A son réveil, aveuglée par la fureur, elle poursuit de ses soupçons et de sa colère tous les hommes

⁽¹⁾ L'interversion 589-588 ne peut être due qu'à une distraction du copiste.

⁽²⁾ 590 et seq. Κεῖθι δὲ διψώουσα μεσημερίας ἔτρεχεν Αὔρη,
ἀμφὶ δὲ οἱ βλεφάροισιν Ἑρως κατέχευεν ὀμίχλην
εἰ ποθὶ διψώουσα Διὸς χύσιν ἢ τινα πηγὴν
ἢ ῥέον ἀθρήσειεν ὀρεσσιχύτου ποταμοῖο·
ἀλλ' ὅτε Βακχείην ἀπατήλιον ἔδρακε πηγὴν,
δὴ τότε οἱ βλεφάρων σκιδεν νέφος ἤλασε Πειθώ.

des environs. « Dans sa douleur ⁽¹⁾ elle hurlait en proie à une rage trépidante. Elle pourchassa les paysans et, près de la rive ombreuse, pour punir son perfide époux et satisfaire sa vengeance, elle mit en pièces les bergers. D'un fer impitoyable, elle massacra de préférence le boucher, parce qu'elle savait que le gracieux Tithon, l'époux malheureux de l'Aurore, était boucher et que Sélène aussi, conductrice de bœufs, avait épousé Endymion, gardien sur le Latmos de troupeaux de bœufs. Elle connaissait encore le pitoyable amour du Phrygien Hymnos, le pâtre amoureux, massacré par une autre vierge. Elle massacra de préférence le chevrier, elle massacra la troupe entière des chèvres, dans sa peine affreuse, parce qu'elle avait vu Pan malheureux en amour sous l'apparence exacte d'une chèvre à l'épaisse toison : elle croyait que, toujours possédé du désir d'Écho, Pan, le berger, l'avait violée, elle, pendant son sommeil. Elle maltraita plus encore les laboureurs... elle massacra le chasseur... elle mit en pièces les ouvriers de la vigne bachique... » Ce développement par énumération sent évidemment l'école; les négligences de style trahissent aussi la hâte de la rédaction. Il semble bien pourtant que ce morceau n'a pas été écrit sans retouche. Chaque nouvelle catégorie de personnages est introduite par δέ (662, 664, 676, 679, 682), sauf les chevriers, 671. Si on re-

- ⁽¹⁾ 661 Ἀχρυμένη δ' ὀλόλυξε, κατάσχετος ἄλματι λύσσης·
ἀγρονόμους δ' ἐδίωξε, καὶ εὐπετάλου σχεδὸν ὄχθης
τινυμένη δολόντα πόσιν ποινήτορι Ξεσμῶ
μηλονόμους ἐδάϊξεν· ἀμειλίκτη δὲ σιδήρῳ
665 βουκόλον ἔκτανε μάλλον, ἐπεὶ μάθε νυμφίον Ἡοῦς,
Τιθωνὸν χαρίεντα, δυσίμερον ἀνέρα βοῦτην,
ὅττι βοῶν ἀγέλαις μεμελημένον ἔσχε καὶ αὐτὴ
Λάτμιον Ἐνδυμίωνα βοῶν ἐλάτειρα Σελήνη·
ἔκλυε καὶ Φρυγίῳ, τὸν ἔκτανε παρθένος ἄλλη,
670 Ἵμνου πικρὸν ἔρωτα, ποθοβλήτοιο νομῆος·
αἰπόλον ἔκτανε μάλλον, ὅλον χορὸν ἔκτανεν αἰγῶν
αἰνοπαθής, ὅτι Πᾶνα δυσίμερον ἔδρακε κούρη
ἰσοφυῇ μεθέποντα δασύτριχος αἰγὸς ὀπωπὴν
ἔλπετο γὰρ μάλα τοῦτο, πόθῳ δεδονημένος Ἡχοῦς
675 ὅττι μιν ὑπναλήν ἐβίησατο μηλονόμος Πάν·
676 γειοπόνους δ' ἐδάμασσε πολὺ πλέον...
679 ἔκτανε δ' ἀγρευτῆρα...
682 Βακχείης δ' ἐδάϊξεν ὑποδρηστήρας ὀπώρης.

marque, d'autre part, l'identité des formules : βουκόλον ἔκτανε μάλλον (665) et αἰπόλον ἔκτανε μάλλον (671), on est amené à penser que les vers 671-675 sont une addition destinée à supplanter 665-670. Il faudrait donc probablement mettre le premier groupe entre crochets.

Pour soulager sa rage, Aura noie la statue d'Aphrodite et brise celle d'Éros (689-700). Elle se demande avec douleur — au moyen d'une énumération encore — quel dieu a pu abuser d'elle (701-722). « Elle dit ⁽¹⁾ et sa voix tremblante s'arrêta, brisée par les larmes. Enceinte des œuvres génératrices de Lyæos, son amant, Aura, la vierge violée, conçut un double fruit. Devenue femme, au paroxysme de la fureur, elle s'emporta contre le fardeau de sa grossesse, Aura, la vierge violée... ou germe spontané ou par suite d'une union avec un homme ou avec un dieu trompeur. » Déjà Scaliger indiquait une lacune après 727 : « *desunt quaedam* »; Ludwig l'a imité. Græfe et Marcellus ont préféré la correction εἰ σπόρος αὐτολόχευτος, Kœchly εἰς σπόρον αὐτολόχευτον. Comme le sens paraît complet, mieux vaudrait peut-être éviter la lacune en supposant une simple haplographie de σ. On pourrait écrire ἥσ σπόρος en donnant à ἥσ pour antécédent γονῆς. « Elle s'emporta contre le fardeau de sa grossesse, Aura, la vierge violée, que le germe en fût spontané ou dû à l'union avec un homme ou un dieu trompeur. » Pour comble de misère, la malheureuse doit subir trois fois la raillerie et l'insulte d'Artémis (749-785; 829-847; 856-865). Nikaia, une victime comme elle, vient l'encourager et reçoit de Dionysos, après la naissance des deux jumeaux (848-855), la prière de sauver Iacchos (866-889). Aura cependant exhale de nouvelles plaintes (890-908), suivies de ce vers :

ἔννεπε καὶ διδύμους παῖδας χεῖρεσσι λαβοῦσα.

Cet hexamètre de transition donné par tous les manuscrits et admis par

- ⁽¹⁾ 723 ἔννεπε, καὶ τρομέουσιν ἦν ἀνείρασε Φωνήν
δάκρυσι νικηθεῖσα. Τελεσιγάμου δὲ Λυαίου
725 παιδοτόκου πλησθεῖσα γονῆς δυσπάρθενος Αὔρη
διπλόον ὄγκον ἄειρε· γυνὴ δ' ἐπεμήνατο φόρτω
ἄσχετα βακχευθεῖσα γονῆς, δυσπάρθενος Αὔρη...
ἡ σπόρος αὐτολόχευτος ἡ ἀνέρος ἐξ ὕμναίων
ἡ δὲ Θεοῦ δολίῳ.

tous les éditeurs, sauf Ludwich, est un faux, avoué et signé par le copiste du *Laurentianus* qui a écrit en marge : *ἐμὸς στίχ[ος]*. Faut-il faire remonter la lacune jusqu'à Nonnos, qui aurait négligé d'écrire le développement en entier? Ce n'est guère probable; il manque sans doute un seul vers, omis par distraction dans l'archétype; le copiste du *Laurentianus* en a exprimé le sens dans un hexamètre non nonnique à cause des spondées consécutifs. Quoi qu'il en soit, Aura expose ses jumeaux, tels Romulus et Remus, dans une grotte, pour qu'ils deviennent la proie des fauves. Mais une panthère, comme la louve romaine, les nourrit de son lait (910-916). Alors la mère en furie tue un de ses fils, comme les femmes de Nyssa au chant XXI et les Argiennes au chant XLVII, et le dévore, comme les bergers arabes de XXI mangent leur progéniture. Le survivant est sauvé par Artémis frappée d'horreur et de pitié, tandis qu'Aura va se noyer dans le Sangarios ⁽¹⁾ (917-942). La petite enfance de Iacchos est remplie de vicissitudes, comme celle de son père. De même que Dionysos emporté par Hermès est confié par lui aux filles de Lamos, puis à Ino et Mystis, enfin à Rhéa, de même Iacchos arraché à la mort par Artémis est porté à Bacchos, qui le donne en garde à Nikaïa, puis emmené à Athènes, confié à Athèna et par elle aux Bacchantes d'Éleusis. Ce parallélisme est certainement une recherche de Nonnos (943-968). Dionysos alors, sur le point de quitter la terre, placé Ariane au rang des constellations. Et le poète, en attendant qu'il chante dans sa *Paraphrase* « le dieu fait homme » ⁽²⁾ installe au ciel païen l'homme fait dieu.

⁽¹⁾ On peut noter que le Sangarios, auprès duquel va se terminer le poème, marque (XIV, 270) le point de départ de l'expédition des Indes.

⁽²⁾ *Paraphrase A*, 40 *Kai λόγος αὐτοτέλεστος ἐσαρκώθη Θεὸς ἀνὴρ*.

CHAPITRE IX.

CONCLUSION.

La composition des *Dionysiaques* s'explique, en somme, par la genèse du poème.

L'examen superficiel et l'étude détaillée se corroborent et le prouvent : Nonnos s'est mis à écrire sans avoir établi un plan préconçu, intangible. Peut-être même n'avait-il pas primitivement l'intention de composer un poème suivi. Il avait adopté, pour héros de ses vers, Dionysos, dieu populaire, dont les hauts faits avaient inspiré déjà les chants des poètes et les compositions des artistes ⁽¹⁾. Dans la légende du dieu il avait choisi sans doute un certain nombre d'épisodes et les avait versifiés avec sa facilité prolifique, en brillant élève des sophistes. De là vient qu'on pourrait extraire si aisément des *Dionysiaques* une quantité de morceaux conformes à la tradition épique (catalogues, ἀριστεῖαι, gigantomachies, fondations de villes, odyssées, généalogies) et une série non moins nombreuse de morceaux rédigés dans le goût des sophistes (ἐκφράσεις, éloges, métamorphoses, romans érotiques). Quand se furent entassés en nombre respectable les feuillets de papyrus portant ces chants dionysiaques isolés, Nonnos dut avoir l'idée de les relier entre eux, d'en faire un poème unique. Le noyau en fut sans doute la partie la plus cohérente, de l'aveu unanime : la campagne du dieu dans l'Inde. Il n'est pas impossible que le poète ait un moment borné là son intention. Si l'on veut bien, en effet, remarquer que, selon toute vraisemblance, la guerre devait se terminer primitivement au chant XXXVI ⁽²⁾, que les chants XXXVII, XXXVIII, XXXIX sont des additions manifestes, on ne peut pas ne pas être frappé du fait que le groupe

⁽¹⁾ On trouvera une liste des prédécesseurs de Nonnos dans KOEHLER, *op. laud.*, p. 1. Dans l'*Anthologie Palatine*, IX, 524 est une curieuse litanie alphabétique en l'honneur du dieu. Un papyrus Zereteli (*Papyri russischer und georgischer Sammlungen*, n° 11, Tiflis 1925) est un hymne inédit à Dionysos (III^e s.). Cf. aussi P. Perdrizet, dans *Mélanges Champollion*, p. 93-100, *La mosaïque de Cheikh Zouède*, qui reproduit la pompe dionysiaque (III^e-IV^e s.).

⁽²⁾ Cf. p. 209.

central des *Dionysiaques* (XIII-XXXVI) comprend précisément 24 chants. C'était déjà une *Iliade* ⁽¹⁾. Mais il restait peut-être au poète des fragments inutilisés et l'ambition lui était venue. Pourquoi conter seulement une partie de la vie du dieu? Pourquoi ne pas retracer toute la biographie de Dionysos? Après l'*Iliade*, l'*Odyssée*. La matière en fut fournie par les courses de l'ancêtre Cadmos à la recherche d'Europe, par l'histoire de toute sa famille, par les pérégrinations involontaires de Dionysos enfant, victime du courroux d'Héra. Ce sont les 12 premiers chants. Malheureusement, même avec des longueurs et des additions, les voyages du conquérant à son retour d'Asie n'ont pu remplir que les 9 derniers chants. C'est à ce moment sans doute que la fin de la guerre a été reportée de XXXVI à XL et que les trois chants XXXVII, XXXVIII, XXXIX, intercalés, ont permis d'atteindre le chiffre rêvé, le total homérique : 48 chants.

Ainsi l'œuvre se présente comme une *Iliade* centrale flanquée de deux tronçons d'*Odyssée*. Mais chacune de ces trois parties est faite de morceaux isolés que le poète avait commencé à rapprocher, à rejoinctoyer suivant un plan assez souple. Tour à tour l'espace et le temps, la géographie et la chronologie, les idées morales, l'alternance des genres, une sorte de parallélisme établi entre les deux parties du poème lui avaient permis de grouper, non sans effort et gêne parfois, des épisodes solitaires. L'œuvre ne pouvait sans doute devenir parfaite, mais elle marchait en hâte vers l'amélioration.

Précipitation juvénile, fébrile et funeste, que tout trahit : répétition des mêmes procédés, apparition et disparition peu justifiée des personnages, emploi perpétuel des mêmes tournures (participes, relatifs, liaison par καί), négligences de style continuelles.

Tout trahit aussi l'abandon : lacunes entre deux couplets consécutifs, lacunes au milieu, parfois même au début d'un développement, redites, interventions.

Les beaux projets de perfectionnement et d'achèvement ont dû, en effet, être abandonnés tout net par l'auteur à sa conversion. M. Bidez ⁽²⁾ signale, d'après les lettres de l'empereur Julien, « l'indifférence et la démoralisation » du clergé païen à cette époque. Elles devaient s'étendre à beaucoup de

⁽¹⁾ Cf. p. 53. — ⁽²⁾ *L'Empereur Julien, Lettres*, I, p. 95.

laïques. Nonnos ne les a probablement pas ignorées. Sans doute s'était-il mis au travail avec enthousiasme. Renseigné vaguement dès cette époque sur les croyances des chrétiens ⁽¹⁾, il n'est pas impossible même qu'il ait songé à faire de son œuvre une apologie du paganisme, où la naissance miraculeuse de Dionysos, ses prodiges, ses épreuves, son accession à l'Olympe formeraient un parallèle implicite avec la Nativité mystérieuse, les miracles, la Passion, l'Ascension de Jésus. Mais, à mesure que se poursuivait dans une ambiance de scepticisme la biographie poétique de son dieu, Nonnos a peut-être senti venir le doute. Les *Dionysiaques* ont pu être écrites en partie entre les crises de conscience qui ont abouti à la conversion. La détresse morale du poète ne pouvait, on le devine, contribuer à préciser ses projets littéraires un peu flottants.

Toutes ces circonstances méritent considération. Elles ne peuvent pas évidemment motiver un jugement favorable sur la composition des *Dionysiaques*; mais elles excluent toute sévérité intransigeante. Il est vraisemblable qu'avec l'âge Nonnos, demeuré païen, aurait, par des raccords, par des retouches, atténué les défauts de composition du poème. Dès lors on peut, sans partialité, juger avec bienveillance ce ποικίλον ὕμνον inachevé. Ne doit-on pas, d'ailleurs, sa sympathie, et même quelque admiration au poète assez fier, assez courageux pour avoir sacrifié son œuvre à sa foi?

⁽¹⁾ Cf. p. 9, n. 9.

ADDENDA ET CORRIGENDA.

L'impression de ce livre allait être terminée quand a paru, nouvelle preuve de l'intérêt provoqué actuellement par Nonnos, le tome IX des *Στοιχεῖα* fondés par Fr. Boll : VIKTOR STEGEMANN, *Astrologie und Universalgeschichte. Studien und Interpretationen zu den Dionysiaka des Nonnos von Panopolis*, 1930, Teubner. Vu le sujet traité, je n'aurais pas à en parler ici, si l'auteur n'avait ajouté à son livre, sous le titre de *Beilagen*, deux courts chapitres : *Zur Lebenszeit des Dichters Nonnos* (p. 206-209) et *Die Komposition der Dionysiaka* (p. 209-230), qui m'obligent à faire quelques remarques.

1° CHRONOLOGIE DE NONNOS. On peut dire qu'elle est fixée par M. Stegemann d'après la date qu'il assigne à la *Paraphrase*. Son raisonnement est le suivant : la première moitié du v^e siècle a vu la lutte entre les habitants d'Antioche, tenants de Nestorios, qui admettaient avec lui la double nature du Christ, refusant à la Vierge l'épithète de *Θεοτόκος*, et les Alexandrins, partisans de Cyrille, qui gardaient le culte de Marie, avec l'épithète *Θεοτόκος*. La querelle ne fut tranchée qu'au synode d'Éphèse en 431 : l'épithète y fut déclarée orthodoxe. Or Nonnos la donne à la Vierge avec prédilection. Comme la *Paraphrase* n'a pas le caractère de polémique, c'est donc que l'apaisement s'était fait dans les esprits et que le poème a été écrit quelques années après le synode, aux environs de 440. D'autre part, comme M. Stegemann admet, avec Ludwig, que Nonnos a imité Grégoire de Nazianze, il place la composition des *Dionysiaques* après 390, plus exactement, selon lui, dans la première décade du v^e siècle. Pourquoi cette date du début du siècle ? Il ne le dit pas, mais on devine que c'est pour diminuer l'écart entre les dates des deux œuvres. Dans ces conditions, d'après lui, les dates approximatives de la vie de Nonnos seraient 380-450.

Sans reprendre la discussion du chapitre 1, p. 10 et seq., on peut répondre : 1° que Nonnos ne semble pas avoir imité Grégoire, mais qu'ils ont plutôt imité tous les deux un modèle commun ; 2° que Nonnos, égyptien, donc partisan du culte de la Vierge, a pu ne pas attendre le synode d'Éphèse pour donner à Marie l'épithète de *Θεοτόκος*, qu'on trouve dans Grégoire de Nazianze et dans Grégoire de Nysse. En conséquence, comme on l'a proposé ici, les *Dionysiaques* peuvent dater de 390 environ et Nonnos a pu naître vers 360.

2° COMPOSITION DES DIONYSIAQUES. A en croire M. Stegemann, la composition des *Dionysiaques* a été soumise à une double influence : A celle du sophiste Ménandre de Laodicée, B celle de la symbolique des nombres en astrologie.

A. Nous avons de Ménandre un traité *Περὶ ἐπιδεικτικῶν*, où il donne le formulaire de l'éloge d'un roi, c'est-à-dire qu'il dresse un catalogue de tous les lieux communs qui doivent y figurer. Ce sont : *προοίμια, γένος, πατρίς, γένεσις, ἀνατροφὴ, παιδεία, πράξεις κατὰ τὸν πόλεμον καὶ κατὰ τὴν εἰρήνην, σύγκρισις*. Il faut accorder à M. Stegemann — on l'a répété assez souvent dans ce livre — que Nonnos a subi très fortement l'influence de la sophistique, sinon celle d'un sophiste en particulier. Cela dit, les objections ne manquent pas. En voici rapidement quelques-unes. 1° On ne peut affirmer, comme le fait M. Stegemann, que Nonnos ait donné aux *Dionysiaques* la forme d'un panégyrique de roi, suivant les préceptes de Ménandre, car un poème épique étant composé à la gloire d'un héros comprend forcément les mêmes thèmes que l'éloge sophistique, sans en avoir nécessairement la forme. 2° Précisément, dans le tableau qu'il a dressé, p. 210-221, pour montrer les correspondances entre les *Dionysiaques* et le traité de Ménandre, M. Stegemann est obligé de ne pas toujours suivre l'ordre des paragraphes du traité ou de citer le même paragraphe à propos de plusieurs passages des *Dionysiaques*, preuve que la composition ne suit pas rigoureusement les règles de Ménandre. 3° Les digressions et les intercalations de Nonnos sont ou introduites avec une facilité trop indulgente par M. Stegemann dans les subdivisions du sophiste ou passées sous silence. Ainsi, par exemple, Ménandre n'a pas recommandé de couper en deux parties le lieu commun sur le *γένος* (I, 46-IV, 226 et V, 88-562) pour y intercaler le lieu commun sur la *πατρίς*, ni de placer la *σύγκρισις* au milieu de l'œuvre. Et pourquoi M. Stegemann omet-il de mentionner les longs épisodes de Nikaia et de Chalcomédè, sinon parce qu'ils ne peuvent, vu leur nature, être comptés parmi les *πράξεις κατὰ τὸν πόλεμον*, ni, vu leur date, parmi les *πράξεις κατὰ τὴν εἰρήνην*, comme les épisodes similaires d'Ariane, de Pallène et d'Aura. 4° Les lacunes, transpositions, répétitions, qui gênent si fort quand on étudie la composition des *Dionysiaques*, ne troublent pas M. Stegemann; il semble presque les ignorer, de même que les articles de Scheindler et de Keydell, si importants sur la question. Il déclare que Nonnos a donné aux *Dionysiaques* la forme d'un panégyrique de sophiste et dès lors tout lui paraît normal. 5° Pourtant il est obligé de convenir que la fin ne rentre pas dans son cadre idéal. Il l'explique en disant que les derniers chants et l'ascension de Dionysos sont un épilogue indispensable, dû à une autre influence : celle des idées orientales sur le roi dieu et sauveur. En somme, mais pour d'autres raisons, M. Stegemann a les mêmes indulgences que le comte de Marcellus à l'égard des fautes de composition : il les ignore ou les justifie à sa façon.

B. Deux observations semblent nécessaires avant d'exposer, selon M. Stegemann, l'influence spéciale de l'astrologie sur la composition des *Dionysiaques*. C'est, d'abord, qu'on ne songe pas à nier la prédilection de Nonnos pour l'astrologie; «sa passion pour les détails astrologiques et son goût pour les horoscopes, croyances courantes en Égypte, comme le prouve la paperasse magico-astrologique de nombreux papyrus», ont été signalés dans ce livre, p. 6 et chaque fois que l'occasion s'en est présentée

C'est, ensuite, que, si M. Stegemann dans son ouvrage a réédité, traduit, commenté avec autant de compétence que de soin les passages proprement astrologiques — un millier de vers environ —, il les a trop isolés du reste du poème, dont ils ne sont qu'une petite partie. Il en résulte qu'il semble avoir à peu près oublié et qu'on oublierait, à le lire, qu'il y a d'autres choses importantes dans les *Dionysiaques*, par exemple, les opérations militaires, les épisodes galants, les songes multipliés. Dans ces conditions, on est vraiment surpris d'apprendre que l'astrologie commande toute la composition du poème. Cela suppose une merveilleuse concordance des préceptes de Ménandre avec la symbolique des nombres en astrologie. Un tableau montre en effet, p. 228-229, cet accord parfait.

Voici, résumées, les explications de M. Stegemann. On a tort de croire couramment que le chiffre de 48 chants corresponde au total des chants homériques. L'amour de Nonnos pour l'astrologie prouve qu'ici 48 n'est pas 24×2 , c'est 12×4 , étant donné qu'il y a 12 signes du zodiaque et 4 saisons dans l'année (p. 224). D'autre part, vu l'importance du nombre 5 dans le culte d'Aïôn (p. 227 n. 1), ce nombre 5 et ses composants ($2 + 3$ ou $3 + 2$) doivent jouer leur rôle dans la composition du poème. M. Stegemann adopte donc la répartition suivante des 48 chants. Au centre, le chant XXV, avec la grande *σύγκρισις* de Dionysos, Persée, Héraclès, *σύγκρισις* qui, malgré Ménandre, n'a pu prendre place à la fin du poème, à cause de l'addition de l'épilogue. De chaque côté, un groupe de douze chants (XIII-XXIV et XXVI-XXXVII), qui traitent des *πράξεις κατὰ τὸν πόλεμον*, ainsi coupées en deux. Pour encadrer ces groupes, le chant XII et le chant XXXVIII sont volontairement isolés, vu leur rôle : le premier annonce le don du vin et la métamorphose d'Ampélos, l'autre prédit au moyen d'une éclipse (et du mythe de Phaéthon?) la victoire de Bacchos. Puis, pour commencer le poème, deux groupes de $2 + 3$ chants (I-II et III-V) et $3 + 2$ chants (VII-IX et X-XI) séparés par un chant isolé, vu son contenu : naissance de Zagreus, crime des Titans, déluge. Enfin, par correspondance, à l'autre bout de l'œuvre, deux groupes de $2 + 3$ chants (XXXIX-XL et XLI-XLIII) et de $3 + 2$ chants (XLIV-XLVI et XLVII-XLVIII). Soit, au total, le schéma suivant :

{	$2 + 3$:	I-II et III-V.
	1 :	VI.
	$3 + 2$:	VII-IX et X-XI.
	1 :	XII.
	12 :	XIII-XXIV.
	1 :	XXV.
	12 :	XXVI-XXXVII.
	1 :	XXXVIII.
	$2 + 3$:	XXXIX-XL et XLI-XLIII.
	$3 + 2$:	XLIV-XLVI et XLVII-XLVIII.

Trois remarques seulement pour terminer :

1° Le désir qu'avait Nonnos d'imiter Homère, son ambition de rivaliser avec lui justifient au moins aussi bien que l'astrologie la division en 48 chants.

2° M. Stegemann répartit avec une facilité arbitraire les groupes et sous-groupes de chants et jongle avec les 12 et les 5 d'une façon merveilleuse, mais non probante. Tout ce qui gêne ses combinaisons se trouve être une exception aisément justifiable ou, faute de mieux, reçoit le nom de transition.

3° Notons enfin et surtout, pour nous en féliciter, que les jeux de l'astrologie revèlent dans les *Dionysiaques* une composition *centrale*, à peu près symétrique autour de son pivot, du genre de celle qui est proposée, p. 59, mais différente dans la répartition.

Page 10, ligne 27, au lieu de : γυναικῶν, lire : γυναικῶν.

Page 11, ligne 9, au lieu de : ῥοδένη, lire : ῥοδέην.

Page 11, ligne 22, au lieu de : 47, lire : 74.

Page 12, ligne 10, au lieu de : 259, lire : 257.

Page 12, ligne 28, au lieu de : 158, lire : 153.

Page 14, ligne 2, En réalité, l'édit de Julien ne fut abrogé que le 11 janvier 364, peu de temps après la mort de l'empereur.

Page 40, ligne 21, après : XIV, ajouter : 239-46.

Page 42, n. 1, au lieu de : lassitude il, lire : lassitude; il.

Page 43, ligne 22, au lieu de : 73 et XXXVI, 57, lire : 73) et XXXVI, 57.

Page 44, ligne 6, au lieu de : XXXIII, 47, lire : XXXIII, 147.

Page 44, ajouter : XXXII, 101 = XXXIII, 158.

Page 47, n. 2, au lieu de : XXXVIII, 50, lire : XXXVII, 50.

Page 49, ligne 13, au lieu de : autequam, lire : antequam.

Page 49, ligne 26, au lieu de : le Junon, lire : de Junon.

Page 50, ligne 11, au lieu de : surprises, lire : surprises.

Page 53, ligne 13, au lieu de : Ξέα, lire : Ξέα.

Page 54, ligne 35, au lieu de : ἐθλίβετο, lire : ἐθλίβετο.

Page 55, ligne 25, au lieu de : κλαζονσι, lire : κλάζουσι.

Page 55, ligne 36, au lieu de : λέκτρων, lire : λέκτρον.

Page 56, ligne 30, au lieu de : οὐράνον, lire : οὐρανόν.

Page 60, ligne 5, au lieu de : a l'intérieur, lire : à l'intérieur.

Page 60, ligne 25, au lieu de : εἶδος, lire : εἶδος.

Page 65, ligne 3, au lieu de : 823, lire : 323.

Page 68, ligne 21, au lieu de : tonnere, lire : tonnerre.

Page 70, ligne 2, au lieu de : 54, lire : 53.

Page 72, ligne 24, au lieu de : γλυφιδας, lire : γλυφιδας.

Page 79, ligne 13, au lieu de : l'écume figurait, lire : l'écume, figurait.

Page 81, ligne 30, au lieu de : κατα, lire : κατὰ.

Page 103, ligne 21, au lieu de : j'amènerai, lire : j'amènerai.

Page 103, ligne 34, au lieu de : ἀναρρήξομαι, lire : ἀναρρήξαιμι.

Page 104, ligne 26, au lieu de : παλζεν, lire : παῖζεν.

Page 109, ligne 28, au lieu de : παλμῶ, lire : παλμῶ.

Page 113, ligne 18, au lieu de : XIV, et seq., lire : XIV, 33 et seq.

Page 114, ligne 27, au lieu de : XIV, 33, lire : XIV, 228.

Page 115, ligne 18, au lieu de : les Satyres, lire : des Satyres.

Page 119, ligne 27, au lieu de : κήρυκες, lire : κήρυκας.

Page 119, ligne 33, au lieu de : εὐλάιγγα, lire : εὐλάιγγα.

Page 121, ligne 21, au lieu de : εὐώδεες, lire : εὐώδεες.

Page 122, ligne 30, au lieu de : διζυγι, lire : διζυγι.

Page 127, ligne 6, au lieu de : XVII, 108, lire : XVII, 98.

Page 131, ligne 7, au lieu de : retoudable, lire : redoutable.

Page 132, ligne 2, au lieu de : pour ne flairer, lire : pour ne pas flairer.

Page 142, ligne 27, au lieu de : XXXVIII, 106, lire : XXXVIII, 105.

Page 144, ligne 4, au lieu de : Λυκοόργου, lire : Λυκοόργου.

Page 147, ligne 34, au lieu de : Λυκοόργω, lire : Λυκοόργω.

Page 148, ligne 36, au lieu de : ἀποσέσσειε, lire : ἀποσέσσειε.

Page 150, ligne 17, au lieu de : XXII, et seq., lire : XXII, 1 et seq.

Page 153, ligne 1, au lieu de : emblème, lire : emblème.

Page 153, ligne 7, au lieu de : fut-il, lire : fût-il.

Page 161, ligne 34, au lieu de : ἐάσω, lire : ἐάσω.

Page 162, ligne 22, au lieu de : vers 124, lire : vers 125.

Page 164, ligne 1, au lieu de : 202, lire : 302.

Page 165, ligne 23, au lieu de : κοῦφω, lire : κούφω.

Page 166, ligne 5, au lieu de : Indus, lire : Hydaspes.

Page 169, ligne 7, au lieu de : 104, lire : 142.

Page 176, ligne 23, au lieu de : ἀστυφῆλικτος et σφυρέλατος, lire : ἀστυφῆλικτος et σφυρήλατος.

Page 176, ligne 33, au lieu de : τράπέζη, lire : τραπέζη.

Page 177, ligne 28, au lieu de : καὶ Δαμνεὺς, lire : καὶ Δαμνεὺς.

Page 177, ligne 33, au lieu de : ἡμῶτε, lire : ἡμεῖοτε.

Page 184, ligne 5, au lieu de : XXIII, lire : XXVII.

Page 191, ligne 24, au lieu de : ἄλλοτε, lire : ἄλλοτε.

Page 196, ligne 13, au lieu de : compatissante, lire : compatissante.

Page 197, ligne 20, au lieu de : chassé croisé, lire : chassé-croisé.

Page 205, ligne 7, au lieu de : ἀθρήσετε, lire : ἀθρήσητε.

Page 206, ligne 12, au lieu de : vers 3, lire : vers 2.

Page 208, ligne 30, au lieu de : διστοί, lire : διστοί.

Page 235, ligne 22, *au lieu de* : du lait, *lire* : de lait.

Page 245, ligne 21, *au lieu de* : δι ὕδατος, *lire* : δι' ὕδατος.

Page 250, ligne 35, *au lieu de* : ὀπάοντες, *lire* : ὀπάονες.

Page 252, ligne 35, *au lieu de* : ἰσοτέλειαν, *lire* : ἰστοτέλειαν.

Page 256, ligne 7, *au lieu de* : 193, *lire* : 103.

INDEX

DES RÉFÉRENCES ET DES CITATIONS

DES DIONYSIAQUES.

(Les passages précédés d'un astérisque sont ceux pour lesquels on propose une correction de texte ou une interprétation nouvelle).

Vers.	Pages.	Vers.	Pages.
I			
1-33.....	53 n. 3.	497.....	45.
13.....	7.	527.....	12 n. 1.
15.....	60.	II	
16 et seq.....	209.	43.....	12 n. 1.
37.....	8 n. 3.	53.....	46.
42-3.....	3 et 229.	65.....	43.
46 et seq.....	65 et 69.	72.....	46.
88.....	43.	146.....	46.
*137-8.....	66 n. 2, 4, 5.	258-95.....	70 n. 1.
138-56.....	63 n. 2.	277.....	45.
142.....	6 n. 5.	290.....	36.
158.....	12 n. 1.	434.....	43.
163 et seq.....	65.	458.....	12 n. 1.
171.....	65 n. 2.	522.....	12 n. 1.
258-93.....	65.	556.....	12 n. 1.
293.....	43.	558.....	43.
310.....	10.	615.....	43.
319-21.....	66 n. 6.	657.....	12 n. 1.
*21-23.....	64 n. 2, 65, 66 n. 3 et 5.	658.....	43.
348.....	43.	663-98.....	77 n. 1.
352-63.....	67 n. 1.	707.....	12 n. 1.
355 et seq.....	65.	III	
362 et seq.....	67 n. 2, 71.	1 et seq.....	67 n. 2, 71.
414.....	43.	180.....	12 n. 1 et 2.
425.....	12 n. 1 et 2.	180-89.....	72 n. 1.

Vers.	Pages.
185	66 n. 2.
204	9 n. 5.
218-22	72 n. 2.
232	12 n. 1 et 2.
*264-71	73.
265	35.
266	12 n. 1 et 2.
270	43.
278	6 n. 2.
347	46.
367	46.
406	12 n. 1.
412	12 n. 1.
417	12 n. 1 et 2.
425-6	9 n. 9.
431	43.

IV

1-5	75 n. 1.
4	36.
71	12 n. 1.
74	11, 12 n. 1.
129	12 n. 1 et 2.
168	75 n. 1.
190	46.
199	12 n. 1 et 2.
209	12 n. 1.
249	6 n. 3.
249-89	76 n. 3.
257	12.
269-70	4.
281	157 n. 1.
336	43.
360 et seq.	40.
364-89	77.
420	12 n. 1 et 2.
442	3 n. 7.

V

2	3 n. 7.
---------	---------

Vers.	Pages.
49	71 n. 3.
69 et seq.	222 n. 2, 237.
73	157 n. 1.
86	6 n. 4.
115-18	78 n. 1.
117	36.
135	7 n. 3.
135 et seq.	81.
174	12 n. 1 et 2.
177 et seq.	79 n. 1.
178	12.
190-205	81 n. 3.
202	12 n. 1 et 2.
206-11	84 n. 1.
215	84.
216	45.
228	43.
229-41	84 n. 3.
236	36.
245 et seq.	40.
247-54	85 n. 1.
276	43.
302	83 n. 2.
*303	86 n. 1.
376	43.
379	12 n. 1 et 2.
396	12 n. 1 et 2.
415	7 n. 3.
415-532	86.
429-32	40, 87 n. 1.
455	12 n. 1.
476	86 n. 2.
488	43.
497	86.
509-11	86 n. 4.
510	36, 68 n. 1.
529	12 n. 1.
552-62	82 n. 1.
563	84 n. 2.
563-621	88.

Vers.	Pages.
569	45.
599	12 n. 1.
613	43.

VI

1-103	88.
4	12 n. 1.
28 et seq.	6 n. 7.
47	44.
74	12 n. 1 et 2.
103-154	89.
129	46.
155-223	89.
157	12 n. 1 et 2.
*157-62	89.
158	45.
161	36.
162 et seq.	40.
170	12 n. 1.
181	12 n. 1.
187	12 n. 1.
224-388	89.
231	43.
236	157 n. 1.
339	46.
342	43.
341	6 n. 5.
366	9 n. 5.

VII

1-109	89.
*100-05	91.
101	36.
110	88 n. 1.
110 et seq.	14 n. 4, 195.
140	7 n. 3.
142 et seq.	248, 249.
156	266.
*175-83	92.
183	36.

Vers.	Pages.
189	43.
208	12 n. 1.
228	46.
233	46.
259	12 n. 1.
324	43.
331	43.
344 et seq.	259.

VIII

44	45.
205	12 n. 1.
207	12.
209	12 n. 1.
341	12 n. 1.
376	43.
*407-15	93 n. 1.
413	36.

IX

11-12	5.
16-29	94 n. 2.
17	5.
19-24	5.
43	12 n. 1 et 2.
104	12 n. 1.
111-131	95.
136	98.
143	12 n. 1.
169-83	96 n. 1.
174	36.
180-83	98.
184-99	97 n. 2.
206-43	98.
207	43.
243 et seq.	98.

X

1-138	98.
20	43.

Vers.	Pages.
28-9.....	185, 186.
34.....	12 n. 1.
60.....	12 n. 1 et 2.
139.....	98.
139-74.....	99.
145.....	46.
175-92.....	99.
181 et seq.....	124.
182.....	124 n. 1.
187.....	157 n. 1.
193-216.....	99.
206-7.....	186 n. 1.
213.....	45.
217-86.....	99.
231.....	43.
235.....	130.
239.....	44.
283.....	117 n. 2.
287-325.....	99.
316.....	12 n. 1.
326 et seq.....	99.
326-31.....	105.
326-32.....	99 n. 1.
339-50.....	100 n. 1.
346.....	36.
356.....	43.

XI

1.....	71 n. 3.
1-55.....	100.
7-55.....	105.
21.....	46.
37.....	44.
56-350.....	101.
56-82.....	101 n. 1, 104.
72.....	104.
74.....	105.
76.....	44.
78-80.....	104 n. 1.
81-2.....	104.

Vers.	Pages.
82.....	36, 100.
83-98.....	103, 104.
99-154.....	103.
117.....	58 n. 1.
146.....	44.
155-223.....	103.
223.....	45.
224-312.....	103.
255-70.....	103 n. 1.
295.....	44.
313-14.....	105 n. 1.
314.....	39 n. 3.
*332-33.....	104 n. 2.
337-50.....	102 n. 1.
351.....	39 n. 5.
351-485.....	104.
358-9.....	107 n. 1.
398-9.....	105.
401-5.....	105 n. 2.
403.....	36.
406-21.....	105.
431-42.....	106 n. 1.
442-78.....	40.
443-45.....	106 n. 2.
446.....	105.
454.....	104 n. 2, 128 n. 5.
479.....	46.
484 et seq.....	51 n. 1, 89 n. 1.
485.....	107.
485-521.....	101.

XII

29 et seq.....	6 n. 7.
51.....	45.
54.....	104 n. 2.
59.....	9 n. 5.
60.....	46.
87.....	104 n. 2.
88.....	104 n. 2.
117-18.....	107 n. 2.

Vers.	Pages.
117-37.....	108.
122.....	12 n. 2.
138-71.....	108.
166.....	46.
172-92.....	108.
183-289.....	108.
206.....	45.
290-1.....	108 n. 2, 110.
292-4.....	108 n. 4.
292-362.....	108.
294.....	9 n. 3.
335-6.....	109 n. 3.
337-50.....	109 n. 2.
*341.....	109 n. 3.
346.....	36.
363-93.....	110.
393.....	43.
394-7.....	110 n. 1.

XIII

1-34.....	111.
19 et seq.....	33 n. 1, 56 n. 2.
35 et seq.....	113.
40.....	116.
43.....	116.
43-46.....	113, 116.
43-52.....	112 n. 1.
50.....	8 n. 3.
53-565.....	113.
70.....	43.
76.....	8 n. 3.
93.....	44.
98-103.....	115.
106-18.....	115.
135 et seq.....	95 n. 3, 116, 180.
143.....	177.
146-57.....	115.
172-81.....	115.
179.....	43.
233-37.....	116 n. 2.

Vers.	Pages.
235.....	36, 116.
238-52.....	115.
282.....	43.
310.....	44.
335-72.....	115.
406-16.....	115.
435-43.....	115.
522-45.....	115.
550-61.....	115.
566-68.....	113.

XIV

1-245.....	112.
6.....	114, 116.
10.....	113.
15-6.....	116.
23 et seq.....	116, 180.
33 et seq.....	113, 114.
36.....	184.
61-6.....	115.
99.....	182.
105 et seq.....	114.
120-42.....	115.
144.....	116 n. 1.
145 et seq.....	95 n. 3.
148-85.....	115.
*164-66.....	117.
165.....	36.
186-87.....	114.
193-202.....	115.
203-05.....	113.
*206-18.....	113.
219-27.....	113.
220.....	95 n. 3.
228.....	113.
228-46.....	113.
229 et seq.....	125.
229-46.....	118.
239 et seq.....	118.
264-8.....	118 n. 4.

Vers.	Pages.
265	36.
270	270.
299-300	119.
317-22	120 n. 1.
327	120.
350 et seq.	40, 118 n. 6.
352 et seq.	44.
376	43.
386	121.
386-404	120, 180 n. 2.
411-17	9 n. 4, 121 n. 1.

XV

1-168	122.
66	44.
92	12 n. 2.
119	11.
132 et seq.	125.
141-42	125 n. 1.
169	126 n. 2.
169 et seq.	262.
170	119 n. 2.
171	123 n. 1.
180	265 n. 1.
220-32	123 n. 2.
226	139 n. 3.
228	36, 123.
242	45.
244	124.
250	139 n. 3.
255	139 n. 3.
274	139 n. 3.
281	44.

XVI

15	124 n. 1.
15 et seq.	124.
71	39 n. 4.
155	44.
253-7	122.

Vers.	Pages.
270	44.
302	44.
403-4	119 n. 3.

XVII

*1-7	124.
8 et seq.	125.
9	12 n. 2.
19 et seq.	40.
24	125.
25-27	125 n. 1.
31	36.
32-5	126.
35	44.
37-86	126 n. 2.
71 et seq.	126 n. 2.
72	36.
74	257.
88	126 n. 3.
97 et seq.	121.
99	39 n. 3.
102	125.
108	127.
128	158.
133	39 n. 5.
133-5	125 n. 2.
134	127.
137	126.
160	44.
172-3	122, 126 n. 5.
184	44.
249-61	127.
269	45.
271 et seq.	127, 258.
289	126.
315-6	126 n. 1.
357-75	127.
374 et seq.	40, 127 n. 2.
380	127 n. 1.
385 et seq.	127.

Vers.	Pages.
-------	--------

XVIII

1 et seq.	128 n. 1.
13 et seq.	128 n. 3.
16	37, 100.
23	130.
25	129.
31 et seq.	129 n. 1.
35	37.
35 et seq.	129 n. 2.
45	128 n. 2.
59	151 n. 1.
65 et seq.	40.
67-92	130.
114	12 n. 2.
163	136 n. 1.
165 et seq.	3 n. 4.
166-97	130 n. 2.
174	7 n. 3, 132.
174-96	141, 248, 263.
196	39 n. 2, 132.
202 et seq.	132 n. 1.
204-05	137.
205	37, 68 n. 1, 137.
205 et seq.	130.
217-305	134.
220 et seq.	134 n. 2.
222 et seq.	40, 134 n. 1.
222-64	134.
306	134.
313-22	115 n. 1, 119, 125, 133 n. 1, 138.
321	133.
327	134.
327-36	134 n. 3.
328	140 n. 3.
305	44.
362	45.

XIX

42	11.
----------	-----

Vers.	Pages.
-------	--------

XX

44 et seq.	138 n. 2.
45	37, 68 n. 1, 138 n. 2.
46	44, 45.
1	71 n. 3, 135 n. 3.
1-4	135 n. 4.
2	139.
22	45.
31	136.
35	7 n. 3, 136 n. 3.
44	168.
44-98	57 n. 1.
73	43.
85	43.
86	136, 139.
91-2	136 n. 5.
92	140.
97-100	137 n. 1.
99-101	137.
100	37.
143-8	140 n. 2.
149	141.
160-61	44.
182	141.
188	12 n. 2.
221	37.
221-22	141.
222	141 n. 1.
222-50	141 n. 3.
228	141 n. 1.
234	44.
250	141 n. 1.
251	141 n. 3.
251-53	141 n. 2.
298	140 n. 4.
313	141 n. 3.
325-41	141 n. 4, 143 n. 1.
332	143.
333-40	142.

Vers.	Pages.
334	37.
341	143.
XXI	
1-3	143 n. 1.
2	37.
*74-5	40, 143 n. 2.
90-104	146.
90-148	144 n. 1.
105 et seq.	147, 148 n. 1, 260.
110	147.
112	147.
113	147.
117	37.
118-9	147, 148.
120-3	147, 148.
123	37.
124-46	147.
147	37.
147 et seq.	147.
200	133.
200 et seq.	115 n. 1, 120, 133 n. 3.
211 et seq.	168.
216-26	148 n. 3.
220-48	40.
222-26	148, 149.
224	149.
227	9 n. 9.
232	133 n. 2.
247-8	148, 149.
277	125.
287-98	147 n. 1.
306-9	213.
310-14	149 n. 1, 150 n. 1.
315 et seq.	148 n. 1, 150 n. 1.
344	37.
XXII	
1-3	150 n. 1.

Vers.	Pages.
4-7	40, 150 n. 1.
16 et seq.	235.
20	44.
22	235.
36-44	150 n. 2.
38	162 n. 2.
39-42	151 n. 2.
41	37.
42	151.
55	152.
66-7	152 n. 1.
67	45.
71-81	152 n. 2.
127 et seq.	153.
128	104 n. 2.
145	158.
146	227 n. 2.
168-86	154 n. 2, 158.
168-217	154.
186	158.
187-217	154 n. 3.
187-8	158.
187-90	158.
191-212	158.
200	12.
213-17	158.
218	158.
218-52	154.
253-92	154.
260	44.
293-319	154.
320	37, 154.
320-3	158.
*320-53	154, 156 n. 1, 158.
324	161.
324-36	158.
337-53	158.
354-89	154.
377	12 n. 2.
389	117 n. 2.

Vers.	Pages.
XXIII	
3 et seq.	158.
65 et seq.	258.
77 et seq.	258.
116	158.
117-21	159.
22-61	159.
125	159.
126	160.
*132 et seq.	40, 160 n. 1.
141	160.
160 et seq.	161 n. 2.
161	37, 160.
162 et seq.	159.
*163	161.
168-9	47, 161.
*179-82	161 n. 3.
180-1	47, 161.
181	37, 161.
192-224	159.
225-51	159.
235	44.
252-79	159.
255 et seq.	160.
280-320	159.
XXIV	
18-20	149 n. 2.
25	117 n. 2.
67	159.
68 et seq.	159 n. 1, 160, 162 n. 1.
70	162.
*119 et seq.	151 n. 2.
122	151.
123 et seq.	151 n. 2, 152.
125	37, 162 n. 2.
126	162 n. 2.
143 et seq.	121.
170 et seq.	162, 166.
177	162, 166.
XXV	
259	117 n. 2.
327	7 n. 3.
XXV	
1-17	55 n. 1.
1-21	163 n. 2.
2 et seq.	167 n. 1.
8	8 n. 3.
11	247 n. 2.
21	8 n. 3.
22-263	163.
31-60	163 n. 3.
61-97	163 n. 3.
80 et seq.	163 n. 3.
87	3 n. 7.
98 et seq.	163 n. 3.
105 et seq.	260.
146	43.
253-70	8 n. 3.
264-70	163.
266	45.
271-302	163, 166.
273	165, 166, 167.
276-80	166.
277 et seq.	153 n. 1.
281-91	166.
292-96	166.
300	167.
*302-10	164.
304 et seq.	40.
310-79	164.
369	117 n. 2.
380	7 n. 3.
380-567	164.
421	37, 165.
421-23	165 n. 3.
451-552	164.
479	90.
562	45.
570	164 n. 1.

Vers.	Pages.
XXVI	
1-37.....	112.
7.....	7 n. 3.
10.....	168.
*22-7.....	168 n. 1.
23 et seq.....	40.
38-378.....	112.
44-350.....	113.
*55-59.....	169 n. 1.
56 et seq.....	40.
101-43.....	169.
150-1.....	46.
184-211.....	169.
205-15.....	40.
212-14.....	169 n. 2.
229-46.....	169.
232.....	43.
236.....	7 n. 3.
238.....	7.
261-90.....	169.
295.....	7 n. 3.
296-333.....	169.
341.....	127.
351-65.....	113.
354.....	9 n. 3.
366-78.....	113.

XXVII	
21.....	45.
22-135.....	173.
97.....	90.
106.....	184.
143.....	45.
144-63.....	170 n. 1.
152-62.....	41.
167-220.....	173.
176-88.....	171 n. 2.
206.....	37, 173 n. 2.
221.....	174.
222.....	174.

Vers.	Pages.
227-37.....	41, 174 n. 1.
237-38.....	174.
241.....	173, 206.
XXVIII	
1-6.....	174 n. 2.
15-7.....	174.
23.....	174.
27.....	174.
*59-63.....	41, 142 n. 2, 175 n. 2.
80.....	120.
138.....	43.
165.....	44.
167.....	44.
172-273.....	176.
228-30.....	174 n. 1.
250-330.....	41.
251-56.....	176 n. 1.
*276.....	44, 177.
*277.....	37, 176, 177.
302.....	44.
*303-5.....	178.
*306-8.....	178.
*309-21.....	176 n. 2, 178.
*318-22.....	178.
321.....	178.

XXIX	
1-14.....	178.
14.....	178 n. 2.
15-178.....	178.
52.....	45.
70.....	8 n. 1.
102.....	44, 179.
108-50.....	179.
154.....	44, 179.
157.....	8 n. 1.
*157-61.....	41, 142 n. 2, 179 n. 1.
159.....	117 n. 2.
179-92.....	175.

Vers.	Pages.
193-214.....	180 n. 3.
*197-214.....	181, 181 n. 2.
204-13.....	41.
215-42.....	120.
216.....	44.
219-42.....	44, 180.
224.....	183 n. 4.
234 et seq.....	200 n. 3.
*256-64.....	181 n. 3, 182.
257.....	120.
*258-62.....	183.
260.....	182.
263.....	37.
*264-75.....	182.
270-74.....	41, 182 n. 2.
276-80.....	182.
278.....	44.
281.....	44.
291-92.....	153 n. 2.
*291-301.....	172 n. 1.
321.....	192.
323.....	169.
325.....	7 n. 3.
362 et seq.....	14 n. 4.
363.....	170.

XXX	
5-9.....	41, 183 n. 1.
11-12.....	183.
13-37.....	183.
44 et seq.....	181.
46.....	2 n. 2.
48 et seq.....	175 n. 3.
57-61.....	41, 183 n. 1.
126.....	182, 183.
161.....	71.
170.....	44.
187.....	37.
188 et seq.....	183.
211.....	117 n. 2.

Vers.	Pages.
215.....	11.
223 et seq.....	151 n. 3.
*226-30.....	183 n. 2.
247.....	185.
*251.....	90 n. 2.
293.....	186.
293 et seq.....	185.
296.....	158 n. 2.
310-26.....	185.

XXXI	
1-3.....	184 n. 2, 185, 186.
3.....	185.
32.....	8 n. 1.
37-70.....	188.
72.....	8 n. 1.
99-101.....	187 n. 2.
120.....	8 n. 1.
153-6.....	41, 188.
187.....	117 n. 2.
195-6.....	187 n. 2.
212.....	12.
229-39.....	188 n. 2.
*235-75.....	41, 188.
250.....	44.
251-54.....	189 n. 2.
260.....	117 n. 2.
271-76.....	189 n. 1.

XXXII	
*13-36.....	41, 189 n. 3.
42.....	187 n. 2.
*60-6.....	190 n. 1.
64.....	37.
84.....	44.
84 et seq.....	190 n. 2, 259.
86 et seq.....	41.
98-121.....	191 n. 1.
100.....	186.
100-9.....	185.

Vers.	Pages.
106	37, 192.
119-24	185.
120	186.
125	186.
151	186.
151 et seq.	185, 186, 193.
162-79	192, 194 n. 2.
165	230.
186	205.
259	11.

XXXIII

1-3	185.
4	193.
13	43.
28-9	46, 193 n. 2.
42	139 n. 4.
56	44.
64-104	194.
74	8 n. 1.
118-39	194.
*128	37, 194.
128-39	194.
143	12 n. 2.
143-8	44, 237.
149-79	194.
173	237.
179	139 n. 4.
188	194.
218	9 n. 1.
225-7	195 n. 1.
233-4	195 n. 2.
239-42	195 n. 3.
266-69	195 n. 4.
280-82	195 n. 5.
313-16	196 n. 1.
314	45.
318	196.
348	196.
364-5	196 n. 2.

Vers.	Pages.
XXXIV	
8-18	198.
89	7 n. 3.
151	197.
151-61	198 n. 1.
151-342	200.
162 et seq.	200.
168-94	200.
198-268	200-01.
249 et seq.	200, 201.
252 et seq.	142 n. 2.
268	37, 201.
269-80	199 n. 1.
292	139 n. 2.
338-40	202.
341-2	200 n. 2, 203.
343-58	202.

XXXV

1-5	202 n. 2.
1-20	202.
9	44.
21-78	202.
48	37, 202 n. 3.
66-9	41, 203 n. 1.
72	44.
79-97	203.
98 et seq.	203.
98-104	203.
98-222	203.
105-7	203.
119	44.
223-41	204.
245 et seq.	204.
250	39 n. 2.
*257 et seq.	39, 204 n. 1.
262	197.
262-313	204.
272	43.
291	44.

Vers.	Pages.
295 et seq.	41, 204 n. 2.
319-91	204.
353 et seq.	204, 205.
358	44.
371-89	205.
390-91	205.

XXXVI

1-2	206 n. 1.
3 et seq.	204.
57	43.
94	265.
104-5	46, 206 n. 4.
140 et seq.	205, 206.
*161-97	206.
179	37, 206, 207.
198-220	208.
221	7 n. 3.
221-36	208.
233	44.
237-40	208.
241-56	208.
245	44.
257-90	208.
*283	37, 208 n. 3.
291	209.
294 et seq.	192, 209.
304	210.
321	210.
*328	37, 209, 210 n. 2.
331	209.
342	210 n. 1.
354 et seq.	204, 209.
364	44.
365	37, 212 n. 1.
376-81	212 n. 1.
389-90	44, 212 n. 3, 228.
392	213.
412-16	213.
414	260.

Vers.	Pages.
423	37, 213.
438	44.
444 et seq.	213.
464-6	223 n. 2.
469	44.
471 et seq.	223.
477	168, 213.

XXXVII

*32	37, 68 n. 1, 215.
50	47 n. 2.
*94-8	41, 216.
193	45.
208	44.
218	44.
253	44.
272	90.
277	39 n. 4.
280 et seq.	192.
299-304	41, 216 n. 1.
302	117 n. 3, 235 n. 2.
333	12.
340-1	44.
494	44.
544	37, 217.
567-602	41, 218.
621	37, 218.
655-60	41, 218.
675	44.
681	37, 217.
689	90.
723	37, 218.
772	39 n. 3.
775	39 n. 5.

XXXVIII

1	71 n. 3, 219.
10 et seq.	167 n. 3.
12-13	213.
13-14	29 n. 1.

Vers.	Pages.
17	219.
19	219 n. 3.
26-9	220 n. 1.
30	219 n. 4.
31-6	219 n. 7.
42	11.
52	219 n. 6.
53-4	219 n. 5.
58-69	220.
75-78	220.
78-95	220.
90-3	220 n. 2.
96-8	220 n. 4.
105	142.
107	7 n. 3.
124	43.
158	12 n. 2.
167-83	220.
170	37.
184-95	220.
222-90	222.
231	37, 222.
247	157 n. 1.
267	222.
285	43.
338	9 n. 6.
341 et seq.	237.
347-409	223.

XXXIX

14 et seq.	213.
21	224 n. 2.
24	12 n. 1 et 2.
33-73	224.
78-122	224.
131-5	224.
137	224.
138-70	224.
140	44.
174-211	224.

Vers.	Pages.
182	117 n. 2.
212-221	224.
227	224.
228-56	225.
279-85	41, 225.
295-311	223, 225 n. 3.
299	37.
300	226.
301-11	226.
312-39	227.
332	44.
344-7	227.
348-60	224.
361-71	227.
372	209, 226 n. 1.
372-3	226 n. 1, 227 n. 3.
374	45.
374-90	227.
379-82	41, 227 n. 1.
402	226.

XL

2-30	227.
*40-56	209, 228.
43	37.
61-2	228 n. 3.
67-8	44, 212 n. 3, 228.
78	12 n. 1.
82	163 n. 3.
92	163 n. 3.
95	229 n. 1.
97	229.
*101-9	41, 229 n. 2.
102	12 n. 1.
110	12 n. 1.
112	39 n. 3.
133-7	41, 230.
134	157 n. 1.
151-5	41, 230.
158	39 n. 5.

XLI

Vers.	Pages.
160-6	230 n. 1.
167 et seq.	229.
170	163 n. 3.
217	230 n. 2.
220-33	230.
236	192 n. 1.
238	44.
239-84	230.
291-94	114 n. 1.
293	231.
298	261 n. 1.
311 et seq.	233.
*333	37, 68 n. 1, 231 n. 1.
369-410	232.
378	157 n. 1.
413	12 n. 1 et 2.
429	222 n. 5.
429-574	232.
441	12 n. 1.
489-93	41, 232 n. 1.
515	7 n. 3.
564-7	41, 232 n. 1.
579	261 n. 1.
579-80	232 n. 2.
4	232 n. 3.
10 et seq.	233 n. 2.
11	236.
*14-23	233 n. 3.
*21	37.
21-51	41.
25	43.
50	234.
51-119	235.
62	265.
100	43.
116	43.
*125	37, 117 n. 3, 235 n. 1.
129-42	235.

Vers.	Pages.
143-54	235 n. 4.
155	9 n. 3, 236.
157	235 n. 3.
185-262	236.
204	12 n. 1 et 2.
205	44.
219	43.
224-30	41, 236 n. 1.
257	44.
258	157 n. 1.
261	12 n. 1.
263-314	236-37.
312	12 n. 1 et 2.
317	37, 38, 237.
338	44.
339 et seq.	6 n. 7, 222 n. 2.
360-84	237.
367	37, 237.
402	12 n. 1 et 2.
402-7	44, 237.
419	37, 68 n. 1, 237.

XLII

17-59	238.
18	238.
30	104 n. 2, 128 n. 5.
40-441	238.
55	37, 238.
64-303	41.
65-70	238, 240.
77	12 n. 1.
85	12 n. 1 et 2.
88	12 n. 1.
128	12 n. 1.
130 et seq.	192.
133	12 n. 1 et 2.
139	239.
158	239.
164	239.
169-72	41.

Vers.	Pages.
181	8 n. 3.
187-90	41, 240.
195	240.
205-73	239.
216-20	239 n. 1.
221 et seq.	240 n. 1.
222-3	47.
223	239.
224-5	239.
231-2	47.
233	239.
274	239.
275	240.
293-4	241 n. 1.
301-02	241 n. 2.
354	12 n. 1 et 2.
355-428	241.
370-76	41, 241 n. 3.
*423	37, 241.
441-96	238.
445-47	241.
446	37.
454	12 n. 1.
455	244 n. 1.
504	236 n. 1.
514	37, 242.

XLIII

1-69	242.
19	45.
26-9	41.
28	242 n. 1.
34	227 n. 2.
46	244 n. 1.
60	140.
*80-6	41, 242.
122-30	243 n. 1.
*124	37, 243 n. 1.
145-65	41.
145-91	244.

Vers.	Pages.
192-224	244.
198-202	244.
230	209.
253-328	245.
268-284	245 n. 1.
270 et seq.	142 n. 2.
271	44, 245 n. 2.
273	44, 245 n. 2.
276	44, 245 n. 2.
277	12 n. 1 et 2.
281-4	41, 245 n. 1.
351	44.
357	44.
372-418	246.
422 et seq.	260.
440-1	233 n. 1.

XLIV

2	261 n. 1.
6-16	247 n. 4.
29-34	41, 248.
46-122	248, 263.
50	7 n. 3.
66	12 n. 1.
80	248 n. 2.
82	248 n. 3.
96	44.
106	37, 248.
117	12 n. 1 et 2.
118-23	41, 248.
129	44.
133	251.
137	37, 68 n. 1.
138-47	41, 249.
138	251.
147	249, 251.
184-7	250 n. 1.
187	251 n. 3.
188-9	251 n. 4.
191-252	252.

Vers.	Pages.
208-11	252 n. 1.
240-9	254.
253-318	252.
246	12 n. 1 et 2.
254-55	252 n. 1.
263	37, 252 n. 1.
282	39 n. 3.

XLV

1	39 n. 5.
1-51	252.
52-94	253.
82-94	253 n. 1.
91	251 n. 1.
93	37, 253 n. 1.
95-169	254.
167	12 n. 1 et 2.
170	254.
172-215	254.
217	44.
219-30	250 n. 2.
220	251.
221	251.
227	251.
228-85	254.
230	251 n. 3.
238	251 n. 3.
242	12 n. 1 et 2.
287	37, 254.
307 et seq.	235.
308	44.
323 et seq.	255 n. 1.
325	37, 255.

XLVI

1-51	255.
14-18	41, 255 n. 2.
43	117 n. 2.
48	253.
97-108	255 n. 1.

Vers.	Pages.
*98	38.
245-8	41, 256 n. 1.
250-3	41, 256 n. 1.
269	12 n. 1 et 2.
275 et seq.	56 n. 1.
280	12 n. 1.
282	44.
354	12 n. 1.
363	9 n. 9.
368-9	257 n. 1.

XLVII

1-264	257.
5-30	257.
34-6	257 n. 2.
45	257.
55	257.
106-36	258.
132	258.
148-86	258.
153	44.
205-28	258.
224-27	41, 258 n. 1.
246-64	258.
256	9 n. 3.
265	261 n. 1.
265-66	258 n. 2.
265-469	257.
275-94	259.
320-418	259.
391	38, 68 n. 1, 259.
395	104 n. 2.
419-69	259.
470-75	260 n. 1.
470-741	257.
474	261 n. 1.
477-95	260.
498-653	260.
506	44.
590	12 n. 1.



PAUL COLLART.

	Vers.	Pages.
665		260.
*672-741		260.
704		117 n. 2.

XLVIII

1-30		261.
3		261 n. 1.
12 et seq.		3 n. 4.
42		265.
74		44.
87-92		261 n. 2.
106-235		262.
115		43.
187		39 n. 2.
241-300		262-63.
*267		38, 68 n. 1, 263.
*291-299		41, 263 n. 3.
302-40		264.
319		12 n. 1.
322		44.
324		12 n. 1.
*334		38, 68 n. 1, 264.
337-40		41, 264 n. 1.
342		12 n. 1 et 2.
*348		38, 264, 265.
351-54		41, 264 n. 1.
370-469		266.

Vu, le 21 octobre 1929 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

Signé : H. DELACROIX.

	Vers.	Pages.
373		266.
389		11, 12 n. 1.
439		44.
456		12 n. 1 et 2.
469-563		266.
514		39 n. 5.
563		44.
563-7		266 n. 2.
570-88		267.
587-94		41.
590 et seq.		122 n. 5, 267 n. 2.
614		12 n. 1 et 2.
661-82		268 n. 1.
689-722		269.
702		44.
*727		38, 269.
749-85		269.
750		12 n. 1.
829-47		269.
834		9 n. 7.
848-65		269.
859		9 n. 8.
866-908		269.
890		268 n. 2.
908		38.
910-42		270.
943-68		270.
974 et seq.		33 n. 1.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Signé : S. CHARLÉY.

TABLE DES MATIÈRES.



PRÉFACE		III
BIBLIOGRAPHIE		VII
I. Nonnos de Panopolis		1
II. Analyse des <i>Dionysiaques</i>		17
III. Lacunes, transpositions, répétitions		35
IV. Le plan général des <i>Dionysiaques</i>		49
V. Les chants I-XII		63
VI. Les chants XIII-XXIV		111
VII. Les chants XXV-XXXVI		163
VIII. Les chants XXXVII-XLVIII		215
IX. Conclusion		271
ADDENDA ET CORRIGENDA		275
INDEX		281